

HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE DES GUERRES DE FLANDRE,

PAR LE CARDINAL

BENTIVOGLIO,

Traduite de l'Italien par M. Loiseau l'aîné, Chanoine de l'Eglise d'Orléans.



TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez Desaint, Rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ar 1122



HISTOIRE DES GUERRES DE FLANDRE.

LIVRE XIX.

SOMMAIRE.

ACCOMMODEMENT du Duc de Maienne avec le Roi de France. Siège de la Fere. On s'oppose en Flandre au projet de secourir cette ville. Basta la ravitaille. L'Archiduc Albert se détermine à faire une diversion. Avis de Rône. Etat brillant de l'armée d'Espagne. Calais est investi. Description de cette ville. Prise des forts de Nieulai & du Risban. La ville se rend. Capitulation de la citadelle. On y introduit du secours dans le délai qu'elle avoit 1596.

obtenu pour l'attendre. Elle est emportée d'assaut. Suites de cette conquête. Siège d'Ardres. Surprise du fauxbourg. Reddition de la place. Indignation du Roi de France à cette nouvelle. Prise de la Fere. Albert n'ose attaquer Ostende. Son projet sur Hulst. Description de Hulst & du pays de Vaës. Précautions pour l'attaque & pour la défense de ce canton. L'Archiduc investit Hulst. Les ennemis tentent envain d'en chasser ses troupes. Distribution des quartiers des Espagnols. Attaque de la digue de Morval. Reddition du fort de ce nom. Rône est tué. Son éloge. Les assiégeants emportent deux ravelins d'assaut. Difficultés du siège de Hulst. Reddition de la place. Le Marquis de Varambon est défait & pris. Le Prince Maurice marche pour attaquer le Marquis de Varas. Dispositions de ce Général. Sa défaite.

L. XIX. An. 1596. L'ARCHIDUC fut à peine arrivé à Bruxelles, que tous les regards se portèrent sur la frontière de France, où l'on ne doutoit pas que le feu de la guerre allumée entre les deux Rois n'étendît

de plus en plus ses ravages. Henri étoit entré en Picardie très peu avant qu'Albert se fût rendu dans les Pays-Bas. La négociation entamée avec le Duc de Maienne s'étoit heureusement terminée. Ce Prince avoit conclu à des conditions avantageuses son accommodement avec le Roi, à qui il avoit rendu le Gouvernement de Bourgogne, & dont il avoit obtenu en échange celui de l'Isle de France (1). Le Connétable de Castille que Maienne avoit abandonné, étoit rentré dans l'Etat de Milan, & la Bourgogne dont sa retraite avoit rétabli la tranquillité, s'étoit enfin soumise à son maître légitime. Mais plus le Roi avoit eu de succès par rapport à cet objet, plus il avoit été affligé des progrès que le Comte de Fuentes avoit faits en Picardie, & il

Janvier.

(1) Les dégoûts amers que le Duc de Maienne avoit reçus de l'Espagne & de sa faction, ne contribuèrent pas peu à le rappeller à son devoir. Quand il vint trouver le Roi à Monceaux, après son accommodement, il ajouta à l'assurance de sa fidélité, dit le Duc de Sulli, témoin de cette entrevue touchante, un remerciement très vif, de ce que le Roi l'avoit délivré des ruses Italiennes & de l'arrogance Espagnole.

L. XIX. An 1596

étoit sur-tout inconsolable de ce que la ville de Cambrai étoit rentrée sous la domination d'Espagne.

Henri voulut s'en venger. Il n'avoit pas alors de grandes forces, mais il les crut assez puissantes pour entreprendre le siège de la Fère. Cette ville est dans une position très forte au milieu d'un marais qui l'environne de toutes parts. On n'en peut approcher que par deux langues de terre très étroites. Comme elle étoit au centre de la Picardie, le Duc de Parme qui la regardoit d'ailleurs comme une des meilleures forteresses de cette Province, & une de celles dont il pouvoit tirer le plus d'avantages pour le succès des desseins de l'Espagne, se l'étoit fait livrer par la Ligue pour place de sureté. Le Roi commença par s'emparer de ses deux avenues qu'il ferma par deux bons forts, & tout aussitôt il distribua ses quartiers à l'entour de cette place. Alvaro Osorio, guerrier, d'une grande réputation, en étoit Gouverneur. Il y commandoit une garnison choisie, abondamment pourvue de munitions de guerre de toute espèce, mais si mal fournie de vivres, qu'elle ne pouvoit résister long-temps

ſi elle n'étoit promptement ſecourue. Le Roi inſtruit de ſa ſituation crut qu'il étoit inutile d'en faire le ſiège, & ſe réduiſit à la bloquer. Il comptoit d'autant plus la forcer bientôt à ſe ſoumettre, qu'il ſe flattoit d'en empêcher le ſecours & l'approviſionnement.

L. XIX. An. 1596

L'état critique où ſe trouvoit la Fère à l'arrivée du nouveau Gouverneur à Bruxelles, fut le premier objet de ſon attention, & on délibera dans le Conſeil de guerre qu'on tint en ſa préſence, ſi on tenteroit de ſecourir cette ville avec toutes les forces que l'Eſpagne avoit en Flandre, ou ſi on feroit une diverſion aſſez importante pour contraindre le Roi de France d'abandonner ſon entrepriſe. Le projet de ſecourir la Fère offroit des difficultés qui paroiſſoient inſurmontables. On expoſoit que cette place, ſituée dans l'intérieur de la Picardie, étoit enfermée de toutes parts entre Saint-Quentin, Ham, Guiſe, Peronne & pluſieurs autres villes bien munies & défendues par de fortes garniſons; que l'armée Eſpagnole ne pouvoit en approcher ſans laiſſer derrière elle pluſieurs de ces places; que dans la ſuppoſition qu'on le tentât, les ennemis ſeroient tou-

L. XIX. An. 1596

jours les maîtres de battre la campagne, de rompre les chemins, de couper les vivres, & d'empêcher la cavalerie de fourrager; qu'un marais impraticable rend cette ville inaccessible, & que les deux seuls endroits par lesquels on pourroit y introduire du secours, étoient bouchés par deux forts bien gardés par les assiégeants. On remarquoit encore que le Roi de France resserroit chaque jour cette ville de plus près; que son armée se renforçoit de plus en plus & sur-tout en cavalerie aussi brillante que courageuse; que l'on ne pouvoit approcher de la Fère & y introduire du secours sans combattre l'ennemi & sans l'attaquer au milieu de ses quartiers; que le Roi à couvert de ses retranchements seroit le maître d'accepter ou de refuser le combat, & qu'en se persuadant qu'il voulût l'accepter, toutes les raisons les plus fortes de guerre & d'Etat interdisoient à l'armée d'Espagne d'en courir les risques; que le Roi de France pourroit aisément rétablir son armée après une défaite, mais que l'Archiduc ne répareroit qu'avec des peines extrêmes un si grand malheur; & que pendant qu'il seroit obligé de faire

de nouvelles levées en Espagne, en Italie & dans les pays étrangers, les Provinces-unies profiteroient de la circonstance pour tenter les conquêtes les plus importantes.

L. XIX. An. 1596

Entraîné par ces puissants motifs, le Conseil-de-Guerre se déterminoit à tenter une diversion qui pût forcer le Roi de lever le siège de la Fère, lorsqu'on apprit que Basta venoit d'y conduire des munitions de bouche, au moins pour deux mois. Ce Capitaine étoit revenu depuis peu en Flandre avec un congé fort court de l'Empereur, à qui il avoit rendu des services signalés dans la guerre que ce Prince soutenoit contre le Turc. Son expérience dans l'art militaire où il s'étoit formé dans les guerres de Flandre, & sur-tout dans les grands emplois que le Duc de Parme lui avoit confiés, lui avoit mérité une réputation éclatante. Il avoit commandé la cavalerie de l'armée de Farnèse dans la dernière expédition de ce Prince en France; & c'étoit sans contredit un des Officiers qui fut plus capable d'en bien diriger les manœuvres. L'Archiduc l'avoit chargé de rassembler un convoi de vivres dans la partie de la frontière de

L. XIX. An. 1596

Flandre la plus voisine de la Fère, & d'épier l'occasion de l'y introduire. Il lui avoit donné huit cents chevaux qui devoient porter en croupe chacun un sac de grains, que de petits bateaux devoient ensuite recevoir & conduire dans la place assiégée. Ce projet ne pouvoit réussir sans un secret impénétrable. Osorio, Gouverneur de la Fère, en ayant été averti avec les plus grandes précautions, Basta s'approcha avec ses huit cents chevaux.

14 Mars.

On étoit convenu qu'en même temps qu'il se porteroit vers la partie du marais qui étoit la plus navigable, Osorio auroit soin d'y faire trouver le plus grand nombre de barques qu'il lui seroit possible pour prendre les munitions qu'on lui apporteroit, & les transporter dans la ville. Les mesures furent si bien prises, que le projet fut exécuté sans aucun contre-temps. Basta se fit le plus grand honneur dans cette occasion. Obligé de rester à cheval pendant près de quarante heures, il sut si bien choisir son temps, tromper ses soldats & encore mieux ses ennemis, qu'il revint à l'endroit d'où il étoit parti, sans avoir perdu un seul homme, & qu'il battit encore un dé-

tachement François qui vouloit s'opposer à son retour. L. XIX.

Ce succès donna quelque espérance de porter à la Fère un secours plus considérable ; mais l'Archiduc, ayant été informé que le Roi ne cessoit de fortifier ses lignes & recevoit chaque jour de nouveaux renforts, il prit enfin le parti de tenter quelque diversion. Il n'y eut plus de division dans le Conseil-de-Guerre que sur le choix. Les uns proposoient le siège de Peronne, d'autres celui de Saint-Quentin ou de quelque place des environs. Rône, Mestre-de-Camp-Général, qui connoissoit dans le plus grand détail jusqu'au plus petit poste, jusqu'au moindre défilé de la Picardie où il avoit fait la guerre pendant si long-temps au service de la Ligue, étoit un de ceux qui avoient le plus conseillé de faire une diversion. Cet Officier voulant proposer secrètement au Gouverneur les vues qu'il avoit à cet égard, saisit l'instant où ce Prince n'étoit entouré que de quelques Capitaines dont il étoit sûr, & lui parla en ces termes : An. 1596

« Il s'agit, Prince, ou de marcher » au secours de la Fère avec toutes » les troupes du Roi, ou de tenter

L. XIX. An. 1596

» une diverſion qui puiſſe être aſſez » funeſte à la France pour que le dom- » mage qu'elle en ſouffrira ne puiſſe » être réparé par le ſuccès de ſon entre- » priſe. Nous n'aurons point à regret- » ter la perte de cette place, ſi nous la » compenſons par une conquête plus » importante. Il étoit certainement de » l'intérêt de l'Eſpagne lorſque le feu » des guerres civiles allumées par la » Ligue dévoroit la France, de poſſé- » der la ville qu'on veut nous enle- » ver, & de bien établir ſa puiſſan- » ce dans l'intérieur de la Picardie; » mais à préſent qu'il ne reſte plus » que le ſouvenir de cette union fa- » meuſe, que les dernieres étincelles » de ce violent incendie ſont étein- » tes, quel avantage le Roi d'Eſpagne » peut-il tirer d'une fortereſſe éloi- » gnée de ſes frontières, & comme » inveſtie au milieu d'un grand nom- » bre de villes ennemies qui mena- » cent de plus près ſes Etats de Flan- » dre? Loin de lui être déſormais » utile, elle ne peut que lui faire » acheter par des dépenſes énormes le » ſoin de la conſerver. Laiſſons le Roi » de France en continuer le ſiège, & » ne ſongeons qu'à faire une diverſion

» dont la réussite nous dédommage
» avec usure. Je ne propose point à L. XIX.
» Votre Altesse, Prince, l'attaque de An. 1596
» Peronne, de Saint-Quentin, ou de
» quelque ville des environs de la Fère.
» La cause que nous défendons n'y gagneroit rien; mais attachez-vous à
» une conquête plus considérable, &
» dont le succès balance seul la possession des boulevarts dont je viens de
» parler, & investissez Calais. Oui,
» marchons à Calais, ce Port fameux,
» la clef de la Manche, d'où la traversée est si courte pour l'Angleterre,
» & n'est guère plus longue pour la
» Hollande, ce Port toujours à portée
» de recevoir si facilement les forces
» maritimes d'Espagne, & dont la perte
» sera sans doute le coup le plus sensible que nous puissions porter à la
» France. Ce n'est pas de ce côté qu'elle
» craint nos efforts. On n'a laissé dans
» cette place qu'un Commandant sans
» talent, une garnison foible, & sans
» doute elle est mal pourvue de toutes
» sortes de munitions. Partons, Prince,
» pour cette expédition. Que notre
» célérité à l'entreprendre égale le secret qu'elle exige. Commençons par
» nous emparer de tous les postes qui

L. XIX. An. 1596

» entourent Calais avant que l'enne-
» mi soupçonne notre dessein. Sans
» cette précaution les secours qu'elle
» recevroit de tous côtés par terre
» & par mer romproient nos mesures.
» Mais aussi, j'ose vous l'assurer, si
» nous venions à bout de nous rendre
» maîtres de ces postes, Calais est à
» nous en peu de jours. Vous arbo-
» rerez vos drapeaux sur les remparts
» de cette ville ».

Le projet de Rône fut accueilli du Gouverneur, & obtint aussi le suffrage de ceux qui en avoiet écouté la proposition. On résolut de l'exécuter, & Rône lui-même en fut chargé. Néanmoins Albert fit publier pour donner le change, qu'il alloit marcher en personne au secours de la Fère, ou attaquer quelqu'une des places circonvoisines. Il choisit dans dans cette vue Valenciennes pour sa place d'armes; il y forma des magasins prodigieux, & il y assembla son armée. Depuis long-temps l'Espagne n'en avoit point eu de plus redoutable en Flandre. Cinq mille Espagnols, quinze cents Italiens, mille Francomtois, autant d'Irlandois, deux mille cinq cents Allemands & six mille Wallons, toute

infanterie d'élite la composoient. La cavalerie étoit de trois mille cinq cents hommes, en y comprenant la gendarmerie Flamande qui fut employée dans cette occasion (2).

On étoit à peine au commencement d'Avril que l'Archiduc s'étoit déja rendu à Valenciennes avec la plus grande partie de l'armée. Elle n'y resta pas long-temps tranquille. Albert qui vouloit embarrasser le Roi de France, fit faire beaucoup de mouvements à ses troupes. Cependant Rône marchoit à Calais avec autant de diligence que de secret. Il avoit avec lui les régiments Espagnols de Louis de Velasco & d'Alphonse de Mendoza, les régiments Wallons de La Barlotte & du Comte de Bucquoi, & quatre cents chevaux. Calais est situé sur le bord du canal qui sépare la France de l'Angleterre, au point précisément où ces deux Royaumes sont plus rapprochés

(2) L'armée de l'Archiduc étoit composée de six mille fantassins Espagnols, deux mille Italiens, quatre mille Wallons, autant d'Allemands, deux mille Francomtois, & de trois mille hommes de cavalerie, partie chevaux-légers, partie gendarmes, suivant quelques autres Historiens.

L. XIX. An. 1596

l'un de l'autre. C'est la dernière place de France dont les Anglois qui avoient possédé long-temps la Normandie & plusieurs autres des principales Provinces de ce Royaume, eussent été chassés. La conquête qu'en fit le Duc de Guise avoit paru d'une si grande importance, qu'on l'avoit conservée depuis avec une vigilance extrème; mais pendant les guerres civiles, Calais n'avoit pas moins été négligé que le reste des forteresses de l'Etat. Comme les Gouverneurs auxquels on les avoit confiées se les étoient appropriées en quelque sorte dans le dessein de se faire un titre de leur usurpation pour ménager leurs intérêts particuliers, on ne les avoit pas aussi-bien munies qu'il eût été nécessaire. Calais n'avoit comme les autres aucune espece de magasins. Et ses fortifications étoient fort délabrées. C'est une petite ville assez mal peuplée, que l'avantage de sa situation ne laisse pas de rendre commerçante. Elle a un fauxbourg mal fortifié (3) qui s'étend au long de la mer, & un château flanqué de quatre bastions qui commande le port. L'en-

(3) On l'appelle le fauxbourg du Courget.

ceinte de la ville du côté de la terre eſt auſſi-bien défendue que le terrein l'a permis. De la plage ſur laquelle Calais eſt bâti s'avance dans la mer un grand banc de ſable qui, en ſe repliant ſur lui-même, avoit aſſez prêté à l'induſtrie pour qu'on en eût formé un des meilleurs ports de la Manche. On a élevé au bout de cette jettée naturelle une tour nommée le Risban, qui domine l'entrée du port, & où l'on fait une garde exacte. On trouve encore à un quart de lieue de Calais un peu plus au dedans des terres le pont de Nieulai, dont le paſſage défendu par une forte tour, eſt de la plus grande conſéquence, parce qu'il ouvre & ferme à volonté les avenues de cette ville par terre. Tous les environs ſont d'ailleurs très marécageux, & le terrein n'en eſt praticable nulle part.

Gourdan, Officier très brave & très eſtimé, avoit eu long-temps le gouvernement de cette place; mais par des raiſons d'Etat, plus que par égard pour le mérite de Vidoſſan ſon neveu, on le lui avoit donné pour ſucceſſeur. Ce jeune-homme qui avoit encore moins d'expérience que d'an-

L. XIX. An. 1596. 5 Avril.

nées, n'avoit pas entretenu ses remparts avec soin, ni approvisionné ses magasins, & sa garnison montoit à peine à six cents hommes. Rône s'approcha de Calais lorsqu'on s'y attendoit le moins. Attaquer le pont de Nieulai & s'en rendre maître ne fut que l'affaire d'un instant. Quoique la tour du pont fût défendue par une espèce de donjon, cet ouvrage étoit si mal gardé, que Rône n'y éprouva aucune résistance. Il n'eut pas plutôt pris possession de ce poste, qu'il courut au fort du Risban. On s'y défendit moins mal, mais aussitôt qu'il eut fait avancer du canon, ceux qui s'y étoient enfermés, ayant perdu un petit nombre d'hommes, furent si effrayés qu'ils se rendirent au bout de quelques heures aux assiégeants. Ce succès passa les espérances de Rône. Il fut d'autant plus funeste à la France, qu'il est certain que si l'un ou l'autre de ces deux forts eût tenu plus long-temps, la ville de Calais auroit été assez puissamment secourue pour qu'il eût été impossible de la prendre. Boulogne n'en étant éloignée que de six lieues sur la même côte, on avoit dépêché de cette ville sur le champ plusieurs vaisseaux char-

gés de troupes au ſecours de la place aſſiégée : un grand nombre d'autres arrivèrent auſſi d'Angleterre & de Hollande, mais Rône s'étoit ſi bien établi ſur le Risban, qu'il les empêcha d'entrer dans le port.

L. XIX.
An. 1596

L'Archiduc ayant reçu avis de ces heureux commencements, partit auſſitôt de Valenciennes, & après avoir raſſemblé ſes troupes que les divers mouvements qu'il leur avoit ordonnés avoient diſperſées, il les porta preſque toutes ſur Calais. La place fut bientôt inveſtie, & l'on commença par battre le fauxbourg en ruine. Comme pour livrer l'aſſaut, il falloit paſſer à gué un fond où remontoit la marée, on attendit le reflux. L'artillerie qui avoit tiré dès la pointe du jour, ayant renverſé trente braſſes de mur en peu d'heures, on monta à l'aſſaut. La réſiſtance des aſſiégés fut très foible, & les Eſpagnols s'emparèrent preſque ſans coupférir du fauxbourg de Calais. La ville tint encore moins. Le canon fut à peine pointé, que Vidoſſan fit des propoſitions. Il lui fut permis de ſe retirer dans le château avec ſon bagage, pourvu qu'il laiſſât dans la ville les munitions

17 Avril

L. XIX. An. 1596

de guerre & de bouche qui s'y trouvoient.

Cette capitulation honteuſe ne fut pas ſa dernière faute. Ne ſe croyant pas encore en ſureté dans le château, à peine y fut-il établi qu'il capitula encore, & promit d'en ſortir ſi dans ſix jours il n'étoit ſecouru, à condition que ſi après ce temps écoulé il n'avoit reçu aucun ſecours, on le conduiroit avec ſes troupes, ſoit par mer, ſoit par terre, à Boulogne. On convint de part & d'autre d'une ſuſpenſion d'armes, mais comme les aſſiégeants & la garniſon s'étoient réſervé la faculté d'attaquer ou de défendre la place à l'arrivée du ſecours, ſuivant qu'ils le jugeroient à propos, on y avoit ajouté celle de faire en attendant, les travaux néceſſaires pour l'attaque ou pour la défenſe. On les commença ſur-le-champ. D'un côté, les Eſpagnols ouvrirent la tranchée, établirent leurs batteries, & firent toutes les diſpoſitions pour un aſſaut. De l'autre, la garniſon conſtruiſit une demi-lune dans l'endroit le plus foible de la place, éleva deux plate-formes, renforça le terre-plein de la muraille dans la partie

où l'on devoit battre en brèche, & n'épargna aucune des précautions qui pouvoient prolonger sa résistance. Ces ouvrages qui se faisoient tranquillement sans qu'on tirât de part & d'autre, étoient très bien entendus & très bien conduits. C'étoit un spectacle nouveau que ce qui se passoit alors à Calais. Ceux des assiégeants qui n'étoient point employés aux préparatifs de l'attaque, s'amusoient à considérer les ouvrages des assiégés, qui à leur tour regardoient de sang-froid, du haut de leurs murailles, les dispositions de l'ennemi. Une semblable conduite paroissoit réciproquement un jeu, & il sembloit qu'on assistât à une de ces fêtes où l'on célebre les événements de la paix par de vaines images de guerre, sans songer qu'on alloit peut-être se battre dans un moment avec le plus grand acharnement.

Cependant la crainte de perdre Calais, si on ne se hâtoit de le secourir, avoit jetté le trouble dans l'armée du Roi. Aux premières nouvelles de la prise des forts de Nieulai & du Risban, ce Prince avoit quitté le siège de la Fère, & s'étoit rendu en toute diligence, à la tête de mille chevaux, à Boulogne

L. XIX. An. 1596

pour se tenir à portée de Calais, & donner les ordres nécessaires pour la conservation de cette ville. Le Roi, instruit que la disette alloit forcer la Fère à se soumettre, n'avoit pas voulu lever le siège. Comptant d'ailleurs sur une plus longue résistance de la part du fauxbourg & de la ville de Calais, il avoit espéré que son armée arriveroit à temps de les délivrer; mais lorsqu'il eut appris les progrès des assiégeants & le danger imminent où se trouvoit le château de Calais, il fut désolé de ne pouvoir marcher à son secours avec toutes ses forces, & de n'avoir auprès de lui qu'un corps trop foible pour l'entreprendre. Des six jours qu'on avoit accordés à la garnison, il s'en étoit déja écoulé quatre. Pressé par le temps, le Roi voulut tout tenter pour conserver cette ville. Il fit aussitôt partir avec le plus de secret qu'il lui fut possible trois cens hommes choisis & déterminés à braver les plus grands périls, & à pénétrer, à quelque prix que ce fût, dans la place assiégée. Le Roi avoit composé ce détachement d'un grand nombre de Capitaines & d'autres Officiers d'une valeur connue, & il mit à leur tête le

Seigneur de Campagnole, guerrier d'une grande réputation, qui étoit Gouverneur de Boulogne. Campagnole partit avec assurance, & étant arrivé à une demi-lieue de Calais, deux heures avant le jour, il continua sa route dans le dessein d'y entrer. La plus grande des difficultés qu'il avoit à surmonter, consistoit à traverser certains fonds noyés par la mer & commandés par une redoute que gardoit le marquis de Trevico, Napolitain, avec son régiment de la même nation. Mais les François profitant de la négligence de la garde qu'on y faisoit, furent assez heureux pour gagner le château à marée basse sans aucun échec. Campagnole exposa aussitôt après son arrivée les ordres dont le Roi l'avoit chargé, & après avoir exhorté la garnison à s'enterrer sous les debris de cette forteresse plutôt que de se rendre, il l'assura que si elle soutenoit quelque temps l'attaque, le Roi viendroit la délivrer avec toutes ses forces, & qu'il s'occupoit avec ardeur de ce projet. La résolution du Monarque inspira le plus grand courage à ces guerriers, & il n'y en eut aucun, Vidossan à leur tête, qui ne jurât de faire la plus vigoureuse

L. XIX.
An. 1596

L. XIX. An. 1596

réſiſtance. Les bourgeois firent même le ſerment de les ſeconder.

Les mouvements qu'on voyoit dans le château firent ſoupçonner à l'armée Eſpagnole qu'il y étoit entré du ſecours. L'Archiduc en ayant été plus particuliérement inſtruit, en témoigna vivement ſon mécontentement à Trevico. Voulant néanmoins s'en rendre plus ſûr, il fit ſommer un peu avant que la trève expirât, le Gouverneur de Calais de remplir la capitulation & de ſe rendre; mais Vidoſſan ſe crut dégagé, & répondit qu'ayant reçu un puiſſant ſecours, il alloit ſe défendre ſuivant la faculté qu'il s'en étoit réſervée. Après une déclaration ſi poſitive, on ne ſongea plus des deux côtés qu'à ſuivre & à ſoutenir le ſiège avec une bravoure égale. L'on en faiſoit encore les préparatifs à la fin du ſixième jour; mais le lendemain la principale batterie tira ſur le château avant le ſoleil levé. Elle étoit dirigée ſur une des faces du grand baſtion qui commande le port, tandis que pluſieurs autres pièces de canon ruinoient le reſte des ouvrages. Le feu fut ſi violent & dura ſi long-temps, que la plus grande partie du baſtion

s'écroula. Les assiégeants montèrent aussitôt à l'assaut. Les assiégés les reçurent avec courage, & l'on vit commencer sur la brèche un combat terrible. Les Espagnols de Velasco & les Wallons de La Barlotte avoient été chargés de cette attaque; les soldats, encouragés par leurs Chefs, se portèrent sur la brèche avec une ardeur extrême; mais les assiégés soutinrent l'attaque sans s'ébranler & les repoussèrent. Enflammés de dépit & de honte d'avoir reculé, les assaillants revinrent presqu'aussitôt à la brèche, & pressèrent les assiégés avec plus de vivacité qu'auparavant. Leurs efforts furent si furieux qu'en un instant ils emportèrent la brèche, y arborèrent leurs drapeaux & se jettèrent pêle-mêle dans la citadelle avec ses défenseurs.

L. XIX. An. 1596.

24 Avril.

Vidossan fut tué dans ce second assaut, ainsi qu'un grand nombre de Capitaines & de Soldats. Les vainqueurs n'épargnèrent personne, & le massacre fut horrible. Campagnole s'échappa néanmoins de cette boucherie qui ne cessa que pour faire place au pillage. Quoiqu'il ne répondît point à l'aviditié du soldat, on l'estima à plus de cinq cents mille écus sans y com-

L. XIX. An. 1596

prendre une quantité prodigieuse de vivres & de munitions de guerre. Les assaillants perdirent eux-mêmes un grand nombre de Capitaines & d'Officiers. On regretta beaucoup le Comte Paciotto, Italien, premier Ingénieur de l'armée, qui, voulant se distinguer dans l'assaut, fut tué sur la brèche les armes à la main.

Calais, un des principaux boulevarts de la France, tomba en moins de vingt jours en la puissance du Roi d'Espagne. Guines & Hames, petites villes qui en sont très proche, éprouvèrent le même sort & se rendirent à Rône. L'Archiduc s'arrêta dix jours à Calais pour l'approvisionner & la fortifier. Il le fit avec d'autant plus de soin, que la Reine d'Angleterre & les Provinces-unies préparoient un grand armement & sembloient menacer cette ville dont la perte leur étoit en quelque façon plus fatale qu'à la France même.

Henri étoit retourné en diligence au siège de la Fère, afin d'affamer entiérement cette place, & de la forcer enfin de se rendre. Avant de partir de Boulogne, il tâcha de mettre cette ville à l'abri de tout danger.

Il augmenta aussi les garnisons de Montreuil & d'Ardres, & pourvut ces deux villes de toutes sortes de munitions. Ardres avoit été sur-tout l'objet de ses précautions, parce que c'étoit la forteresse la plus voisine de Calais, & celle qui étoit plus exposée aux entreprises de l'armée Espagnole. Effectivement, l'Archiduc après avoir délibéré quelque temps sur la conquête qu'il tenteroit après celle de Calais, prit par le conseil de Rône le parti d'attaquer Ardres, dont le voisinage pouvoit incommoder beaucoup Calais. Il y fit aussitôt marcher son armée, & il investit cette place au commencement de Mai. Ardres est située dans un vallon plus long que large, à un peu plus de trois lieues de Calais. Le sol sur lequel elle est bâtie, s'éleve au dessus du terrein qui l'environne, excepté dans un seul endroit où il est très marécageux. La ville est petite, mais bien fortifiée par la nature & par l'art, & elle a un fauxbourg qui est contigu à la partie la plus élevée de son enceinte. Il étoit presque ouvert; mais la garnison secondée des bourgeois, venoit de le mettre en bon état de défense.

L. XIX.
An. 1596

7 Mai.

L. XIX. An. 1596

Le Seigneur d'Annebourg, Capitaine très renommé étoit Gouverneur d'Ardres. Il y commandoit une garnison de deux mille hommes de pied, & de cent cinquante chevaux. Le Marquis de Belin, Lieutenant-Général au gouvernement de Picardie, & le Seigneur de Montluc, jeune homme dont la valeur s'étoit déja beaucoup fait remarquer, étoient venus se renfermer avec lui dans la place assiégée, afin de seconder ses efforts (4).

Rône fut encore chargé d'attaquer Ardres. Après avoir bien disposé ses quartiers & les avoir fortifiés par de bonnes lignes, il poussa ses travaux avec la plus grande ardeur. Il avoit d'abord dirigé ses tranchées contre la ville. Il préféra ensuite d'attaquer le fauxbourg, dont la conquête devoit beaucoup faciliter celle de la ville; mais des sorties vives & fréquentes, à la tête desquelles on voyoit toujours Montluc, retardèrent ses opérations. Le canon de la place, ne causa pas moins de dommage aux assiégeants. Malgré cette résistance, les

(4) Blaise de Montluc étoit petit-fils du fameux Maréchal de ce nom.

Espagnols qui n'en étoient que plus animés, parvinrent à s'approcher du fauxbourg de très près; & Montluc ayant été tué d'un coup de feu, les assiégés commencèrent à se décourager. Rône qui avoit alors ses batteries en état de tirer, fit faire un feu terrible sur le fauxbourg. Il vouloit terminer d'autant plus promptement le siège qu'il avoit entrepris, qu'il craignoit que le Roi débarrassé de celui de la Fère, ne fût à temps de venir secourir Ardres avec toutes ses forces, comme il en avoit dessein. Cependant le fauxbourg fut bien défendu, & le canon n'avoit pas eu tout l'effet qu'il attendoit, lorsqu'une surprise l'en rendit maître.

L. XIX.
An. 1596
19 Mai.

Il y avoit entre le fauxbourg & la ville, un chemin détourné qui avoit une issue sur la campagne, & qui n'étoit guères connu que des bourgeois d'Ardres, & des paysans des environs. Un Wallon qui étoit allé à Ardres en diverses occasions, en instruisit le Mestre-de-Camp Tesseda, Espagnol, & celui ayant proposé à l'Archiduc de surprendre pendant la nuit, le fauxbourg par ce chemin, &

L. XIX. An. 1596

ayant demandé avec instance d'en être chargé, l'Archiduc y consentit. Tesseda prit mille hommes d'infanterie, partie Espagnols & partie Wallons, & se mit en marche la nuit suivante vers l'endroit indiqué. Pendant qu'il avançoit, on fit une fausse attaque de l'autre côté de la ville, afin d'y attirer toute l'attention des ennemis. Ce stratagême réussit. Tesseda arriva sans obstacle jusques dans le fauxbourg. Il ne s'étoit pourtant pas encore rendu maître des principaux postes, lorsque les assiégés s'en apperçurent & tournèrent tous leurs efforts contre lui. On combattit alors de part & d'autre avec un acharnement incroyable; mais Tesseda ayant été renforcé, pénétra plus avant, & contraignit les François de se renfermer dans la place. Un malheur qui suivit leur retraite, augmenta beaucoup la perte qu'ils venoient de faire. La herse qui fermoit la porte de communication du fauxbourg à la ville, ayant été abattue avec trop de précipitation, dans la crainte que les assiégeants n'entrassent pêle-mêle dans la ville avec la garnison, plus de deux

cents François restèrent en dehors, à la discrétion du vainqueur, qui les passa au fil de l'épée.

L. XIX.

An. 1596

Après cet avantage signalé, Rône attaqua le corps de la place. Pour accélerer l'effet de son feu, il fit amener de Calais, plusieurs pièces de canon d'un calibre extraordinaire, dont il renforça sa principale batterie. Il en établit plusieurs autres en différents endroits, & se préparoit à battre la ville de toutes parts, avec une fureur dont on n'avoit point encore vu d'exemple, lorsque les assiégés parlèrent de se rendre. Il y avoit eu une dispute entre le Marquis de Belin & le Gouverneur d'Ardres, pour savoir si on résisteroit plus long-temps, ou si on attendroit l'assaut que les ennemis alloient bientôt livrer. Le Gouverneur étoit de cet avis. Il exposoit que sa place étoit bien munie, sa garnison intrépide, & qu'il étoit certain que le Roi qui étoit sur le point de prendre la Fère, alloit accourir en personne à son secours. Tous les Capitaines, les simples soldats même enflammés de courage, témoignoient également le desir de se défendre. *Mais Belin s'opposoit* à ce sentiment.

L. XIX. An. 1596

Il assuroit qu'il seroit impossible de défendre la brèche, qu'on y perdroit les braves soldats qu'on y exposeroit, & qu'il valoit mieux les conserver pour le service du Roi, que de les sacrifier inutilement. Le Gouverneur & la garnison ne se rendoient point à ces raisons; mais le lâche Belin se servant de son autorité, résolut sans rien écouter davantage, de capituler même avant le premier coup de canon (5). Il demanda d'abord qu'on lui permît de dépêcher un exprès au Roi. L'ennemi l'ayant refusé, il consentit de rendre la place à des conditions honorables, & en sortit à la tête de quinze cents hommes.

23 Mai.

(5) François de Faudoas d'Averton, Comte de Belin, courtisan agréable, qui avoit été ci-devant Gouverneur de Paris pour la Ligue, étoit un fanfaron. Dubois d'Annebourg, Gentilhomme du pays de Caux, Gouverneur de la place, voyant Belin faire dès le commencement du siège un feu très vif, & très inutile, & craignant qu'il ne consumât bientôt toute sa poudre, en cacha une grande partie pour le besoin, & surprit & humilia beaucoup ce lâche, qui pour se rendre, prétextoit le défaut de munitions de guerre, en l'instruisant de sa précaution, qui le mettoit en

On ne peut exprimer quel fut le courroux du Roi à la nouvelle de cette lâcheté. Il en fut d'autant plus indigné, que venant de se rendre maître de la Fère, il se flattoit de faire lever le siège d'Ardres, ou de forcer les ennemis à combattre. Son armée s'étoit considérablement renforcée. Belin demanda la permission de justifier sa conduite; mais le Roi sans vouloir l'écouter se proposoit de le punir, (6) & quoique dans la suite ce Prince se soit borné à lui défendre de paroître à la Cour, il étoit alors

---

état de tenir encore long-temps. Belin n'en abusa pas moins de l'autorité de sa place, pour capituler. La garnison reclama avec force: l'on ne put même obliger le premier Officier des troupes qui la composoient, nommé de la Mainferme, à livrer aux Espagnols le poste où il commandoit, qu'en pointant le canon contre lui. Il fallut pourtant que ces braves gens, qui étoient deux mille environ, évacuassent la place.

(6) La faveur de quelques personnes en crédit, & sur-tout des femmes, sauva à Belin la honte du châtiment qu'il méritoit. *Commendatione quorumdam & Gynæcii imprimis decori parcitum*, dit de Thou. Il fut seulement dépouillé de la Lieutenance générale de Picardie.

L. XIX. An. 1596. résolu de laver sa honte dans son sang.

22 Mai. La garnison de la Fère, épuisée par la disette la plus extrême, s'étoit enfin rendue, & le Roi lui avoit accordé une capitulation très avantageuse, afin de pouvoir marcher plutôt au secours d'Ardres. Mais la perte de cette dernière ville le laissa dans l'embarras de chercher comment il employeroit l'armée puissante qu'il avoit alors sous ses ordres. Elle montoit à plus de dix-huit mille hommes d'infanterie, & de six mille de cavalerie, & on y comptoit les plus grands Seigneurs du Royaume & une noblesse nombreuse. Le Roi auroit souhaité de reprendre Calais, ou quelqu'une des autres places que les Espagnols lui avoient enlevées. Mais il ne pouvoit faire aucun siège qui ne coutât beaucoup de temps & de dépenses. Ses finances étoient dans un si grand désordre, & la Province de Picardie si fort épuisée par le long séjour des armées des deux nations, qu'il lui étoit impossible d'y entretenir la sienne, & de s'y attacher à quelque entreprise de longue haleine. Il se reduisit, de l'avis de tous les chefs de son armée, à s'approcher de l'Ar-

chiduc, & à tâcher par toutes sortes de moyens, de le forcer à livrer bataille. Le projet de son adversaire étoit bien différent. Instruit de la résolution du Roi, & sentant la supériorité de l'armée de ce Prince sur la sienne, qui étoit affoiblie par les fortes garnisons qu'il avoit laissées dans les places dont il s'étoit rendu maître, il ne songeoit qu'à conserver ses conquêtes, & du reste à éviter le combat avec le plus grand soin. D'ailleurs ses troupes étoient fatiguées par les derniers siéges qu'elles avoient faits, & avoient besoin de repos. Albert rentra donc en Artois, afin de les mettre en quartiers de rafraîchissements, & se rendit à Saint-Omer. Ce fut dans cette ville, qu'après avoir bien muni la partie des frontières de France, qu'il avoit soumise à l'Espagne, il sépara son armée, & la dispersa dans les environs. Le Roi qui craignoit que l'Archiduc ne prît ce parti, n'en fut pas plutôt instruit, qu'il licencia lui-même la noblesse qui le suivoit. Il laissa seulement aux ordres du Maréchal de Biron, quatre mille hommes de pied & six cents chevaux, pour

L. XIX.
An. 1596

L. XIX. An. 1596

veiller à la sûreté des places de Picardie qui étoient les plus exposées, & retourna ensuite à Paris travailler aux importantes affaires qui pouvoient y demander sa présence.

Les Provinces-unies voulant profiter de l'absence de l'Archiduc, avoient détaché huit cents hommes pour ravager le Brabant. Mais leurs succès se bornèrent à quelques excursions qui furent bientôt réprimées. Les Italiens mutinés à Tillemont, ayant fait avancer contr'eux la plus grande partie de leur cavalerie, ils furent obligés de se retirer. Sur ces entrefaites, l'Archiduc avoit fait lever trois mille Wallons & autant d'Allemands pour recruter son armée. La Province de Flandre proprement dite, eût souhaité qu'il eût entrepris le siège d'Ostende, place forte sur le bord de la mer, dont le pays d'alentour recevoit la plus grande incommodité. L'Archiduc qui ne le desiroit pas moins, se transporta à Nieuport, qui n'est éloigné d'Ostende que de trois lieues, pour examiner de plus près la situation de la place; mais voyant qu'il étoit impossible de lui couper les se-

cours que le voisinage de la Zélande la mettroit à portée de recevoir, il renonça à ce projet. L. XIX. An. 1596

Albert ne voulant pas néanmoins perdre la belle saison, sans employer ses forces à quelque nouvelle entreprise, tint un Conseil de guerre pour délibérer sur ce sujet. On lui proposa le siège de Hulst. Outre que cette ville étoit importante par elle-même, la Province de Flandre desiroit encore beaucoup qu'il en fît la conquête. On lui conseilla encore d'attaquer Berg-op-zoom, ou Gertruidemberg ou Breda. Ces trois places étoient situées dans le Brabant. Il paroissoit plus facile de couper les secours à la dernière, parce qu'elle est plus enfoncée dans l'intérieur de la Province; mais cette forteresse étoit si bien défendue, & si abondamment pourvue de tout, qu'on devoit s'attendre à la plus forte résistance. D'un autre côté, les autres places étoient dans une situation très avantageuse. Les canaux & les rivières qui les arrosent, les mettoient à portée de tirer les plus grands services de la Hollande & de la Zélande, & il étoit aisé de prévoir que l'attaque en seroit d'une dif-

ficulté extrème. Il fallut pourtant prendre un parti, & on se décida enfin pour le siège de Hulst (7).

L. XIX.

An. 1596

La partie orientale de la Flandre renferme un canton d'une très petite étendue, qu'on appelle le pays de Vaës. L'Escaut qui le sépare du Brabant, le borne à l'orient. Il a au nord le Hont, l'un des bras dans lesquels ce fleuve se divise au moment de son embouchure dans la mer. Au midi & à l'occident, il est environné du reste de la Province, & touche au territoire de Gand. Le pays de Vaës est rempli d'un grand nombre de gros villages, & de quelques villes fermées de murs. Cette petite con-

(7) Nicolas Basta, excellent Officier de cavalerie, qui étoit probablement parent du fameux George Basta, ayant été envoyé par l'Archiduc Albert pour reconnoître les environs de Hulst, ne fut point d'avis que ce Prince en entreprît le siège. Albert ne s'en rapporta pas à lui, & renvoya Rône, le Colonel La Barlotte, & un Espagnol nommé Alphonse Mendoza, remplir le même objet. Ils donnèrent de bonnes espérances; & comme La Barlotte, guerrier fougueux, dit Grotius, s'offrit en même temps d'introduire l'armée dans le pays de Vaës, l'Archiduc suivit leurs conseils.

trée toute enfoncée qu'elle est, tire de grands avantages de la nature de son sol & de l'industrie de ses habitants. Hulst, très petite ville, mais commerçante, en occupe le centre, & en est la Capitale. Il y avoit cinq ans que le Prince Maurice l'avoit enlevée aux Espagnols, pendant que le Duc de Parme étoit occupé des préparatifs d'une expédition en France. Quoique cette ville fût forte par sa situation & eût d'assez bonnes défenses, les Etats les avoient encore augmentées. L'enceinte en avoit été flanquée par-tout où le besoin l'avoit exigé. On avoit construit en plusieurs endroits des cavaliers de terre. On avoit creusé des fossés profonds qu'on avoit palissadés. En un mot, on n'avoit rien épargné pour rendre cette place imprenable. Non contents de ces précautions, les Etats ayant encore voulu fermer en grande partie l'accès du pays qui l'entoure, l'avoient isolé entre deux larges canaux, qu'ils avoient formés dans cette vue. Le premier débouchoit dans l'Escaut, vis-à-vis le fort de Lillo, situé sur la rive opposée; le second qui étoit plus proche de la Zélande entroit dans le Hont,

LXIX.
An. 1596

L. XIX. An. 1596

& comme on se proposoit de faire passer par-là les secours qu'on enverroit à Hulst en cas d'attaque; on en avoit assuré les embouchures, en y construisant deux forts. Celui qui étoit sur l'Escaut, s'appelloit le fort de Nassau, & l'autre portoit le nom de Maurice. Ils servoient encore à inonder les environs dans les hautes marées, & rendoient en quelque sorte tout le pays impraticable.

Hulst & son territoire ayant été ainsi mis à l'abri de toute entreprise, les Provinces-unies y avoient en outre établi une forte garnison. Mais c'étoit moins pour garder la place, que pour faire des courses dans les Provinces d'alentour, les ravager ou les soumettre à des contributions réglées. Ces excursions avoient causé beaucoup de tort, jusqu'au gouvernement de l'Archiduc Ernest & du Comte de Fuentes; mais pour les arrêter, on avoit construit sur la rive gauche de l'Escaut, du côté du pays de Vaës, deux grands forts (le fort d'Autriche & le fort de Fuentes) & on y avoit joint quelques redoutes moins considérables dans l'intérieur des terres, où les passages avoient moins besoin

d'être gardés. Les ennemis avoient opposé de leur côté d'autres forts à ceux des Espagnols. Il y en avoit deux entr'autres très considérables, sur le bord du canal qui va se rendre dans l'Escaut. On les avoit nommés les forts de Morval & de Rape, & ils étoient appuyés d'un troisième qui n'étoit à proprement parler qu'une redoute, qui étoit placé dans le milieu, & s'appelloit le fort du petit Rape. Pour étendre l'inondation, & opposer de nouvelles difficultés aux entreprises des garnisons des forts d'Autriche & de Fuentes, les Etats n'avoient conservé de la digue, que ce qui étoit nécessaire à l'établissement de leurs forts, & ils l'avoient entiérement applanie des deux côtés de ces ouvrages. Il étoit resté cependant dans l'espace circonscrit par les deux canaux, à très peu de distance de la ville, une plaine spacieuse & assez élevée, que la marée ne couvroit presque jamais, & l'on pouvoit de cet endroit incommoder beaucoup Hulst, & y faire les approches nécessaires pour en former le siège.

Albert étant bien informé de l'Etat exact de la place & du pays d'alen-

L. XIX. An. 1596

tour, résolut avant d'exécuter son entreprise, de donner à l'ennemi de la jalousie sur une autre place, afin de l'obliger de diviser ses forces & de l'affoiblir. Maurice craignoit beaucoup pour Breda. L'Archiduc feignit de menacer cette ville. La feinte réussit. Il y avoit alors à Hulst, cinq mille hommes de pied, presque tous de la meilleure infanterie qui fût au service des Etats. Maurice en retira presque la moitié, sur la première apparence du péril de Breda, & les dispersa dans cette place & dans les autres villes du Brabant qui lui sembloient également exposées. Après cet heureux succès de sa diversion, l'Archiduc manifesta aussitôt son véritable dessein, & se mit en marche au commencement de Juillet, pour entrer dans le pays de Vaës.

Le Seigneur de la Biche Commissaire-Général de la cavalerie, commandoit dans les forts d'Autriche & de Fuentes, & s'étoit mesuré plusieurs fois avec la garnison de Hulst. Ce fut lui que l'Archiduc chargea conjointement avec le Mestre-de-Camp La Barlotte, de pénétrer dans l'isle aussi promptement qu'ils le pour-

roient, & de s'emparer de la plaine dont on a parlé. On leur donna deux mille hommes d'infanterie, la plus grande partie Wallons, le reste Allemands, commandés par Tesselinghen leur Colonel, & l'on y joignit trois cents Espagnols & deux cents Italiens. La Biche fit d'abord préparer quelques barques, avec lesquelles il traversa l'inondation pendant la nuit. Comme c'étoit à marée basse, & que l'eau en s'écoulant découvroit souvent le terrein qui étoit extrèmement fangeux, il fallut les pousser à force de bras, & avec les plus grandes difficultés. Néanmoins on les surmonta. Les barques furent conduites jusques dans le canal, sur la digue duquel on avoit placé les forts de Morval, de Rape & du petit Rape. Les troupes defilèrent aussitôt, & dans le plus profond silence. Lorsqu'elles furent parvenues au bord du canal, après avoir prodigieusement souffert dans une marche qui se faisoit au milieu des boues, elles passèrent aussitôt à l'autre rive vis-à-vis le petit Rape dans le dessein de l'emporter d'emblée. La marche, l'arrivée & l'attaque avoient été si imprévues, que

L. XIX. An. 1596

ceux qui gardoient cet ouvrage, furent dans une surprise incroyable. On avoit tiré néanmoins le canon d'un des deux grands forts voisins, aussitôt qu'on avoit découvert les ennemis, mais il fit peu d'effet dans l'obscurité ; & La Barlotte ayant fait livrer l'assaut, s'empara bientôt du petit fort, & commença à s'établir dans l'isle. Son premier soin fut de s'y bien retrancher. Tesselinghen qui arriva sur ces entrefaites, se couvrit de même de bons épaulements, autant que purent lui permettre le peu de largeur de la digue, & les obstacles que lui suscitoient les forts ennemis. L'un & l'autre firent d'ailleurs tout ce qui dépendoit d'eux, pour faciliter l'entrée de l'isle.

Le Comte de Solms, Gouverneur de Hulst (8), y étoit alors à la tête d'une garnison d'un peu moins de trois mille hommes, très bien fournis de toutes sortes de munitions. A la nouvelle de l'entreprise des Espa-

(8) Georges Everard, Comte de Solms, d'une Maison souveraine d'Allemagne. Il avoit épousé une des filles du Comte d'Egmont, décapité à Bruxelles.

gnols, il sortit dès le point du jour avec un détachement pour les chasser du fort qu'ils avoient pris, & de la digue où ils se retranchoient. Il tomba d'abord sur les Allemands, qui n'avoient pu encore assez bien fortifier leurs logements, & les mit en désordre. Il y réussit avec d'autant plus de facilité, que Tesselinghen, leur Colonel, fut tué presque dans le premier abord, en s'opposant avec la plus grande valeur aux efforts des ennemis. Mais La Barlotte accourant aussitôt, contint la garnison de Hulst, & après un sanglant combat, dans lequel il périt bien du monde de part & d'autre, la garnison rentra dans la ville, & les Royalistes restèrent en possession de leurs postes, où ils se couvrirent mieux qu'auparavant.

L. XIX.
An. 1596.

Ce succès ne pouvoit qu'encourager beaucoup l'Archiduc à suivre son projet. Il s'approcha en effet, vint s'établir dans le fort de Saint-Nicolas, & après avoir sur le champ rappellé Rône, il donna ordre au reste de l'armée d'entrer dans l'Isle, & de resserrer la place d'aussi près qu'il seroit possible. Rône étant arrivé, toute l'armée le suivit, & s'avança

L. XIX. An. 1596

lentement, & avec beaucoup de peine à cause de l'espèce de marais qu'il falloit franchir, & du peu d'étendue du terrein dont on s'étoit rendu maître. Rône n'en distribua pas moins ses quartiers au tour de la place, & s'occupa d'abord d'empêcher l'arrivée des secours, & sur-tout de ceux qui pouvoient venir de Zélande par le Hont. Les ennemis étoient défendus dans cette partie par le fort Maurice, qui leur fut très utile à cet égard pendant tout le temps de la durée du siège. Ce fut dans les environs de cette forteresse, que campèrent les régiments Wallons du Comte de Bucquoi, des Seigneurs de Grison & de la Cochelle, & le régiment Espagnol d'Augustin Mexia, qui étoit alors commandé, en l'absence du Colonel, par Pierre Ponce, Major de ce régiment. On établit auprès de Hulst le régiment Espagnol d'Alphonse Mendoza, les régiments Wallons des Seigneurs de Fresin & de Licques, & le régiment Allemand du Comte de Billi. Les régiments Espagnols de Velasco & de Zuniga, eurent leurs quartiers dans la partie la plus élevée de l'Isle, où ils furent soutenus par le régiment

Italien du Marquis de Trevico. Enfin on posta dans tous les autres endroits de l'Isle, où le sol un peu plus ferme permettoit de s'approcher de plus près, le régiment Allemand levé par le Comte de Sults, & les régiments Wallons du Comte de Bossu & du Seigneur de Barbanson. Comme la cavalerie ne pouvoit être d'aucun service dans ce siège, on n'y en employa point. Telles furent les dispositions de Rône, qui fit bientôt ouvrir la tranchée dans chacun de ces quartiers.

L. XIX. An. 1596

Cependant l'armée Royale avoit beaucoup de peine à se procurer des vivres. On ne pouvoit lui en amener que par le petit fort, conquis par La Barlotte, & ce passage très étroit devenoit très incommode & très dangereux à cause du voisinage des forts de Morval & de Rape. Ces inconvénients déterminèrent Rône à faire tous ses efforts pour se rendre maître de la digue entière & du fort de Morval, qui causoit le plus de dommage aux assiégeants. Aussitôt les Mestres-de-Camp Velasco & La Barlotte furent commandés avec une partie de leurs régiments, pour s'em-

L. XIX. An. 1596 18 Juillet.

parer de la digue. Ils se mirent en marche après minuit, lorsque la marée étoit la plus basse. Les troupes des Etats qui s'y étoient couvertes de bons épaulements, comptoient beaucoup sur l'artillerie de la ville & des forts; mais l'attaque des Royalistes fut si vive, qu'après un furieux combat, ils en chassèrent les Hollandois. Cette action fut très sanglante. Un grand nombre d'Officiers Espagnols & Wallons, ainsi que d'autres Officiers très braves, y perdirent la vie.

Rône ne perdit pas de temps, & fit attaquer le fort de Morval, qui ne tarda pas à tomber en son pouvoir. Les assiégeants s'étoient établis entre la ville & le fort, de manière à lui ôter toute espérance de secours; & leurs batteries ne cessant pas de faire un feu violent, la garnison n'osa risquer l'assaut, & se rendit. Elle étoit de près de huit cents hommes. On ne voulut pas lui permettre de rentrer dans Hulst, & on convint de la conduire avec armes & bagage sur la flotte Hollandoise, qui mouilloit auprès de Lillo dans l'Escaut. La conquête de ce fort & de la digue donnèrent la liberté du passage aux con-

vois, & les vivres abondèrent bientôt dans l'armée des assiégeants.

L. XIX. An. 1596

L'Archiduc Albert se détermina alors à venir en personne visiter leurs quartiers, les tranchées & le reste des travaux du siège. A son retour au quartier-général de Saint-Nicolas, il fut résolu dans le Conseil de guerre de s'attacher sur-tout à pousser les travaux de la tranchée dans l'endroit où Velasco, Zuniga & le Marquis de Trevico avoient été postés. C'étoit de ce côté que le terrein étoit le plus élevé. Hulst étoit défendu dans cette partie par trois ravelins, qui étoient détachés du rempart, & qui, quoiqu'ils ne fussent que de terre, étoient d'une grande utilité à la ville, à cause du fossé profond qui les entouroit. On avoit encore élevé de ce même côté, au dedans de la place, un cavalier si haut, que les assiégeants en recevoient beaucoup de dommage. Plusieurs personnes avoient été tuées par le canon qu'on tiroit de dessus cet ouvrage. Malgré la bonté de ces défenses, comme on ne pouvoit espérer d'avancer plus promptement ailleurs les opérations du siège, l'Archiduc voulut fixer

dans cet endroit la principale attaque.
L. XIX. Rône s'y portoit ſouvent pour don-
An. 1596 ner les ordres néceſſaires. Un matin qu'il ſe trouvoit dans la tente de Velaſco, un coup de canon qui partit du cavalier, lui emporta la tête & la vie.
Août. Ce fut une grande perte pour l'armée Royale, qui en conçut la plus vive douleur. Rône étoit né en Champagne ſur les frontieres de la Lorraine. Comme il avoit toujours été attaché aux Princes de la Maiſon de Lorraine pendant les troubles de France, on avoit cru communément qu'il étoit né Lorrain. Il s'appelloit Chrétien de Savigni, & étoit iſſu d'une famille noble. La ligue n'eut jamais de partiſan plus zèlé, ni de Capitaine plus capable de la ſervir, ſoit dans les affaires du cabinet, ſoit dans les expéditions militaires. Il avoit la confiance intime du Duc de Maienne, & il étoit le premier Officier-général de ſon armée, dans les deux fameux ſecours de Paris & de Rouen. Rône s'étant depuis engagé avec l'Eſpagne, s'attacha étroitement à cette Couronne, & la ſervit juſqu'à ſa mort avec autant de fidélité, que de valeur. Il parloit les langues des

principales

principales nations de l'Europe, & s'étoit si bien acquis l'estime & l'amour du soldat, que toutes celles qui servoient dans les armées de Philippe II, le regardoient comme un de leurs compatriotes. Il savoit également former de grands projets & les exécuter, quoiqu'à cause de son embonpoint extrême, il supportât difficilement les fatigues du service, quand il falloit y payer de sa personne. Du reste aucun Général ne sut jamais donner d'ordres plus précis, plus rapides & plus fermes (9). L'Ar-

L. XIX.
An. 1596

(9) Rône est sur-tout célèbre par ses talents pour la guerre. Plusieurs Historiens assurent que le Duc de Parme dut en grande partie aux conseils de ce Capitaine ses succès en France, & qu'il influa beaucoup davantage sur ceux du Comte de Fuentes & de l'Archiduc Albert en Flandre. Il avoit encore de la capacité dans le maniement des affaires; & il possédoit supérieurement l'art de pénétrer les desseins de l'ennemi. C'étoit le Général de son temps, qui de l'aveu même des Espagnols, savoit mieux conduire une armée & faire un siège. Il eût été à souhaiter que ses vertus eussent mérité des éloges aussi flatteurs. Mais ajoute de Thou, c'étoit un esprit dangereux malheureusement habile à semer la dissension, un fourbe insigne. Ne gardant sa foi, qu'autant qu'il n'avoit pas in-

L. XIX. An. 1596

chiduc fut plus sensible que personne à sa mort, & pour honorer sa mémoire, il le fit transporter à Bruxelles, & lui fit faire de magnifiques obseques dans la principale Eglise de cette ville.

Le Comte de Varas, Commandant-Général de l'artillerie, frère du Marquis de Varambon, succéda à Rône dans la place de Mestre-de-Camp-Général. C'étoit un Officier d'une grande

---

térêt de la violer, il sacrifioit avec audace le juste & l'honnête à l'utile, & ne formoit de liaisons que pour l'avantage qu'il s'en promettoit. Il étoit d'ailleurs négligent dans ses affaires domestiques, prodigue du bien d'autrui; & d'autant plus ennemi du repos de l'Etat, qu'il s'étoit proposé d'établir sa fortune au sein des calamités publiques. Un homme d'un caractère aussi odieux, étoit digne que le Duc de Guise, massacré à Blois, se l'attachât par ses largesses. *Guisius hominem non minùs callidum quàm fortem, & qui nihil profuturum turpè duceret largiendo suum effecerat*, dit Grotius. Le Père Daniel prétend qu'il fut plus excusable que les traîtres à l'Etat, dont il avoit suivi l'exemple, qu'étant prêt de rentrer dans le devoir, il ne s'étoit rengagé avec les Espagnols que par nécessité, & pour sauver sa vie qu'il alloit perdre par les ordres du Conseil de Bruxelles, s'il n'eût pas persisté dans leur parti.

expérience, & qui s'étoit fait beaucoup de réputation dans la profession des armes. Tout récemment il venoit de montrer un zèle & une habileté singulière, en faisant passer dans l'Isle une artillerie nombreuse, malgré les difficultés que lui opposoient tour-à-tour la haute marée, & les fonds noyés & bourbeux de ce canton (10). Déja même, il avoit établi contre les trois ravelins, & contre les ouvrages qui les soutenoient, une forte batterie, dont le feu étoit très vif. On travailloit en même-temps à déboucher dans le fossé; & après qu'on fut parvenu à le combler malgré la vigoureuse résistance des assiégés, les Espagnols & les Italiens montèrent à l'assaut. Les premiers tâchoient de gagner celle des deux faces du ravelin, qu'on avoit battue en ruine. Mais les assiégés s'y défendant avec intrépidité, Velasco fit assaillir la seconde. Il n'y trouva pas d'obstacles, parce

L. XIX.
An. 1596

(10) Le Marquis de Varas avoit formé une espèce de demi-lune avec plusieurs bateaux fortement attachés les uns aux autres, sur laquelle il avoit établi une batterie; & à la faveur de son feu, il fit passer le reste de son canon.

L. XIX. An. 1596

que les ennemis occupés de défendre la première, n'avoient pas prévu ce nouvel assaut, qui eut un succès si favorable, qu'ils furent chassés du ravelin, & contraints de se retirer dans la place. Les Italiens ne furent pas si heureux. Ils ne purent que se loger au pied du ravelin qu'ils s'étoient proposés d'emporter, & ce ne fut que trois jours après, que secondés de l'effet d'une mine qu'ils avoient fait jouer, ils donnèrent un second assaut, & s'emparèrent du ravelin.

Après la prise de ces ouvrages, le Comte de Varas fit mettre en batterie, dans l'intervalle qui les séparoit, dix pièces de canon pour foudroyer la courtine qui étoit vis-à-vis. Il fit encore établir l'artillerie nécessaire pour attaquer le corps de la place en différents endroits. Mais comme le rempart n'étoit construit qu'en terre, le canon y faisoit peu d'effet. Le boulet s'enfonçoit dans l'épaisseur du terre-plein, & l'on vit bientôt qu'il n'y avoit d'autre moyen de le renverser, que la sappe & les mines. Mais avant d'en venir à ces opérations, il falloit combler le fossé. Les Espagnols & les Italiens s'y employèrent

avec ardeur, & s'animant à l'envi les uns des autres, ils n'épargnèrent rien pour accélérer la fin du siège. Néanmoins les difficultés en étoient énormes. Les assiégés faisoient des sorties fréquentes & furieuses. Rien n'ébranloit leur courage : l'on ne gagnoit pas un pouce de terrein, sans qu'il n'en coûtât beaucoup de sang. Leur artillerie tiroit d'ailleurs sans interruption avec une vivacité étonnante, & les feux meurtriers qu'ils lançoient de toutes parts, causoient encore plus de dommage aux assiégeants. Ils se servoient à cet effet de diverses espèces d'artifice, & sur-tout de certaines grosses balles creuses, qu'on appelloit des grenades, & qui éclatant trois ou quatre fois, blessoient cruellement les soldats auprès desquels elles tomboient, & portoient souvent plus loin leurs ravages. Il n'avoit pas encore été possible de couper entiérement le secours aux assiégeants. L'Archiduc voulant soutenir de plus en plus le courage de ses troupes, se rapprocha de l'armée, & transporta son quartier au fort de Fuentes. Il fit aussitôt examiner la position des deux canaux, & s'occupa des moyens d'en fermer

L. XIX.
An. 1596

L. XIX. An. 1596

le passage aux ennemis ; mais les forts de Maurice & de Nassau, rendirent l'entreprise très difficile. Les tentatives que l'on fit à cet égard, ne réussirent que très imparfaitement, & l'on ne put jamais empêcher que plusieurs navires ne pénétrassent la nuit dans les canaux à haute marée, & ne portassent des secours à la place assiégée.

Animés par ces avantages, les assiégés firent une vive sortie contre le quartier de Mendoza, & l'attaquèrent avec tant de résolution, qu'ils y tuèrent cent Espagnols, & y enclouèrent quelques pièces de Canon. Cet échec fit que Mendoza renforça ses retranchements, & que l'armée entière redoubla de précautions pour se garantir des entreprises de la garnison. On travailla sur-tout avec une ardeur extrême à intercepter les secours qui entroient par les canaux. On s'empara de plusieurs bâtiments, dont la perte ralentit un peu la hardiesse des ennemis.

Cependant les Espagnols qui étoient aux ordres de Velasco, & les Italiens commandés par Trevico, n'avoient rien négligé pour accélérer la ruine du boulevard qu'ils battoient en brè-

che. Ils s'étoient rendus maîtres du fossé, & ils se hâtoient de le remplir. La résistance des assiégés étoit toujours très vigoureuse. Il ne se passoit aucun jour, où il ne s'engageât plusieurs actions qui causoient la mort d'un grand nombre de braves guerriers de part & d'autre (11). Les mines des assiégeants étoient éventées par des contre-mines; en un mot, la plus belle défense répondoit à l'attaque la plus vive. Néanmoins les Royalistes s'étoient logés au pied des remparts, qu'on foudroyoit par le feu le plus soutenu, & l'assaut sembloit praticable. Mais l'Archiduc ayant été averti que l'ennemi s'étoit couvert derrière le rempart d'une bonne coupure, que la brèche étoit minée, & que le projet des assiégés étoit de faire sauter en l'air les assaillants, lorsqu'ils s'y seroient établis, fit retarder l'assaut de quel-

(11) Cette cruelle attaque présenta un spectacle affreux, dit Grotius : Les combattants placés sur un terrein inégal, & que le sang des morts & des blessés rendoit glissant, se formoient un point d'appui des membres encore palpitants de leurs camarades pour se soutenir, & porter plus sûrement des coups mortels à leurs ennemis.

ques jours, jusqu'à ce qu'on eût contre-miné le terrein.

L. XIX. An. 1596

Tel étoit l'état du siège, lorsque le Comte de Solms parla de se rendre à des conditions honorables (12). L'Archiduc en accepta la proposition sur le champ & accorda sans peine au Gouverneur, à la garnison & aux

(12) Le Comte de Solms fut, en quelque sorte, forcé par la garnison de capituler. Grotius d'ailleurs si serré & si laconique, rapporte un long discours d'un Capitaine de cette garnison, pour engager ce Seigneur à ne pas résister plus long-temps. Il n'avoit point reçu d'ordre des Provinces-Unies de prendre ce parti précipité, comme il est dit ci-dessous; & l'on pourroit soupçonner avec Grotius que la vaine crainte d'une mutinerie de la part de ses troupes, & le désespoir de les voir continuer avec courage une défense, dont elles prévoyoient avec dégoût la longueur, lui dictèrent cette résolution. La Province de Zélande sur-tout en témoigna le mécontentement le plus vif, & lui ôta le commandement d'un régiment dont elle l'avoit nommé Colonel. Celle de Hollande rendit justice à ses intentions, & lui donna un autre régiment. La prise de cette petite ville coûta beaucoup plus que les conquêtes brillantes de Calais & d'Ardres. Les Espagnols y perdirent plus de deux mille hommes; & plus de cinq mille, si l'on en croit les Historiens Hollandois.

habitants de Hulſt, la capitulation la plus avantageuſe : elle fut ſignée vers la fin d'Août, & la place fut remiſe auſſitôt aux Eſpagnols. Les défenſeurs de Hulſt ſortirent au nombre de deux mille cinq cents hommes environ, dans leſquels on ne comptoit pas les garniſons des forts Maurice & de Naſſau. On trouva d'abord étonnant qu'une garniſon ſi nombreuſe & ſi choiſie, renfermée dans une place abondamment pourvue de toutes ſortes de munitions, & qui pouvoit tenir encore long-temps, n'eût pas prolongé davantage ſa réſiſtance ; mais il parut que le Comte de Solms avoit eu ordre de capituler, & que les Provinces-unies vouloient conſerver leurs troupes pour des beſoins plus preſſants. L'Archiduc ſe rendit de ſa nouvelle conquête à Anvers. Il y reſta peu de jours, & paſſa à Bruxelles, couvert de gloire par les entrepriſes brillantes qu'il avoit terminées avec autant de courage que de bonheur, & qui avoient ſignalé ſon entrée dans le gouvernement des Pays-Bas. Il fit enſuite payer les mutins de Tillemont, afin d'employer au plutôt un ſi vaillant corps de troupes ; mais un

L. XIX.
An. 1596
18 Août.

L. XIX An. 1596 grand nombre d'entr'eux trompèrent ses espérances, & furent jouir en Italie de la petite fortune qu'ils s'étoient procurée au prix de leur sang dans les travaux les plus longs & les plus pénibles.

Il ne s'étoit passé aucun événement important sur les frontières de France pendant le siège de Hulst. Le Marquis de Varambon qui y commandoit les troupes du Roi, n'avoit fait qu'observer le Maréchal de Biron que le Roi avoit laissé à la tête de celles de France dans ce canton. Mais il se donna, peu de temps après la prise de cette ville, une action très vive entre ces deux Généraux. Biron s'étoit proposé de pénétrer dans l'Artois avec quelques compagnies de cavalerie, & de ravager cette Province. Varambon marcha à sa rencontre avec un corps de cavalerie ; leurs coureurs s'étant rencontrés, Biron s'arréte, & met en embuscade dans un poste avantageux la plus grande partie de sa troupe. Sur ces entrefaites, arrive le Comte Alphonse Montecuculli, Capitaine d'une compagnie de Gendarmes, qui sur le champ tombe sur Biron, & est soutenu par Varambon.

Mais le Général François se battant en retraite, les attire jusqu'auprès de son embuscade. Dans l'instant les François paroissent, & repoussent les ennemis avec la plus grande impétuosité. Biron se livrant aux emportements ordinaires de sa bravoure, les presse avec encore plus de vivacité. Leur défaite est l'affaire d'un moment. Varambon abandonné par les siens qui fuyent en deroute, est pris ainsi que Montecuculli. Le Comte Jean-Jacques Belgiojoso qui se trouvoit au combat avec sa compagnie de Gendarmes, y reçut une blessure dangereuse. Encouragé par ce succès, Biron n'en eut que plus d'ardeur pour suivre son projet; mais les ennemis qui étoient sur leurs gardes, rompirent ses mesures, & il trouva par-tout une résistance si ferme, qu'il ne put étendre ses contributions dans l'Artois autant qu'il l'auroit voulu (13). Enfin l'hiver le fit rentrer dans ses quartiers, &

L. XIX.
An. 1596

5 Sept.

(13) Cette action eut quelque éclat, parce que le Marquis de Varambon de l'illustre Maison de Rie en Franche-Comté, fut battu & fait prisonnier, quoiqu'il fût plus fort du double que Biron. De Thou & Grotius assurent que le nouveau Duc d'Arschot, que

C vj

L. XIX. An. 1597

les Espagnols se retirèrent dans leurs garnisons.

L'événement survenu dans une autre contrée des Pays-Bas, au commencement de l'année 1597, ne fut pas moins funeste aux affaires d'Espagne, que la fâcheuse aventure du Marquis de Varambon. Pendant le siège de Hulst, les Etats avoient fait faire des incursions dans le Brabant avec tant de succès, qu'une grande partie de cette Province pour s'en rédimer, s'étoit soumise à des contributions réglées, avec lesquelles ils entretenoient les garnisons de Breda, de Gertruidemberg & des autres forteresses qu'ils possédoient dans cette Province. La Campine sur-tout avoit été forcée de prendre le parti de contribuer. Mais aussitôt que l'Archiduc fut de retour à Bruxelles, il fit marcher à Turnhout le Comte de Varas, Général de l'artillerie, avec

l'on chargea du commandement sur la frontière d'Artois après cet échec, n'empêcha pas les François de rester maîtres du plat pays, qu'ils soumirent à de fortes contributions. Il fut battu lui-même en diverses occasions, & il perdit en une seule affaire plus de treize cents hommes.

quatre mille hommes de pied & trois cents chevaux, afin de délivrer le pays de ces vexations. Le Prince Maurice rassembla avec autant de célérité que de secret, six mille hommes d'infanterie & un peu moins de mille chevaux sous Breda, & il s'avança sur la fin de Janvier pour attaquer les troupes du Roi. Elles étoient toujours cantonnées à Turnhout, gros bourg, le plus considérable du Brabant, mais ouvert & nécessairement exposé aux malheurs du plat-pays.

L. XIX. An. 1597.

Malgré la diligence de Maurice & les précautions qu'il avoit prises pour cacher son projet, Varas en avoit été instruit. Il avoit sous ses ordres le nouveau régiment du Comte de Sulst, le régiment Italien du Marquis de Trevico & les régiments Wallons de la Barlotte & d'Hachicourt, dont les Colonels étoient absents. Nicolas Basta étoit à la tête de sa cavalerie, composée d'Espagnols & d'Italiens. Varas, jugeant que l'ennemi étoit trop fort pour qu'il pût se mesurer avec lui en rase campagne, & que Turnhout étoit un trop mauvais poste pour y attendre l'ennemi, résolut de se refugier dans

L. XIX. An. 1597

Herentals (14). Il comptoit avoir le temps de se rendre dans cette ville qui n'est qu'à trois petites lieues de Turnhout ; & pour qu'on ne regardât pas sa retraite comme une fuite, il ne voulut décamper qu'au point du jour, précédé par son bagage, qui avoit défilé dans la nuit. Il fit partir d'abord son infanterie en trois divisions, dont les Wallons formoient la premiere, les

---

(14) Le Comte de Varas étoit frère du Marquis de Varambon, qui venoit d'être défait & pris. Ce Capitaine plus distingué par sa noblesse, que par son expérience & son habileté dans l'art de la guerre, prit le parti le plus honteux en même temps, & le plus périlleux, dit Grotius. On lui conseilla en vain, sur la nouvelle de l'approche de Maurice, de marcher à lui, & d'attaquer sur-le-champ ses troupes fatiguées d'une marche très difficile par les plus mauvais chemins. Il eut peur ; & ne se crut en sûreté que dans une ville fortifiée. Grotius qui assure que Varas défendit à ses tambours & à ses trompettes de battre & de sonner, est bien éloigné de penser avec le Cardinal Bentivoglio, que Varas ait voulu donner une sorte d'appareil, & un air de confiance à sa retraite. Varas avoit sous ses ordres quatre mille hommes de pied & cinq cents cavaliers, & Maurice cinq mille fantassins & huit cents chevaux.

Allemands la seconde, & les Italiens la troisième, qui en cas d'attaque devoit faire l'avant-garde. La cavalerie marcha sur la droite de l'infanterie qu'elle couvroit du côté de la plaine, pendant que la gauche longeoit un grand bois qui la mettoit à l'abri des entreprises de l'ennemi.

Maurice eut à peine appris le départ du Comte de Varas, qu'il se hâta de le suivre avec toute sa cavalerie & trois cents Mousquetaires montés en croupe derrière autant de cuirassiers. Poussant devant lui en toute diligence quelques compagnies de ces derniers & ses mousquetaires, il leur donna ordre d'attaquer en queue les Royalistes & de les arrêter assez, s'il étoit possible, pour donner à son infanterie le temps d'arriver. Maurice étoit accompagné des Comtes d'Hohenloé & de Solms, du Colonel Vere, Anglois, & de divers autres Capitaines d'une expérience consommée & d'une grande valeur. Les cuirassiers qu'on avoit poussés en avant, ayant atteint l'armée du Roi, la cavalerie fit volte-face & soutint leur choc sans s'ébranler. Mais bientôt le reste de la cava-

L. XIX. An. 1597

lerie de Maurice & toute son infanterie joignirent les combattants & mirent en déroute la cavalerie Espagnole qui étoit trop foible pour résister. Quoi que fît Varas, qui, courant de tous côtés, donnoit toutes les preuves de valeur & d'intrépidité qu'on pouvoit desirer d'un Général dans une occasion si difficile, son infanterie effrayée plia. Il fut tué lui-même à la tête des Italiens où l'action étoit plus vive, après avoir fait d'inutiles efforts pour contenir ses bataillons; & sa mort ayant mis le comble à leur découragement, Maurice remporta une victoire complette. Les Wallons n'ayant pas combattu avec leur valeur ordinaire, & les Allemands s'étant tout aussi mal défendus, la perte tomba sur les Italiens. Les Espagnols eurent douze cents hommes de tués, & on leur fit environ autant de prisonniers. Trente-sept enseignes tombèrent au pouvoir du vainqueur, ainsi qu'une grande partie du bagage qui fut pillé (15). Cet im-

24 Janvier.

(15) De Thou & Grotius portent le nombre des morts à deux mille, & diminuent celui des prisonniers, De Thou à deux cents

portant avantage coûta à peine cent hommes à Maurice, & donna un nouveau lustre à sa réputation dans la science des armes. L. XIX. An. 1597.

L'Archiduc se hâtant de prévenir les suites de ce malheur & de pourvoir à la sureté du Brabant, y fit marcher aussitôt un bon corps de troupes. Il ordonna en même temps des levées considérables ; mais les finances du Roi étoient si épuisées, que malgré les besoins extrêmes des Pays-Bas & la nécessité de suivre avec vigueur la guerre contre la France, il ne put effectuer ses projets, ni aussitôt ni aussi pleinement qu'il l'auroit fallu. Ce fut alors que se présenta dans ce Royaume une de ces occasions rares qu'on ne peut saisir avec trop d'activité. Je veux parler de cet événement mémo-

---

& Grotius à cinq cents. La caisse militaire tomba entre les mains de Maurice, avec le bagage. Grotius assure que les Hollandois n'eurent que quatre morts & six blessés, & qu'ils durent leur succès à l'attention qu'eut Maurice d'armer sa cavalerie de carabines, au lieu de lances. Son feu mit sur-le-champ celle des Espagnols en désordre, & l'empêcha de se rallier.

L. XIX. An. 1597

rable le plus fameux peut-être que la guerre entre la France & la Flandre ait produit, où la surprise la mieux concertée fût suivie d'un siège également long & terrible. On en renvoie la description au livre suivant, où on l'exposera dans le plus grand détail.



LIVRE XX.

SOMMAIRE.

PROJET de la surprise d'Amiens. Dispositions de Portocarrero. La surprise réussit. La ville est saccagée. Désespoir du Roi de France à la nouvelle de ce malheur. Il s'apprête à le réparer. Préparatifs mutuels des deux partis. Opérations du Maréchal de Biron. Projet de défense des assiégés. Obstacles qui retardent le départ de l'armée Espagnole. On ouvre la tranchée. Arrivée du Roi de France au siège. Il le pousse avec vivacité. Précautions de Portocarrero. Sorties vigoureuses. Les batteries des assiégeants tirent avec succès. Dernière sortie des assiégés. Les assiégeants attaquent le fossé, & s'en rendent maîtres. Moyen imaginé pour les en chasser. Mort de Portocarrero & de Saint-Luc. L'Archiduc rassemble une puissante armée. Son projet pour secourir Amiens. Il se met en marche. Ordre qu'il y observe. Le Maréchal de Biron propose au Roi d'aller le combattre. Le Duc de 1597.

Maienne l'en dissuade. L'Archiduc n'ose attaquer les retranchements des François. Il les provoque inutilement au combat. L'Archiduc se retire. Amiens se rend. L'Archiduc après avoir pris Monthulin retourne à Bruxelles. Prise de Rhinberg, de Mœurs, de Groll, d'Oldensel, de Linghen par les Etats. Gloire de Maurice. Plaintes des Provinces soumises. Pro-
1598. *positions de paix entre les deux Couronnes. Paix de Vervins. Le Roi pense à marier l'Infante avec l'Archiduc Albert. Avis des Comtes de Fuentes & de Castel-Rodrigo sur cette affaire. Conditions du mariage de l'Infante. La nouvelle de ce mariage est mal accueillie par les Provinces-Unies. Mutineries étonnantes des troupes Espagnoles Le Cardinal André d'Autriche Gouverneur des Pays-Bas. Mort de Philippe II. Son portrait.*

LIV. XX. LE Comte de Fuentes ayant pris Dourlens, avoit confié le Gou-
AN. 1597 vernement de cette ville au Capitaine Hernand Teglio Portocarrero, l'un des meilleurs Officiers qui servissent alors dans l'armée d'Espagne en Flan-

dre. Ce brave guerrier, non content de garder cette place avec vigilance, se signaloit chaque jour par de nouveaux exploits à la tête de sa garnison. Attaquant l'ennemi à découvert, surprenant ses partis par des embuscades, enlevant ses bastions, brûlant les villages des environs, il étoit devenu la terreur de toute la frontière. Ses vues ne se bornoient pas même à ces petites expéditions. Il souhaitoit ardemment de se distinguer par quelque action d'éclat. Amiens, capitale de la Picardie, n'est éloignée de Dourlens que de sept lieues. Cette proximité mettoit Portocarrero à portée d'être exactement instruit de ce qui s'y passoit, ainsi que dans les environs. Amiens avoit suivi avec chaleur le parti de la Ligue. Ses habitants étoient rentrés depuis dans le devoir, & avoient obtenu comme une des conditions de leur accommodement le privilège de se garder eux-mêmes. Le Roi, forcé de se plier à la nécessité des circonstances, n'avoit pas voulu le leur refuser (1). Cette ville étoit donc aban-

LIV. XX.
An. 1597.

(1) Le Roi qui sentoit combien la position d'Amiens étoit critique, sur-tout depuis

Liv. XX. An. 1597

donnée à ses propres forces ; mais quoique le nombre des bourgeois qui faisoient le service de la place fût très considérable, il s'en falloit beaucoup qu'ils sussent veiller avec le soin nécessaire à sa sureté. Ils n'avoient jamais la précaution d'envoyer à la découverte avant qu'on ouvrît les portes, & lorsqu'on les avoit ouvertes, la garde s'en faisoit avec négligence & comme par une ancienne habitude. Portocarrero, à qui la conduite des bourgeois d'Amiens fut bientôt connue, résolut de surprendre par quelque heureux artifice celle des portes de cette ville qui étoit tournée vers Dourlens, d'introduire dans la ville un gros corps de troupes, & de l'assurer à la Couronne d'Espagne (2).

---

la conquête de Dourlens par les Espagnols, avoit tenté de faire consentir les habitants de cette ville à loger dans leurs fauxbourgs un corps de Suisses qui venoient d'y conduire un grand convoi d'artillerie. Ils refusèrent le Roi sans ménagement ; & il fallut que le Comte de Saint-Paul, Gouverneur de la Province, éloignât les Suisses à quatre lieues d'Amiens.

(2) L'Historien Davila attribue le projet de Portocarrero à un trait de galanterie Espagnole. Amoureux d'une femme de condi-

Il commença par faire reconnoître la porte, la campagne qui l'avoisine & les avenues par lesquelles on pourroit conduire sans être découvert les troupes nécessaires. Tel fut son plan. Trois soldats déguisés en paysans, portant sur l'épaule chacun un sac de noix & d'autres fruits, devoient feindre d'apporter ces denrées au marché & s'avancer les premiers. On les faisoit suivre par un charriot chargé de

Liv. XX.
An. 1597.

tion, veuve & riche, qui refusoit ses vœux, à moins qu'il ne remît Dourlens, où il commandoit, sous l'obéissance du Roi, ou qu'il ne fît entrer sous celle d'Espagne Amiens, où elle étoit née ; il tâcha de mériter sa maîtresse en servant son maître. Un nommé Dumoulin, banni d'Amiens, ou selon de Thou, scélérat qui cherchoit à rétablir ses affaires, ou à se procurer l'impunité de ses crimes par une trahison, le servit efficacement. Après l'avoir instruit de la négligence avec laquelle on faisoit la garde pendant le jour dans cette ville, il lui fit voir la possibilité de la surprendre. Portocarrero ne se résolut néanmoins à cette entreprise hardie, & n'en concerta le plan que quand un Major Espagnol, & un autre Officier qui parloient bien François, & qui s'introduisirent déguisés dans Amiens, lui eurent confirmé les relations de Dumoulin. Le Major Espagnol étoit ce même Del Arco, qu'on va voir chargé de l'exécution de cette surprise.

LIV. XX. An. 1597

grosses planches cachées sous des sacs de grains qui sembleroient aussi être apportés au marché. Portocarrero se proposoit d'embarrasser la porte avec ce charriot ; & les planches qu'il y avoit mises, étoient destinées à empêcher la herse de tomber jusqu'à terre, lorsqu'on l'auroit lâchée, & de fermer l'entrée aux assaillants. La voiture devoit être accompagnée de huit ou dix soldats déguisés également en paysans, qui, réunis avec les trois premiers, étoient chargés de commencer l'entreprise. S'ils réussissoient, ils avoient ordre d'en avertir par un coup de pistolet, & tout aussi-tôt trois cents fantassins, embusqués dans le voisinage, accouroient à leur secours, & s'efforçoient de s'emparer de la porte, jusqu'à ce que de nouvelles troupes vinssent les aider à se rendre maîtres de la ville.

Portocarrero, après avoir conçu ce projet, dépêcha à Bruxelles François Del Arco, Espagnol, Major dans les troupes de cette nation, pour le proposer à l'Archiduc. Albert n'eut garde de s'y opposer, & donna sur-le-champ les ordres nécessaires aux Gouverneurs des places voisines de Dourlens. Sitôt que

que Del Arco fut de retour de Bruxelles, Portocarrero fit ses dispositions pour l'exécution de son entreprise. Il rassembla avec le moins d'éclat qu'il put, deux mille deux cents hommes d'infanterie environ, & six cents chevaux (3). Toutes ces troupes étoient choisies, & l'on n'avoit mis à leur tête que des Officiers d'une expérience consommée. Jerôme Caraffe, Marquis de Montenegro, Napolitain, commandoit la cavalerie. Portocarrero avoit le Commandement en Chef. Ce Capitaine, quoique d'une très petite taille, étoit très robuste & très brave. Il étoit aussi capable de concerter une entreprise avec prudence, que de l'exécuter avec courage. LIV. XX. An. 1597 10 Mars.

Après avoir donné à ses troupes l'ordre de leur marche, il partit de Dourlens sur la fin du jour, & tourna vers Amiens. Il ne s'étoit pas encore ouvert sur son dessein; mais il étoit à peine en route, qu'ayant fait ap-

(3) Cette infanterie étoit composée de 1100 Espagnols, 500 Francomtois & Allemands, 400 Irlandois & 200 Wallons. Trois compagnies d'arquebusiers à cheval, & six de gendarmes formoient la cavalerie.

Liv. XX. An. 1597

peller tous les Chefs des différents corps qui le ſuivoient, il leur expoſa ſes vues, & les moyens qu'il devoit employer pour les faire réuſſir. Il tâcha d'enflammer leur courage en leur préſentant les avantages de la conquête d'Amiens, & les récompenſes qu'ils avoient droit d'attendre, s'ils rendoient au Roi ce ſervice ſignalé. Cette ville, leur diſoit-il, deviendroit une place d'armes formidable à la France. Elle offriroit mille facilités pour tenter de nouvelles conquêtes dans l'intérieur de la Picardie, ravager les Provinces des environs, & aller faire des excurſions juſqu'aux portes de Paris. « Et certainement, ajouta-t-il, » nous ferons repentir le Roi de France » d'avoir excité l'indignation de notre » Maître par une guerre injuſte, quand » il auroit dû rechercher ſon alliance, » & lui demander la paix. »

Portocarrero fut écouté avec d'autant plus d'attention, que tous ceux dont il étoit accompagné deſiroient vivement d'être inſtruits de l'expédition à laquelle on les conduiſoit à une heure ſi extraordinaire & dans un ſi grand ſecret ; mais quand ils l'eurent appriſe, ils ſemblèrent d'a-

bord désespérer du succès. Ils ne pouvoient se persuader que les bourgeois d'Amiens, entourés de toutes parts de villes soumises aux Espagnols, & où il y avoit de nombreuses garnisons, gardassent leurs portes avec tant de négligence au milieu d'une guerre si violemment allumée ; & ils s'attendoient à éprouver beaucoup plus de difficultés que leur Commandant n'en avoit supposées, en leur annonçant son projet. Ils se rendirent cependant aux assurances qu'il leur donna de l'exactitude des éclaircissements qu'il avoit pris, & il n'y en eut aucun qui ne montrât alors la plus grande envie de se signaler dans cette occasion importante.

Les Espagnols marchèrent donc en diligence toute la nuit, & arrivèrent précisément au point du jour à la vue de la porte de Montrecourt, par où l'on arrive de Dourlens à Amiens. Portocarrero commença par se saisir, sans faire de bruit, d'une Abbaye distante de cette ville d'un peu plus d'un quart de lieue, d'où il s'approcha ensuite & se posta dans un hermitage qui étoit bien plus près de la porte. Les soldats déguisés en paysans, eurent

Liv. XX. An. 1597. 11 Mars.

ordre alors de s'avancer, chargés de noix & d'autres denrées avec le charriot qu'ils conduisoient. Un peu auparavant on avoit ouvert la porte de la ville. Les partis détachés de la garnison pour reconnoître les dehors de la place, l'avoient fait avec leur négligence ordinaire, & s'étoient retirés dans le corps-de-garde établi sous la même porte, où il n'y avoit qu'un petit nombre de soldats si peu aguerris, que la garde ne pouvoit être plus mauvaise. On étoit alors en carême; & comme on prêche ordinairement le matin en France (4), presque tout le peuple étoit dans ce moment même renfermé dans les églises. Afin d'assurer davantage le succès de la surprise, Portocarrero avoit mis à la tête de ceux qui devoient l'exécuter, François Del Arco, ce Major Espagnol qui en avoit porté le projet à Bruxelles. Il lui avoit associé Jean-Baptiste

(4) Grotius rapporte une circonstance singulière; c'est que dans le moment où les Espagnols surprenoient Amiens, un des prédicateurs de cette ville menaçant ses auditeurs de la colère de Dieu, leur annonçoit qu'il puniroit leurs péchés, en les faisant tomber sous la puissance d'Espagne.

d'Ognano, Milanois, très connu par sa bravoure, & c'étoit le Capitaine Lacroix, Francomtois, qui conduisoit le charriot. Les soldats déguisés en paysans, qui étoient à la suite, étoient presque tous des Wallons, qui, à raison du voisinage de leur Province & de celle de Picardie, possédoient très bien la langue & les usages Picards. Ils se mêlèrent, en approchant de la porte, avec les paysans des environs qui venoient vendre ou acheter des denrées au marché de la ville. Lorsqu'à la faveur de ce mêlange ils se furent introduits dans le ravelin qui couvroit la porte de Montrecourt, ils s'arrêtèrent sous la voute, & en même temps un d'entr'eux laissa tomber son sac & repandre les fruits qu'il contenoit. Les soldats de la garde accoururent aussitôt à cet accident, & en se mocquant de la maladresse du villageois, ils se jettèrent sur les noix qui étoient tombées. Le charriot arrive sur ces entrefaites. Le conducteur l'ayant fait arrêter sous la herse, détache sur-le-champ les traits des chevaux, de peur que le tumulte les effrayant, ils n'entraînassent la voiture. C'étoit là l'instant dé-

Liv. XX. An. 1597

cisif. Del Arco avertit Portocarrero par un coup de pistolet qu'il déchargea sur les soldats de la garde. Ceux qui étoient déguisés tirent aussi les armes qu'ils avoient sous leurs vêtements, & massacrent tous les soldats qu'ils trouvent dans le corps-de-garde & dans le ravelin qui couvroit la porte. Il y avoit néanmoins deux bonnes herses, l'une de grosses planches solidement assemblées, & l'autre de forts barreaux de bois détachés les uns des autres & armés de fer (5). La sentinelle qui étoit auprès les fit tomber. Le charriot soutint en l'air la première, mais la seconde qui l'avoit enfoncé en partie, bouchoit presque entièrement le passage. Les assaillants alloient se trouver réduits à des extrémités fâcheuses, quand ceux de leurs camarades, qui s'étoient cachés dans l'hermitage, accoururent pour les soutenir. S'étant sur-le-champ assurés du ravelin, ils se débarrassèrent de tout ce qui pouvoit gêner le passage de la porte. Cependant au bruit de cette attaque qui n'avoit pu se faire sans

(5) On appelle orgues cette sorte de herse.

éclat, les bourgeois du voisinage étoient survenus en grand nombre les armes à la main, & avoient fait tous leurs efforts pour repousser les soldats de Portocarrero. Mais ceux-ci secondés du renfort qu'ils avoient reçu, se battirent avec la plus grande intrépidité, se rendirent maîtres des rues les plus prochaines, & s'établirent si bien à la porte de Montrecourt & sur la partie des remparts qui lui est contigue, qu'ils donnèrent le temps au reste de la cavalerie & de l'infanterie qu'ils attendoient, d'arriver & de consommer l'entreprise.

Il étoit à craindre que le soldat ne se laissant trop tôt entraîner par l'ardeur du pillage, n'attendît pas pour satisfaire son avidité que le succès de la surprise fût entièrement décidé. C'est ce qui arrive assez ordinairement & donne aux bourgeois le temps de se réunir en forces & de tomber avantageusement sur des troupes dispersées çà & là, & occupées à assouvir les transports effrénés de leur brutalité ou de leur avarice. Portocarrero étoit trop habile pour n'avoir pas prévu ce malheur, & il avoit défendu sous les peines les plus sévères de se

débander avant qu'on fût entièrement maître des places, des principales rues & de toutes les portes, & qu'on y eût établi des corps-de-garde. Il fut exactement obéi, & toutes ces opérations se firent dans le plus grand ordre. Il permit enfin le pillage qui fut très considérable. Le Comte de Saint-Paul, Gouverneur de la Picardie, étoit dans Amiens au moment de la surprise. Il en sortit aussitôt que l'ennemi y fut entré, se hâtant de lui échapper, & y laissant la Comtesse sa femme que Portocarrero lui renvoya sur-le-champ, après lui avoir rendu tous les honneurs & tous les témoignages de respect qui lui étoient dûs. Le pillage dura un jour entier sans que le soldat osât massacrer aucun habitant, ni s'abandonner aux excès de cette licence affreuse qui accompagne presque toujours de pareils désastres. Il n'y eut de tués qu'un peu plus de cent bourgeois. Les Espagnols perdirent trois ou quatre hommes, & eurent très peu de blessés. La nouvelle de la surprise d'Amiens & l'espoir du saccagement de cette ville y avoit attiré un grand nombre de soldats des garnisons voi-

ſines qui étoient venus en partager les triſtes fruits. Portocarrero les retint & s'en ſervit pour aſſurer ſa conquête. Il déſarma les bourgeois ; & comme il s'attendoit que le Roi de France voudroit au plutôt reprendre cette ville, il fit avec ſa vigilance ordinaire les diſpoſitions les plus propres pour s'y maintenir.

Henri ne tarda pas d'être inſtruit de l'audacieuſe tentative de Portocarrero & de ſa réuſſite. Sa douleur fut inexprimable. Croyant ſon honneur intéreſſé à cette perte, il ſembloit s'en faire à lui-même les reproches les plus amers. L'humiliation que les armes d'Eſpagne lui faiſoient eſſuyer, le rendoit inſenſible à la gloire dont il s'étoit couvert en domptant la révolte de ſes ſujets, & en diſſipant la ligue redoutable qu'ils avoient formée, malgré les efforts de cette Couronne pour la ſoutenir. Il ſe repréſentoit avec chagrin les ſuccès du Comte de Fuentes, l'éclatante victoire que ce Général avoit remportée, les conquêtes nombreuſes qu'il avoit faites. Il étoit encore plus déſolé de voir l'Archiduc ſignaler ſon gouvernement par des triomphes im-

Liv. XX. An. 1597

portants, & après s'être fait la plus brillante réputation par la prise de Calais, y mettre le comble par la surprise d'Amiens. Il considéroit que ces acquisitions précieuses assuroient à l'Espagne des avantages d'une conséquence extrême, que la route étoit facile d'Amiens à Paris, au travers d'un pays sans défense, & que Calais ouvroit le Royaume par mer, & offroit à l'ennemi un moyen puissant de lui causer les dommages les plus funestes. D'ailleurs, il étoit inquiet sur le jugement que l'Europe alloit porter d'un Roi, dont la gloire bornée à des victoires domestiques, paroissoit ternie par les affronts sanglants qu'il recevoit des armes étrangères. Enfin, il appréhendoit sur-tout que les mécontents de son Royaume, profitant de la fatale occasion qui se présentoit, ne ranimassent les cendres de la Ligue à peine étouffée, & n'en rallumassent les feux mal éteints.

Frappé de ces grandes réflexions, & plein d'un dépit amer, Henri n'eut pas plutôt appris la surprise d'Amiens, que négligeant tout autre soin, il se rendit en toute diligence à Corbie, ville située sur la Somme au dessus

d'Amiens, dont elle n'est éloignée que de trois lieues. Là, consultant sur-le-champ avec le Maréchal de Biron & les principaux Officiers qui l'avoient suivi, sur ce qu'il avoit à faire, il résolut d'investir au plutôt la Capitale de la Picardie, d'en chasser les Espagnols à quelque prix que ce fût, & de délivrer la Province de leur joug. Biron qui commandoit les forces du Roi sur cette frontière, n'étoit pas moins sensible que lui au progrès des ennemis, & croyoit qu'ils le couvroient en quelque sorte de honte. Ce fut lui que le Roi chargea de tirer des garnisons voisines, un corps de troupes assez considérable pour former l'investissement d'Amiens, & empêcher qu'il n'y entrât de nouveaux renforts. Ce Prince, après avoir donné ces ordres, & avoir pourvu à tout ce qu'exigeoit la conjoncture, revint à Paris rassembler ses forces, & hâter les préparatifs qui étoient nécessaires au succès de son entreprise.

La Somme qui prend sa source en Picardie, traverse cette Province, & après l'avoir partagée en deux parties presque égales, elle se décharge dans la Manche par un embouchure large

& profonde. Les principales villes, ainsi que les meilleures forteresses de cette contrée, sont situées sur les bords de cette rivière. On y distingue sur-tout Amiens, ville fameuse par son ancienneté, par la beauté de ses édifices, par les bonnes qualités, l'industrie & le nombre de ses habitants. La Somme se divise au dedans de son enceinte en diverses branches, & baigne ses remparts en plusieurs endroits. Ils sont d'ailleurs bien revêtus, bien flanqués & entourés d'un fossé profond. La partie qui regarde la Flandre étoit la mieux fortifiée, comme étant plus exposée aux entreprises de l'ennemi. Biron qui ne doutoit pas que ce ne fût de ce côté que les Espagnols tenteroient d'introduire du secours dans la place, fut s'y établir. Il commença par faire rompre tous les chemins, s'assurer de tous les passages, & préparer les logements des troupes qui devoient être employées au siège.

Pendant qu'on s'occupoit en France à réparer la perte qu'on venoit d'y essuyer, Portocarrero avoit fait instruire l'Archiduc des détails & du succès de son entreprise, & solliciter

ce Prince, pour qu'il lui envoyât au plutôt du renfort. Comme il avoit trouvé dans Amiens une artillerie nombreuse, & d'abondantes provisions de vivres & de munitions de guerre, il se bornoit à demander une augmentation de troupes assez forte pour qu'elle le mît en état de prolonger la défense de la place, jusqu'à ce que l'Archiduc pût venir en faire lever le siège. Albert avoit appris avec la plus grande joie, la réussite de la surprise d'Amiens. Il avoit récompensé d'une compagnie d'infanterie Espagnole Del Arco, qui lui en avoit apporté la nouvelle, & le renvoyant aussitôt, il fit assurer Portocarrero qu'il lui enverroit incessamment le renfort dont il avoit besoin, & qu'après avoir rassemblé toutes ses troupes, il se hâteroit d'accourir lui-même pour le délivrer.

Cependant le Roi de France travailloit avec une ardeur extrème à se procurer les moyens de pousser vivement le siège qu'il alloit entreprendre. Ce Prince infatigable se portoit par-tout où il falloit pour former une armée redoutable, & ramasser l'ar-

Liv. XX. An. 1597

gent & les munitions qui lui étoient nécessaires. On négocioit alors le renouvellement de son ancienne alliance avec la Reine d'Angleterre : il n'omit rien pour accélérer la conclusion de cette affaire, & le traité fut bientôt signé. Il fit en même-temps les plus vives instances auprès des Provinces-unies pour en obtenir du secours, & pour qu'elles fissent une diversion capable de diviser les forces Espagnoles.

Le Maréchal de Biron continuoit ses travaux. Il avoit déja établi deux ponts de bâteaux sur la Somme, l'un au dessus d'Amiens entre cette ville & Corbie, & le second au dessous au village de Longpré, pour former la communication des divers quartiers de l'armée du Roi. Il avoit ensuite creusé de bonnes lignes de contrevallation d'un pont à l'autre, & il les avoit flanquées de redoutes & d'autres lignes de circonvallation bien plus étendues, & fortifiées avec le même soin. Toutes ces opérations se firent dans la partie qui regarde la Flandre, & par où il étoit à présumer qu'on voudroit faire passer du

ſecours aux aſſiégés. Néanmoins Biron pourvoyant à tout, ne négligea aucune des précautions néceſſaires pour bien aſſurer la partie qui eſt du côté de la France. Rien n'égaloit l'ardeur & l'activité de ce Général. Comme il étoit auſſi ſévère que fier & orgueilleux, ſes ordres s'exécutoient avec une diligence extrême. Sa vanité lui faiſoit redoubler ſes efforts, & deſirer de remettre au Roi le ſiège dans un état où l'on n'en pût attribuer le ſuccès qu'à ſes ſoins. Il n'en étoit pas néanmoins ſi occupé, qu'il ne ſongeât en même temps à ſurprendre quelque place de la frontière voiſine, qui mît un nouvel obſtacle au deſſein des Eſpagnols de faire lever le ſiège d'Amiens. Plein de ce projet, il attaqua Arras lorſqu'on s'y attendoit le moins, avec quatre mille hommes de pied & douze cents chevaux, & fut ſur le point de s'en rendre maître. Après avoir heureuſement attaché le pétard, il faiſoit entrer ſes troupes, lorſque les bourgeois de cette Capitale peuplée & aguerrie, prirent les armes & le repouſſèrent. Le Comte de Bucquoi qui ſe trouvoit alors à Arras, ſe ſignala beau-

LIV. XX. An. 1597

coup dans cette occasion (6). Biron, que ce mauvais succès ne put rebuter, étant revenu dans ses quartiers, voulut encore tenter une escalade sur Dourlens. Elle ne réussit point, & le Maréchal dégoûté de ces expéditions furtives, ne pensa plus désormais qu'à pousser le siège qu'il avoit commencé.

De leur côté, les Espagnols ne travailloient pas avec moins d'activité à se maintenir dans leur conquête. Le Chevalier Paciotto, ingénieur Italien très estimé, frère de celui qui avoit été tué au siège de Calais, s'étoit glissé dans Amiens accompagné du Capitaine Lechiuga Espagnol, Officier d'artillerie, de la capacité la plus reconnue. Ces deux hommes employèrent aussitôt leurs talents à la défense de la place; firent rétablir ou perfectionner les fortifications par-tout où il en étoit besoin, & dis-

(6) C'est ce fameux Charles de Longueval, Comte de Bucquoi, depuis si célèbre dans les guerres d'Allemagne & de Hongrie sous le règne de l'Empereur Ferdinand II. Il continua à servir utilement l'Espagne dans le cours des guerres qui font le sujet de cette histoire.

posèrent les canons de manière à causer plus de mal aux assiégeants. Les retranchements du Maréchal de Biron n'étant pas achevés, l'Archiduc voulut renforcer à quelque prix que ce fut, la garnison d'Amiens du côté des frontières d'Artois. Le Comte de Bucquoi se rendit à Dourlens à cet effet avec quatre mille hommes d'infanterie Wallonne, & trois cents chevaux commandés par Dom Juan de Guzman; mais comme il n'étoit pas possible de conduire un corps de troupes si nombreux dans la place assiégée sans être découvert, cet Officier prit le parti de n'y envoyer d'abord que la cavalerie. Guzman se mit en marche de nuit. Il fut apperçu lorsqu'il approchoit du fossé (7); & les François alloient lui fermer le passage & l'écraser, si la garnison faisant une sortie vigoureuse, ne fut venue à son

(7) Cette affaire se passa au commencement d'Avril. Guzman, qui avoit à ses ordres quatre compagnies d'arquebusiers à pied qu'on avoit montés, & 300 chevaux-légers, seroit entré dans Amiens sans perte, si ce jeune guerrier, se voyant prêt d'arriver, n'eût fait sonner ses trompettes par bravade, & n'eût ordonné à ses arquebusiers de

Liv. XX. An. 1597

secours. Cette sortie coûta aux Espagnols, les Capitaines Fernand Dezza & Thomas, Irlandois, braves guerriers. Ils y eurent aussi quelques soldats. de tués La perte des François fut plus grande; mais ils ne perdirent personne de considération.

Portocarrero, pour n'être pas gêné dans les environs, & employer sa garnison, qui étoit forte de plus de trois mille soldats choisis, à harceler sans cesse les assiégeants par de vigoureuses sorties, mit alors le feu aux fauxbourgs & à toutes les maisons qui se trouvoient à la proximité de la ville. Ce fut un spectacle déplorable, de voir en un instant dévorer par les fureurs de la guerre, ce qui avoit été l'ouvrage d'une longue paix; mais tels sont les principes de l'art militaire, que l'avantage que les assiégés y trouvoient, leur faisoit une nécessité de cette démarche. Portocarrero

---

faire une décharge. Les François qui ne l'attendoient pas sitôt, & qui cependant instruits de son projet, se tenoient prêts à marcher au-devant de lui, coururent au bruit, & l'auroient effectivement empêché d'entrer dans la place, si la garnison n'eût secondé ses efforts par une sortie.

fit effectivement des sorties aussi vives que fréquentes. Toujours les armes à la main, il laissoit à peine respirer les assiégeants, & il n'omit rien pour retarder leurs travaux, & donner le temps à l'Archiduc d'arriver à son secours.

Albert en avoit la plus grande envie. Quoiqu'il attendît quatre mille hommes de pied qu'Alphonse d'Avalos rassembloit en Italie, il n'en avoit pas moins ordonné de faire de nombreuses levées en Allemagne & dans les Provinces de la Flandre qui étoient soumises à l'Espagne. Mais l'épuisement des finances de Philippe qui ne pouvoit suffire aux besoins du vaste Empire qu'il gouvernoit, ne permettoit pas à l'Archiduc de faire dans cette occasion tous les préparatifs nécessaires. Malheureusement il étoit arrivé dans la circulation de l'argent un désordre d'une grande conséquence, dont le Roi lui-même avoit été la cause. Ce Prince voulant réprimer l'avarice insatiable de ceux qui faisoient valoir leurs fonds en les prêtant à usure, avoit reduit par un Edit l'intérêt excessif qu'ils exigeoient. En conséquence, les bourses s'étoient

fermées. L'argent étoit devenu ſi rare ſur la place d'Anvers, qui fourniſſoit les ſommes néceſſaires à l'entretien de l'armée de Flandre, que l'Archiduc ne put s'y procurer les ſommes dont il avoit beſoin, & ce fut ſur-tout cet obſtacle qui l'empêcha de venir aſſez tôt au ſecours d'Amiens, & de conſerver une ſi belle conquête.

Les François pouſſoient toujours leur attaque avec vivacité, en même temps que le Maréchal de Biron ſe hâtoit de plus en plus de perfectionner ſes lignes. Il fit couvrir par de grands forts, les têtes des ponts qu'il avoit établis ſur la rivière. Il hériſſa tout le front de ſa contrevallation par de petites redoutes conſtruites de diſtance en diſtance, & ne s'appliqua pas avec moins de ſoin à fortifier ſa circonvallation par d'autres redoutes beaucoup plus conſidérables. En général, tous ces travaux furent conduits avec les précautions dont ils étoient ſuſceptibles. Son armée recevoit ſucceſſivement de nouveaux renforts, & il ſe crut enfin aſſez fort pour ouvrir la tranchée. Elle fut dirigée vis-à-vis d'un grand ravelin qui couvroit la porte de Montrecourt.

Comme le fossé étoit sec dans cette partie, on pouvoit plus aisément y déboucher. Portocarrero se voyant attaquer de plus près, n'en fut que plus animé dans la résolution qu'il avoit prise de fatiguer l'ennemi par de vigoureuses sorties, & de ruiner ses travaux. Le Marquis de Montenegro, Commandant-Général de la cavalerie de la garnison, sortit avec quatre cents chevaux, & s'étant fait précéder de la compagnie des arquebusiers à cheval du Capitaine François Della Fuente, il tomba avec tant de furie sur les François qu'il surprit, qu'il leur tua plus de deux cents hommes tant soldats que pionniers, sans avoir perdu presque aucun des siens. Cette sortie fut suivie d'une infinité d'autres non moins meurtrières, qu'on passera sous silence, pour ne pas fatiguer le lecteur par d'ennuyeux détails. On se contentera de rapporter les principales.

Liv. XX. An. 1597.

24 Mai.

Tel étoit l'état du siège, quand le Roi de France s'y rendit (8) accom-

(8) Le Roi revint au siège le 7 Juin. La vanité du Maréchal de Biron souffrit d'autant plus impatiemment son retour, qu'il craignoit

Liv. XX. An. 1597

à venir signaler dans cette occasion, son zèle & sa valeur. On comptoit alors dans l'armée trois mille Suisses, quatre mille Anglois qu'Elisabeth avoit fait passer en France, en vertu du traité d'alliance que le Roi venoit de conclure avec elle, & treize mille hommes d'infanterie & de cavalerie Françoise. Montigni commandoit l'infanterie, & Saint-Luc l'artillerie qui étoit nombreuse (9). Ces deux Officiers étoient renommés. Le dernier eut bientôt occasion de montrer sa capacité. Le Roi ne voulant pas différer plus long-temps de faire battre en brèche, on disposa le cânon par-tout où il pouvoit incommoder davantage les assiégés; mais quoique le Prince se flattât d'emporter la ville de force, il n'en prêta pas moins l'oreille à une pratique sourde, par laquelle on promettoit de lui livrer la ville. Il y a dans Amiens un Couvent d'Augustins

(9) François de la Grange, Seigneur de Montigni, fait Maréchal de France sous Louis XIII. Marie Casimire de la Grange d'Arquien, femme du Grand Sobieski, Roi de Pologne, étoit sa petite-nièce. François d'Espinai, Seigneur de Saint-Luc, dit le Brave Saint-Luc.

qui est situé auprès d'une des portes de la ville, & dans lequel un grand nombre de bourgeois étoient dans l'usage de tenir des assemblées. Quelques-uns d'entr'eux ayant lié correspondance avec le Roi, se firent forts de le mettre en possession de la ville, en y introduisant de nuit un corps de troupes qui devoit s'emparer de plusieurs ponts, sous lesquels la Somme passe en sortant de l'enceinte des murs. Mais la trame fut découverte. Portocarrero s'étant bientôt assuré de tous ceux qui lui étoient suspects, fit punir de mort les plus coupables. Il chassa en même temps de la ville tous les Religieux, & depuis en différents intervalles de temps, la plus grande partie des bourgeois.

Délivré ainsi des dangers qui pouvoient le menacer au dedans, Portocarrero n'en eut que plus de confiance & d'ardeur, pour se bien défendre au dehors. Il travailla sur-tout à se maintenir dans le fossé le plus longtemps qu'il lui seroit possible, & à bien fortifier le chemin couvert. Il le fit miner ; & pour en rendre l'attaque aussi difficile que meurtrière, il le fit hérisser en même temps d'une

Liv. XX. An. 1597

palissade de gros pieux pointus profondément enfoncés en terre, & disposés de manière à empêcher l'ennemi de l'emporter d'emblée, & à couvrir ceux qui étoient chargés de le garder. On construisit de nouveaux ouvrages dans l'intérieur du fossé, & l'on garnit le grand ravelin de la porte de Montrecourt, de toutes les défenses qui pouvoient en prolonger la résistance.

Quelques précautions que prissent les Espagnols à cet égard, ils n'y mettoient pas toute leur confiance, & ils continuoient de faire des sorties. Elles devenoient même plus vives à mesure que le siège avançoit. Ils vouloient combler les tranchées, & ils ne passèrent pas une seule nuit sans attaquer les travailleurs. Comme on y employoit les paysans des environs, ils firent un massacre terrible de ces malheureux, exposés sans cesse à leurs coups. La partie des lignes des assiégeants qui étoit sur la gauche de la Somme, étoit la moins forte, & celle que l'on gardoit avec moins de vigilance, parce que l'on y avoit moins à craindre les entreprises de l'ennemi. Les assiégés en profitèrent pour en-

voyer au fourrage le petit peuple de *la* ville, sous l'escorte de gros détachements de cavalerie & d'infanterie. Cette manœuvre leur réussit plusieurs fois ; mais ils tombèrent à la fin dans une embuscade de six cents chevaux de l'armée du Roi, qui mirent l'escorte en déroute, & en tuèrent une grande partie, ainsi qu'un très grand nombre de fourrageurs. Ce mauvais succès ne rébuta point les assiégés. Portocarrero fit aussitôt une nouvelle sortie, pour réparer l'échec qu'il venoit d'essuyer. Les Capitaines Diegue Durango, & François Del Arco Espagnols, furent commandés pour marcher à la tête avec leurs compagnies d'infanterie. Ils furent appuyés par les compagnies de cavalerie de Jean de Guzman & de Martin d'Aguiluz, qui étoient de la même nation. Le Marquis de Montenegro venoit à la suite avec trois cents maîtres de différentes nations, partie lanciers, partie arquebusiers. Ils eurent ordre d'attaquer en même temps deux tranchées assez proches l'une de l'autre, & de se porter, s'il étoit possible, jusqu'aux quartiers des assiégeants. On étoit

Liv. XX. An. 1597. 29 & 30 Juin.

alors à la fin de Juillet (10). Ils sortirent précisément dans le temps que la chaleur du jour invite dans cette saison à faire la méridienne. Ils se flattoient, que la circonstance pourroit leur être favorable. Ils trouvèrent, en effet, les travailleurs que les opérations de la nuit avoient fatigués, plongés dans le sommeil, ainsi que les soldats destinés à les défendre, & massacrèrent tout ce qui se trouva sur leur passage. Une partie d'entr'eux tomba ensuite sur le quartier des Anglois. Ils les attaquèrent avec tant de vivacité & de fureur, qu'ils en tuèrent un grand nombre avant qu'ils pussent se reconnoître & se mettre en état de défense. Les autres se jettèrent avec la même impétuosité sur les Suisses qui occupoient le quartier voisin, & ne leur causèrent pas moins de perte. L'armée entière prit sur-le-

(10) Davila, qui servoit à ce siège, assure très positivement que cette sortie où Guzman fut tué se fit le 30 de Juin. C'est le même Jean de Guzman qu'on avoit chargé du secours qui étoit entré dans la ville au commencement du siège. Cette sortie ne coûta que soixante hommes aux assiégés.

champ les armes, & on envoya des renforts aux quartiers attaqués par les Eſpagnols. Le combat devint opiniâtre & ſanglant. Le Maréchal de Biron accourut en perſonne, & arriva le premier. Sa bravoure le précipitant auſſitôt au milieu de la mêlée, il ſe ſignala par des prodiges. Le Roi lui-même, cédant aux impulſions de cette valeur trop guerrière, qui lui faiſoit mépriſer le péril, plus qu'il ne convenoit à ſon rang, vint participer à l'action, & ne s'éloigna que lorſque les Eſpagnols la terminèrent par leur retraite. Ils laiſſèrent ſur la place deux cents des leurs, parmi leſquels on regretta Jean de Guzman, jeune Officier d'une naiſſance illuſtre, & de la plus haute eſpérance. Les François furent plus maltraités, & perdirent plus de ſix cents hommes, & pluſieurs Officiers de différents grades.

Cependant, l'artillerie des remparts ne ceſſoit de tirer, & d'incommoder beaucoup les aſſiégeants. Afin d'en ralentir le feu, Saint-Luc établit deux batteries, l'une de dix pièces de canon contre le ravelin de Montrecourt, & l'autre de douze contre les ouvra-

ges voisins. Il fit encore élever une grande plate-forme garnie de plusieurs bouches à feu, pour achever la ruine de toutes ces défenses, & il l'appuya d'une grande redoute. Ces dispositions eurent l'effet qu'il s'en étoit promis. Le ravelin souffrit prodigieusement du feu des nouvelles batteries. Le parapet du mur fut renversé, & toute la partie des fortifications qui s'élevoient au dessus du fossé, ayant été rasées, il n'en resta plus d'entières que celles qu'il couvroit. On poussoit en même-temps les tranchées avec la plus grande ardeur. Le Maréchal de Biron ne les quittoit presque point, & veilloit à leurs progrès avec son activité ordinaire. Le Roi lui-même, quoiqu'il eût laissé la principale direction du siège au Maréchal, y donnoit tous ses soins. Ce Prince infatigable en visitoit sans cesse les travaux nuit & jour. Aussi distingué par tous les talents d'un grand Général, que par les qualités qui forment un grand Roi, il avoit l'œil à tout. Il animoit tout. Cette bonté franche qu'il tenoit de la nature, & qui s'étoit fortifiée par l'habitude où il étoit de vivre au mi-

lieu des troupes dans les camps ; cette simplicité aimable de moeurs & de langage qui le caractérisoit, & sous le voile de laquelle il sembloit cacher l'éclat de sa grandeur, le faisoient adorer de ses soldats, & leur inspiroient la plus vive émulation de se distinguer sous ses yeux. Ils s'empressoient tous en cette occasion de seconder la noble ardeur de ce Héros, qui vouloit prouver à l'Univers qu'il ne savoit pas moins forcer l'ennemi dans les meilleures places, que le vaincre en bataille rangée.

Cette activité universelle des chefs & des soldats, accéleroit beaucoup les progrès du siège. Déja la place étoit si étroitement resserrée, qu'il n'étoit presque plus possible aux assiégés de faire des sorties. Portocarrero voulut cependant en tenter une dernière. Il rassembla environ mille hommes (11) d'infanterie d'élite, la

(11) L'Historien Davila, qui fut blessé d'un coup de pertuisane au-dessus du genou droit à cette sortie, porte le nombre des troupes Espagnoles qui la firent, à 1500 hommes d'infanterie & 300 de cavalerie. Le Maréchal de Biron revint de cette affaire couvert de poussière & de sang, ayant en tous

Liv. XX. An. 1597

plupart Espagnols, & les ayant fait entrer vers midi, avec le moins d'éclat qu'il put dans le fossé du ravelin de la porte de Montrecourt, il leur ordonna de se tenir prêts à tomber sur l'ennemi. Comme il étoit difficile que la cavalerie pût manœuvrer dans cette sortie, il n'y employa que trente cuirassiers à cheval, qui devoient se porter par-tout où il en seroit besoin.

17 Juillet. Le signal ayant été donné par un coup de canon, les troupes débouchèrent du fossé, & s'avancèrent contre l'ennemi avec la plus grande impétuosité; mais ils trouvèrent cette fois, les tranchées gardées avec soin. Une grande partie du régiment de Picardie étoit chargé de les défendre. Ces troupes aguerries opposèrent une vive résistance aux Espagnols. Néanmoins les assiégés ayant été renforcés par des troupes fraîches, pénétrèrent dans les tranchées, & portant le carnage au milieu de l'ennemi, ils furent sur le point d'enclouer son canon, après

ses cheveux brûlés du côté droit. Le Roi combattoit à pied la pique à la main. La peinture que fait Davila de cette sortie, est terrible.

avoir emporté une de ſes redoutes. Ils y auroient réuſſi, ſi les Suiſſes qui gardoient ce poſte, & qui furent ſoutenus par diverſes troupes accourues à leur ſeçours, ne les euſſent enfin repouſſés. Cette attaque, où le petit détachement de cuiraſſiers qui ſoutenoit les Eſpagnols, combattit vaillamment, & ne contribua pas peu à leur donner de l'avantage, dura plus de trois heures. Le Maréchal de Biron s'y diſtingua par ſon intrépidité ordinaire; & entre tous les grands Seigneurs qui ſe trouvoient alors à l'armée, le Prince de Joinville ſe couvrit de gloire en cette occaſion. Les François y perdirent environ cinq cents hommes, & les Eſpagnols deux cents cinquante, ſans compter les bleſſés qui furent en grand nombre.

Les ennemis étoient à peine rentrés dans la ville, que le Roi impatient de mettre fin à toutes les ſorties de la garniſon, & de terminer promptement le ſiège, fit pouſſer les tranchées avec une diligence extrême. Le nombre des travailleurs ne diminuoit jamais, & l'on remplaçoit aiſément les ſoldats & les pionniers qui manquoient. L'armée du Roi étoit alors

Liv. XX.
An. 1597

de vingt-quatre mille hommes de pied & de six mille chevaux. Elle étoit abondamment fournie de toutes sortes de munitions. Cependant le Roi ne laissoit pas d'avoir quelques inquiétudes. On publioit chaque jour avec plus d'emphase la grandeur des préparatifs que faisoit l'Archiduc pour venir délivrer Amiens. D'ailleurs, les défenseurs de cette place sembloient déterminés à se défendre jusqu'au dernier moment, & à s'enterrer sous ses ruines. Henri vouloit au moins prévenir l'arrivée de l'Archiduc. Ses soldats animés du zèle qu'il leur inspiroit, percèrent bientôt dans le chemin couvert du fossé, qu'ils emportèrent de vive force, & se logèrent sur la contrescarpe. Leur artillerie plongeant dans le fossé, ils y débouchèrent. Ils ne parvinrent néanmoins à s'y établir qu'avec peine. Les deux partis, faisant dépendre en quelque sorte le succès du siège de la prise du fossé, on y fit des prodiges de valeur. Les Espagnols animés par l'espérance du secours, les François par l'envie de le prévenir & de le rendre inutile; ceux-ci desirant avec ardeur de recouvrer une ville importante qu'on

leur avoit enlevée ; les premiers de ne se pas laisser ravir une conquête qui les avoit couverts de gloire ; les assiégeants avides de se distinguer sous les yeux de leur Roi, & leurs adversaires se croyant déja en présence de l'Archiduc, tous également enflammés de cette émulation qui régnoit depuis long-temps entre les deux nations, & de la haine qu'inspiroit la diversité des partis, se livroient moins encore aux transports de leur courage, qu'à ceux de leur emportement. L'arquebuse, le mousquet, l'épée ne suffirent bientôt plus à leur acharnement mutuel. On se joignit presque corps à corps, le poignard & le pistolet à la main. Pendant ce temps, une grêle épaisse de pierres, de feux d'artifice tomboit du haut des murs, & portoit la mort de toutes parts ; les batteries Françoises tiroient aussi avec fureur, & détruisoient les remparts de la place.

Août. Ce fut pendant qu'on se disputoit le fossé, que Portocarrero fit faire des coupures par-tout où le besoin l'exigeoit, & les couvrit de toutes les défenses nécessaires à une longue résistance. Il fit aussi creuser un retran-

LIV XX. An. 1597

chement profond sur la rive intérieure du bras de la Somme qui passe dans la ville, très près de l'endroit contre lequel on avoit dirigé l'attaque. Il vouloit par-là se faire un nouveau boulevard, en cas qu'il fût forcé d'abandonner l'enceinte & les coupures qui la soutenoient. Mais quel que dût être l'effet de ces précautions, comme sa garnison s'affoiblissoit chaque jour, qu'il avoit eu beaucoup de monde de tué dans les diverses opérations du siège, & qu'un grand nombre de blessés & de malades étoient hors d'état de servir, il crut qu'il étoit encore plus sûr de recourir à l'Archiduc, & il lui dépêcha de fréquents messages, afin de hâter le secours.

Le Gouverneur des Pays-Bas ne négligeoit rien pour cet important objet. Les Italiens commandés par d'Avalos, étoient en marche pour se rendre en Flandre. Les nouvelles levées qu'on avoit faites en Allemagne, devoient bientôt se réunir à celles de Flandre. Il ne s'agissoit plus que de ramasser les fonds qui étoient nécessaires dans cette occasion, & l'Archiduc y donnoit tous ses soins. Instruit de ces préparatifs, le Roi songea à

presser de plus en plus son entreprise, & il fut bientôt maître du fossé. Sur-le-champ, le mineur fut attaché à la muraille, & on résolut de livrer l'assaut, aussitôt que la brèche seroit praticable. Les assiégés en étoient réduits à ces extrémités, lorsque Portocarrero réussit à retarder les progrès des assiégeants par un moyen imprévu. Comme la Somme pénetre dans Amiens par deux endroits, il lui vint dans l'idée de fermer par de grosses pièces de bois solidement assemblées, les arches des ponts sous lesquels cette rivière passe, & de faire ainsi regorger l'eau dans la campagne & dans le fossé. Il exécuta son projet qui réussit. Le cours de la rivière fut à peine arrêté dans cette partie que les environs furent inondés. Les eaux se répandirent sur-tout dans le fossé, & en chassèrent bientôt ceux qui s'y étoient établis. L'armée Françoise fut d'abord consternée de cet événement. Mais le Roi pour y remédier, établit deux fortes batteries contre deux grosses tours qui embrassoient la porte de Montrecourt. Il espéroit que les ruines de ces ouvrages qui dominoient le fossé, ser-

Liv. XX. An. 1597

meroient le passage principal par où la Somme y avoit reflué. En effet, le feu des batteries qui fut terrible, fit écrouler les tours. Leurs débris formèrent une digue insurmontable à l'eau, & l'estacade des assiégés ne pouvant plus soutenir l'effort du courant, fut emportée. La Somme ayant repris son cours, le fossé fut promptement mis à sec, & l'on continua avec plus de vivacité que jamais, les travaux qu'on avoit été forcé d'interrompre.

La ruine des tours avoit laissé le ravelin de Montrecourt isolé, & l'on ne pouvoit y porter de secours que par un pont étroit, dont une espèce de rideau tendu des deux côtés masquoit la vue aux assiégeants; mais comme le rideau servoit, pour ainsi dire, de but à leurs mousquetades, les assiégés perdoient beaucoup en le traversant. Portocarrero y fut frappé lui-même d'un coup mortel qui le fit

4 Sept. rester sur la place (12). La garnison

(12) Portocarrero, dit de Thou, avoit l'esprit pénétrant, le courage élevé, une grande ame dans un corps d'une extrème petitesse. Il étoit déterminé à soutenir la

qu'il commandoit fut très sensible à la perte d'un si brave homme, qu'elle pleura amèrement. Presque dans le même temps, une perte également fâcheuse mit le deuil dans l'armée du Roi de France. Saint-Luc s'étant trop approché des batteries, fut atteint d'une mousquetade, & périt de la même manière que Portocarrero. La garnison d'Amiens substitua à ce dernier, le Marquis de Montenegro. Il méritoit cet honneur. Il avoit servi

LIV. XX.
AN. 1597.
6 Sept.

gloire dont il s'étoit couronné par la surprise d'Amiens, en s'y défendant jusqu'au dernier soupir. Il fut enterré dans la Cathédrale où l'on fit ses obséques avec un appareil éclatant. On y suspendit ses armes qui paroissoient être celles d'un enfant. La mort du Brave Saint-Luc compensa très malheureusement pour l'armée du Roi la perte des ennemis. C'étoit un homme sage, dit encore de Thou, un Capitaine habile, qui, à des qualités très solides, joignoit beaucoup d'agrément dans l'esprit & une littérature peu commune. Courtisan aimable & délié, il étoit aussi un père de famille appliqué, & l'on trouva après sa mort que ses soins avoient beaucoup augmenté sa fortune. Il laissa quatre enfants d'une fille du célèbre Maréchal de Brissac. L'aîné de ses fils fut fait Maréchal de France en 1628, sous le règne de Louis XIII.

Liv. XX. An. 1597

en quelque manière de Lieutenant à son prédéceſſeur, qu'il avoit vivement ſecondé depuis le commencement du ſiège. Montenegro ſe diſtingua dans cette place par ſa bravoure & par ſon infatigable activité; mais les François avoient fait de ſi grands progrès, que tout ſon zèle & ſes ſoins ne pouvoient empêcher la priſe d'Amiens, ſi cette place n'étoit ſecourue. Ils s'étoient logés ſur le terre-plein du rempart, & leur artillerie avoit preſque mis le grand ravelin hors d'état d'être défendu plus long-temps. Néanmoins il ſe ſoutenoit encore, & quoiqu'il eût eſſuyé pluſieurs aſſauts, les aſſiégeants qui avoient toujours éprouvé la plus vigoureuſe réſiſtance, n'avoient pu l'emporter.

Sur ces entrefaites, on apprit que l'Archiduc approchoit à la tête d'une armée puiſſante. On étoit au commencement de Septembre. L'épuiſement des finances d'Eſpagne n'avoit pas permis au Gouverneur des Pays-Bas de raſſembler plutôt des forces capables d'exécuter le projet qu'il avoit formé depuis long-temps de ſecourir Amiens. Il avoit indiqué pour quartier d'aſſemblée Avenes-le-Comte,

petit endroit, qui n'eſt éloigné de Dourlens que d'une lieue, & il y réunit enfin toutes ſes troupes. Elles conſiſtoient en vingt mille hommes d'infanterie, ſavoir quatre mille Eſpagnols, trois mille Italiens, ſix mille Allemands, & ſept mille Francomtois, Wallons & Irlandois, & en quatre mille chevaux, en y comprenant la gendarmerie Flamande, au nombre de quinze cents hommes. On y comptoit en outre deux mille cinq cents maîtres, tant lanciers qu'arquebuſiers & cuiraſſiers de différentes nations. Le Comte Pierre Erneſt de Mansfeld, quoiqu'âgé de plus de quatre-vingts ans, & par conſéquent, en droit de jouir d'un repos mérité par ſes longs ſervices, voulut remplir dans cette occaſion l'emploi de Meſtre-de-Camp général, que la mort de Rône avoit laiſſé vacant (13). Le Comte de Solre,

LIV. XX. An. 1597.

(13) On a vu dans le livre précédent que le Marquis de Varambon avoit ſuccédé à Rône dans la charge de Meſtre-de-Camp-Général. Comme il avoit été pris par le Maréchal de Biron en Artois ſur la fin de l'année précédente, le vieux Comte de Mansfeld avoit probablement voulu remplir encore une fois les fonctions de cette place qu'il avoit exercée long-temps.

le plus grand Seigneur Flamand qui servit alors l'Espagne, commandoit la gendarmerie. Le reste de la cavalerie étoit aux ordres de l'Amiral d'Aragon, qui après avoir accompagné l'Archiduc en Flandre, étoit allé complimenter l'Empereur & le Roi de Pologne au nom du Roi d'Espagne, & se trouvoit de retour depuis très peu de temps.

Mais il falloit déterminer par quel côté de la ville assiégée, on tenteroit de porter le secours. La circonvallation des ennemis étoit partagée par la Somme en deux parties. Celle qui regardoit la frontière d'Artois, avoit été fortifiée avec le plus de soin, & il sembloit plus facile de forcer la partie opposée qui regardoit la France; mais pour remplir ce projet, il falloit passer la rivière. Le passage n'en étoit pas aisé, attendu que les François en avoient fortifié les deux bords; mais en supposant qu'on y réussît, n'y avoit-il pas au moins à craindre qu'on ne pût la repasser; & dans cette supposition, que deviendroit l'armée Espagnole renfermée entre la Somme & le pays ennemi? Ne pourroit-on pas lui couper toute communication

pour recevoir ses convois, & la réduire aux extrémités les plus fâcheuses? Après avoir pésé toutes ces difficultés, on résolut de sécourir Amiens du côté de l'Artois, & même de livrer bataille s'il étoit nécessaire. Les Espagnols comptoient beaucoup sur la bonté de leur infanterie, qui mieux disciplinée que celle de l'ennemi, leur paroissoit devoir au moins compenser les avantages qu'il pouvoit se promettre de la supériorité de sa cavalerie.

L'Archiduc s'arrêta quelques jours à Avenes, & détacha avant de partir, Jean Contrera, Commissaire-Général de sa cavalerie, & Gaston Spinola, Mestre-de-Camp, Italien, avec cinq cents maîtres pour reconnoître les quartiers des assiégeants. Le Roi de France en ayant été averti, fit poster sur diverses routes plusieurs corps de troupes, afin d'envelopper ce détachement. Le hasard voulut que les Espagnols tombassent dans le poste où étoit le Roi lui-même. C'étoit celui qui étoit le plus foible. Henri n'avoit pris qu'un très petit détachement; mais bravant le danger avec son intrépidité ordinaire, & vivement secondé par ceux qui l'accompagnoient,

Fin d'Août

Liv. XX.
An. 1597
31 Août.

& qui étoient animés par son exemple, il mit d'autant plus aisément les Espagnols en déroute, qu'ils ne pouvoient croire que le Roi fût en personne à cette affaire, sans être soutenu (14). Au surplus, on donna à l'Archiduc les instructions dont il avoit besoin sur l'état de l'armée Françoise; & d'après les détails qu'on lui fit, ce Prince décampa pour entrer en France avec son armée, le treize de Septembre.

Telle fut l'ordonnance de sa marche. La cavalerie divisée en plusieurs escadrons, & commandée par l'Amiral d'Aragon & par le Comte de Solre, formoit l'avant-garde. Le corps détaché, qu'on appelloit le bataillon-volant, étoit de deux mille fantassins

(14) Si l'on eût cru Spinola, selon de Thou, le Roi eût trouvé une résistance plus vive. Contrera effrayé, fit retraite malgré les représentations des plus braves de ses Capitaines, & entraîna le reste de sa troupe. Spinola s'en plaignit à l'Archiduc amérement & d'une manière injurieuse à Contrera. Ce Prince, en louant leurs motifs réciproques, parvint pourtant à contenir leur ressentiment. Le Comte Belgiojoso, & Vega, Espagnol, reconnurent d'un autre côté l'armée du Roi, & instruisirent l'Archiduc de l'état où ils l'avoient rrouvée.

choisis, aux ordres de Diegue Pimentel, ci-devant Meſtre-de-Camp d'un régiment, & l'un des Officiers les plus eſtimés de cette armée. Il précédoit l'infanterie qu'on avoit partagée en trois diviſions de ſix mille hommes, & chacune menoit avec elle quatre pièces d'artillerie de campagne. Le régiment Eſpagnol de Louis Velaſco, le régiment Allemand des Comtes de Sulz & de Billi, & trois autres régiments Wallons composoient la première diviſion. La ſeconde étoit formée du régiment Eſpagnol de Louis Del Vigliar ; du régiment Italien d'Alphonſe d'Avalos ; du régiment Wallon du Comte de Bucquoi, & du régiment Allemand du Colonel Eſlegre. Enfin le régiment Eſpagnol qu'on avoit donné depuis peu à Charles Coloma ; le régiment Allemand du Comte de Barbanſon ; le régiment Irlandois du Colonel Stanlei ; le régiment Francomtois du Comte de Varas & le régiment Wallon du Meſtre-de-Camp La Barlotte, composoient la troiſieme. Albert avoit choiſi ſon poſte à la tête de la première diviſion ; & outre ſa garde ordinaire, il avoit raſſemblé auprès de lui toute la no-

blesse la plus distinguée de sa Cour!
Liv. XX. La marche de l'armée étoit fermée
An. 1597 par une quantité prodigieuse de charriots chargés de bateaux qui devoient servir à établir des ponts sur la Somme, si on prenoit le parti de la passer. L'Archiduc continuant sa route sans se rompre, gagna les bords de cette rivière un peu au dessous de Pequigni à trois lieues de distance d'Amiens. La rivière couvroit alors la droite de son armée, & les charriots qui traînoient le bagage, & qu'il avoit disposés en trois longues files, formant un excellent rempart à sa gauche, il arriva rangé dans ce bel ordre à la vue des quartiers de l'armée Françoise.

On y délibéroit alors sur le parti qu'il convenoit de prendre dans cette circonstance. Les uns vouloient que l'armée sortît de ses retranchements, & fût présenter la bataille à l'ennemi. C'étoit l'avis du Maréchal de Biron qui le proposoit avec une chaleur extrème. « Notre cavalerie, disoit-il, est meilleure & plus nombreuse que celle des Espagnols. » Notre infanterie est aussi brave que » la leur. Pourquoi ne pas saisir cette

Liv. XX.

An. 1597.

» heureuse occasion de combattre &
» de nous couvrir de gloire par le
» triomphe le plus éclatant ? C'est là
» que la valeur Françoise aime à se
» signaler, & c'est dans l'art des ba-
» tailles, Sire, ajoutoit-il, où ce cou-
» rage & ces talens qui vous éle-
» vent au-dessus des plus fameux
» guerriers, se surpassent eux-mêmes.
» Marchons à la victoire. La prise
» d'Amiens & la conquête du reste
» de la Picardie en seront les fruits.
» Nous irons ensuite le fer & la flam-
» me à la main attaquer la Flandre,
» & y porter les cruels malheurs qui
» ont si long-temps désolé la Fran-
» ce. » Le Maréchal étoit naturellement fier & arrogant. Son courage impétueux ne le précipitoit que trop souvent dans les entreprises les plus téméraires. On remarqua sur-tout dans cette occasion, combien il s'éloignoit des sentiments du célébre Maréchal son pere, qui non moins vaillant, mais plus prudent que son fils, s'étoit conduit d'une manière bien différente au siège de Rouen, & fit tout ce qu'il put pour engager le Roi à ne pas abandonner le siège, & à attendre le

Liv. XX. An. 1597

Duc de Parme à couvert de ses retranchements.

Le Duc de Maienne qui étoit alors le premier Capitaine du Royaume & le plus consommé, combattit vivement l'avis du Maréchal de Biron. » L'objet que le Roi s'est proposé, » dit-il, avec autant de sagesse que » de dignité, n'est pas de rassembler » la France entière pour faire à l'Es» pagnol un vain défi, mais de re» couvrer Amiens. Puisque Sa Ma» jesté peut y réussir, sans se com» mettre avec la fortune dont les re» vers sont sur-tout à craindre dans » les batailles, il ne seroit pas pru« dent de s'y exposer. Le Roi ne doit » pas perdre l'avantage de ses retran» chements. Il doit y attendre l'enne» mi, & avoir assez de confiance pour » croire qu'il n'osera les attaquer, ou » qu'il ne les attaquera qu'en se cou» vrant de honte. Les sorties des assié» gés ne sont pas plus redoutables. » Notre contrevallation les contien» dra, & ils sont si affoiblis, qu'ils » suffisent à peine à garder le peu de » fortifications qui leur restent. Ne » nous écartons point de ce plan, il » est

» eſt ſûr que ſi l'ennemi ne peut ſe- Liv. XX.
» courir la place, le Roi en achevera An. 1597
» ſans danger la conquête. » Cet avis prévalut dans le Conſeil, & il fut ſuivi. Néanmoins le Roi voulant découvrir lui même de plus près les diſpoſitions des Eſpagnols, marcha à leur rencontre avec la plus grande partie de ſa cavalerie, & engagea avec celle de l'Archiduc une légère eſcarmouche qui n'eut aucun effet. Le Roi s'étant retiré en bon ordre, rentra dans ſes lignes.

L'Archiduc s'étoit avancé près des retranchements des François, & on découvroit ſon armée rangée dans la plus belle ordonnance ſur une hauteur à deux portées de canon. Il s'approcha encore davantage, & les aſſiégeants ne doutèrent plus qu'il ne vînt les attaquer. Albert eût pu réuſſir s'il fût tombé auſſitôt ſur eux. Son approche avoit occaſionné dans l'armée Françoiſe une ſorte de trouble dont il eût peut-être profité. Les valets de l'armée, les vivandiers, ceux qui conduiſoient les bagages, avoient été ſi effrayés, que le plus grand nombre d'entr'eux ne ſongèrent qu'à ſauver leurs effets en les tranſportant au-delà de la Somme. Ce déſordre ſe commu- 14 Sept.

Liv. XX. An. 1597

niqua même aux soldats (15), & l'on ne s'en apperçut que trop à la manière incertaine & timide avec laquelle ils se préparoient à se défendre. Leurs dispositions n'ayant point échappé à l'Amiral d'Aragon & au Comte de Solre qui conduisoient l'avant-garde, ils en avertirent l'Archiduc, & voulurent l'engager à combattre dans un instant qui sembloit si favorable. Mais le Comte de Mansfeld s'y opposa. On

(15) Davila donne la raison de la frayeur qui pensa devenir si funeste aux armes du Roi. A la vue de la fuite des valets & des vivandiers, l'infanterie de ce quartier de l'armée crut que Montigni, qu'on avoit détaché la veille avec la plus grande partie de la cavalerie, & qui étoit rentré de nuit dans le camp sans qu'elle en eût eu connoissance, avoit été battu. Le désordre fut très considérable, suivant cet Historien. L'infanterie fuyoit enseignes déployées pour se refugier sur le bord opposé de la Somme. Les Ducs de Montpensier & de Nevers, ayant aussitôt formé un rideau avec la cavalerie pour cacher les suites de cet événement à l'ennemi, le Maréchal de Biron ramena les fuyards en les détrompant, & leur fit reprendre leurs anciens postes. Du reste, les Espagnols auroient d'autant mieux réussi, que le village de Longpré, par lequel ils arrivoient, & qui auroit dû couvrir l'armée des assiégeants, n'étoit pas retranché.

ne pouvoit ſelon lui attaquer ſans une témérité manifeſte les lignes des ennemis. Le déſordre dont on ſe promettoit tant d'avantages, n'étoit peut-être que l'effet de quelque mépriſe des François que les Chefs feroient bientôt ceſſer. S'ils venoient préſenter la bataille, il falloit, diſoit-il, l'accepter ſans balancer, & compter ſur la victoire; mais tenter de forcer l'ennemi dans ſes retranchements., c'étoit courir à une défaite certaine, & mettre la Flandre dans le danger le plus imminent. LIV. XX. An. 1597.

Cet avis qui fut appuyé par les plus anciens Officiers, parut auſſi le plus ſûr à l'Archiduc; & quoiqu'on ait cru dans l'armée Eſpagnole que s'il eût marché tout de ſuite à l'ennemi avec réſolution, il n'eût éprouvé qu'une très foible réſiſtance, & eût obtenu en délivrant Amiens l'avantage (16)

(16) Tous les Hiſtoriens François & étrangers conviennent de l'avantage immenſe que l'Archiduc eut eu d'attaquer dans l'inſtant même où l'infanterie Françoiſe ſe mit à fuir à la vue de ſon armée. Le Comte de Bucquoi, qui ſe porta le lendemain au bord de la Somme au-deſſous de Longpré avec un corps de mille hommes d'infanterie choiſie

Liv. XX. An. 1597

le plus brillant, que depuis bien longtemps les armes d'Espagne eussent eu sur les François, rien ne put le déterminer à ne pas préférer le conseil du Comte de Mansfeld. Le désordre sur lequel on avoit fondé des espérances si flatteuses, fut en effet réparé très promptement. Le Roi qui s'étoit porté par-tout où sa présence étoit nécessaire, avoit dissipé la frayeur de ses soldats. Pour mieux assurer sa circonvallation, il l'avoit garnie de ses meilleures troupes. Il étoit en même temps sorti de ses lignes à la tête de sa cavalerie divisée en un grand nombre d'escadrons ; & après l'avoir rangée en dehors sur un grand front qui couvroit la partie des retranchements la plus exposée, il y attendit l'ennemi en bonne posture. Il fit faire ensuite

& un grand convoi de vivres & de munitions, fut repoussé par Montigni, Fervaques, La Noue, & Vic, qui s'étoient chargés de défendre la gauche de cette rivière. Trois cents hommes qui étoient passés, lorsqu'ils arrivèrent, furent taillés en pièces. L'armée Françoise qui avoit retranché le village de Longpré pendant la nuit, attendit ce même jour l'Archiduc sans crainte. Il ne fallut pas d'autres précautions pour le contraindre de se retirer.

une décharge ſi terrible de ſon artillerie ſur l'armée Eſpagnole, que l'Archiduc ſe hâta de s'éloigner (17), & alla ſe camper hors de la portée du canon. La nuit étant ſurvenue ſur ces entrefaites, il reſta dans le camp qu'il venoit de prendre, juſqu'à la pointe du jour qu'il revint encore défier les François au combat. Mais ſes tentatives furent inutiles. Il reſta quelque temps à la vue des lignes avec ſon armée rangée en bataille; mais voyant que rien ne remuoit, & que le Roi malgré ſon ardeur pour le combat, étoit inébranlable dans ſa réſolution, il quitta une poſition qui lui devenoit très incommode & apportoit beaucoup d'obſtacles à l'arrivée de ſes convois. Il ſe retira au-petit-pas dans le plus bel ordre. Il fut ſuivi & harcelé par des détachements de l'armée Françoiſe; mais la cavalerie Eſpagnole & le bataillon-volant qu'elle ſoutenoit à droite & à gauche, & qui formoit alors l'arrière-garde, faiſant volte-face,

15 Sept.

16 Sept.

---

(17) Les mulets qui portoient la litière de l'Archiduc en furent atteints deux fois. Ce Prince fut obligé de ſortir de ſa voiture & de monter à cheval.

Liv. XX. An. 1597

& se servant tour-à-tour de la pique & du mousquet avec un art admirable, les assaillants ne purent entamer l'armée de l'Archiduc qu'ils poursuivirent ainsi pendant deux heures (18). Enfin elle continua tranquillement sa route, & l'Archiduc la mit en quartier dans les places voisines de la frontière d'Artois.

Ce Prince en se retirant sans avoir pu secourir la garnison d'Amiens, lui avoit conseillé de se rendre, & de ne pas se sacrifier inutilement. Il donna à l'intrépide défense des troupes qui la composoient, les éloges qu'elle méritoit, & après leur avoir promis des récompenses proportionnées à leur courage, il leur laissa la liberté de capituler aux conditions qui leur paroîtroient les plus convenables (19).

(18) Le Roi ne put s'empêcher de louer cette retraite, & on l'entendit dire, au rapport de Davila, que l'infanterie Espagnole étoit seule capable de cette merveilleuse discipline, & qu'avec de si bonnes troupes jointes à sa cavalerie, il oseroit défier l'Univers.

(19) Les Espagnols obtinrent comme une des conditions de la capitulation, qu'on ne détruiroit ni le tombeau ni l'épitaphe de Portocarrero, ainsi que ceux des autres Offi-

Le Roi ne refusa aucune de celles qui pouvoient être plus honorables aux assiégés, dont il loua lui-même la conduite & la bravoure. Le Marquis de Montenegro sortit à la tête de huit cents hommes, & fut suivi de huit cents autres hors d'état de servir. Il fut accueilli par le Roi avec les marques de bonté les plus distinguées, ainsi que les autres Officiers de la garnison, qui partagèrent avec lui les attentions de ce Monarque. Henri entra enfin dans Amiens, & y traça sur le champ le plan d'une citadelle pour contenir le peuple de cette ville, & la mettre à l'abri de toute entreprise. Elle fut bientôt en état de défense. Le Roi retourna ensuite à Paris, où il fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Tout y

26 Sept.

ciers de cette nation morts pendant le siège, & ils se réservèrent encore la liberté de faire transporter d'Amiens leurs ossements lorsqu'ils le jugeroient à propos. Ils sortirent en plus grand nombre qu'il n'est marqué dans cette histoire, si l'on en croit Davila, qui les fait monter à dix-huit cents hommes de pied & à quatre cents de cavalerie. De Thou les porte à deux mille six cents fantassins & six cents chevaux.

Liv. XX. An. 1597

retentiſſoit de ſes louanges. La gloire dont il s'étoit couvert en terminant le ſiège le plus difficile, en empêchant une armée très puiſſante de le faire lever; & en recouvrant une des places les plus importantes de ſon Royaume, étoit l'objet de l'admiration publique, & l'on s'empreſſa de célébrer un ſi beau triomphe avec tout l'éclat dont il étoit digne.

L'Archiduc fut à peine rentré en Artois, qu'il porta une partie de ſes forces ſur Monthulin, la ſeule place du territoire de Calais qui reſtât au pouvoir de la France, & dont le voiſinage incommodoit beaucoup cette ville. Il chargea l'Amiral d'Aragon de faire le ſiège de cette place; & comme elle n'étoit ni forte ni bien gardée, il ne fallut que très peu de jours pour la ſoumettre. L'Archiduc ne pouſſa pas plus loin ſes entrepriſes dans cette partie. Voyant que le Roi de France avoit quitté la Picardie ſans qu'il parût avoir formé aucun projet ſur cette frontière, il ſortit de l'Artois, & rentra en Flandre. Cette Province deſiroit toujours avec ardeur qu'on fît le ſiège d'Oſtende,

Albert se transporta dans les environs de cette place ; mais après l'avoir fait reconnoître avec soin, il jugea qu'il étoit impossible d'empêcher qu'on ne pût y porter du secours, & par conséquent que le siège en seroit très difficile. D'ailleurs, l'automne étoit déja presque sur sa fin. Il renvoya cette expédition à un temps plus favorable ; & après avoir mis ses troupes en quartier, il se retira sur la fin de Novembre à Bruxelles.

Les Provinces-unies n'avoient pas négligé de profiter de l'absence de l'Archiduc qui avoit amené avec lui presque toutes ses troupes, & avoit en quelque sorte abandonné les provinces soumises. Le Prince Maurice rassembla en diligence une armée de dix mille hommes de pied & de deux mille cinq cents chevaux ; & après l'avoir bien pourvue d'artillerie & de toutes sortes de munitions, il vint investir Rhinberg, ville située sur la gauche du Rhin. La garnison en étoit foible & mal approvisionnée. Maurice s'étant approché sans beaucoup d'obstacles jusqu'au pied des remparts, & son artillerie les ayant bientôt ruinés, il obligea en peu de jours la

Liv. XX. An. 1597 20 Août. garnison de cette place de lui en ouvrir les portes (20). Il marcha ensuite à Meurs, ville un peu plus éloignée du Rhin, & assez proche de Rhinberg. Il n'y trouva pas plus de résistance, & il en fit aussi facilement la conquête. 4 Sept. On jetta en même temps par ses ordres un pont de bateaux sur le fleuve. Il le passa aussitôt après la prise de Meurs, avec toute son armée, & tomba sur Groll. Cette place que la nature & l'art rendoient également forte, fut mieux défendue. Néanmoins comme elle étoit dépourvue de beaucoup de munitions nécessaires pour un long siège; que son fossé avoit été d'ailleurs mis à sec dans une partie, & que les assiégeants menaçoient de donner un assaut fu- 26 Sept. rieux, les défenseurs de Groll ne

(20) Cette place, qui, si l'on en croit Grotius, étoit très bien approvisionnée & & avoit une garnison de mille hommes, ne tint pas aussi long-temps qu'elle auroit pu. La garnison en rejetta la faute sur le Commandant, & celui-ci sur le peu de discipline de la garnison qui ayant été conduite à Gueldres, s'y mutina tout-à-fait. La conquête d'Alpen, ville du Comté de Meurs, avoit précédé celle de Rhinberg.

tardèrent pas à capituler. Maurice pourſuivant le cours de ſes proſpé- LIV. XX.
rités, attaqua Oldenſel, mauvaiſe An. 1597
place qui ſe ſoumit ſur le champ (21). 26 Oct. ob.
L'Eſpagne ne poſſédoit plus dans ces cantons que Linghen, ville bien fortifiée, & qui avoit un bon château. Maurice voulut lui enlever cette dernière place, & en pouſſa le ſiège avec vigueur. Le Comte Frédéric de Bergh qui en étoit Gouverneur, ſoutint l'attaque avec courage pendant pluſieurs jours. Mais cette fortereſſe ſe trouva auſſi mal munie que les autres qui venoient de tomber ſi aiſément au pouvoir des Etats, & fut également forcée de ſe rendre après avoir obtenu des conditions honorables. 12 Nov.

Ainſi Maurice acquit en peu de temps aux Provinces-unies, outre Rhinberg & Meurs, tout ce qui obéiſſoit encore à l'Eſpagne au-delà du Rhin. En reconnoiſſance de ces ſuccès auſſi brillants qu'utiles au bien de leurs affaires, elles lui donnèrent & à la

(21) Peu de jours auparavant Maurice s'étoit emparé de Brevoort & d'Enſchede. La priſe d'Otmarſe ſuivit de près celle d'Oldenſel.

Liv. XX. An. 1597

poſtérité la Seigneurie de Linghen avec toutes ſes dépendances, riche domaine, préſent digne du Prince à qui il étoit fait & de la République qui le faiſoit. Maurice remit ſes troupes ſur la fin de l'automne dans leurs quartiers ordinaires, & retourna à la Haye où il fut reçu avec les marques les plus expreſſives de l'allégreſſe publique. Mais ſi les Provinces rébelles de la Flandre applaudiſſoient aux exploits de leur Général, les Provinces ſoumiſes ſe plaignoient amèrement de ce que le Roi ſacrifioit leurs intérêts aux avantages incertains qu'il vouloit ſe ménager en France. Elles étoient ſur-tout mécontentes de le voir prendre en main la cauſe de la foi catholique dans un Royaume étranger, pendant qu'il en abandonnoit la défenſe dans ſes propres Etats, & qu'il laiſſoit la révolte & l'héréſie y faire ſans ceſſe des progrès conſidérables.

An. 1598

Enfin arriva l'année 1598. Cette année ſera à jamais mémorable par la paix qui termina la guerre furieuſe que ſe faiſoient la France & l'Eſpagne, & par le mariage de l'Archiduc Albert avec l'Infante Iſabelle, fille

aînée du Roi, qui reçut en dot la souveraineté des Pays-Bas. Il y avoit déja quelque temps que Clément VIII, animé du même zèle avec lequel il avoit heureusement conclu l'importante affaire de la réconciliation du Roi de France avec le Saint-Siège, avoit jetté quelques propositions de paix entre les deux Monarques ennemis. Il desiroit les réunir par un traité durable, qui rétablissant la concorde entre ces deux Puissances, pût affermir le repos de la Chrétienté. Après avoir préparé le succès de ce grand ouvrage par ses bons offices, il avoit envoyé un Légat en France pour le consommer. C'étoit Alexandre de Medicis qu'on appelloit le Cardinal de Florence, parce qu'il étoit Archevêque de cette ville. Aucun Membre du Sacré Collège n'étoit plus digne du choix du Pontife par la pureté de ses mœurs, par sa prudence & par son habileté dans les négociations. Ces éminentes qualités relevées par des vertus non moins éclatantes le firent dans la suite monter après Clément VIII sur la Chaire de Saint-Pierre, où la providence ne lui permit de s'asseoir que peu de jours.

LIV. XX. An. 1598

Cet illustre Prélat se rendit donc au commencement de l'année 1598 de Paris à Vervins, ville située sur les frontières des Provinces de Picardie & de Hainaut. Les Ambassadeurs des deux Rois s'y étant rendus avec lui, il employa avec succès tous ses soins pour surmonter les difficultés que rencontroit l'ouvrage de la paix. Le Roi d'Espagne la souhaitoit ardemment. Quoiqu'il sentît qu'il ne l'obtiendroit que par la restitution de ses conquêtes, il avoit des raisons si importantes de faire ce sacrifice, qu'il étoit très disposé de la conclure à ce prix. L'âge avancé de ce Prince, & le délabrement de sa santé le menaçoient d'une mort prochaine ; & comme son fils unique étoit encore très jeune, & qu'il ne devoit lui laisser que des Etats ruinés par les dépenses excessives qu'il avoit été forcé de faire pendant le cours d'un règne également long & orageux, il vouloit au moins ne pas lui laisser à terminer une guerre sanglante avec un ennemi redoutable. Comme il se proposoit encore de faire une souveraineté particulière des Pays-Bas, il sentoit qu'il étoit important pour le nouveau Souverain qu'il

y établiroit, d'être en paix avec la France au commencement de sa domination. Le Roi de France n'avoit pas des raisons moins fortes de se réconcilier avec l'Espagne. C'étoit elle qui l'avoit troublé le plus dans la possession de la belle Monarchie qui lui étoit échue. D'ailleurs, son Royaume n'avoit pas moins été épuisé par les dissensions passées. Il desiroit enfin de jouir tranquillement des droits de sa Couronne, d'amener insensiblement ses sujets à se soumettre de bonne foi aux loix de son obéissance, & de les réunir, s'il étoit possible, dans le sein d'une même religion. Il ne pouvoit y parvenir s'il ne faisoit une paix solide avec l'Espagne. C'étoit le moyen de rendre à la France depuis si long-temps en proie aux troubles les plus cruels, son ancien lustre & tous ces avantages précieux qu'on ne trouve que dans le sein du repos & de la concorde. Henri eut ainsi d'autant moins de peine à entrer dans les vues du Roi d'Espagne, qu'elles s'accordoient avec son intérêt & son penchant. La négociation ne laissa pas néanmoins d'être longue; mais le Légat par son habileté & par le cré-

Liv. XX. An. 1598

dit que lui donnoit sa place, applanit toutes les difficultés, & le traité de paix fut signé le deux du mois de Mai (22). Cet événement fit beaucoup d'honneur au Pape Clément VIII, qui après avoir su ramener à l'Eglise Henri IV, venoit de se couvrir d'une nouvelle gloire en rétablissant la paix dans toute la Chrétienté par la réconciliation de deux puissants Monarques.

La paix ayant été faite, le Roi d'Espagne s'occupa du grand projet qu'il avoit formé de séparer les Pays-Bas de la domination d'Espagne, & d'en faire une souveraineté particulière. Une affaire d'une si grande conséquence méritoit la plus grande attention. Le Roi n'eût pas balancé, s'il n'eût écouté que son affection pour l'Infante, sa fille aînée, qui, par les agréments de la figure & par les qualités de l'ame, passoit pour la Princesse la plus accomplie qu'on eût admirée depuis très long-temps en Eu-

(22) Le Roi d'Espagne rendit toutes ses conquêtes en France, Calais, Ardres, Monthulin, Dourlens, le Catelet, & la Capelle. Henri IV ne lui rendit que le domaine utile du Comté de Charolois dont il avoit conservé la possession, & qu'on avoit saisi.

ſope. Le Roi l'aimoit tendrement ; & comme il n'avoit qu'un fils unique dont la mort pouvoit la rendre héritière de ſon vaſte Empire, il deſiroit de lui procurer une alliance illuſtre. L'Archiduc Albert, à qui il ſe propoſoit de la donner, jouiſſoit de la plus grande eſtime en Eſpagne, où il avoit vêcu dès ſa plus grande jeuneſſe. La conduite qu'il avoit tenue pendant ſa Vice-Royauté en Portugal, avoit ſurtout été généralement approuvée. D'ailleurs comme il avoit toujours montré le plus grand reſpect pour le Roi ; qu'il étoit entré dans toutes ſes vues, & qu'il ſembloit l'avoir pris pour modèle, le Monarque touché de ſon attachement, le chériſſoit beaucoup & l'avoit comblé des marques de ſa bienveillance. Il traitoit Albert moins comme ſon neveu que comme ſon fils.

Mais ſi ſon inclination le portoit à conclure le mariage de l'Archiduc avec l'Infante, & à donner en dot à cette Princeſſe la ſouveraineté des Pays-Bas, il éprouvoit quelque répugnance à ſéparer du corps de ſon Empire cette belle portion de ſes Etats héréditaires. Il ſe repréſentoit, d'un côté, que ce ſeroit ſans doute un

moyen sûr de maintenir dans la soumission les Provinces des Pays-Bas qui lui étoient soumises, & d'y rappeller même les Provinces rébelles, que de leur donner un Souverain particulier, qui se naturalisant en Flandre, pût donner à la nation une race de Princes Flamands qui lui appartiendroient en quelque sorte par le droit de leur naissance. Il craignoit même que toutes les Provinces ne secouassent le joug de concert, s'il ne prenoit cette résolution; mais d'un autre côté ce danger ne lui paroissoit pas si prochain, & il avoit de la peine à renoncer aux avantages que l'Espagne retiroit de la possession des Provinces qui lui obéissoient. Ces différentes considérations le tenoient dans une perplexité extrême, & son Conseil partageoit ses incertitudes.

Le Comte de Fuentes, qui étoit alors en Espagne & qui y avoit rapporté de Flandre la réputation la plus brillante, s'opposoit vivement au mariage de l'Infante avec l'Archiduc, si la cession des Pays-Bas devoit en être une des conditions; mais Christophe de Moura, Comte de Castel-Rodrigo, un des Ministres en qui le

Roi avoit le plus de confiance, appuyoit fortement l'avis contraire. Le Comte de Castel-Rodrigo, Portugais, avoit suivi en Espagne, long-temps avant que le Portugal eût été réuni à ce Royaume, la Princesse Jeanne, sœur de Philippe II, & veuve du Prince de Portugal, à laquelle il étoit attaché comme un des Grands-Officiers de sa Maison. Après la mort de cette Princesse, le Roi l'avoit pris à son service, & l'avoit employé en diverses affaires importantes. Il avoit contribué plus que personne au succès de la révolution qui mit la Couronne de Portugal sur la tête de Philippe II, & ses négociations n'avoient pas été moins utiles au Roi dans cette occasion que les armes du Duc d'Albe. Ses services l'ayant rendu de plus en plus agréable au Monarque Espagnol, sa faveur en étoit considérablement augmentée, & il possédoit la confiance de ce Prince au plus haut degré. Philippe voulant enfin prendre un parti sur l'importante affaire dont il étoit occupé, appella son Conseil dans sa chambre, où son grand âge & la goute le retenoient habituellement au lit, & voulut que ses

Liv. XX. An. 1598

Ministres discutassent leurs raisons en sa présence. Le Comte de Fuentes prit le premier la parole, & parla ainsi :

« Sire, la Flandre procure de si » grands avantages à toutes les par- » ties du vaste Empire que Vous » gouvernez, qu'on ne pourroit l'en » séparer sans leur causer le plus » grand préjudice. Le soleil ne cesse » d'éclairer successivement quelqu'un » de vos Etats ; mais si partout l'U- » nivers respecte votre puissance, c'est » particulièrement en Flandre qu'elle » est redoutable aux Princes jaloux » de votre gloire, & à vos ennemis. » C'est là où Vous avez commencé le » règne le plus brillant & le plus pé- » nible. Ce sont les forces de ce pays » qui contraignirent alors la France » de conclure avec Vous une paix » qui Vous à couvert de gloire. Ce » sont elles qui ont souvent soutenu » la cause de la religion dans ce Royau- » me, & qui tout récemment y ont » procuré à Votre Majesté les succès » les plus éclatants. C'est des Pays- » Bas que sont partis les puissants » secours qui ont tant de fois dé- » fendu les Catholiques d'Allemagne ;

» & la Reine d'Angleterre tremble encore de l'orage que vous y avez formé pour renverser son Trône. Liv. XX. An. 1598

» Il est vrai que la conservation de » ces Provinces Vous force actuellement à des dépenses énormes qui » épuisent votre Royaume, & il est » à desirer de les voir cesser ; mais » quand Vous aurez démembré la » Flandre des autres Etats de votre » domination, en serez-vous moins » obligé de supporter le poids de la » guerre que les rébelles feront au » nouveau Souverain que Vous leur » aurez donné ? Ne sera-t-il pas né- » cessaire de soutenir votre ouvrage ? » Ainsi, d'un côté, l'Espagne ne sera » point soulagée ; & de l'autre, Vous » perdrez l'appui que Vous receviez » des forces de la Flandre, qui se » trouve au centre de votre Empire. » Toutes ces considérations me pa- » roissent, Sire, devoir déterminer » Votre Majesté à ne point faire le » démembrement de la Flandre du » corps de sa Monarchie : votre vas- » te pouvoir & votre profonde sa- » gesse trouveront toujours d'heureux » moyens de procurer à l'Infante un

Liv. XX. An. 1598.

» établissement digne de son rang & » de ses vertus ».

A peine le Comte de Fuentes eut-il cessé de parler, que le Comte de Castel-Rodrigo adressa au Roi un discours bien différent. « Sire, Vous voulez établir la Princesse votre fille, » dont le mérite est aussi reconnu » que sa naissance est illustre, & il » s'agit de délibérer si Votre Majesté » doit démembrer quelque partie du » corps immense de son Empire pour » former la dot de cette Princesse. » On vous fait craindre les suites de » ce démembrement, mais j'oserai » vous assurer que loin d'affoiblir » votre puissance, il ne servira qu'à » l'augmenter. La Flandre qu'il s'a- » giroit de distraire de votre domi- » nation, est la portion de vos Etats » d'Europe la plus éloignée de leur » centre. C'est celle dont les peuples » ont moins de rapport avec le reste » de vos sujets par la langue, les » mœurs & les loix. Vous ne pou- » vez espérer d'y maintenir la sou- » mission & l'obéissance tant que les » Flamands n'auront pas un Souve- » rain qui réside au milieu d'eux.

» Loin de Vous, ces peuples regar-
» dent votre Gouvernement comme
» étranger, & c'eſt là la principale
» ſource des progrès que l'héréſie &
» la révolte ont faits dans ces Pro-
» vinces.

» Depuis quarante ans la guerre
» y exerce ſes cruels ravages. Envain
» avez-vous employé tour à tour
» vos plus grands Capitaines pour y
» réduire par la force la rébellion de
» vos ſujets, ou vos plus habiles Mi-
» niſtres pour y rétablir la concorde
» par les négociations. Vous n'avez
» pu ſurmonter la repugnance qu'ont
» ces peuples d'obéir à un Prince qui
» ne vive pas parmi eux. Cependant
» ils n'ont été juſqu'à préſent ſecou-
» rus que foiblement par la France
» qui étoit elle-même en proie aux
» plus cruelles diſſenſions, & par
» l'Angleterre qui craignoit à chaque
» inſtant quelque révolution fâcheuſe
» ſous le gouvernement d'une femme.

» Que pourriez-vous eſpérer,
» Sire, à préſent que les rebelles
» s'agrandiſſent chaque jour; que les
» nœuds de leur union ſe reſſerrent;
» que la France qui jouit d'une paix
» profonde, & l'Angleterre dont le

Liv. XX.
An. 1598

» Roi d'Ecosse occupera bientôt le » Trône, seront plus que jamais en » état de leur donner de puissants » secours? L'expérience vous a prou» vé que l'or du Pérou, & les soldats » que fournissent l'Espagne, l'Italie » & l'Allemagne, ne pourroient vous » faire triompher des rébelles de » Flandre qui vont jusqu'aux Indes » menacer vos possessions & vous » faire la guerre.

» Il n'y a donc qu'un moyen de » ne pas perdre entiérement les Pays-» Bas, & je ne saurois trop exhorter » Votre Majesté à l'adopter. C'est de » donner ces Provinces en dot à l'In» fante; d'unir cette Princesse à l'Ar» chiduc votre neveu, & de combler » enfin les vœux des Flamands, en » leur accordant des Souverains par» ticuliers. La fécondité qu'on doit » attendre d'un mariage si bien assor» ti, assurera pour toujours la posses» sion de la Flandre, si ce n'est à » l'Espagne, du moins à la Maison » d'Autriche. L'union étroite qui a » subsisté & subsistera sans altération » entre les deux branches de cette » auguste Maison, liera inséparable» ment vos Successeurs aux maîtres

» de

LIV. XX. An. 1598

» de la Flandre, & procurera des
» avantages inestimables à votre
» Royaume. Vous vous conformerez
» d'ailleurs, en prenant ce parti,
» à l'exemple de l'Empereur votre
» Pere. Ce grand Prince dont une
» profonde sagesse dictoit toutes les
» résolutions, ne craignit pas d'agrandir
» la branche Allemande de sa
» Maison, parce qu'il crut que la
» sienne, quoique l'aînée, étant fixée
» en Espagne & très éloignée de
» l'Empire, ne pourroit long-temps
» conserver sous les mêmes loix de
» si vastes possessions. Vous pouvez
» encore vous flatter de voir les voisins
» de la Flandre applaudir à l'établissement
» de ce nouvel Etat. Son
» démembrement de la Monarchie
» d'Espagne les engagera à embrasser
» ses intérêts avec autant de chaleur
» qu'il leur inspiroit d'ombrage, lorsqu'il
» y étoit réuni. La confiance
» succédera à la jalousie, & au lieu
» d'attiser le feu de la guerre dans
» les Pays-Bas, ils s'empresseront de
» l'éteindre. Les Provinces rébelles
» desireront peut-être alors de se
» réunir aux Provinces obéissantes,
» & de concourir avec elles à réta-

Liv. XX. An. 1598

» blir l'ancienne forme du gouver-
» nement. S'il est au moins un remède
» aux maux de la Flandre, Sire, je
» n'en vois point dont on puisse at-
» tendre de plus heureux effets.

Castel-Rodrigo ayant fini de parler, le Roi prit les avis des autres Membres de son Conseil. Jean Idiaquez un des Ministres de Philippe, qui avoit autant de crédit auprès de lui, appuya beaucoup le sentiment de Castel-Rodrigo; mais l'opinion du Comte de Fuentes ayant trouvé des partisans, le Roi tarda quelque temps à se décider. Néanmoins les raisons qui lui avoient d'abord inspiré l'idée de céder à l'Infante la souveraineté des Pays-Bas, & de les lui donner en dot en la mariant à l'Archiduc Albert, firent chaque jour plus d'impression sur lui, & le déterminèrent. Vivement frappé du haut dégré de Puissance où il prévoyoit que la France alloit rapidement monter, il considéroit en même temps que le Roi d'Ecosse prêt à succéder à la Reine d'Angleterre qui étoit déja avancée en âge, ne formeroit plus qu'un seul Royaume de la Grande-Bretagne entière; & il craignoit que ces deux redoutables

Monarchies ne s'occupassent plus que jamais de fomenter la rébellion de la Flandre, & ne vinssent à bout de l'enlever à l'Espagne. Il ne pouvoit d'ailleurs se dissimuler les dangers qui le menaçoient dans les Indes, & il se flattoit que lorsque les Pays-Bas seroient réunis sous les loix d'un Prince de la Maison d'Autriche, leurs provinces maritimes contentes de continuer le commerce qu'elles faisoient avant la guerre dans les ports d'Espagne, n'entreprendroient plus les navigations longues & dispendieuses qu'elles venoient de tenter. Le Roi espéroit aussi qu'un Prince qui vivroit en Flandre, pourroit y réparer les pertes que l'Eglise y pleuroit, & y faire revivre la Foi Catholique. Mais la raison qui contribua le plus à le décider, c'est que songeant qu'il n'avoit qu'un fils unique, & que la mort pouvant le ravir à l'Espagne, l'Infante se trouveroit alors héritière de ses Etats, il crut qu'il étoit prudent de donner à sa fille un mari dont la réputation fut faite, qui fut en quelque manière naturalisé Espagnol, & dont l'administration ne dût rien chan-

ger dans les affaires de ce vaste Empire.

Liv. XX. An. 1598

Le Roi ayant donc résolu le mariage de l'Archiduc avec sa fille, il en fit aussitôt dresser les articles, dont voici les plus importants (23). Après avoir consenti par le premier à donner en mariage à l'Archiduc Albert son neveu, l'Infante Isabelle sa fille aînée, Philippe abdiquoit en faveur de cette

(23) Le Roi d'Espagne signa l'acte où ces articles étoient contenus, le 4 de Mai. Ils furent acceptés par les Etats-Généraux des Provinces obéissantes, assemblés à Bruxelles le 17 Août. L'Archiduc les notifia le lendemain par une lettre aux Etats-Généraux des Provinces-unies, en les exhortant à traiter avec lui à des conditions honnêtes & sures, & il fit offrir en même temps au Prince Maurice le commandement de l'armée de l'Empereur en Hongrie, s'il se prêtoit à contribuer à leur réconciliation avec lui. Mais les Hollandois, qui au rapport de Grotius, avoient intercepté des lettres du Roi d'Espagne où les propositions de l'Archiduc étoient démenties, & qui venoient de s'assurer d'un malheureux, natif d'Ypres, que l'on convainquit d'avoir eu le dessein d'attenter à la vie du Prince Maurice, à l'instigation des Espagnols, méprisèrent ces insidieuses ouvertures de paix, & ne répondirent point aux lettres de l'Archiduc.

Princesse la Souveraineté des Pays-Bas & du Comté de Bourgogne pour qu'elle pût en jouir conjointement avec le Prince son futur époux. Leurs enfants de l'un & de l'autre sexe étoient déclarés héritiers de leurs Etats, les mâles préférablement aux filles, suivant l'ordre de primogéniture. Dans le cas où une Princesse resteroit héritiere, elle ne pouvoit épouser que le Roi d'Espagne ou l'héritier présomptif de cette Couronne. Il étoit même stipulé qu'aucun des Princes ou Princesses de la branche de Flandre ne se marieroit que du consentement du Monarque Espagnol, & qu'à défaut de postérité, le nouvel Etat retomberoit sous la domination d'Espagne. Les nouveaux Souverains s'obligeoient encore pour eux & pour leurs Successeurs, d'empêcher leurs sujets de porter leur commerce jusqu'aux Indes, & de ne souffrir dans la Flandre que l'exercice de la religion Catholique, Apostolique & Romaine. Enfin il étoit porté par un article que l'inexécution des conditions stipulées rétabliroit l'Espagne dans tous ses droits sur la Flandre. Cette donation fameuse ne

Liv. XX. An. 1598

contenoit aucune autre disposition remarquable, si ce n'est que le Roi se réserva pour lui & pour ses Successeurs la faculté de conserver le titre de Duc de Bourgogne, & la grande Maîtrise de l'Ordre de la Toison-d'Or.

Ces articles furent à peine dressés & arrêtés au Conseil d'Espagne, qu'on les envoya à l'Archiduc, afin que les Etats-Généraux des Pays-Bas y donnassent leur consentement. On les assembla effectivement à Bruxelles, & après quelques légères difficultés, les articles y furent approuvés. La joie qu'inspira aux Provinces soumises l'espoir prochain de voir la Flandre obéir comme autrefois à un Souverain particulier, fut inexprimable. Au contraire les Provinces rébelles se répandirent en plaintes amères, & publièrent par-tout que cette nouvelle principauté n'auroit jamais qu'une vaine apparence d'autorité; qu'en mariant l'Archiduc avec une Princesse qui n'étoit plus jeune, & dont on ne pouvoit guères attendre des enfants, on se proposoit en Espagne d'amuser les Flamands; que les nouveaux Souverains n'exerceroient qu'un pouvoir aussi précaire que celui des Gouver-

neurs ; que comme ils ne pourroient se soutenir sans le secours des armes d'Espagne ; les Espagnols domineroient plus que jamais dans leur Cour ; que dans les articles que l'on présentoit, bien loin de regarder la Flandre comme une Souveraineté indépendante, on en disposoit comme d'un fief de la Monarchie d'Espagne ; & que le Roi apposoit à la donation qu'il en faisoit, un si grand nombre de conditions, qu'il étoit aisé de voir qu'on vouloit la faire rentrer promptement sous la domination de cette Couronne. Au surplus les Provinces-unies ajoutoient que, quoi qu'il en pût être, elles ne se départiroient jamais du plan d'administration qu'elles s'étoient tracé, & ne reconnoîtroient d'autres loix, que celles de la république qu'elles avoient établie.

Liv. XX. An. 1598

Cependant le Roi qui desiroit terminer de son vivant le mariage de sa fille, pressoit vivement l'Archiduc de quitter le chapeau de Cardinal, & de se rendre en diligence auprès de lui. Mais il étoit retenu en Flandre par la nécessité de remédier aux désordres qui y étoient survenus. Presque toutes les garnisons s'y étoient mutinées,

Liv. XX. An. 1598

& remplissoient ce malheureux pays de troubles & de misére. Elles avoient d'abord éclaté dans les places de Picardie, qu'on devoit restituer à la paix, & l'on n'avoit pu les en retirer sans leur payer les sommes considérables qui leur étoient dues. Peu de temps après, les garnisons des citadelles de Cambrai, d'Anvers & de Gand, avoient donné le même exemple, & le désordre étoit enfin devenu général parmi toutes les troupes du Roi. Le retard du paiement de leur solde sembloit excuser leur conduite; mais la licence & les excès auxquels ils se livrèrent, montrèrent que le besoin les faisoit encore moins agir, que l'esprit de révolte & de corruption. Toutefois L'Archiduc ayant reçu d'Espagne de nouvelles remises d'argent, & les provinces soumises ayant fait des efforts pour lui en fournir, il parvint à les contenter.

Le Cardinal André d'Autriche, Evêque de Constance, fut chargé du gouvernement des Pays-Bas (24)

(24) André d'Autriche, Cardinal, Evêque de Constance, étoit fils de Ferdinand, Comte de Tirol, second frère de l'Empereur

pour le temps que l'Archiduc devoit être absent, & l'Amiral d'Aragon eut le commandement de l'armée sous ses ordres. Philippe en même temps qu'il avoit arrêté le mariage de l'Infante, avoit conclu celui du Prince d'Espagne avec Marguerite d'Autriche, fille de l'Archiduc de Grats, Capitale de la Stirie. Albert avoit reçu ordre d'accompagner cette Princesse ainsi que l'Archiduchesse sa mère, & de les conduire en Espagne. Mais quelques soins qu'il se fût donné pour hâter son départ de Flandre, il ne put se mettre en marche pour l'Allemagne qu'à la mi-Septembre. Il se proposoit d'y rendre ses devoirs à l'Empereur son frère, & de passer ensuite à Grats pour y remplir la commission dont on l'avoit chargé; mais il étoit à peine en route, qu'il apprit que le Roi ayant enfin succombé sous le poids des ans & d'une maladie

---

Maximilien II, & d'une Bourgeoise d'Ausbourg, nommée Philippine Velser. Il est mort en 1600, âgé de quarante-deux ans. François de Mendoza, Marquis de Guadalette, de la branche des Marquis de Mondejar, Amiral d'Aragon, mort en 1623.

très cruelle, venoit de mourir. Ce Prince avoit alors un peu plus de soixante & dix ans, & avoit passé les dernieres années de sa vie dans les douleurs de la goutte la plus aiguë.

LIV. XX. An. 1598 13 Sept.

Philippe II, Roi d'Espagne & Souverain d'un grand nombre d'autres puissants Royaumes & pays divers, avoit régné quarante-trois ans. Ce Monarque étoit petit, mais d'une taille bien proportionnée. Il avoit la physionomie noble, & l'on reconnoissoit dans sa figure les traits & le teint naturels aux Princes de sa Maison. Né très sérieux, il s'étoit encore formé un maintien composé, & jamais Prince ne sembla plus austère. Son habileté dans l'art de gouverner, répondit à l'étendue de son Empire; néanmoins il montra toujours plus de penchant pour le repos, que pour les armes; & en effet ses talents extérieurs & les qualités de son ame le rendoient plus propre aux soins de la paix qu'au commandement des armées. Il ne sortit plus d'Espagne après qu'il y fut rentré en quittant la Flandre, & ce fut de ce centre de sa Puissance, que renfermé dans son cabinet, & envoyant de tous

côtés ſes ordres comme autant d'oracles, il conduiſit par le moyen de ſes Généraux les guerres ſanglantes qu'il eut à ſoutenir. Il fut marié quatre fois, & eut des enfants de trois de ſes mariages. Sa première femme le rendit père du fameux Dom Carlos, dont la fin tragique fut un monument terrible de l'obligation où ſont les Princes d'immoler, lorſqu'il le faut, la tendreſſe du ſang aux raiſons d'Etat. Philippe III reſta ſeul de ſa dernière femme. Philippe II étoit naturellement très jaloux de ſon autorité, & le devint encore plus par réflexion. Cette diſpoſition fut la cauſe de la pente qu'on découvroit en lui à la ſévérité. On ne le vit preſque jamais ſans cet air impoſant de majeſté & de réſerve qui ſe manifeſtoit toujours ſur ſon viſage, dans ſes diſcours, & accompagnoit toutes ſes actions. Il étoit extrémement acceſſible. Auſſi patient dans ſes audiences que facile à les accorder, il écoutoit avec bonté & avec attention & n'interrompit jamais perſonne. Tout le reſte de ſon temps étoit conſaçré aux affaires. Il connoiſſoit trop tout ce que ſes vaſtes Etats exigeoient de ſoins, pour qu'il négli-

Liv. XX. An. 1598

geât de leur donner l'application la plus suivie. Protecteur zèlé de la religion & de la justice, il s'occupa principalement à veiller avec une exactitude scrupuleuse à leurs intérêts, & ce fut toujours le mérite, & non la faveur qui le détermina dans le choix des Ministres chargés de les maintenir. La longueur de son régne, en l'exposant à toutes les révolutions de la fortune, fit également briller sa constance, son égalité & sa grandeur d'ame. Il est difficile de décider si ses succès surpassèrent ses revers. Il fut très heureux d'avoir conservé si long temps l'Espagne en paix; d'avoir réuni à cette Couronne celle de Portugal; d'avoir maintenu son autorité sans troubles dans ses Etats d'Italie; de l'avoir su faire respecter par les Princes de cette contrée; d'avoir eu tant de part à la fameuse victoire de Lepante si avantageuse à la Chrétienté, & sans s'éloigner de son Palais, d'avoir soutenu avec tant d'éclat la gloire de son nom, inspiré la terreur de sa puissance, & relevé la dignité de sa couronne. Il fut sur-tout flatté d'avoir été constamment regardé comme le défenseur de la Foi Catholique, & il

comptoit entre les plus beaux jours de sa vie, ceux où il avoit procuré quelque bien à la religion, pour laquelle on réclama si souvent & de tant d'endroits différents son zèle & sa protection. Mais si ces avantages joints à plusieurs autres non moins éclatants, soit en paix soit en guerre, firent le bonheur de son régne, divers malheurs accablants y mêlèrent beaucoup d'amertume. La révolte de la Flandre, la perte de cette belle partie du plus ancien patrimoine de ses pères, le tort que lui causèrent les Hollandois dans les Indes, le désastre affreux de la puissante flotte qu'il avoit armée contre l'Angleterre, l'affligèrent vivement. Le peu de succès de ses desseins sur la France, lui fut également sensible. Il essuya les traverses les plus pénibles jusques dans l'intérieur de sa Maison. La multiplicité de ses mariages, l'inquiétude de voir périr sa branche dont son fils étoit l'unique espérance; la mort de Dom Carlos son fils aîné, les soupçons que lui attira celle de Dom Juan son frère, furent pour lui une source inépuisable d'affliction. Ainsi les plus Puissants Monarques au moment mé-

LIV. XX. An. 1598

me que le vulgaire ébloui de l'éclat qui les accompagne, porte envie à leur félicité, sont souvent dévorés de chagrins cuisants, & leur bonheur, objet du culte & des vœux du peuple, n'est souvent qu'une brillante chimère. On ne doit pas cependant imputer au défaut de sagesse & de prudence la plupart des événements fâcheux dont la vie de Philippe II a été traversée. Du reste ses sublimes vertus ont jetté tant d'éclat, & ont rendu sa mémoire si digne d'être transmise à la postérité, que tous les siècles anciens & modernes fournissent peu de Rois qui puissent lui être comparés (25).

(25) Il semble qu'on pourroit ajouter bien des ombres à ce magnifique portrait. Quelque grand Roi qu'ait pu être Philippe II, il s'en faut beaucoup qu'il mérite sans restriction le pompeux éloge qu'on vient de lire. Si des plumes ennemies ont outré ses défauts, ont dégradé ses vertus, lui ont imputé les forfaits & la fin d'Hérode, l'adulation des Espagnols ne l'a pas comparé plus équitablement à Salomon. L'impartialité rend justice à ses bonnes qualités, mais en même temps elle ne peut se dissimuler que sa politique perfide qui se jouoit de la foi des traités pour semer la discorde & le trouble dans les États

des Princes qui portoient ombrage à ſon ambition, ſa politique atroce, qui ſe permettoit des crimes néceſſaires à ſes projets d'agrandiſſement ou à ſa vengeance, ne terniſſe beaucoup l'éclat de ſa réputation. Il eſt poſſible, comme l'inſinue Grotius, que l'impérieuſe raiſon d'Etat ſouvent inique, que l'exemple de ſon père & de ſon aïeul maternel, & de tant d'hommes trop malheureuſement fameux dans l'hiſtoire, qui ont ſacrifié avant lui l'honnête à l'utile, aient corrompu ſon équité naturelle ; mais une fauſſe conſcience n'eſt pas une excuſe, & ſur-tout pour un Roi chrétien, qui ſe piquoit du zèle le plus vif pour la Religion la plus ſainte. D'ailleurs ſa conduite dans les troubles de la Flandre fait-elle toujours honneur à ſa prudence? Un Prince célèbre principalement par cette vertu, qui vouloit aſſujettir au joug une nation jalouſe à l'excès de ſa liberté, dont une grande partie attachée aux nouvelles opinions étoit aliénée de l'Eſpagne, qui les proſcrivoit, dont la révolte avoit été appaiſée au-delà de toute eſpérance par la conduite ferme, mais douce & modérée de la Ducheſſe de Parme, devoit craindre de la renouveller, en confiant l'exécution de ſes projets à un homme féroce, impitoyable, extrème. Il devoit d'autant plus ſe défier des emportements d'une violence ſans ménagement, que la ſageſſe & l'habileté avoient réuſſi. Si cependant il croyoit qu'il fût du bien de ſon ſervice d'écraſer de toute ſa puiſſance juſqu'au moindre germe de rébellion dans les Pays-Bas, & de les aſſervir à ſon deſpotiſme, du moins devoit-il encore y entretenir ſes forces dans l'état le plus redoutable,

assurer la subsistance de ses troupes, & ne les pas forcer par le retard de leur solde à détruire les fruits de leurs travaux & de leur courage par leurs mutineries. C'est une vérité convenue par les Panégyristes le plus prévenus de Philippe II, & même par le Cardinal Bentivoglio en plusieurs endroits de cette Histoire, que les armes de ses propres soldats ont plus nui à ses succès en Flandre, que celles de ses ennemis. Quand le Duc de Parme marchant avec tant de gloire sur les traces de sa mère, y eut réparé une partie du désordre inexprimable, où les Espagnols mutinés à la mort de Requesens avoient jetté ses affaires ; quand il se ménageoit les avantages les plus solides, en suivant pied-à-pied le plan de conduite le mieux concerté ; c'étoit encore prendre le change que de l'en détourner, & perdre vingt ans de dépenses, de travaux & de triomphes, pour se livrer aux plus fausses & aux plus odieuses illusions. Philippe II, que les Espagnols appellent par excellence *Phelippo el discreto*, avoue dans son Codicile, rapporté par de Thou, qu'il a consumé, pendant le cours de son règne, des sommes incroyables (près de trente millards) à des desseins, qui à l'exception de la conquête de Portugal, ont tous échoué. Au reste, sans entrer dans d'autres détails sur les fautes qui lui sont échappées, & particuliérement sur les reproches, qu'on pourroit lui faire, par rapport à son expédition contre l'Angleterre, & à ses vaines & coupables entreprises sur la Couronne de France ; il suffit de dire que n'ayant presque jamais couru qu'après de brillantes chimères, il a presque toujours été la dupe & la victime

de son ambition. Plusieurs Historiens le louent d'avoir conservé son vaste Empire dans le même état de vigueur où Charles-Quint le lui avoit transmis. Mais n'a-t-on pas droit d'assurer au contraire que la décadence rapide de la Monarchie d'Espagne sous ses deux successeurs immédiats, & son anéantissement presque total sous le règne de Charles II, son arrière-petit-fils, avoient été infailliblement préparés par les erreurs de son administration ?



LIVRE XXI.

SOMMAIRE.

1598. *Le mariage du Roi & celui de l'Archiduc sont célébrés à Boulogne. Ordres que l'Archiduc laisse au nouveau Gouverneur des Pays-Bas. L'Amiral d'Aragon fait fortifier Orsoi, & assiège Rhinberg. Prise de cette ville. Burich se soumet. Vesel paie des contributions. Rées & Emerich reçoivent garnison Espagnole. Les Espagnols prennent des quartiers d'hi-*
1599. *ver en Westphalie. Mécontentement que produit cette invasion. Assemblée de Coblents. On s'y résout de prendre les armes. Le Duc de Cleves embrasse le même parti. Embarras de l'Archiduc André, Gouverneur des Pays-Bas. Description de l'isle de Bommel & des environs. L'Amiral d'Aragon veut attaquer le fort de Schenck. On se détermine pour le siège de Bommel. Fausse attaque du fort de Schenck. Les Espagnols pénètrent dans l'isle de Bommel. Prise du fort de Crevecœur. Bommel est*

investi. Diligence du Prince Maurice pour le secourir. Vigoureuse sortie des assiégés. Dernière sortie où ils sont repoussés. L'entreprise sur Bommel est abandonnée par les Espagnols. Ils construisent le fort de Saint-André. Les Hollandois font tout ce qu'ils peuvent pour l'empêcher. Projet du Prince Maurice sur la cavalerie Espagnole. Il échoue. Le fort de Saint-André est achevé. Description de ce fort. Préparatifs des Princes confédérés en Allemagne. Leur armée se rassemble auprès de Rhinberg. Elle attaque inutilement cette ville. Siège de Reés. La place assiégée reçoit du secours. Le siège est levé. L'armée des confédérés se dissipe. Les places du Duc de Cleves lui sont restituées. Entrée de l'Archiduc à Bruxelles. Albert prend en main les rènes du Gouvernement.

L. XXI. An. 1598

LA mort de Philippe II fut un nouveau motif pour l'Archiduc, d'accélérer son voyage. Ce Prince s'étant hâté d'aller à Prague pour y voir l'Empereur, passa ensuite à Grats, d'où il se rendit en Italie par le Tirol avec la Princesse destinée à épouser

Philippe III, & l'Archiducheſſe ſa mère.
L. XXI. Le Pape Clément VIII ſe trouvoit
An. 1598 alors à Ferrare, dont le Duché étoit dévolu au Saint-Siège l'année précédente. La nouvelle Reine & l'Archiduc qui prenoient la route de Milan, profitèrent de l'occaſion de la proximité pour faire célébrer leur mariage par le Saint-Pere, qui les reçut dans ſon nouveau domaine avec toute la conſidération qui étoit due à leur rang, & leur donna la bénédiction
15 Déc. nuptiale dans la Cathédrale. L'Archiduc fondé de la procuration du Roi, le repréſenta dans cette cérémonie, & le Duc de Seſſa Ambaſſadeur d'Eſpagne à Rome, s'acquitta de la même fonction au nom de l'Infante. La Reine partit enſuite avec ſa mère & l'Archiduc pour Milan, où ils s'arrêtèrent quelques mois. De-là, ils allèrent s'embarquer à Gênes, & abordèrent en peu de jours en Eſpagne.

L'Archiduc en quittant la Flandre, avoit expreſſément défendu à l'Amiral d'Aragon de hazarder l'armée juſqu'à ſon retour d'Eſpagne, & d'entreprendre aucun ſiège, qui put coûter des hommes & de l'argent; il lui avoit cependant ordonné de

s'assurer à quelques prix que ce fût, d'un passage sur le Rhin qui put lui ouvrir le pays ennemi, & le mettre à portée d'y procurer de bons quartiers à ses troupes; ou, s'il ne réussissoit pas dans ce projet, de les établir dans le pays de Clèves, & dans les autres Etats neutres du voisinage. Albert dont les finances étoient épuisées par les paiements qu'on avoit faits aux mutins, vouloit dédommager ses troupes du délai de leur solde par de bons logements.

Aussitôt après le départ de l'Archiduc, l'Amiral se mit en devoir d'exécuter le plan de conduite qu'on lui avoit tracé., & marcha à la tête de l'armée. On venoit d'en recruter depuis quelques mois les vieux régiments Espagnols, avec quatre mille hommes de cette nation. Velasco ayant passé à la place de Commandant de l'artillerie, laissa le régiment qui étoit à ses ordres à Gaspard Zapena. Cette armée brillante & choisie, étoit forte de vingt mille hommes de pied, savoir sept mille Espagnols, trois mille Italiens, deux mille Francomtois, mille Irlandois, & sept mille Allemands ou Wallons, & de deux mille

L. XXI. An. 1598 Septemb.

cinq cents hommes de cavalerie. L'Amiral ayant pris le chemin de Ruremonde, lui fit passer la Meuse dans le voisinage de cette ville. Il avoit dessein d'établir garnison dans Orsoi, de bien fortifier cette ville, & de construire un fort redoutable sur la droite du Rhin, qui lui en assurât le passage. Comme Orsoi étoit une ville neutre qui dépendoit de l'Etat de Cleves, l'Amiral desiroit beaucoup d'y être reçu de bon gré; mais n'ayant pu y réussir, il employa la force. Toutefois il n'éprouva qu'une très foible résistance (1). Les habitants cédèrent bientôt, & il leur accorda le traitement le plus favorable. Après cette expédition, le Comte Frédéric de Bergh, Mestre-de-Camp général, traversa le Rhin avec un bon corps de troupes, pour aller construire le fort

(1) Le château d'Orsoi ne fit aucune résistance. L'Amiral d'Aragon ayant menacé ceux qui le défendoient, dit de Thou, de les faire pendre, & leur ayant fait voir des bourreaux prêts à exécuter ses ordres, & des Religieux Capucins disposés à les préparer à la mort, il les intimida si fort par cette effrayante sommation, qu'ils se rendirent sans coup-férir.

qu'on avoit projetté sur la rive droite du fleuve. Quelque diligence qu'il fit il ne put l'achever que dans un mois; & l'Amiral forcé d'en couvrir les travaux, s'arrêta pendant tout ce temps dans les environs d'Orsoi.

C'étoit un assez grand avantage, que de s'être procuré ce passage; mais il eut été plus avantageux de s'en assurer un auprès de Rhinberg, place beaucoup meilleure qu'Orsoi, & bien plus proche du fort de Schenck. On le jugea ainsi dans le Conseil-de-guerre; mais Rhinberg étoit au pouvoir des ennemis qui gardoient cette ville avec soin, & les ordres de l'Archiduc prescrivoient de s'abstenir d'entreprendre toute espèce de siège. Néanmoins, comme il sembloit facile de terminer promptement celui-ci, & que d'ailleurs, les Provinces-unies qui n'avoient point d'armée en campagne, ne pouvoient en rassembler une assez puissante, pour balancer les forces du Roi, on se décida à l'entreprendre. Rhinberg fut donc investie au commencement d'Octobre. On se rappelle que cette ville située sur la gauche du Rhin est petite, & fortifiée d'un château assez peu redou-

L. XXI. An. 1598

table vis-à-vis de ce fleuve, & qu'elle a en face une Isle formée au milieu de son lit. Un fort qu'on y avoit bâti défendoit la place, qui de son côté, défendoit le fort de l'Isle. Cette position heureuse obligea de séparer l'armée. L'Amiral resta sur la gauche du Rhin avec la plus grande partie de ses troupes, & laissa sur la droite, celles qui étoient commandées par le Comte de Bergh, qui fut chargé d'attaquer le fort de l'Isle. Il étoit important de s'en rendre maître avant d'attaquer la ville. Bergh commença par le battre en ruine avec son canon, & l'Amiral lui ayant envoyé quatre régiments, il le fit aussitôt assiéger en régle. Les travaux avancèrent très vite, & on alloit livrer l'assaut, quand on s'apperçut que la garnison qui n'avoit osé l'attendre, s'étoit retirée.

La prise du fort donnoit beaucoup d'espérance de soumettre bientôt la ville. On s'en étoit approché de très près, & les tranchées avoient été poussées assez loin pour qu'on pût établir les batteries & préparer l'assaut, lorsqu'un accident étrange termina le siège beaucoup plus promptement qu'on ne s'y attendoit. On avoit

dépose

déposé la poudre dont Rhinberg étoit bien fournie, dans une grosse tour du château. Le hazard ayant porté dans ce magasin un boulet qui y entra par la fenêtre, le feu y prit. Non-seulement le château & la ville, mais tous les environs en furent ébranlés. Le Rhin fut agité d'une manière épouvantable, & submergea un grand nombre de bateaux qui étoient sur ses bords. La secousse s'étendit jusqu'au camp. Des pierres d'un poids énorme y furent jettées avec fracas, & il fut couvert des débris de l'incendie. Mais c'est sur-tout dans le château que l'effet de l'explosion fut plus terrible. Il sauta en l'air presque tout entier. Le Gouverneur, sa femme, ses fils y furent mis en pièces. Tous ceux qui s'y étoient renfermés, & un grand nombre de personnes qui se trouvèrent malheureusement dans les maisons de la ville qui en étoient les plus proches, y périrent d'une manière aussi déplorable. Ce désastre affreux découragea la garnison. Dès le soir même, elle proposa de se rendre, & elle obtint une composition honorable.

L. XXI. An. 1598.

15 Octobr.

Les Espagnols étant maîtres de Rhin-

L. XXI. An. 1598

berg, la terreur s'empara auſſitôt du pays d'alentour. Burick, autre ville baignée par le Rhin, un peu plus bas que la première, & qui appartient au Duc de Cleves, reçut quatre Enſeignes d'infanterie que l'Amiral y envoya. Il força Veſel, place très peuplée & très marchande, ſituée vis-à-vis de Burick, & renfermée entre le Rhin & la Lippe, de ſe ſoumettre aux conditions qu'il lui plut d'impoſer. Cette ville, qui autrefois étoit ſoumiſe au Duc de Cleves, & avoit adopté les nouvelles opinions, & ſurtout le Calviniſme, celle de toutes les ſectes modernes qui eſt la plus oppoſée à l'autorité des Souverains, s'étoit toujours maintenue dans l'indépendance qu'elle s'étoit aſſurée. L'approche de l'armée royale effraya ſes habitants. Pour éviter de recevoir garniſon ennemie, & de tomber en la puiſſance de l'Eſpagne, ils offrirent de ſe racheter par de l'argent, & joignirent à ces offres, celles de permettre l'exercice de la Religion Catholique au dedans de leurs murs. L'Amiral content de procurer à la Religion un avantage auſſi conſidérable, & de recevoir une ſomme de

cinquante mille écus, dont il avoit le besoin le plus pressant, écouta leurs propositions, & les dispensa de recevoir ses troupes. Ils permirent effectivement à divers Prêtres Séculiers & à quelques Religieux de venir exercer les fonctions de leur ministère dans la ville. Le Nonce de Cologne qui s'y étoit rendu dans l'espérance d'y ménager au culte catholique des succès durables, y fut accueilli avec honneur & avec respect; mais il n'y eut de réel dans ce traité que l'argent, & la suite fit voir que les promesses de la liberté de la Religion n'étoient pas sincères.

L. XXI.
An. 1598

L'Amiral passa ensuite de l'autre côté du Rhin, mais lentement, parce qu'il n'avoit pu jetter sur ce fleuve un pont de bateaux. Cette difficulté apporta quelques obstacles au projet qu'il avoit formé d'assurer dans ce canton, des quartiers d'hiver à ses troupes. A six lieues au dessous de Vesel sur le même bord du Rhin, se trouve la ville de Reés, une des meilleures du pays d'alentour, dont les habitants étoient en plus grande partie Catholiques. L'Amiral fit tout ce qu'il put pour les engager à recevoir

L. XXI. An. 1598

garnison Espagnole ; mais les bourgeois le refuserent, & n'y consentirent que quand ils eurent vu qu'il faisoit approcher de l'artillerie pour les y contraindre. Il fut obligé d'en user de même à l'égard d'Emerich, la plus grosse ville du Duché de Cleves & celle de cet Etat où la Religion Romaine étoit plus florissante. Cette ville se soumit (2), ainsi que

(2) Les habitants d'Emerich se flattoient d'être dispensés de recevoir garnison Espagnole. Mais ils furent trompés dans leur attente, & justement punis de la confiance qu'ils avoient eue aux Espagnols. Ces imprudents, qui n'avoient pas peu contribué par quelque motif d'intérêt particulier à attirer l'armée d'Espagne dans ces cantons, comptoient que la Sauve-garde que Mendoza leur avoit envoyée, les préserveroit des malheurs qu'entraîne le voisinage de la guerre. Ils ne furent pas plus ménagés que les Protestants, dit Grotius. Un Prêtre qu'ils envoyèrent à Mendoza pour réclamer l'exécution de ses promesses, n'en reçut pas d'autre réponse, sinon qu'il ne lui étoit pas possible de ne pas changer de vues & de mesures suivant les circonstances, quand le bien du service du Roi & l'avantage de la Religion l'exigeoient. Cet Agent eut le courage de dire à Mendoza qu'il n'étoit plus surpris que les Provinces-Unies refusâssent de se fier à la parole du Roi d'Espagne & de ses Généraux,

Reés. Elle n'en est éloignée que de trois lieues. Elle avoit d'ailleurs l'avantage d'être proche de l'Yssel, sur lequel les Provinces-unies possédoient plusieurs places importantes. L. XXI. An. 1598

Doesbourg se présentoit la première dans ce voisinage. La conquête de cette place auroit procuré beaucoup de facilité à l'armée royale pour entrer dans le Veluve, pays fertile, où l'on avoit dessein de s'établir. C'est ce que l'Archiduc avoit singulièrement recommandé en partant. Mais les ennemis qui avoient soupçonné ce projet, avoient envoyé dans les environs le Prince Maurice avec des forces respectables (3). Cette raison,

puisqu'ils ne se proposoient jamais d'autre but de leur conduite, que leur utilité propre, & qu'ils violoient à l'égard de leurs amis cette foi sacrée, qu'ils devoient observer même à l'égard de leurs ennemis, & il le menaça de la colère de Dieu. Mendoza en fut peu touché ; & il fallut qu'Emerich subît le sort des places voisines. Cette ville fut reprise pendant l'hiver par les Hollandois, qui lui rendirent la liberté sans s'y établir.

(3) Le Prince Maurice ne put rassembler que six mille hommes d'infanterie, & treize cents de cavalerie ; armée beaucoup trop foi-

L. XXI. An. 1598.

& en outre la difficulté du siège, & la saison avancée, firent qu'on se rejetta sur Dotekom, ville peu éloignée, petite & foible, mais qui pouvoit servir beaucoup à assurer des quartiers en Westphalie. L'attaque n'en avoit duré que quelques heures, qu'on résolut de monter à l'assaut. La garnison le prévint en rendant la place. 6 Novemb. Velasco se rendit maître aussi aisément du château de Schulembourg, dont l'acquisition importoit beaucoup à la conservation de Dotekom. Mais les pluies qui étoient déja tombées en abondance, ne permettant pas de tenir plus long-temps la campagne dans cette partie, l'Amiral se retourna du côté de la Westphalie, dans le dessein de loger ses troupes dans les meilleures villes de cette Province, ainsi

ble pour livrer bataille à l'ennemi, dit Grotius; mais assez forte pour soutenir ses efforts sous un Chef plein de génie, & capable de saisir les ressources que le temps & la bonté de sa position pourroient lui offrir, & assez courageuse pour attaquer, suivant l'occasion. *Aperto certamini minorem turbam, sed ubi ingenio ducis, temporisque & loci præsidio juvaretur arcendo hosti satis, & pro occasionibus ausuram.*

qu'il l'avoit fait dans le Duché de Cleves (4). Il y réussit de même, & employa la force, quand les voies de la douceur lui furent inutiles. Il essuya néanmoins quelque perte, & Velasco fut blessé au bras d'un coup de feu, en voulant forcer Dorstein. Le quartier général fut établi à Reés. Le Comte de Bucquoi fut nommé Gouverneur d'Emerich. Comme cette ville se trouvoit à la proximité du fort de Schenck, & de plusieurs autres places ennemies, on avoit voulu en confier la

L. XXI.
An. 1598

(4) Ce fut contre l'avis des Seigneurs Flamands qui servoient dans l'armée Espagnole, & en particulier contre celui du Comte de Bergh, ci-devant Gouverneur de ce qui étoit resté sous la domination d'Espagne dans celles des Provinces-Unies qui sont situées au-delà du Rhin, que l'Amiral d'Aragon avoit perdu son temps à forcer toutes ces villes de l'Empire. Ils l'avoient au contraire exhorté à porter la guerre sur-le-champ dans l'Overissel & la Frise, afin d'hiverner sur le territoire Hollandois. Mais ce Général qui ne vouloit qu'enrichir son armée, aima mieux envahir des pays neutres sans défense, que d'aller combattre des ennemis courageux très disposés à repousser ses attaques. Cette campagne honteuse pour les Espagnols fut très glorieuse à Maurice, qui avec une poi-

garde à un homme brave & intelli-
L. XXI. gent. Toutefois le Comte de Bucquoi
An. 1598 s'oublia dans une escarmouche, où s'étant laissé transporter d'une vaine ardeur, il tomba entre les mains des Hollandois, & fut obligé de se rendre prisonnier.

Ces entreprises des Espagnols jet-
1599. tèrent l'alarme dans tous les environs, & indignèrent les Princes, dont leur audace n'avoit pas respecté la

---

gnée de soldats bien retranchés, fit échouer les projets de l'ennemi trois fois plus nombreux, quand il voulut enfin pénétrer dans les Provinces-Unies par Doesbourg. La sagesse de ses dispositions lui fit plus d'honneur dans cette occurence, que des conquêtes. Non-seulement il préserva l'Etat de l'invasion d'une armée puissante, gloire que de Grands-Capitaines ont souvent préférée aux plus belles victoires; mais il parvint encore à la détruire par la disette dont elle fut consumée, en tentant de s'ouvrir le passage; & il la força de décamper, après avoir perdu sept mille hommes environ, morts de faim & de misère. Il la suivit dans sa retraite comme un vainqueur qui chasse un ennemi fugitif; lui tua beaucoup de monde, & lui fit beaucoup de prisonniers, dont plusieurs n'avoient pas mangé de pain depuis deux jours.

neutralité (5). La Westphalie, le Duché de Cleves, ainsi que le Duché de Julliers, l'Evêché de Liége, les Electorats de Cologne & de Trèves, & le reste des Etats circonvoisins, avoient toujours été regardés comme neutres jusqu'alors, & ils n'avoient reçu les troupes des deux Puissances belligérantes, qu'en passant & à l'amiable. La Westphalie obéit à un grand nombre de Souverains, la plupart Ecclésiastiques, dont les principaux sont les Evêques de Munster & de Pader-

L. XXI.
An. 1599.

(5) Ils avoient en effet les plus justes sujets de se plaindre amèrement. Les brigandages dont les Espagnols se rendirent coupables dans cette irruption sur le territoire des Princes Allemands, Protestants & Catholiques sans distinction, font horreur. Le meurtre du Comte de Falkeinstein, qui avoit remis son château entre les mains des Espagnols, sur la foi d'une capitulation qui lui garantissoit sa liberté & la conservation de ses effets, & de son petit Etat, est un forfait exécrable. On ne peut lire sans frémir dans de Thou, & dans les autres Historiens contemporains, le détail des abominations que commit cette armée coupable, sous un Général qui devoit être encore plus méchant, puisqu'il paroît avoir autorisé ces excès affreux, ou du moins puisqu'il ne les a ni reprimés ni punis.

L. XXI. An. 1599

born. C'étoit le Prince Ernest de Bavière, qui occupoit alors ces deux siéges, en même temps que ceux de Cologne & de Liége. Le Duché de Cleves étoit au contraire un Etat séculier, dont le Duc presque imbécille se laissoit gouverner par ses Ministres. Comme ces deux Princes souffroient plus que personne de l'invasion des Espagnols, ils devoient en concevoir un plus vif ressentiment. Mais l'Electeur de Cologne, qui n'avoit cessé d'entretenir une liaison étroite avec l'Espagne au sujet des affaires de Flandre, étoit bien éloigné de vouloir recourir aux armes pour s'en venger. Au lieu d'unir ses forces avec celles de ses voisins, il proposoit seulement d'employer les voies de la douceur & de la négociation pour se faire rendre justice. Il n'y avoit donc que les Ministres de Cleves qui se plaignissent hautement, & qui véritablement irrités du tort que l'on faisoit à leur maître, ou excités par les Souverains du voisinage, voulussent former une Ligue de tous ceux qui étoit compromis dans cette affaire, & chasser les Espagnols des villes où ils s'étoient établis.

L'Electeur Palatin leur conseilloit de prendre ce parti. Comme sa maison n'avoit jamais cessé de favoriser les progrès de l'hérésie dans la Flandre, & d'y soutenir les rebelles, il craignoit que l'armée d'Espagne ne profitât de ses succès pour l'en faire repentir. Le Landgrave de Hesse & plusieurs des villes Impériales, situées sur les bords du Rhin, frappés des mêmes considérations, n'étoient pas moins inquiets. Le Duc de Cleves, l'Electeur Palatin, le Landgrave de Hesse, & un grand nombre de Comtes & d'autres grands Vassaux immédiats de l'Empire, du Cercle de Westphalie, s'unirent donc ensemble, & n'omirent rien pour intéresser à leur cause l'Empire entier, ou du moins les Cercles voisins, qui sembloient menacés de plus près. L'agitation des esprits fut violente. On résolut néanmoins de tenter la voie des négociations avant celles des armes, & l'on eut recours à l'Empereur. Ce Prince se rendit aux desirs des Princes offensés, & fit aussitôt publier un rescrit, où il commandoit à l'Amiral d'Aragon d'évacuer les villes qu'il avoit occupées, & de sortir des ter-

L. XXI.
An. 1599.

L. XXI. An. 1599

res de l'Empire. Ses Ministres firent en même temps les plus vives instances au Cardinal Archiduc, pour qu'il joignît ses ordres à ceux de l'Empereur. Mais ce Prince & le Général Espagnol, que la difficulté des conjonctures réduisoient à ce moyen unique de faire subsister l'armée, ne répondirent que par de vaines excuses, & laissèrent jouir leurs soldats des logements où ils les avoient établis.

Cette importante affaire avoit déja occasionné plusieurs assemblées des Princes offensés. Ils se réunirent enfin à Coblents, ville de l'Electorat de Trèves, située au confluent de la Moselle & du Rhin (6), pour y prendre une dernière résolution. Leurs Députés y firent les plaintes les plus amères de la conduite de l'armée d'Espagne. « La neutralité de l'Empire, di» soient-ils, a toujours été respectée » par les deux Puissances belligérantes. » L'Espagne se jouant aujourd'hui des

(6) L'assemblée des Princes de l'Empire se tint peu de temps à Coblents, & fut transférée presque aussitôt à Munster, où l'on prit les résolutions dont on voit ici le détail Elle termina ses séances à Hoxter, petite ville de Westphalie sur le Veser.

» Loix sacrées du droit public & de [redacted]
» la Justice, ose la violer & enva- L. XXI.
» hir, non, une ou deux villes à sa An. 1599.
» bienséance, mais des Provinces en-
» tières. Elle prétend suppléer à l'é-
» puisement de ses finances, en dé-
» vastant l'Allemagne. Ce n'est pas
» de l'Empereur que nous devons at-
» tendre de la protection; nous ve-
» nons d'éprouver dans cette occasion,
» comme dans mille autres aussi fâ-
» cheuses, les tristes inconvénients de
» l'hérédité de l'Empire dans la bran-
» che Allemande de la Maison d'Au-
» triche, par les avantages que la
» branche Espagnole de cette avide
» Maison, sait en tirer; mais si les
» voies de douceur sont inutiles,
» employons la force, & prenons les
» armes. Une petite portion de la
» basse Allemagne a bien pu secouer
» le joug de l'ennemi qui a osé nous
» offenser. L'Allemagne entière vien-
» dra à bout de le briser ».

La chaleur avec laquelle on s'exprima généralement dans l'assemblée, annonçoit le plus vif ressentiment. On ne s'en tint pas à l'exhaler par de vaines paroles. Chaque Etat se cottisant suivant son pouvoir, l'on convint

[redacted] bientôt des sommes d'argent & du
L. XXI. nombre de troupes que l'on fourni-
An. 1599. roit respectivement; & le Comte de la Lippe, l'un des plus puissants Princes de la Westphalie, & Lieutenant-Général des troupes du Cercle, fut nommé pour commander l'armée qu'on alloit former. Les résolutions de cette espèce de Diète sembloient promettre une grande vigueur dans l'exécution; mais quand elle se fut séparée, la vivacité de tous ces Princes se ralentit, & ce ne fut que très tard que leurs forces purent se réunir & entrer en campagne.

Cependant les envoyés de l'Electeur de Cologne & du Duc de Cleves étoient venus trouver à Bruxelles le Cardinal André d'Autriche au commencement de l'année 1599, & lui demander justice de l'invasion de l'armée Espagnole dans leurs Etats. Le Cardinal les accueillit avec bonté, les combla d'honneurs, & les renvoya avec les meilleures espérances. Mais quelque touché qu'il eût paru de leurs plaintes, il ne crut pas que les circonstances lui permissent d'y remédier, & il ne donna aucun ordre pour rappeller d'Allemagne les trou-

pes du Roi. L'Electeur de Cologne paroissoit toujours plus disposé qu'aucun des Princes voisins à ne pas rompre avec l'Espagne. Le Duc de Cleves, ou plutôt ses Ministres, ayant perdu tout espoir de satisfaction, joignirent ses armes à celles des Etats qui avoient formé l'assemblée de Coblents.

L. XXI. An. 1599.

L'embarras où se trouvoit alors le Gouverneur des Pays-Bas ne pouvoit être plus grand. Il n'avoit pu encore payer les garnisons mutinées d'Anvers & de Gand. Il s'étoit rendu à Anvers au commencement de Février afin d'y négocier les fonds nécessaires à cet effet, & de s'y procurer en même temps ceux dont il avoit besoin pour la solde de l'armée qu'il vouloit enfin retirer du territoire de l'Empire. Il parvint à satisfaire les mutins. Comme ceux qui se trouvoient dans le château de Gand avoient constamment refusé de recevoir dans la place, des soldats de différents corps qui avoient voulu se réunir à eux, il leur en laissa la garde; mais il punit les mutins d'Anvers, qui s'étant abandonnés aux plus grands excès, avoient insulté Augustin Mexia leur

Gouverneur, en le chassant de la
L. XXI. place; avoient admis parmi eux tous
les mutins qui s'étoient présentés du
An 1599 déhors, & avoient exigé à toute rigueur les arrérages de leur solde. Le Cardinal voulant donner un exemple, les bannit de la Flandre aussitôt qu'il les eut fait relever, & ne leur donna que quinze jours pour en sortir, sous peine de la vie. Mais ils n'en furent pas quittes pour cette punition. La plupart d'entr'eux furent volés & massacrés en route. La haine qu'on portoit à tous les soldats Espagnols, particulièrement aux mutins, & l'opinion des richesses qu'ils emportoient avec eux, suscitèrent la vengeance & la cupidité des peuples chez qui ils passoient, & il n'en échappa qu'un très petit nombre.

L'Archiduc, après avoir pourvu à la sureté d'Anvers, & s'être procuré dans cette ville une somme assez considérable, se rendit à Mastreicht. L'Amiral d'Aragon & les principaux Officiers de l'armée vinrent l'y joindre, & l'on y travailla à former le plan de la campagne prochaine. Mais comme le printemps ne faisoit que commencer, on ne prit aucune résolu-

tion. En attendant que la saison permît de faire la guerre, l'Archiduc, suivi de tous ceux qui s'étoient rassemblés auprès de lui, passa sur la fin de Mars de Mastreicht à Reés, où l'Amiral d'Aragon avoit jetté un pont sur le Rhin. Il s'y arrêta quelques jours, & descendit ensuite à Emerich, où il fit baisser le pont. L'armée étoit en bon état, & n'avoit éprouvé que fort peu de diminution dans les excellents quartiers qu'elle avoit pris. Elle montoit encore à dix-huit mille hommes de pied & deux mille trois cents (7) chevaux. Le temps étant venu de la mettre en campa-

L. XXI. An. 1599

(7) L'armée d'Espagne étoit alors beaucoup plus foible, si l'on en croit les Historiens Hollandois, qui n'en portent le nombre qu'à quinze mille hommes. Grotius assure que l'Amiral d'Aragon força les villes, d'où il en retira les différents corps, à leur donner des certificats de bonne conduite pendant le quartier d'hiver, & qu'il déduisit à ces troupes une partie de leur solde, en raison de la bonté des établissements qu'il leur avoit procurés. Si cette imputation est vraie, la sordide avarice du Général Espagnol, ou du Ministère d'Espagne partageant le honteux profit du soldat qui n'avoit rien dépensé chez des hôtes où il vivoit à discrétion, paroît le comble de l'iniquité & de la bassesse.

L. XXI. An. 1599

gne, l'Archiduc la rapprocha du Rhin vers Emerich ſur la fin d'Avril, & lui fit compter une partie de ſa ſolde.

On ſongea enfin à déterminer l'expédition à laquelle on l'employeroit. Les avis ſe trouvèrent partagés. Tous les Membres du Conſeil-de-Guerre convenoient qu'il falloit paſſer le Vahal & ſe porter autant qu'il ſeroit poſſible au cœur du pays ennemi; mais on étoit incertain ſur le choix de l'entrepriſe à laquelle on s'arrêteroit. L'Amiral d'Aragon vouloit qu'on attaquât le fort de Schenck. Il repréſentoit que c'étoit le meilleur poſte où l'on pût s'établir ſur le Rhin. & la clef la plus ſure pour ouvrir & fermer les paſſages les plus importants des environs. Il remarquoit qu'en faiſant entrer l'armée dans le Betaw, & en la couvrant auſſitôt d'un bon retranchement tiré d'un bras du Rhin à l'autre, on empêcheroit le ſecours par terre; & pour empêcher également que le fort ne pût être ſecouru par eau, il propoſoit d'armer des bâtiments, & ne doutoit pas qu'on ne parvînt d'autant plus aiſément à couper les ſecours, que les ennemis pour pénétrer dans le fort, ſeroient

obligés de remonter le fleuve.

L. XXI. An. 1599.

Malgré l'avis de l'Amiral, la plupart de ceux qui composoient le Conseil regardèrent cette expédition comme impossible. Avant d'entrer dans le Betaw, il eût fallu traverser le fleuve, & il étoit à présumer que les ennemis feroient les derniers efforts pour en empêcher le passage. D'ailleurs on ne pouvoit guère se flatter de réunir ce qui feroit nécessaire pour couper le secours par eau dans un grand fleuve où les forces des Provinces-unies étoient très supérieures à celles du Roi. Pour détourner encore davantage l'Archiduc de cette entreprise, on ne manqua pas de lui rappeller que le Duc de Parme n'avoit jamais osé attaquer le fort de Schenck, lors même qu'il étoit à peine en état de défense. Quelques-uns proposèrent d'assiéger en même remps Nimègue & le fort de Knotsembourg; mais il falloit toujours passer le Vahal pour investir le fort, & il sembloit pas facile de réussir dans une entreprise où le Duc de Parme avoit échoué. D'ailleurs le siège de Nimègue offroit de grandes difficultés. Cette ville étoit grande, bien fortifiée, & on devoit

L. XXI. An. 1599

s'attendre qu'elle feroit bien défendue. Enfin on ouvrit l'avis de pénétrer dans l'Isle de Bommel, en traversant la Meuse au-dessous de sa jonction avec le Vahal, & d'attaquer la ville qui donne son nom à cette Isle. Par là on se rendoit maître de l'Isle entière & du cours du fleuve. D'ailleurs Bommel touchant à la frontière, il paroissoit bien plus aisé d'en conserver la possession, & la conquête de cette ville pouvoit être fort avantageuse à Bois-le-Duc, qui en est proche, & qui étoit au pouvoir du Roi. L'Archiduc se décida donc à faire le siège de Bommel; & cette résolution ayant été tenue secrète, on feignit de marcher au fort de Schenck pour donner le change à l'ennemi.

Mais avant de raconter les suites de cette expédition, il convient de faire connoître l'Isle de Bommel. Le Rhin, après avoir traversé la Haute-Allemagne, entre dans les Pays-Bas. Son lit semblant trop étroit pour contenir les eaux que lui apportent un grand nombre de belles rivières, il s'y partage en deux bras, dont chacun est presqu'aussi large que le fleuve entier. Entre ces deux bras est renfer-

née l'ancienne Iſle des Bataves, qu'on appelle aujourd'hui par corruption le Betaw. Le bras droit conſerve le nom du fleuve pendant pluſieurs lieues. Il prend enſuite celui de Lecq, arroſe la Hollande, & après y avoir reçu diverſes autres rivières, il va ſe décharger dans la mer, diviſé en pluſieurs canaux, & ſous différents noms. Le bras gauche s'appelle le Vahal auſſitôt après ſa ſéparation. Ayant coulé aſſez loin ſous cette dénomination, il ſe réunit à la Meuſe; mais ces fleuves ſe ſont à peine joints, qu'ils ſe quittent pour ne ſe rejoindre qu'après avoir formé une iſle conſidérable qui reçoit le nom de Bommel de la ville principale qu'elle renferme. Roulant enſuite leurs eaux en Hollande, ils y reçoivent pluſieurs rivières, ſe répandent enſemble dans les vaſtes golfes dont cette Province eſt remplie, & portent pour ainſi dire de nouvelles mers à l'Océan, où ils ſe perdent par un grand nombre de larges embouchures. Le fort de Schenck, comme on l'a dit en parlant de la conſtruction de ce fort par Martin Schenck, qui lui donna ſon nom, eſt bâti ſur la pointe du Betaw. Il eſt ſi bien ſi-

L. XXI.
An. 1599.

L. XXI. An. 1599

tué & si régulièrement construit, qu'il est difficile de voir une meilleure forteresse. On rencontre Nimègue quatre lieues au-dessous, & le fort de Knotsembourg vis-à-vis de cette ville sur la rive droite du Vahal. En descendant plus bas au confluent de la Meuse & du Vahal, on trouve le fort de Voorn, & tout auprès, la pointe de l'isle de Bommel. La ville de ce nom est au milieu de l'isle au bord du Vahal. Bien défendue par la rivière du côté où elle baigne ses murs, elle a de très bonnes fortifications du côté de la terre.

Mais reprenons la suite des événements. L'Archiduc avant d'attaquer Bommel, ayant résolu de faire une fausse attaque sur le fort de Schenck, fit partir le Comte de Bergh avec sept mille hommes d'infanterie & mille chevaux. Bergh s'avança à peu près à une portée de canon du fort. L'Archiduc qui le suivit bientôt, passa sur l'autre bord du Rhin, & fit avancer l'Amiral si près de la place, qu'on la canonna des deux côtés du fleuve. Mais quelque nombreuse que fût l'artillerie Espagnole, elle ne fit qu'un vain éclat, & endommagea très peu

les fortifications. A la première nouvelle des mouvements de l'armée royale, le Prince Maurice avoit quitté ses quartiers, & ne sachant si les Royalistes avoient dessein de passer le Vahal & de pénétrer dans le Betaw pour investir le fort, il étoit venu camper à sa vue. Il fit travailler aussitôt un grand nombre de pionniers à construire des lignes au long du rivage que les Espagnols sembloient menacer pour en rendre l'abord difficile; & après y avoir fait entrer un corps de troupes en état de les défendre, il renforça la garnison du fort de huit cents Anglois. Il se porta lui-même dans le Betaw avec la plus grande partie de son armée, & mit le fort de Schenck en sureté. Cependant les Royalistes continuoient de le canonner. Quoique la garnison leur répondît du haut de ses boulevards par un feu aussi vif, la position du fort dans un terrein très enfoncé diminuoit beaucoup l'effet de leurs décharges. Maurice y suppléa par une grande plateforme qu'il fit élever en-dehors de son enceinte. Il y établit une batterie de gros canons, & elle eut tant de succès, qu'elle tua en très peu de

L. XXI.
An. 1599.

L. XXI. An. 1599 Mai.

jours près de quatre cents hommes dans le quartier de l'Amiral.

Pendant que les Espagnols amusoient l'ennemi par cette fausse attaque, ils travailloient ailleurs à faire réussir leur véritable dessein. Le Gouverneur des Pays-Bas détacha les régiments des Colonels Zapena, Stanlei & La Barlotte, & plusieurs compagnies de cavalerie, commandées par le Comte Henri de Bergh pour tenter plus bas le passage du Vahal, & pénétrer s'il étoit possible dans le Betaw. Comme il croyoit qu'il seroit plus facile de traverser le fleuve deux lieues au-dessous de Tiel, il avoit indiqué cet endroit aux Chefs de ce détachement. Ceux-ci ayant enlevé dans la Meuse trente bateaux, & les ayant fait transporter sur des charriots dans le lieu désigné, ils se mirent en chemin. Le succès dépendoit du secret; mais Maurice, dont la vigilance s'étendoit partout, avoit été instruit du projet, & ce Prince ayant fait descendre de Nimègue plusieurs barques armées, & ayant posté un gros corps de troupes sur le bord opposé à celui où les Royalistes comptoient mettre leurs bateaux à flot, se trouva bien préparé

préparé à les repousser. Les Espagnols qui se virent prévenus en furent déconcertés. Divisés ensuite sur le parti qu'ils avoient à prendre dans cette conjoncture, ils ne purent se concilier entr'eux. Zapena & Stanlei vouloient passer à quelque prix que ce fût. La Barlotte au contraire trouvoit cette entreprise téméraire, & s'y opposoit vivement. On jetta néanmoins quelques bateaux dans la rivière, & l'artillerie des Royalistes ayant coulé à fond trois de ceux des ennemis, on fit aussitôt embarquer tout ce qu'on put de meilleurs soldats qui tâchèrent de gagner l'autre bord; mais les Hollandois firent une si vigoureuse résistance, que les Espagnols ne purent débarquer. Les Royalistes prirent alors le parti de descendre la rivière le long de la rive gauche avec leurs bateaux & leurs munitions. Mais ils furent toujours cotoyés par les ennemis sur la rive droite.

L. XXI.
An. 1599

En supposant que le passage du Vahal fût impossible, l'Archiduc avoit ordonné qu'on attaquât à l'improviste le fort de Voorn; & dans le cas où on ne pourroit pas s'en emparer, de faire la plus grande diligence pour

L. XXI. An 1599

entrer dans l'isle de Bommel, & s'y assurer du passage le plus avantageux. Les ennemis qui s'étoient approchés, ayant ôté aux Royalistes l'espérance de prendre Voorn, ceux-ci se hâtèrent de quitter les bords du Vahal, & après avoir rechargé leurs bateaux sur les vaisseaux qui les avoient amenés, ils marchèrent rapidement vers l'isle de Bommel. Ayant gagné les bords de la Meuse auprès du village d'Empel, ils cachèrent si adroitement leur dessein, qu'ils traversèrent ce fleuve sans éprouver presqu'aucune résistanee. Tout aussitôt tombant sur le château de Hel, qui étoit le plus proche du rivage, ils le forcèrent de se rendre, & se procurèrent par cette conquête un passage assuré.

Cette petite expédition terminée, les Espagnols se retirèrent de l'isle, & en suivant toujours les instructions que l'Archiduc leur avoit données, ils attaquèrent le fort de Crevecœur, qui étoit situé dans le voisinage. Ce fort incommodoit beaucoup Bois-le-Duc, parce qu'il maitrisoit l'embouchure de la rivière qui traverse cette ville, & qui se jette dans la Meuse à un peu plus d'une lieue de distance de ses murs.

Le Gouverneur des Pays-Bas, qui avoit résolu d'en chasser les ennemis, avoit ordonné aux Chefs du détachement de l'investir aussitôt qu'ils se seroient procuré un passage dans l'isle de Bommel. Ils remplirent ses ordres, & l'en instruisirent. Sur-le-champ ce Prince décampa du fort de Schenck, & se rendit en quatre jours auprès de celui de Crevecœur. Cette forteresse, qui n'étoit pas assez bonne pour faire une longue défense, n'en fit aucune, & l'armée Espagnole eut à peine paru & fait approcher son canon, que la garnison rendit la place.

Pendant qu'on la forçoit de capituler, l'Archiduc étoit allé à Bois-le-Duc pour y former les magasins nécessaires à l'entreprise qu'il méditoit. La prise du fort de Crevecœur la rendoit plus facile, & l'Amiral entra au commencement de Mai dans l'isle de Bommel avec toute l'armée. Toutes les rivières de ces cantons sont bordées de digues qui défendent les campagnes contre les inondations. Le Général Espagnol partant des bords de la Meuse, conduisit ses troupes sur la droite en longeant la digue, & après avoir tourné du côté du Va-

L. XXI. An. 1599

hal, il s'arrêta dans le village d'Hervin que ce fleuve arrose. Il y avoit été prévenu par plusieurs bâtiments ennemis armés en guerre. Maurice, qui avoit prévu le projet de l'Archiduc, les avoit envoyés pour empêcher les Royalistes de passer la rivière. Les Espagnols qui ne s'attendoient pas à cet obstacle, s'efforcèrent d'éloigner ces bâtiments à coups de canon, & ne laissèrent pas de les endommager. Mais comme ils avoient une retraite assurée dans les anses que forme le fleuve, l'armée ne cessa point d'en être incommodée tant qu'elle resta à leur portée. Elle s'avança d'Hervin jusqu'auprès de Bommel qu'elle investit. Les quartiers des assiégeants ayant été distribués suivant que le permettoit le terrein, une partie s'établit sur la digue, & le reste dans la campagne qu'elle borde.

Les Espagnols n'avoient pas encore fini ces dispositions, que Maurice, qui avoit fait une diligence extrème, étoit arrivé avec la plus grande partie de son armée. Il se campa vis-à-vis de Bommel sur le bord opposé du Vahal, en renforça la garnison de mille hommes, & jetta avec la même

promptitude deux ponts sur le fleuve, l'un au-dessous, l'autre au-dessus de la place assiégée. Le premier n'étoit qu'un assemblage de petites barques pour l'usage de l'infanterie; mais le second, composé de grands pontons & destiné à la cavalerie, étoit assez large pour que deux charriots pussent y passer de front. Sur-le-champ il fit passer dans l'isle trois mille hommes de pied & quatre cents chevaux, qu'il chargea plus particulièrement de la défense de Bommel. Cette place étoit trop petite pour recevoir une aussi nombreuse garnison. Elle se logea en-dehors, & se couvrant aussitôt d'un bon retranchement bien flanqué de redoutes, défendu par un fossé & un chemin couvert (8), elle sembla changer ce petit endroit en une grande

L. XXI.
An. 1599

(8) Le retranchement dont le Prince Maurice fit entourer Bommel fournit le premier modèle de cette défense, qu'on a depuis appellée chemin-couvert. C'est cette heureuse invention de Maurice, à qui l'art de la guerre, trop malheureusement nécessaire, doit dans ces derniers temps une grande partie de sa perfection, qui fit échouer l'entreprise des Espagnols sur Bommel, malgré leur supériorité.

L. XXI. An. 1599

ville. Une telle activité dans le Général ennemi, rompit les mesures des assiégeants. Ils n'avoient pas encore perfectionné leurs retranchements que l'artillerie Hollandoise qu'on avoit établie sur le bord du Vahal, celle que portoient les barques armées, & le feu de la place les écrasèrent, & ils eurent beaucoup de peine à s'en garantir. Ils y réussirent cependant. Après avoir élevé de bons épaulements & placé du canon partout où ils en attendoient plus d'effet, ils commencèrent eux-mêmes à battre la place en ruine, ainsi que le camp retranché des ennemis. Ils leur causèrent tant de dommage, qu'ils les forcèrent de prendre de nouvelles précautions pour se mettre à l'abri (9).

Sur ces entrefaites l'armée des Etats

(9) On peut rapporter, après Grotius, l'effet singulier de deux coups de canon, dont le premier tiré des retranchements Hollandois sur le camp Espagnol, emporta la tête de deux frères, qui, s'étant reconnus par hasard après une longue absence, se tenoient étroitement embrassés; & le second, parti des batteries Espagnoles, fut tuer un mari & sa femme couchés ensemble dans l'armée du Prince Maurice.

L. XXI.

An. 1599.

forte de dix-huit mille hommes de pied & de trois mille chevaux, s'étoit réunie auprès de Bommel. Maurice, qui étoit peu inquiet de l'entreprise des Espagnols, la dispersa aussitôt dans les villes & les villages qui bordent le Vahal. En effet, la garnison de Bommel, sur laquelle il comptoit beaucoup, sembloit plutôt attaquer que se défendre, & elle harceloit jour & nuit les assiégeants. Cependant ceux-ci avoient avancé leurs tranchées, & n'ayant négligé aucun moyen de se couvrir, ils avoient pratiqué des zigzags & construit des redoutes avec des soins infinis. Les assiégés firent de leur côté les plus grands efforts, & tentèrent une sortie générale sur la fin de Mai. On crut, pour ainsi dire, qu'ils venoient livrer bataille & non pas combler les travaux ou nettoyer la tranchée. Les Italiens & les Wallons étoient campés sur la digue au-dessus de Bommel; les Espagnols dans une prairie qui tenoit à la plaine, les Allemands, les Francomtois & les Irlandois autour du reste de l'enceinte. Les défenseurs de Bommel ayant été renforcés par des troupes fraîches que Maurice leur

L. XXI. An. 1599

avoit envoyées, tombèrent à midi tous à la fois sur tous les quartiers. Secondés du feu de plus de trente bâtiments chargés d'artillerie, qu'on avoit fait avancer sur la rivière, & qui foudroyoient le quartier établi sur la digue ; ils commencèrent par l'assaillir avec trois mille fantassins & quatre cents maîtres. Quatre mille hommes de pied suivis du nombre de chevaux nécessaire, & partagés en deux corps, se jettèrent en même temps sur les deux autres quartiers. Mais l'armée royale étoit sur ses gardes. Leurs mouvements n'avoient pas été assez subits pour qu'on n'eût pas eu le temps de se préparer à les recevoir. On combattit de part & d'autre avec la plus grande résolution, & tandis que les assiégés tâchoient de pénétrer à quelque prix que ce fût dans les lignes des assiégeants, ceux-ci n'ometroient rien pour les repousser. Toutes les troupes s'y distinguèrent. La cavalerie ne se battit pas avec moins de bravoure que l'infanterie, & le feu de l'artillerie fut également vif des deux côtés. Néanmoins la résistance des Espagnols rebuta les Hollandois, qui, après avoir combattu pendant trois

heures, prirent le parti de se retirer. La perte fut à peu près égale de part & d'autre. Au reste, cette action fit encore plus d'éclat qu'elle ne fût meurtrière. Les assiégés revinrent à la charge la nuit suivante dans la persuasion qu'ils surprendroient les assiégeants, qui ne devoient pas s'attendre à une attaque si brusque & si prochaine. En effet, les Italiens & les Wallons sur lesquels ils se jettèrent avec impétuosité, n'y étoient point préparés. Un grand nombre de soldats de ces deux nations furent tués du premier choc; & d'Avalos, Mestre-de-Camp, y fut dangereusement blessé. Le succès de la garnison se soutint même pendant quelques temps; mais les assiégeants s'étant remis en ordre, se défendirent avec tant de bravoure, que les ennemis furent encore contraints d'abandonner leur attaque.

L. XXI. An. 1599

19 Mai.

Trois jours après cette sortie, la garnison qui, fière de son grand nombre, cherchoit sans cesse l'occasion de se signaler, résolut de faire un dernier effort, & choisit le temps de la nuit, afin de mieux surprendre les assiégeants. Le Seigneur de La Noue, fils du brave La Noue, ce Capitaine

L. XXI.
An. 1599

si estimé, dont on a parlé si souvent dans le cours de cette histoire, étoit passé avec beaucoup d'autres Officiers François Huguenots, au service des Provinces-unies. Ce Seigneur, digne fils de son pere par sa bravoure & sa capacité dans l'art militaire, fut chargé par Maurice de cette importante attaque. Le Général Hollandois lui ayant donné un corps de cinq mille hommes, composé par préférence de l'infanterie Françoise, & d'un détachement choisi d'infanterie Angloise, lui commanda de se porter principalement sur les travaux que les assiégeants faisoient sur la digue. La Noue s'avança avec la plus grande ardeur, & à la faveur d'une neige épaisse qui tomboit alors, il attaqua si vivement les Royalistes, qu'il les mit en désordre. Les Wallons furent les premiers qui se présentèrent à l'ennemi. Le Mestre-de-Camp d'Achicourt qui les commandoit, fit la plus belle défense; mais ayant été dangereusement blessé, & les ennemis redoublant de courage, il fut contraint de reculer. Le bruit de cette brusque attaque avoit déja fait prendre les armes aux troupes qui avoient leurs quartiers dans le voisinage. L'alarme s'étant

répandue dans toute l'armée, on se disposoit à combattre. Quelques compagnies d'infanterie Espagnole & Italienne arrivèrent les premières, & continrent la furie de l'ennemi. Elles furent bientôt renforcées par de nouvelles troupes, & l'on mit les tranchées à couvert. Enfin, les assiégés désespérant de pousser plus loin leur succès, & voyant paroître le jour, se retirèrent en bon ordre. Ils furent poursuivis par les Espagnols jusques sous le canon de la place, mais ils se battirent toujours avec intrépidité, & de part & d'autre la valeur fut héroïque.

L. XXI. An. 1599

Le siège avoit déja duré vingt jours, sans que les assiégeants eussent fait aucun progrès considérable, & il étoit aisé de voir qu'une ville défendue par une bonne garnison qui étoit rafraîchie continuellement par l'armée Hollandoise, ne pourroit être prise. Les Espagnols en l'attaquant, avoient voulu s'assurer d'une place forte sur le Vahal, qui les rendît maîtres de passer ce fleuve & de pénétrer en Hollande. Mais l'entreprise sur Bommel ne pouvant réussir, l'Archiduc songea à prendre un autre moyen de réaliser son

L. XXI. An. 1599

projet. On lui conseilla (10) de construire dans quelque autre canton de l'isle une forteresse capable de suppléer à la conquête de Bommel. Au confluent de la Meuse & du Vahal, dans l'endroit précisément où ces deux fleuves s'éloignant l'un de l'autre, commencent à former cette isle, on trouve une pointe, qui après s'être un peu élargie, vient aussitôt à se retrécir. L'isle s'étend ensuite considérablement, jusqu'à ce que les fleuves qui la circonscrivent & l'embrassent dans son contour, se soient rejoints. Ce fut sur la partie la plus étroite de cette langue de terre que l'on proposa au Cardinal de bâtir un grand fort, qui occupant tout l'intervalle que l'on trouve entre le Vahal & la Meuse, serviroit de frein à l'ennemi. On devoit de ce poste l'incommoder beaucoup plus qu'on n'auroit pu le faire du fort de

(10) Les Espagnols avoient perdu plus de deux mille hommes, quand ils se déterminèrent à abandonner l'attaque de Bommel. Ce fut Charles Coloma, brave Officier Espagnol, & non moins habile Ecrivain, à qui l'on doit une Histoire aussi judicieuse qu'exacte de ces évènements, qui suggera l'idée de construire le fort de Saint-André.

Schenck, & donner d'autant plus d'inquiétude aux Provinces confédérées, que le fort propoſé ſeroit ſitué plus près du centre de leur pays. L'Archiduc goûta beaucoup ce projet. Il le fit auſſitôt examiner dans ſon Conſeil, & il y fut extrémement applaudi. Il ſe porta enſuite lui-même ſur le lieu, ſuivi des principaux Officiers de ſon armée, & on s'y confirma dans la réſolution d'exécuter au plutôt le deſſein qu'on avoit pris. On leva donc ſur-le-champ le ſiège de Bommel, & Velaſco, Général de l'artillerie, fut chargé de la conſtruction du fort.

L. XXI.
An. 1599

Juin.

L'attaque de Bommel ayant été abandonnée, l'armée Eſpagnole ſe rendit au village d'Hervin, & ſans différer plus long-temps, elle ſe poſta dans l'endroit où l'on vouloit conſtruire la nouvelle forteresſe. Le Prince Maurice qui avoit pénétré le projet des ennemis, les ſuivit avec ſon armée, & après avoir remonté le Vahal, il s'établit vis-à-vis de l'armée royale, ſur le rivage oppoſé. Il mit auſſitôt ſon canon en batterie, fit tirer ſur elle, & s'efforçant de troubler par ſon feu les travaux que les ennemis alloient commencer, il ne ceſſa

L. XXI. An. 1599

plus de les foudroyer. Mais Velasco lui répondit par des décharges aussi vives. Son artillerie fut si bien servie, que Maurice fut obligé de se couvrir d'un épaulement surmonté d'une plate-forme très élevée & assez large pour contenir vingt bouches à feu. Velasco en fit autant, & le canon tirant de part & d'autre avec fureur & sans relâche, on ne put se mettre assez promptement à l'abri, pour qu'il ne fut pas très meurtrier. On perdit dans les deux armées plus de douze cents hommes tant tués que blessés par cette effroyable tempête.

Velasco parvint pourtant à se couvrir, & commença enfin avec la plus grande diligence à faire construire le nouveau fort. On le plaça dans l'espace le plus étroit de la pointe de l'isle. Ce fut un pentagone, formé de deux grands bastions du côté de la Meuse, de deux autres de la même force sur le Vahal, & d'un cinquième qui fut tourné vers la terre. On les joignit par de bonnes courtines, à qui les deux fleuves servirent de fossés. On n'en creusa que dans la partie où l'eau ne pouvoit environner la place, & on les fit aussi larges que profonds.

L. XXI. An. 1599.

Trois mille hommes de pied couvroient les travaux, que mille ſoldats ſecondés de deux mille pionniers pouſſèrent avec une vivacité extrème. Tout auprès de l'endroit où l'on travailloit à conſtruire ce nouveau fort, ſe trouve celui de Voorn, dont les ennemis étoient maîtres. Maurice prit le parti de venir camper ſous ſes murs, & après avoir fait traverſer le Vahal à la plus grande partie de ſon armée, il s'y établit dans la vue de gêner de plus près les opérations des Eſpagnols. Trois mille hommes de pied paſſèrent par ſes ordres de Voorn, ſur la pointe de l'iſle de Bommel, & s'étant emparés du village d'Hervorden, ils s'y retranchèrent. Ce poſte étoit très avantageux, & les Eſpagnols en furent prodigieuſement incommodés. Ces derniers tentèrent auſſitôt de chaſſer ces voiſins dangereux. On détacha, à cet effet, le Comte de Bergh à la tête d'un gros corps d'infanterie preſque toute Eſpagnole, qui les attaqua avec la plus grande bravoure. Mais comme ils étoient à l'abri de leurs retranchements, ils ſoutinrent l'aſſaut avec intrépidité. Les Royaliſtes furent contraints de ſe retirer, 4 Juillet.

après avoir perdu plus de trois cents
L. XXI. hommes, entre lesquels on comptoit
An. 1599 plusieurs Capitaines, & quelques autres personnes de distinction. Malgré ces obstacles, la construction du fort avançoit rapidement. L'infanterie Espagnole campée dans les environs, y faisoit la garde avec tant d'exactitude, que les ennemis ne purent jamais l'interrompre.

La cavalerie Espagnole qui n'avoit pu rester dans l'isle de Bommel à cause de la difficulté du terrein, & de la disette des fourrages, avoit passé la Meuse pour prendre des quartiers en Brabant, où on l'avoit dispersée autour de Megue, dans les villages les plus proches de l'armée royale. Un pont établi sur cette rivière, entretenoit sa communication avec l'infanterie, & la mettoit à portée d'en recevoir du secours. Pour la mettre encore mieux en sûreté, & la défendre des approches de l'ennemi, on avoit construit un fort sur la digue, par où il pouvoit venir l'attaquer. Mais quelques précautions qu'on eût prises, cette cavalerie restant toujours séparée du gros de l'armée, Maurice ne désespéra pas de tirer quelque avan-

tage de cette poſition. Il fit jetter à ce deſſein un pont ſur la Meuſe vis-à-vis de Voorn, & après avoir choiſi ſix mille fantaſſins qu'il mit aux ordres du Colonel Vere Anglois, & du Seigneur de La Noue, & quinze cents maîtres dont il donna le commandement au Comte Erneſt de Naſſau, il les tint prêts à marcher au moment qu'il le jugeroit à propos. Le fort qu'on conſtruiſoit ſur la digue pour protéger la cavalerie Eſpagnole, n'étoit pas encore achevé. Mais Ambroiſe Landriano qui la commandoit, étoit ſur ſes gardes. Il avoit des poſtes en avant, & lui-même ſe portoit en perſonne par-tout où il étoit néceſſaire. Ne ſe croyant pas aſſez à l'abri des entrepriſes du Général des Provinces-unies, ſous la protection du fort Durango, nom que ce fort avoit reçu d'un Major Eſpagnol qui étoit chargé de le faire conſtruire, il avoit garni de redoutes les digues aux environs deſquelles les quartiers de ſa cavalerie étoient diſperſés, & il n'avoit rien négligé pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre.

L. XXI.
An. 1599.

Néanmoins, le fort Durango étant ſa principale défenſe, Maurice n'a-

L. XXI. An. 1599. 13 Juillet.

bandonna pas le dessein de l'attaquer, avant que cet ouvrage eut reçu sa dernière perfection. Le Comte de Nassau, Vere & La Noue se mirent en marche au commencement de Juillet, & se portèrent d'abord contre le fort Durango, afin de se délivrer de cet obstacle qui pouvoit nuire à l'exécution de leur projet. Vere & La Noue ayant pris avec eux la plus grande partie de leur infanterie, & étant soutenus autant que le terrein pouvoit le permettre par la cavalerie du Comte Ernest, ils livrèrent un assaut terrible au fort. Les Anglois & les François y signalèrent leur courage à l'envi, animés par l'exemple de Vere & de La Noue leurs chefs. Etant montés en foule au long des échelles appuyées en grand nombre aux remparts du fort, ils jettèrent leurs piques & leurs mousquets, & n'attaquèrent plus que l'épée à la main couverts de leurs boucliers. Cinq cents hommes, partie Espagnols & partie Wallons, défendoient le fort avec une intrépidité héroïque. Ils suppléèrent par la vigueur de leurs coups à l'imperfection de ses défenses, & rendirent les efforts des ennemis inutiles.

Le combat se soutint long-temps ; mais l'Amiral d'Aragon averti par le bruit de l'attaque, étant venu au secours avec la plus grande partie de l'infanterie Espagnole, l'ardeur des assaillants ne tarda pas à se ralentir. Intimidés par son approche, ils cédèrent insensiblement, & prirent enfin le parti de se retirer, après avoir perdu trois cents hommes, & en avoir tué soixante & dix aux Royalistes. Vere & La Noue n'ayant pas réussi, le Comte de Nassau n'osa combattre la cavalerie Espagnole. D'ailleurs, Landriano s'étoit présenté de manière à lui faire espérer peu de succès.

Ce fut la dernière affaire qui se passa entre les deux armées (11). Le fort Durango ayant été entiérement achevé, & les quartiers de la cavalerie ennemie ayant été mis hors d'atteinte, Maurice ne tenta plus rien dans cette partie. Il ne pouvoit d'ailleurs, rien entreprendre dans l'isle de Bommel contre le nouveau fort. Il étoit presque fini, & Maurice auroit

(11) Il y eut encore une action assez vigoureuse, & aussi peu décisive, le 30 Juillet, suivant de Thou.

L. XXI. An. 1599

infailliblement échoué dans son entreprise. Le Cardinal Archiduc qui desiroit avec ardeur d'achever cet ouvrage avant son départ de Flandre, n'avoit cessé d'en presser les travaux, & s'y étoit souvent transporté en personne. Le Marquis de Burgaw, son frère, qu'on avoit déja vu servir en Flandre contre le Duc de Parme, s'étoit rendu depuis peu auprès de lui. Le fort se trouvant à-peu-près dans l'état où il devoit être, ces deux Princes en visitèrent ensemble les ouvrages, & y laissèrent les ordres qu'ils jugèrent convenables. On avoit marqué l'emplacement de l'Eglise au milieu de la place d'armes. Le Cardinal y mit la première pierre, & ce Prince qui avoit une dévotion particulière à Saint André dont il portoit le nom, le donna au fort ainsi qu'à l'Eglise. Cette cérémonie fut d'autant plus magnifique, qu'elle fut rélevée de tous les honneurs militaires en usage dans ces occasions. L'artillerie du fort fit un grand nombre de décharges, que les soldats accompagnèrent de toutes les démonstrations de la joie la plus vive. Les Espagnols regardoient cette forteresse, comme le boulevard du

parti du Roi dans ce canton, & comme devant lui procurer la conquête de la Hollande. Ses remparts dominoient l'un & l'autre fleuve dont ils étoient baignés. Chacun des cinq bastions étoit de la même grandeur, & de la forme la plus régulière. Les fossés qu'on avoit creusés étoient très profonds, & l'eau y entrant à la hauteur d'une pique & plus, ils réunissoient le Vahal & la Meuse, qui couloient alternativement l'un dans l'autre, suivant leur élévation. Ces fosses étoient couronnés dans toute leur étendue d'un chemin couvert, & défendus en avant par de fréquentes redoutes. On y tenoit douze barques bien armées, qui devoient croiser dans les deux rivières. Le fort de Saint-André étant ainsi en état de défense, les Provinces-unies ne tardèrent pas long-temps à s'appercevoir du dommage qu'il pouvoit leur causer, & afin de réprimer les entreprises des Espagnols, le Prince Maurice se hâta de construire sur le bord opposé du Vahal, une forteresse semblable. Quoiqu'elle ne fût ni si régulière ni si grande, elle l'étoit néanmoins assez pour fermer le passage aux Royalistes, &

arrêter leurs excursions dans cette
L. XXI. partie.

An. 1599 Mais il est temps de raconter ce que firent les Princes Allemands confédérés après l'assemblée de Coblents. Leurs préparatifs s'étoient ressentis de la lenteur qu'on reproche à la nation Allemande. Le Comte de la Lippe avoit éprouvé d'ailleurs toutes les difficultés inévitables quand il s'agit de réunir dans un même projet un grand nombre de volontés différentes, & il n'avoit pu rassembler que difficilement les contingents que les divers Etats ligués s'étoient engagés de fournir. Les Provinces-unies avoient tâché d'échauffer le zèle de tous ces Souverains. Pendant que l'armée royale étoit occupée au siège de Bommel, & ensuite à la construction du fort Saint-André, le Comte d'Hohenloé ne cessoit de les presser au nom des Provinces, pour qu'ils profitassent de la circonstance. Il leur représentoit la facilité qu'ils auroient, s'ils se hâtoient de réunir leurs troupes à l'armée de Maurice, non-seulement de chasser les Espagnols de l'Empire, mais encore de punir l'insolence de leur invasion par quelque conquête importante dans

leur propre pays. Le Comte de la Lippe joignoit ses instances à celles du Comte d'Hohenloé. Les Princes confédérés qui vouloient inquiéter, & même effrayer les Espagnols, avoient fait espérer aux Hollandois qu'ils se réuniroient bientôt à eux. L. XXI. An. 1599.

Mais l'Archiduc qui avoit senti la nécessité d'appaiser le ressentiment de ces Princes, n'avoit rien négligé pour y parvenir. Les troupes du Roi qui s'étoient établies dans la Westphalie, l'avoient évacuée dès le commencement de la campagne. 15 Mai. Emerich avoit été rémis entre les mains du Duc de Cleves, & on lui promit de lui rendre bientôt Reés, & toutes les autres places de sa domination, que les Espagnols occupoient encore. L'Electeur de Cologne continuant d'ailleurs d'interposer ses bons offices auprès des confédérés, ils avoient réfusé de joindre leurs troupes à celles des Provinces-unies, & s'étoient fixés à la résolution d'assurer seulement à l'avenir leur neutralité. Ils ne s'écartèrent point de ce plan. Sans se laisser séduire par les avantages qu'on leur faisoit espérer, & craignant plutôt que les Espagnols, loin de sortir des villes neutres

L. XXI. An. 1599

Août.

dont ils étoient encore les maîtres, ne songeassent à reprendre leurs quartiers d'hiver dans celles qu'ils avoient abandonnées, ils assemblèrent leurs troupes qui furent se camper sur les bords du Rhin auprès de Rhinberg. Cette armée (12) moins bonne que nombreuse, montoit suivant la commune opinion, à vingt-cinq mille hommes de pied, & à quatre mille maîtres, presque tous de nouvelles levées & peu aguerris. La capacité de son Général étoit médiocre, & il n'avoit sous lui, que des Officiers peu estimés. Sa première démarche fut d'autoriser les habitants de Vesel à défen-

(12) Cette armée composée des troupes de Brunswick, de Hesse & de Brandebourg-Onolsbach, étoit à peine forte de douze mille hommes de pied, & de deux mille de cavalerie, suivant Grotius. L'Electeur Palatin, & les Electeurs de Mayence & de Trèves n'y avoient point envoyé leur contingent. L'Electeur de Cologne au contraire favorisoit les Espagnols, qui firent même des recrues, & se procurèrent des munitions de guerre & de bouche dans la capitale de son Electorat. Le reste des Provinces voisines qui craignoient les succès des Espagnols & leur vengeance, n'osèrent renforcer les troupes qui prenoient leur défense.

dre

dre de nouveau l'exercice de la Religion Catholique dans l'enceinte de leurs murs. On vit bien alors qu'ils ne l'avoient permis que de mauvaise foi. Enhardis par la proximité de l'armée des Princes ligués, & par l'éloignement de celle d'Espagne, ils proscrivirent sur-le-champ le culte de cette Religion. Le Nonce résident à Cologne, étoit encore à Vesel, où il étoit venu dans l'espérance d'y étendre l'empire de la Foi Catholique. Dès qu'il fut instruit du parti que cette ville avoit pris, il en sortit aussitôt avec tous les Prêtres séculiers & réguliers qu'il y avoit conduits; mais ils ne se retirèrent pas sans avoir été insultés par la populace, & ce fut sur-tout contre certains Religieux, qu'elle avoit le plus en aversion, qu'elle se porta à de plus grands excès.

L. XXI. An. 1599

Le culte Protestant ayant été rétabli dans Vesel comme auparavant, l'armée des Princes alla investir Rhinberg. Ils prétendoient que cette ville étant de la dépendance de l'Empire, elle devoit jouir de la neutralité, & que les deux Puissances belligérantes s'en étoient tour-à-tour injustement

L. XXI.

An. 1599

emparées. Il y avoit très peu de temps que Rhinberg étoit rentrée au pouvoir de l'Espagne, & on n'y avoit laissé en garnison qu'un corps d'infanterie Allemande, & quelques compagnies de Wallons. Cette garnison étoit alors mutinée. Ces étranges révoltes étoient devenues si ordinaires aux troupes du Roi, qu'on en voyoit, pour ainsi dire, éclater de nouvelles chaque jour dans quelque canton de la Flandre. Les mutins de Rhinberg avoient chassé leur Gouverneur, & n'étoient plus qu'aux ordres de leur Elu & des Officiers qu'ils s'étoient donnés. Cette circonstance parut favorable pour faire le siège de cette ville; mais auparavant les Comtes de la Lippe & d'Hohenloé essayèrent de gagner les mutins par des offres brillantes, & en leur représentant que nés Allemands & Wallons, leur naissance devoit les attacher aux intérêts de leur nation. Mais loin d'accepter les propositions qu'on leur fit, ils se préparèrent à la plus vigoureuse défense, & montrèrent que s'ils avoient secoué le joug de l'obéissance, ils ne s'étoient pas soustraits aux loix de la fidélité. Le Comte de la Lippe ayant

donc entrepris le siège de Rhinberg, la résistance de la garnison fut si vive & si courageuse, qu'il fut contraint de l'abandonner honteusement. Néanmoins, pour tenir en respect cette ville, dont il se proposoit de recommencer le siège, il fit construire sur l'autre bord du Rhin un fort assez considérable, & y laissa une garnison nombreuse.

L. XXI.
An. 1599

L'armée Allemande n'ayant pu réussir à Rhinberg, se porta sur Reés, grande ville située sur la droite du Rhin. C'étoit presque la seule place que les Espagnols n'eussent pas restituée au Duc de Cleves, & ils promettoient de la rendre incessamment. Malgré leurs promesses, les confédérés qui ne s'y fioient pas, ou qui vouloient peut-être se signaler par quelque exploit, résolurent de faire le siège de Reés. Les Provinces-unies qui tâchoient toujours de les animer & d'exciter leur zèle, avoient envoyé au Comte d'Hohenloé un corps assez considérable d'infanterie & de cavalerie, pour l'employer à leur service. Encouragé par l'arrivée de ce renfort, le Comte de la Lippe s'approcha de Reés sur la fin d'Août, & l'investit. Ramire de

L. XXI. An. 1599

Guzman Espagnol, y commandoit un peu plus de huit cents hommes, Espagnols, Allemands & Wallons. Une partie de cette garnison étoit chargée de défendre une forte redoute qu'on avoit construite vis-à-vis de la ville sur l'autre bord du fleuve. Guzman voyant que son monde ne pouvoit pas suffire pour soutenir la double attaque des ennemis, & à la redoute & à la place, en avertit l'Amiral d'Aragon, & lui demanda du renfort. Il lui étoit d'autant plns nécessaire, que les confédérés n'avoient pas tardé à commencer le siège, & qu'ils s'étoient couverts de bons retranchements. Le Comte de la Lippe avoit pris son quartier au dessus de la ville, & le Comte d'Hohenloé au dessous. Ce dernier, vieux Capitaine & fort expérimenté, sur-tout dans la pratique des sièges, craignant que la place assiégée ne reçût du secours par le moyen du fort, dont les Espagnols étoient en possession de l'autre côté du Rhin, conseilloit de faire passer la rivière à une partie de l'armée, & d'attaquer cet ouvrage. Mais soit défaut de lumières, soit jalousie de la part des autres Généraux, ils refusè-

rent de suivre son conseil, & s'en tinrent à pousser leurs tranchées, & à faire jouer leurs batteries. L.XXI. An. 1599

On avoit commencé par établir plusieurs pièces de canon sur la digue qui longe le Rhin, & défend Reés & les campagnes voisines contre les inondations de ce fleuve. Comme la digue domine la ville, cette artillerie toute éloignée qu'elle étoit, lui causoit beaucoup de dommage. Les deux Comtes établirent ensuite beaucoup plus près d'autres batteries composées d'un grand nombre de pièces de très gros calibre. L'attaque dont le Comte d'Hohenloé s'étoit chargé, faisoit des progrès rapides. Il battoit en ruine la pointe d'un bastion revêtu, & il espéroit de pouvoir y livrer bientôt l'assaut. Cependant la garnison retardoit ses opérations par tous les moyens possibles, & ne cessoit de le harceler par de fréquentes sorties; mais Guzman n'étoit pas assez en forces pour faire une longue défense, & il pressoit l'Amiral de lui envoyer du secours. On dépêcha aussitôt sept cents fantassins choisis entre les Espagnols, les Francomtois & les Wallons. S'étant approchés au milieu de la nuit des

L. XXI. An. 1599

bords du Rhin auprès de la redoute, ils y passèrent le fleuve, & entrèrent sans obstacle dans la ville.

Ce renfort encouragea beaucoup les assiégés. Ils firent aussitôt une vigoureuse sortie sur le quartier du Comte de la Lippe, dont l'attaque étoit la plus molle. La moitié de la garnison s'étant partagée en trois corps d'égale force, ils tombèrent sur les assiégeants avec tant de résolution & de bravoure, qu'ils les forcèrent de reculer, & les mirent en désordre. La foiblesse de leur résistance animant de plus en plus la garnison, elle redoubla de courage, & les chassa de la plus grande partie des tranchées. Elle parvint même jusqu'aux batteries, encloua plusieurs canons, brisa les affuts de quelques autres, & forcée enfin par la supériorité du nombre de faire retraite, elle conduisit en triomphe dans la place une pièce de canon de moyen calibre qui servit de trophée à ses succès. Les assiégeants perdirent en cette occasion environ deux cents hommes, & les assiégés un très petit nombre. Mais cet échec eut des suites bien plus funestes pour les ennemis,

11 Sept.

Il accrut la mésintelligence qui régnoit déja parmi les Généraux Allemands. Ils se plaignirent amèrement les uns des autres, & tous se rejettèrent principalement sur le Comte de la Lippe. Ils imputoient leur malheur à son peu de capacité. Enfin le trouble & l'épouvante s'emparèrent tellement de tous les esprits, que les soldats méprisant les loix de la discipline, & se refusant à toute espèce de subordination, on fut contraint deux jours après de lever le siège (13).

L. XXI.
An. 1599

(13) Ce siège qui fut fait avec la plus grande négligence, ne pouvoit réussir. L'armée Allemande vivoit dans la licence, ne ménageoit guère davantage les peuples qu'elle étoit venue défendre, que les Espagnols ne l'avoient fait pendant l'hiver, & s'embarrassoit peu du succès. La garnison de Reés la méprisoit, invitoit les Allemands à boire, & enivra plus d'une fois ceux d'entr'eux qui ne craignirent pas d'accepter ses offres. Le Comte de la Lippe étoit d'ailleurs un mauvais Général, incapable, dit de Thou, de conduire lui-même son armée, ou de suivre les conseils d'Officiers plus expérimentés. Les Comtes d'Hohenloé & de Solms que les États-Généraux avoient envoyés aux Princes qui avoient pris les armes, & qui commandoient sous lui, mettoient le comble au désordre par leurs dissensions. On ne devoit

L. XXI. An. 1599

La retraite des assiégeants fut encore plus honteuse que le parti qu'on venoit de prendre. L'armée se retira dans le plus grand désordre. Les soldats effrayés s'empressant à l'envi de s'éloigner de Reés, laissèrent dans les divers quartiers de l'attaque une grande partie du bagage. Ils perdirent bientôt le reste. La crainte de ne pouvoir pas échapper assez tôt, leur fit même abandonner dans les campagnes une quantité considérable de charriots qui le portoient, & laisser sur la rivière plusieurs bateaux chargés de munitions de bouche qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Il profita de son avantage, poursuivit les Allemands, massacra les traineurs, mit en déroute ceux qui purent échapper à ses coups, & jetta l'armée entière dans une confusion affreuse. Elle se rendit cependant à Emerich; mais la garnison de Reés continuant de la harceler, & la division augmentant chaque jour entre les chefs divers

attendre de cette levée de bouclier que des entreprises mal concertées, plus mal exécutées, du deshonneur, & des pertes sans le plus léger avantage.

des troupes confédérées, elles se débandèrent, & bientôt la désertion fut générale. Envain les Etats-Généraux envoyèrent Guillaume de Nassau, Gouverneur de Frise, homme sage, bon Capitaine, & le plus proche parent du Prince Maurice, pour y rappeller la bonne intelligence, & y rétablir la discipline, s'il étoit possible. Son habileté y échoua ; & comme l'automne avançoit beaucoup, & que l'abondance des pluyes ne permettoit plus de camper, l'armée des confédérés se dissipa entiérement sur la fin de Novembre. Pour surcroît d'infortune, une bonne partie des troupes qui la composoient, n'ayant pas été payée, elle se mutina, & fit en se retirant les plus grands ravages par-tout où elle passoit. Il fallut pour remédier à cette malheureuse contagion qui se répandit rapidement de tous côtés, que l'Empereur publiât un rescrit, & qu'on employât la force pour le faire respecter.

L. XXI. An. 1599

Malgré leurs succès, les Espagnols remplirent leurs promesses, & rendirent au Duc de Cleves Reés & toutes les places de sa domination qu'on

L. XXI. An. 1599

n'avoit pas encore évacuées (14). Telle fut l'issue des mouvements des Etats confédérés. C'est le sort ordinaire des ligues qui sous un éclat imposant, cachent beaucoup de foiblesse. La diversité des intérêts des différents chefs empêche le concert qui devroit régner entr'eux. Chacun tâche de parvenir à son but particulier, & abandonne ensuite l'intérêt commun (15).

Pendant que ces événements occupoient la scène en Flandre, l'Archiduc Albert & l'Infante Isabelle qui étoient demeurés quelques mois au-

(14) Les Espagnols firent quelque chose de plus. Ils promirent de dédommager les Etats, qui avoient souffert de leur invasion. L'Empereur nomma les Comtes d'Isembourg & de Manderscheid pour estimer les pertes qu'ils avoient causées ; mais ce ne fut qu'un leurre pour appaiser l'Empire. Il ne paroît pas que les Souverains lesés aient jamais reçu de satisfaction effective.

(15) Pendant que les Espagnols échouoient devant Bommel, & que les Allemands se déshonoroient devant Reés, le Comte Guillaume de Nassau, Gouverneur de Frise, reprit Dotekom, la seule place de la domination des Provinces-Unies, que l'Amiral eût prise l'année précédente.

près du Roi depuis leur mariage (16), étoient en route pour venir prendre possession de leurs Etats. Ils s'étoient embarqués à Barcelone au commencement de Juin sur une flotte composée de vingt-quatre galères, que commandoit le Prince Doria, & ils étoient heureusement arrivés en peu de jours à Genes, d'où ils s'étoient rendus à Milan. Ils s'étoient arrêtés pendant le cours du mois de Juillet dans cette ville, où le Cardinal de Diechstristein, Légat du Pape, les avoit complimentés de la part de Sa Sainteté. Après avoir traversé la Savoie, la Franche-Comté, & la Lorraine, ils étoient enfin entrés en Flandre les premiers jours de Septembre. L'Archiduc André étoit allé au devant d'eux à la Halle, petite ville éloignée de trois heures de chemin de Bruxelles, & après les avoir informés de l'état de leurs affaires, ce Prince étoit aussitôt parti pour l'Allemagne où le Marquis de Burgaw son frère l'avoit

L. XXI.
An. 1599.

(16) Cette cérémonie s'étoit faite à Valence, le 18 Avril.

L. XXI. An. 1599

précédé de quelques jours (17). Cependant on avoit fait à Bruxelles les préparatifs de l'entrée des nouveaux Souverains des Pays-Bas. On n'avoit rien épargné pour la rendre magnifique, & le nombre des étrangers qui étoient accourus pour voir cette cérémonie, étoit prodigieux. Elle se fit le 6 Septembre. Elle fut très brillante. La noblesse la plus distinguée composoit la Cour des nouveaux Souverains. La ville de Bruxelles s'empressa de leur témoigner son zèle & son attachement par de superbes arcs de triomphe, & par toutes les démonstrations de la satisfaction publique.

Aussi-tôt après cette cérémonie, Albert prit en main les rênes du gouvernement. Quoique la souveraineté vînt du chef de l'Infante, cette

(17) Ce Prince ne s'en retourna pas directement en Allemagne. Il voulut auparavant voir la France; & il vint trouver le Roi à Orléans, où il s'étoit rendu à l'occasion du Grand-Jubilé de l'année 1600. Il partit, très mécontent de Mendoza, à qui il attribuoit le mauvais succès de la dernière campagne. Mendoza se vengea en recriminant.

Princesse crut convenable de laisser l'administration de ses Etats au Prince son mari. Son premier soin fut de faire dresser la formule du serment qu'il devoit prêter, & de ceux qu'il avoit droit d'exiger de ses sujets. Cette rédaction ne souffrit pas peu de difficultés à cause des soupçons qu'enfante toujours dans l'esprit des peuples la crainte de laisser donner atteinte à leurs privilèges. Mais les nuages s'étant bientôt dissipés, & la formule des deux serments ayant été réglée à l'amiable, les Archiducs (ils se faisoient appeller ainsi), se rendirent sur la fin de Novembre à Louvain, première ville du Brabant. Comme ce Duché étoit le premier & le principal des Etats réunis sous leur domination, la solemnité de la prestation du serment s'y fit à la satisfaction mutuelle. L'Archiduc & l'Archiduchesse le prêtèrent successivement dans les villes les plus voisines, & celle d'Anvers sur-tout les reçut avec une pompe dont on ne se rappelle aucun exemple. Ils parcoururent également les autres Provinces où ils jugèrent à propos de se montrer. Enfin après avoir été ac-

L. XXI.

An. 1599

L. XXI.
An. 1599

cueillis par-tout avec les honneurs qui leur étoient dus, & après avoir donné à leurs peuples toutes les marques de bonté & de tendresse qui pouvoient les flatter, ils revinrent à Bruxelles où ils avoient fixé leur résidence (18).

(18) L'étiquette qu'Albert introduisit dans sa Cour déplut beaucoup aux Flamands. Il se fit servir à genoux; prit l'habillement Espagnol, & sembla vouloir adopter exclusivement les mœurs & les coutumes de cette nation. On regarda comme un évènement de très mauvais augure à son administration, de ce qu'on apperçut deux villages embrasés par un parti Hollandois, pendant que ce Prince & l'Infante prêtoient à Louvain les serments accoutumés hors de la ville.





LIVRE XXII.

SOMMAIRE.

NOUVELLE mutinerie des troupes Espagnoles. Surprise de Vachtendonck. Prise des forts de Crevecœur & de Saint-André. Assemblée des Etats-Généraux à Bruxelles. L'Empereur envoie des Ambassadeurs en Flandre. Ils négocient un accommodement avec les Provinces-Unies. Propositions de paix entre l'Espagne & l'Angleterre. Le Prince Maurice entre en Flandre, & investit Nieuport. L'armée des Archiducs marche au secours de cette place. Discours de l'Archiduchesse à son armée. Ses premiers succès. Zapena détourne l'Archiduc de livrer bataille. Avis contraire de La Barlotte. Le hasard décide ce Prince. Maurice se prépare à combattre. Son discours à ses troupes. Ses dispositions. Ses avantages. Bataille de Nieuport. Maurice remporte la victoire. Perte des deux côtés. L'Archiduc se retire à Gand. Maurice retourne en Hollande par mer. Rup- 1600.

1601. *ture des Conférences de Berg-op-zoom. Siège de Rhinberg par le Prince Maurice. Prise de Rhinberg. Siège d'Ostende. Description de cette place. Premiers travaux du Siège. Le Colonel Vere, Anglois, entre dans Ostende avec trois mille hommes. On construit une digue à l'attaque de Saint-Albert. On en construit une seconde à l'attaque de Bredené. Le Prince Maurice échoue devant Bois-le-Duc. On se dispose à donner l'assaut à Ostende. Les assiégeants sont repoussés.*
1602. *Le siège continue pendant l'hiver. Mort d'Elisabeth. Sa politique sur-tout à l'égard de ses voisins. Son portrait.*

L. XXII. An. 1600. L'ARRIVÉE des Archiducs avoit causé la plus grande joie aux Provinces Catholiques, & l'on y donnoit par-tout des marques d'un contentement universel. Au contraire les Provinces rébelles qui n'avoient jamais eu tant de confiance dans leurs forces & dans le secours de leurs alliés, persistoient avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant dans le parti qu'elles avoient pris, & se préparoient à pousser vivement la guerre. On étoit déja entré dans l'année 1600.

Elle fut malheureuse pour les nouveaux Souverains. A peine eurent-ils pris possession de leurs Etats, que divers corps de leurs troupes se mutinèrent. C'étoient des Espagnols qui avoient donné ce fatal exemple à la fin de la campagne, en rentrant dans leurs quartiers d'hiver. Quelques-uns d'entreux s'étant réunis, ils s'emparèrent de la petite ville d'Hamont dépendante de l'Evêché de Liége. Ils s'y retranchèrent, & bientôt de nouvelles troupes étant venues se joindre à eux, ils y formèrent un corps de deux mille hommes d'infanterie & de huit cents chevaux. Les garnisons des forts de Crevecœur & de Saint-André, les imitèrent, & sur-le-champ on apperçut les mêmes dispositions dans le reste de l'armée qu'on ne payoit point, & que malheureusement une longue habitude de semblables excès n'avoit que trop disposée à s'y livrer de nouveau. Il fallut toute la vigilance des Chefs pour la contenir, & on fut sur le point d'y éprouver une mutinerie générale. L'on s'occupa cependant de satisfaire les Espagnols. On commença par leur assigner Dieſt en Brabant pour leur

L. XXII.
An. 1600

séjour, & après leur avoir donné les deniers qu'on put alors recouvrer, on prit des arrangements avec eux pour ce qui leur restoit encore dû. Ce désordre ne fut pas poussé plus loin de leur part ; mais ils n'étoient pas plutôt sortis d'Hamont, qu'un corps d'Italiens de seize cents hommes d'infanterie & de mille chevaux, vint se saisir de cette ville, & les y remplacer. On employa les mêmes moyens pour appaiser cette nouvelle mutinerie, & ces derniers qui furent envoyés à Werth, petite ville du Brabant, obtinrent le même traitement que les Espagnols.

L. XXII. An. 1600

Ces révoltes affoiblissant beaucoup les forces des Archiducs, leurs ennemis en profitèrent. Le froid étoit alors si rigoureux en Flandre, que toutes les eaux stagnantes, & même presque toutes les rivières étoient gelées. La circonstance parut favorable au Prince Maurice pour surprendre Vachtendonck, une des meilleures places de la Gueldres, & forte surtout par sa situation au milieu d'un marais fangeux, qui l'environnant presque de toutes parts, en rend les approches très difficiles. Maurice ayant rassem-

blé avec le plus grand fècret les garnifons voifines, leur ordonna d'en tenter l'attaque à l'improvifte. La gelée leur ayant permis de traverfer aifément le marais & le foffé, ces troupes ne trouvèrent aucun obftacle à appliquer leurs échelles aux remparts. La garnifon dormoit, & les affaillants s'étant rendus maîtres de l'enceinte avant d'avoir été découverts, forcèrent bientôt la ville de fe foumettre, ainfi que le château qui ne fit qu'une très foible réfiftance (1).

L. XXII.
An. 1600

Janvier.

Le degel fut à peine furvenu, que le Prince Maurice attaqua les Efpagnols à force ouverte, & affiégea le fort de Crevecoeur. L'ayant ferré de près, il réduifit en peu de jours la garnifon mutinée qui le défendoit, à fe remettre en fon pouvoir. Sur-le-

24 Mars.

(1) Cette place étoit très mal gardée. Sa garnifon n'étoit que de quatre-vingts hommes; & celle du château de trente. Les foldats faifoient d'ailleurs fi mal leur devoir, que le corps-de-garde entendant du bruit, crut que c'étoit un renfort qui arrivoit, & ne fe mit point en défenfe. La cavalerie, qui faifoit partie de ces troupes, étoit allée exiger des contributions fur le territoire de Cologne.

L. XXII. An. 1600 26 Mars.

champ il marcha au grand fort de Saint-André. Comme c'étoit sur-tout de Bois-le-Duc qu'on pouvoit y amener du secours, il résolut d'abord d'en inonder les environs, & de fortifier tous les postes du voisinage, qui étoient assez élevés pour que l'inondation ne pût y parvenir. En effet, la digue de la Meuse ayant été coupée, les campagnes qui s'étendent vers le Bois-le-Duc furent bientôt inondées, & l'eau monta du côté du fort à une hauteur si considérable, qu'elle empêcha la garnison de faire aucune sortie. Maurice ayant ensuite garni de redoutes tous les endroits où il les crut nécessaires, commença le siège du fort Saint-André, & le pressa vivement. La garnison qui y étoit renfermée au nombre de quinze cents hommes de pied, partie Allemands, partie Wallons, étoit mutinée; & comme elle avoit chassé le Gouverneur & les Officiers, elle n'avoit pas d'autre Commandant que l'Elu & les Chefs qu'elle leur avoit substitués. Elle parut d'abord d'autant plus disposée à faire une vigoureuse défense, qu'elle étoit instruite que Velasco, Général de l'artillerie, se préparoit à

venir la ſecourir avec un puiſſant corps de troupes. Mais celui-ci qui trouva tous les chemins fermés, n'ayant pu lui donner aucun ſecours, ſa réſiſtance s'étoit affoiblie. Cependant Maurice faiſoit chaque jour de nouveaux progrès. Mais jugeant qu'il lui ſeroit plus facile de gagner par l'intérêt les mutins renfermés dans la place, que d'en triompher par la force, il leur fit offrir les cinquante mille écus qui leur étoient dûs, s'ils vouloient lui remettre le fort. Cette propoſition réuſſit. Les mutins la reçurent d'abord aſſez mal; mais ayant bientôt perdu toute honte, & craignant peu de ſe couvrir d'une éternelle infamie, ils conclurent leur marché à cette condition (2). Pour

L. XXII. An. 1600

8 Mai.

(2) La poſition où ſe trouvoit la garniſon du fort de Saint-André, excuſe ſa faute. On n'avoit pas eu le temps de conſtruire dans cette fortereſſe tout ce qui étoit néceſſaire pour défendre le ſoldat des injures du temps; & l'on voit dans de Thou qu'il manquoit d'ailleurs de toute eſpèce de munitions. Des troupes mutinées parce qu'on leur retient leur ſolde de pluſieurs années, à qui un ennemi puiſſant qui va les réduire par la force, offre de les dédommager, & qui ſont ſans eſpoir d'être ſecourues, éprouvent une tentation bien délicate, & il n'eſt point étonnant qu'elles y aient ſuccombé.

L. XXII. An. 1600

mettre le comble à leurs coupables procédés, ils finirent par s'engager au service de l'ennemi.

Ces pertes consternèrent les Archiducs. Celle du fort Saint André qu'on venoit de construire à si grands frais, & qui pouvoit devenir si utile à leur cause, leur fut très sensible. Le Prince Maurice faisoit d'ailleurs les plus grands préparatifs pour continuer la campagne avec des forces redoutables, tandis que privés pour ainsi dire, de toute espérance de satisfaire les mutins, ils craignoient eux-mêmes chaque jour de voir le désordre gagner le reste de l'armée. Cette situation critique dans les premiers moments de leur domination, les affectoit beaucoup, & sembloit en quelque sorte leur en annoncer la ruine. Les Etats-Généraux des Provinces soumises se trouvoient alors assemblés à Bruxelles. Ils avoient été convoqués à l'arrivée des Archiducs, afin qu'on pût y convenir des moyens les plus salutaires pour remédier aux maux de la Flandre. Il étoit sur-tout important de faire cesser les mutineries qui affligeoient ce pays, & de prévenir celles dont on sembloit encore

menacé. Pour en détruire la funeste cause, il eût fallu payer les troupes. Les Archiducs l'exposèrent aux Etats, & demandèrent avec les plus vives instances, qu'on leur accordât pour cet objet quelques subventions extraordinaires. Les Députés répondirent à leurs demandes en convenant de la grandeur du désordre, & en les assurant des bonnes dispositions dans lesquelles ils étoient d'engager leurs Provinces à entrer dans les vues de leurs maîtres; mais en même temps, ils laissèrent clairement entrevoir que la nation préféreroit toujours un accommodement raisonnable avec les Provinces rébelles, s'il étoit possible de le conclure, à la continuation de la guerre.

L. XXII. An. 1600.

On conçut alors quelques espérances de la voir finir. Il y avoit à Bruxelles des Ambassadeurs Impériaux dont Salentin, Comte d'Isembourg, étoit le chef. L'Empereur les avoit envoyés dans les Pays-Bas au sujet des entreprises qui avoient troublé l'année précédente la neutralité de la basse Allemagne, pour y faire rétablir à quelque prix que ce fût les choses dans leur premier état. Leurs instruc-

L. XXII. An. 1600

tions prescrivoient en particulier de faire restituer Rhinberg à l'Electeur de Cologne, le fort de Schenck construit depuis long-temps par les Hollandois au Duc de Cleves, ainsi qu'Emerich, dont ils venoient de s'emparer sous différents prétextes, depuis que les Espagnols lui avoient rendu cette ville. Ils étoient encore chargés de complimenter les Archiducs sur leur avénement au Trône, & de renouer, s'il y avoit lieu, quelque négociation entre ces Princes & les Provinces-unies.

Après avoir rempli leur commission auprès des Archiducs, les Ambassadeurs de l'Empire passèrent en Hollande pour y conférer avec les députés des Etats-Généraux. Les Etats leur témoignèrent le plus grand respect pour le Chef de l'Empire, & rejettèrent sans ménagement sur les Espagnols les désordres survenus dans les pays neutres. Quant au fort de Schenck, ils s'efforcèrent de faire approuver aux Ambassadeurs les raisons qui les avoient engagés à le construire. Les Ministres Impériaux leur ayant assuré que dans le cas où les Provinces-unies rendroient Emerich au Duc de

Cleves,

Cleves, les Archiducs remettroient Rhinberg entre les mains de l'Electeur de Cologne, les Etats consentirent à la restitution de cette place, & l'effectuèrent peu de temps après. La proposition d'un accommodement rencontra plus de difficultés. Les Etats y montrèrent la plus grande opposition. Protestant qu'ils ne pourroient jamais se fier à l'Espagne, ils refusèrent d'abord d'entrer en négociation avec cette Puissance, ainsi qu'avec les nouveaux Maîtres des Pays-Bas, qui, par l'espèce de constitution que l'Espagne avoit donnée à leur souveraineté, leur paroissoient encore dans la dépendance de cette Couronne. Ils se laissèrent néanmoins persuader de s'aboucher avec les députés des Provinces Catholiques, & de travailler de concert avec eux à donner la paix aux deux partis. L'on convint de s'assembler à Berg-op-zoom, ville de la dépendance des Provinces-unies, éloignée seulement d'une journée d'Anvers. Mais les conférences qu'on y tint furent infructueuses, & l'on verra incessamment qu'elles furent presque aussitôt rompues que commencées.

Pendant que l'on s'occupoit de cette

L. XXII. An. 1600

négociation en Hollande, on travailloit en même temps à réconcilier la Reine d'Angleterre avec le Roi d'Espagne & les Archiducs. Le Cardinal André d'Autriche avoit jetté les premières semences de paix dans l'intervalle de temps qu'il avoit été chargé du Gouvernement des Pays-Bas, & les Archiducs, après leur arrivée en Flandre, avoient suivi ce projet. Les esprits sembloient bien disposés de part & d'autre. Une correspondance secrète entre les Ministres des deux Puissances ayant applani les premières difficultés, l'on commença bientôt la négociation en forme. Boulogne, ville de Picardie, située sur le bord de la mer, & qui étoit également à la proximité de la Flandre & de l'Angleterre, fut choisie pour le lieu du congrès. Baltazar de Zuniga, Ambassadeur d'Espagne à Bruxelles, & Ferdinand Cariglio s'y étant rendus de la part du Roi, accompagnés du Président Richardot & de Verrekens, Grand-Audiencier, Ministres des Archiducs, ils y furent suivis d'Henri Nevil, Ambassadeur d'Elisabeth en France, de Jean Herbert & de Thomas Edmond, Secrétaires de cette Reine. Mais ils y

L. XXII.

An. 1600

furent à peine arrivés, que les contestations les plus vives sur la préséance entre les Ambassadeurs Espagnols & ceux d'Angleterre, rompirent le congrès. Ces Ministres se retirèrent presqu'aussitôt après leur arrivée, & il fallut différer cette importante affaire à un temps plus heureux.

Cependant Maurice étoit prêt d'entrer en campagne. Ce Prince faisant embarquer ses troupes dans les ports les plus voisins de la Flandre proprement dite, on ne douta pas que son armement ne menaçât cette Province. Effectivement, ayant mis à la voile au mois de Juin, il descendit auprès du Sas de Gand avec toute son armée que l'on croyoit forte de quinze mille hommes & de deux mille cinq cents chevaux. Les Sas de Gand est un grand fort qu'on avoit construit à l'embouchure d'un large canal, qui, sortant d'une des rivières qui baignent la ville de Gand, va se décharger à cinq lieues de distance de cette ville dans le bras de mer le plus proche de tous ceux qui forment les isles de la Zelande. Une bonne garnison Espagnole gardoit cette place & veilloit sur-tout à conserver les écluses avec lesquelles on

19 Juin.

L. XXII. An. 1600

pouvoit remplir & vuider le canal, & inonder les campagnes des environs. Deux autres forts de moindre conséquence, placés sur la digue qui se trouve le long du bras de mer, appuyoient le premier. Maurice les ayant attaqués & pris avec beaucoup de facilité, il sembla qu'il alloit tenter la conquête du Sas de Gand; mais ce Prince, qui craignoit d'être arrêté par cette expédition plus long-temps qu'il n'étoit nécessaire au succès de ses desseins, ne jugea pas à propos de l'entreprendre; & marchant vers Bruges, il passa pour ainsi dire sous le canon des remparts de cette ville. On pensa d'abord qu'il s'étoit flatté que les nombreux partisans qu'il avoit dans Bruges pourroient y exciter des mouvements en sa faveur (3); mais s'il eût quelques espérances à cet égard, elles s'évanouirent bientôt. Maurice ayant con-

(3) Maurice sonda effectivement les bourgeois de Gand & de Bruges, & les pressa par ses lettres & par ses émissaires de secouer le joug Espagnol. Mais il ne se fit aucun mouvement en sa faveur dans ces deux villes. Au contraire Bruges, qui jusqu'alors avoit refusé de recevoir garnison, se prêta à cet égard aux desirs de l'Archiduc.

tinué ſa marche, laiſſa clairement appercevoir qu'il en vouloit à Nieuport, ville très proche de la mer, & peu éloignée d'Oſtende. Il ſe fit ſuivre juſqu'à cette dernière place par les vaiſſeaux de tranſport où il avoit embarqué ſes troupes en entrant en campagne (4), & il y déclara ſon projet d'aſſiéger Nieuport.

Les Archiducs étoient maîtres dans les environs d'Oſtende de pluſieurs forts qui ſervoient à contenir la garniſon de cette ville. Il y en avoit trois plus conſidérables que les autres; ſavoir, les forts de Saint-Albert, de Snaerſcherck & de Bredené, & un quatrième très important dans un endroit

(4) Sa flotte retenue par les vents contraires, ne le ſuivit pas auſſi promptement qu'il en eût eu beſoin; & comme elle portoit les munitions & les bagages, l'armée Hollandoiſe ſouffrit beaucoup de ce retard. Elle arriva enfin, après avoir été vivement harcelée pendant un calme par les galères Eſpagnoles amenées d'Italie à l'Ecluſe. La flotte Hollandoiſe ayant eu ſa revanche dans un temps plus favorable, il arriva un accident ſingulier à un forçat Turc. Un boulet de canon briſa ſa chaîne, & il en profita ſur-le-champ pour ſe jetter à la mer, & gagner à la nage un navire ennemi, où il fut reçu.

appellé Oudembourg. Ce dernier commandoit un passage sur une rivière voisine. Maurice commença par s'emparer de ces forts dont les foibles garnisons ne firent qu'une résistance proportionnée à leur nombre & au mauvais état de leurs magasins. Il étoit persuadé que l'ennemi ne songeroit pas à secourir Nieuport avant de les reprendre, & que le retard que ces petites expéditions entraîneroient lui laisseroit le temps de soumettre cette ville, qui n'étant ni grande ni forte, n'étoit pas mieux pourvue de ce qui étoit nécessaire à une longue défense. Dans cette espérance il l'investit, & ses vaisseaux qui lui fournissoient des munitions de guerre & de bouche, n'abandonnant pas le rivage voisin, il la resserra de très près par mer & par terre. Nieuport n'est pas située tout-à-fait sur le bord de la mer; mais elle en est à très peu de distance, & quoique la rivière qui l'arrose ne soit pas considérable, le port qu'elle forme à son embouchure est très grand, surtout dans les hautes marées.

L. XXII. An. 1600

1 Juillet.

A la première nouvelle de la descente des Hollandois en Flandre, les Archiducs s'étoient transportés à Gand

pour rassurer par leur présence cette grande ville & toutes les autres places de la Province. Ayant ensuite rassemblé en diligence leur armée, & l'ayant fait joindre par tous les renforts que les circonstances leur permirent d'envoyer, ils la firent entrer en Flandre & se hâtèrent de l'opposer à l'ennemi. Comme elle étoit mutinée en grande partie, elle ne put être aussi puissante qu'il auroit éte nécessaire. Néanmoins un détachement des mutins de Diest, composé de huit cents hommes d'infanterie & de six cents de cavalerie, s'y rendit sous le commandement des Officiers qu'ils s'étoient donnés. Leur exemple ne fut pas suivi par les Italiens retranchés à Hamont. Leur traitement n'étant point encore arrangé, ils ne s'étoient pas retirés à Werth. On tenta de les engager à se joindre à l'armée, mais ils le refusèrent opiniâtrément. Ces désordres joints aux pertes journalières que l'armée essuyoit, empêchèrent les Archiducs de rassembler plus de douze mille fantassins & douze cents maîtres (5), dont ils fi-

(5) Cette armée étoit plus foible de deux mille hommes d'infanterie, si l'on en doit

L. XXII. An. 1600

rent marcher les différentes divisions avec la plus grande célérité. Dès-avant l'arrivée des Archiducs à Gand, Velasco, Général de l'Artillerie, étoit allé se porter du côté de Bruges à la tête de trois mille hommes de pied & de trois cents chevaux. Le reste suivit bientôt aux ordres de l'Amiral d'Aragon, Commandant de la cavalerie, & du Comte Frédéric de Bergh, Mestre-de-Camp-Général, à la place du Comte de Mansfeld, que son grand âge avoit mis hors d'état de remplir lui-même les fonctions de cette place.

Cette armée étoit composée à l'ordinaire d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemands & de Wallons, mêlés de quelques Bourguignons & d'un petit nombre d'Irlandois. Comme elle passoit auprès de Gand, les Archiducs saisirent cette occasion de se montrer aux troupes, & d'animer de plus en plus leur courage. Ils sortirent à leur rencontre; & l'Infante étant montée à cheval, parcourut les lignes, ac-

---

croire Grotius, qui cependant avoit intérêt à ne pas en diminuer le nombre, afin de ne pas porter atteinte à la gloire de l'armée Hollandoise, qui la battit.

compagnée de tout son cortège, & s'arrêta à l'endroit où les Espagnols mutinés avoient leur poste. Isabelle, à la figure la plus noble, joignoit un esprit mâle. Formée depuis si long-temps aux plus grandes affaires à l'école de Philippe II, elle en avoit une connoissance parfaite, & sa capacité répondoit à celle de cet habile Monarque. Cette Princesse profitant de la satisfaction vive que sa présence inspiroit aux soldats, ne manqua pas d'exciter leur valeur par une courte harangue également remplie de dignité & de chaleur. « Camarades, leur dit-elle, vous ne pouvez défendre une cause plus juste que la mienne. Personne ne l'ignore, & vous sur-tout braves guerriers, qui servez en Flandre depuis le commencement de la guerre, vous le savez mieux que qui que ce soit. Le Roi mon père s'est prêté à tous les sacrifices qui lui ont été possibles pour appaiser la rébellion & ramener les rébelles. Il vient en dernier lieu pour satisfaire à leurs desirs, d'accorder aux Pays-Bas des Souverains particuliers. Quel effet ont produit ses bontés? Les rébelles persistent avec

L. XXII.
An. 1600

L. XXII. An. 1600

» plus de fureur que jamais dans leur
» révolte. Rien ne peut les désarmer,
» & l'on voit bien que c'est moins le
» joug de leurs Maîtres légitimes que
» celui de Dieu & de la vraie Reli-
» gion qu'ils veulent secouer. Oui,
» tel est le principal objet qu'ils se
» proposent depuis le commencement
» des troubles. S'ils combattent en-
» core, c'est sur-tout pour établir
» l'hérésie sur les ruines de la foi Ca-
» tholique. Mais nous la soutiendrons
» de tout notre pouvoir. Pleins de
» confiance dans votre attachement à
» l'Eglise, dans votre bravoure, dans
» votre fidélité, nous ne doutons pas
» que vous ne vous signaliez par de
» nouveaux triomphes. Vos services
» seront agréables à Dieu. Comptez
» sur les récompenses qu'il vous réser-
» ve dans le Ciel. Comptez aussi, en
» attendant, que vous éprouverez les
» effets de la reconnoissance du Roi
» mon frère & de la nôtre. Du reste,
» je vous assure que votre solde vous
» sera payée avec exactitude. J'attends
» d'Espagne de grosses remises; mes
» fidèles Etats m'ont promis d'abon-
» dants subsides, mais si des accidents
» imprévus m'enlevoient ces ressour-

L. XXII. An. 1600

» ces, vous pouvez être persuadés » que je sacrifierai jusqu'au dernier » de mes bijoux, & que j'employe» rai les fonds même destinés à l'en» tretien de ma Cour & au service » de ma Maison à satisfaire à vos be» soins ». Ce discours fut accueilli avec des applaudissements incroyables de toute l'armée. Chaque soldat se disputant en quelque sorte la gloire de mourir les armes à la main pour cette Princesse, lui offrit le sacrifice de sa vie. L'Archiduc ajouta au discours de l'Infante tout ce qu'il crut capable de les confirmer dans ces dispositions, & finit par les assurer qu'il alloit partager leur fortune & combattre à leur tête.

L'armée ayant continué sa marche, l'Archiduc la suivit & se rendit à la fin de Juin à Bruges où étoit le quartier général. On lui proposa aussitôt de reprendre les forts dont l'ennemi s'étoit emparés. Il fit d'abord attaquer celui d'Oudembourg. L'attaque fut si vive, que la garnison, ou trop foible ou peu courageuse, capitula presque sans s'être défendue. Le fort de Snaerfcherck ne tint pas plus long-temps. Ceux à qui l'on en avoit confié la

L. XXII. An. 1600

garde ne purent résister à la bravoure des assaillants qui les emportèrent d'assaut & les passèrent au fil de l'épée. Ce succès fit abandonner aussitôt aux ennemis celui de Bredené. L'armée Espagnole marchant alors en avant sans s'arrêter au fort de Saint-Albert, qui étoit le plus grand & le mieux fortifié, s'approcha de celle des Etats. Le Prince Maurice venoit d'en détacher le Comte Ernest de Nassau avec deux mille hommes de pied, presque tous Ecossois, & quelques compagnies de cavalerie, pour s'emparer d'un passage qui devoit retarder la marche des Espagnols, qu'il ne croyoit pas encore si près (6). Le détachement étant tombé au milieu de l'armée ennemie, fut aussitôt accablé par le nombre. On le mit aisément en déroute, & on en massacra une grande partie.

Ce fut le matin du second jour de

(6) Maurice fut surpris. Il comptoit que les forts dont il s'étoit emparés dans les environs d'Ostende, arrêteroient les Espagnols, & lui donneroient le temps d'emporter Nieuport, petite ville mal pourvue de ce qui étoit nécessaire à sa défense, avant qu'ils pussent venir l'attaquer.

Juillet que cette action se passa. Avant d'approcher davantage des Hollandois, L. XXII. l'Archiduc voulut faire agiter dans un Conseil-de-Guerre s'il étoit avantageux An. 1600. d'aller les attaquer sur-le-champ & de leur livrer bataille. D'un côté, le moment pouvoit être propice. L'armée de Maurice étoit affoiblie par la perte des garnisons des forts dont on venoit de s'emparer, & par le renfort que ce Prince avoit laissé dans Ostende. D'ailleurs, on ne doutoit pas que la nouvelle de la déroute du détachement Ecossois ne dût beaucoup consterner ses troupes. Mais de l'autre, Velasco étoit resté en arrière avec plus de trois mille hommes d'infanterie, & il étoit impossible qu'il pût joindre, si on prenoit le parti de marcher sur-le-champ à l'ennemi. Ces diverses considérations ayant été balancées dans le Conseil, les avis y furent partagés. Le Mestre-de-Camp Gaspard Zapena, Officier Espagnol, à qui une longue expérience avoit mérité la plus haute réputation, combattit vivement le projet de livrer bataille. Il observoit qu'il falloit marcher plus d'une heure & demie avant d'arriver jusqu'aux Hollandois; qu'après une si longue mar-

che & l'affaire qui venoit de ſe paſſer ; l'armée ſe trouveroit excédée de fatigue quand elle ſeroit en préſence des ennemis ; que d'ailleurs il étoit imprudent & contraire aux premières règles de la guerre de les attaquer avant d'avoir reconnu leur poſition ; qu'enfin l'éloignement de Velaſco avec un corps conſidérable, étoit une raiſon capitale pour ne point s'engager dans une action où la ſupériorité du nombre ne ſeroit point infailliblement du côté des Eſpagnols. « Mais, Prince, ajouta- » t-il avec fermeté, en regardant l'Ar- » chiduc, il s'offre un avantage plus » certain ; que Votre Alteſſe le ſaiſiſſe, » & je lui garantis la victoire. C'eſt » par un excès de témérité que le Gé- » néral Hollandois s'eſt engagé ſi loin. » Il a cru emporter Nieuport avant » que Vous puiſſiez le ſecourir. Main- » tenant qu'il eſt ſans eſpoir de s'en » emparer ; que nous ſommes preſque » en ſa préſence ; qu'il n'a rien de » mieux à faire que de ſe retirer, » coupons-lui la retraite. Il n'a que » deux routes à prendre, ou la mer » ou la terre. Enfermé au milieu d'un » pays qui vous eſt ſoumis, il ne peut » ſe refugier par terre qu'à Oſtende, il

L. XXII.
An. 1600.

» ne peut nous échapper par mer qu'en
» embarquant ses troupes, son artil- L. XXII.
» lerie, ses munitions, son bagage. An. 1600.
» Quelque parti qu'il prenne, il est
» perdu. Les murs d'Ostende ne le
» sauveront pas de nos coups, si nous
» nous campons entre cette ville &
» Nieuport. S'il veut fuir par mer,
» nous l'attaquerons alors avec succès,
» & il n'est pas douteux qu'au milieu
» de la confusion qui accompagnera
» son embarquement, nous ne par-
» venions à le détruire ».

Ces raisons étoient décisives. Mais La Barlotte, vieux Mestre-de-Camp, Wallon, qui portoit souvent le courage jusqu'à la témérité, & aimoit à braver les plus grands dangers, soutint l'avis contraire avec tant de chaleur, qu'il entraîna dans son sentiment la plus grande partie des autres Officiers-Généraux. « Ce seroit une
» faute inexcusable, dit-il, de per-
» dre une occasion si belle. Déja cons-
» terné de la perte des forts & de l'é-
» chec qu'il vient d'essuyer, l'ennemi
» ne s'attend pas à une attaque si
» brusque. Nous le verrons à notre
» approche glacé d'effroi, courir en

L. XXII. An. 1600

» désordre à ses vaisseaux, & songeant bien plutôt à fuir qu'à nous résister. Nos troupes animées par l'avantage qu'elles viennent de remporter, demandent à grands cris à consommer leur triomphe. Les mutins sur-tout pressent avec vivacité pour qu'on les mene au combat. Ne laissons pas refroidir cette heureuse ardeur. Toutes nos forces à la vérité ne sont pas rassemblées ; mais celles de l'ennemi ne sont-elles pas affoiblies par ses pertes ? Et n'est-ce pas d'ailleurs à la valeur plus qu'au nombre qu'on doit les victoires ? Comptons sur celle-ci. Marchons sans délai. Soyons surs que l'ennemi cédera à nos efforts ; & puisque nous combattons sous les yeux de notre Souverain, qui se met à notre tête, ne cherchons point d'autre garant du succès. Différer en cette occasion, ce seroit décourager les troupes, leur ôter cette confiance qui les anime ; ce seroit donner à l'ennemi le temps de se reconnoître, d'assurer sa retraite & de rendre notre victoire aussi douteuse qu'elle est certaine ».

L'ardeur des soldats & des mutins sur-tout étoit en effet inexprimable (7). Ceux-ci frémissant d'impatience de ce qu'on ne les conduisoit pas tout de suite à l'ennemi, s'écrioient qu'ils ne s'étoient pas séparés de leurs camarades pour languir dans l'inaction, & brûloient d'aller attaquer l'armée Hollandoise. Cependant l'Archiduc hésitoit encore à prendre ce parti quand le hasard acheva de le décider ; tant il est vrai qu'il dispose souvent des événements. L'armée Espagnole marchoit sur le bord de la mer, lorsqu'on apperçut un grand nombre de vaisseaux ennemis qui venoient du côté de Nieuport, & paroissoient se rendre à Ostende. Il n'en fallut pas davantage pour persuader aux Espagnols que le Prince Maurice s'étoit déterminé à la retraite, & l'avoit même déja commencée. Prévenus de cette fausse idée, ils précipitent leur marche & craignent de ne pouvoir assez-tôt at-

L. XXII.
An. 1600

(7) Les Espagnols étoient si animés, & avoient tant de confiance, qu'il y en eut plusieurs qui jurèrent de n'accorder la vie à aucun ennemi, si ce n'étoit au Prince Maurice & à son frère, afin de les réserver pour le triomphe de l'Archiduc.

L. XXII. An. 1600

teindre l'ennemi. Il y avoit encore quatre heures de soleil quand ils parurent à la vue de Maurice. L'avant-garde étoit composée de six cents chevaux. L'infanterie suivoit, partagée en deux divisions, mêlées l'une & l'autre de soldats de diverses nations. Le reste de la cavalerie avoit été dispersée au milieu des deux divisions. Telle étoit l'ordonnance de l'armée de l'Archiduc, dans laquelle les mutins, soit infanterie, soit cavalerie, avoient voulu combattre à la première ligne.

Maurice n'étoit pas resté tranquille. A la nouvelle de la marche des Espagnols, il avoit consulté les principaux Officiers de son armée, & il avoit été résolu d'attendre & d'accepter la bataille. Plusieurs raisons avoient déterminé le Conseil-de-Guerre à prendre cette résolution. La retraite eut été honteuse & plus dangereuse même que le combat à cause des difficultés de l'embarquement. On considéroit d'ailleurs qu'on n'auroit affaire qu'à des soldats fatigués auxquels on alloit opposer des troupes fraîches, vigoureuses & supérieures en nombre & en valeur. Enfin on avoit la

facilité de choisir les postes les plus avantageux; tous ces motifs ayant fixé la détermination du Conseil-de-guerre, Maurice s'éloigna de Nieuport, autant pour encourager ses troupes en les conduisant au devant de l'Archiduc, que pour les mettre hors de la portée du canon de cette place, & à l'abri des sorties de la garnison. Après avoir choisi un poste favorable, il fit avec son activité ordinaire les dispositions les plus propres au succès du combat. Voulant en même temps forcer ses soldats à vaincre ou à mourir, il donna ordre à ses vaisseaux de gagner la haute-mer, & leur ôta l'espoir de s'y sauver. Son armée étoit composée de troupes de diverses nations; mais elles étoient commandées par des Officiers pleins de bravoure, & qui avoient acquis une parfaite connoissance de toutes les parties de l'art militaire dans les guerres de Flandre. Outre les troupes nationales dont la plus grande partie avoient été levées en Frise & dans le Duché de Gueldres, on y trouvoit plusieurs régiments François, Anglois, Ecossois, & quelques compagnies d'infanterie Suisse. Le Colonel

L. XXII. An. 1600

François de Vere conduisoit les Anglois. C'étoit un vieux Capitaine d'une valeur éprouvée, & dont on a parlé en différents endroits de cette histoire.

Avant d'achever ces dispositions, Maurice voulut exhorter ses soldats, & leur adressa le discours suivant : » J'avoue, camarades, que l'espoir » que j'avois de prendre Nieuport, » m'a trahi. Je comptois qu'étant » maître des passages & des forts qui » les commandent, j'arrêterois assez » long-temps l'ennemi pour qu'il me » fût facile d'emporter une place aussi » mal pourvue, avant qu'il pût ar- » river jusqu'à nous. La fortune en » a ordonné autrement; mais je crois » que loin de nous en plaindre, nous » devons au contraire nous en félici- » ter. Nous avons pu craindre un » moment les plus terribles disgraces; » mais je ne vois à présent que des » succès à espérer. Si l'Archiduc mieux » conseillé se fût retranché entre Os- » tende & Nieuport, nous étions » réduits aux dernières extrémités. » Environnés de toute part du pays » ennemi, si ce n'est du côté d'Osten- » de, nous ne pouvions pas même » nous réfugier dans cette ville, &

» un embarquement précipité qui offroit à notre adverſaire la plus grande facilité de nous détruire, étoit notre unique reſſource. Mais ſon imprudence nous délivre de tout danger & nous aſſure heureuſement une victoire complette. L'ennemi vient à nous, fatigué, en petit nombre, & transporté de cette fureur aveugle qu'inſpire la révolte à des mutins, préſage ordinaire des mauvais ſuccès. Montrons-lui que la ſurpriſe de ce matin ne nous a point abattus. Il a compté nous ſurprendre & nous trouver dans la conſternation. Il verra qu'attentifs à tous ſes mouvements, & nullement effrayés de ſon approche, nous ſavons l'attendre, le combattre & le vaincre. Ce n'eſt pas la première fois que vous lui avez donné des preuves de votre valeur & de votre ſupériorité. Qu'il tremble que ce jour fortuné ne ſoit ſignalé par la plus humiliante de ſes défaites. Nous ne lui cédons point en bravoure; nous ſommes plus nombreux; notre poſition eſt plus avantageuſe. Braves ſoldats, que votre confiance

L. XXII. An. 1600.

L. XXII. An. 1600

» égale la mienne. Vous me verrez
» par-tout où l'honneur pourra m'ap-
» peller, & me rendre digne du
» rang que j'occupe, en partageant
» vos périls. Du reste la victoire
» doit être notre unique salut. C'est
» dans cette vue que j'ai ordonné à
» nos vaisseaux de s'éloigner. C'est
» pour rendre notre succès infaillible,
» que j'ai voulu réunir la confiance
» & le désespoir. En un mot, il faut
» opter : vaincre ou mourir. »

Cette harangue ayant été reçue des soldats avec les plus vives acclamations, & tous montrant le plus grand desir de combattre, Maurice fit ses dispositions, il donna le commandement de l'avant-garde au Colonel François de Vere, celui du corps de bataille, au Comte de Solms, & confia l'arrière-garde au Seigneur de Temple. Maurice ayant distribué sans faire de distinction, les régiments des diverses nations qui servoient dans son armée, par-tout où ils pouvoient être plus utiles, plaça la cavalerie qui étoit aux ordres du Comte Louis de Nassau, partie sur le front de la ligne, & partie sur ses flancs. Pour lui, il ne prit point de poste particulier, &

se réserva de se porter par-tout où sa présence seroit nécessaire. Le Prince Frédéric Henri son frère, qui n'étoit âgé que de seize ans, l'accompagnoit. Le Duc d'Holstein, le Prince d'Anhalst, le Comte de Coligni, petit-fils du célèbre Amiral de ce nom, & plusieurs autres jeunes Seigneurs de la première qualité, qui des pays voisins infectés de l'hérésie, étoient passés en Flandre, pour se former dans la science des armes à l'école de cet habile Capitaine, ne le quittèrent point.

C'étoit sur la plage de la mer que les deux armées marchoient à la rencontre l'une de l'autre. Le terrein en est très ferme dans tous les endroits où il est battu par les flots. Mais dans ceux où le flux & le reflux se terminent, on voit s'élever du côté de la terre de hautes masses de sable, qui paroissent avoir été rassemblées par la nature, pour préserver le pays des tristes effets des tempêtes. On appelle cette chaîne de monticules, les Dunes; on en trouve le long de toutes les côtes de Flandre, & elles offrent aux voyageurs l'aspect le plus varié. Mais le sable qui en est très fin, & qui cede aux moindres impressions du vent

leur devient souvent très incommode. Comme les armées étoient en pleine marche dans le temps du flux, elles furent contraintes de s'approcher des dunes, & ce fut sur ce sable mobile, que l'on porta le fort de la bataille. Les Espagnols arrivèrent harassés de la longue marche qu'ils avoient faite par un chemin si fatigant. Le soleil tournant alors au couchant leur donnoit au visage, & les brûloit. Pour comble d'incommodité, un vent assez fort leur jettoit dans les yeux le sable enflammé, sur lequel ils marchoient. Maurice qui se trouvoit au contraire dans une position favorable, cherchoit à profiter de tous ses avantages. Il commença par établir une batterie de canon entre la mer & les dunes. Il s'empara de celles qui étoient les plus élevées, & y ayant placé une seconde batterie, il attendit ensuite avec confiance que les ennemis vinssent l'attaquer.

L. XXII.
An. 1600

2 Juillet.

Ils ne tardèrent pas à s'ébranler. L'Archiduc ayant tâché de soutenir leur courage en leur rappellant en peu de mots leurs victoires passées, en leur montrant la gloire dont ils alloient se couvrir, & dont il seroit le témoin, &

& en leur promettant des récompenses d'autant plus brillantes, qu'ils auroient servi en même-temps Dieu, le Roi, l'Infante & lui-même, la cavalerie des mutins donna le premier choc. L'Amiral d'Aragon la conduisoit par ce terrein étroit que la mer laisse entre elle & les dunes; mais il y trouva une résistance insurmontable. L'artillerie du Prince Maurice, qui faisoit un feu terrible dans cette partie, lui causa le plus grand dommage. Le feu ne fut pas moins vif sur les dunes, où les deux avant-gardes se heurtèrent avec furie. L'infanterie des mutins qui étoit en première ligne, y fit des prodiges de valeur. Déja l'avant-garde ennemie reculoit; le Colonel François de Vere qui la commandoit, étoit blessé; les troupes dont elle étoit composée commençoient à se rompre: mais le corps de bataille étant venu les appuyer, elles firent les plus grands efforts, & soutinrent le combat avec un nouvel acharnement. Les décharges faites, on se joint de part & d'autre, la pique & l'épée à la main. Animés de divers motifs également puissants, transportés de haine & de fureur, enflammés du de-

L. XXII.

An. 1600.

L. XXII. An. 1600

fir de fe diftinguer, retenus par la crainte de fe couvrir de honte, fe livrant tour-à-tour à l'efpérance & au défefpoir, tous combattent, comme s'ils étoient fûrs de vaincre, ou comme fi ne comptant plus triompher, ils ne vouloient pas furvivre à leur défaite. La victoire femble flotter au milieu des bataillons. On perd du terrein, on le regagne. Le champ de bataille eft jonché de morts & de mourants. Les combattants couverts de fueur, de fang & de bleffures, offrent un fpectacle affreux. Le carnage eft inexprimable. Cependant l'action étoit devenue générale, mais avec un défavantage étonnant pour les Catholiques. Excédés de fatigue, ils fe mefuroient avec des troupes fraîches. Obligés de fe battre au milieu d'un fable brûlant, ils étoient encore plus incommodés du foleil & de la pouffière. Ils tenoient ferme toutefois, & leur courage ne fe démentoit point, jufqu'à ce que leur cavalerie culbutée plufieurs fois, mais toujours ralliée, ayant été tout-à fait rompue, & s'étant renverfée en fuyant fur l'infanterie l'eut mife en défordre. Profitant de ce moment heureux, l'ennemi

redoubla d'efforts, & acheva bientôt la déroute de l'armée Espagnole. Quelques compagnies de cuirassiers au service des Etats, se distinguèrent beaucoup dans cette action, dont Maurice dut le succès à sa cavalerie. Elle étoit plus nombreuse que celle de l'Archiduc, & elle vint si à propos à plusieurs reprises au secours de l'infanterie, que celle-ci également supérieure en nombre à l'infanterie Espagnole, s'assura enfin l'avantage le plus décidé.

L. XXII. An. 1600

Ce n'est pas que l'Archiduc n'eut fait en cette occasion ce qu'on devoit attendre d'un Prince brave, & d'un grand Capitaine. Il s'étoit jetté souvent au plus fort de la mêlée. Il n'avoit pas craint d'exposer sa vie; il avoit même été blessé; ayant négligé de s'armer d'un casque, afin de pouvoir être plus aisément reconnu, il avoit été atteint d'un coup de hallebarde auprès de l'oreille droite; mais quoique la blessure fut légère, parce que le coup n'avoit porté qu'en glissant, néanmoins ce Prince s'étant retiré du combat pour faire panser sa plaie, le bruit se répandit aussitôt, non-seulement qu'il avoit été blessé,

L. XXII. An. 1600

mais qu'il avoit été pris. L'Amiral d'Aragon étoit déja tombé au pouvoir des ennemis. La plus grande partie des Mestres-de-Camp, & un grand nombre de Capitaines & de soldats d'élite, étoient ou morts, ou blessés, ou prisonniers. Toutes ces pertes auxquelles se joignit l'accident du Prince, découragèrent le reste de l'armée. Elle se débanda de toutes parts, cherchant son salut dans la fuite. Le Prince Maurice remporta une victoire complette (8).

Le nombre des morts qui est toujours incertain dans les batailles, le fut sur-tout dans celle-ci. Tandis que les Espagnols publioient que la perte avoit été à-peu-près égale des deux côtés, les Hollandois faisoient assurer par-tout que leurs ennemis avoient perdu beaucoup plus qu'eux. Il passa néanmoins pour constant, que ces derniers avoient perdu l'élite de leurs troupes. On compta parmi les prison-

(8) On remarqua après cette bataille, qu'environ trois siècles auparavant (en 1298) Albert d'Autriche, fils de l'Empereur Rodolphe, avoit ravi l'Empire & la vie à Adolphe de Nassau, le même jour 2 Juillet.

niers, outre l'Amiral d'Aragon, les deux Mestres-de-Camp Gaspard Zapena & Louis Del Vigliar. Le premier fut même si dangereusement blessé, qu'il mourut presqu'aussitôt. Le Colonel Bastock, Irlandois, resta sur la place. Rodrigue Lasso, Espagnol, Capitaine des Gardes à cheval de l'Archiduc, & d'Avalos, Colonel Italien, furent blessés à mort. Le Comte de Bucquoi & La Barlotte, tous deux Mestres-de-Camp de régiments Wallons, le furent plus légèrement. Enfin, comme on l'a déja dit, la plupart des autres Officiers supérieurs & subalternes périrent dans cette action, y reçurent des blessures considérables, ou furent pris. Les Espagnols abandonnèrent à l'ennemi plus de cent drapeaux ou enseignes, leur artillerie, leur bagage, leurs munitions. L'on a cru communément que les deux armées laissèrent du moins sur-le-champ de bataille, chacune plus de trois mille morts (9). Qu'il me soit permis

L. XXII.
An. 1600.

(9) Les Espagnols eurent trois mille hommes environ tués sur la place, suivant Grotius, & les Hollandois deux mille à-peu-près, en comptant ce que la petite action don-

L. XXII. An. 1600

de dire qu'on regretta en particulier parmi la noblesse Italienne, qui servoit dans l'armée Espagnole, Alexandre & Corneille Bentivoglio, l'un mon frère, & l'autre mon neveu, jeunes guerriers âgés de vingt ans, nouvellement entrés au service d'Espagne, & qui se firent tuer au premier rang, & dans la plus grande chaleur du combat. Les Hollandois perdirent plus de trente Capitaines, & un grand nombre d'Officiers de moindre grade, & de soldats. Il n'est pas douteux, qu'ils combattirent avec beaucoup d'avantage; mais on n'en doit pas moins convenir que l'armée des Etats dut sur-tout ses succès à l'habileté du Prince à profiter des circonstances, & à ces talents supérieurs qui décélent le guerrier intrépide & le grand Général. Ce Prince en donna dans cette journée les preuves les moins équivoques, & y montra d'une manière bien glorieuse pour

née le matin avant la bataille, avoit coûté au corps commandé par le Comte Ernest de Nassau. De Thou assure qu'il périt dans cette sanglante affaire six mille hommes de troupes de l'Archiduc. Ne comprendroit-il pas dans ce nombre les prisonniers?

lui, qu'il ſavoit auſſi-bien gagner des batailles que prendre des villes. L. XXII.

Cette action dura plus de trois heures. An. 1600 L'ennemi fuyant dans le plus grand déſordre, on conſeilla à Maurice de le pourſuivre; mais la nuit approchoit. Ses troupes ayant d'ailleurs beaucoup ſouffert, & ſe trouvant très fatiguées, il crut qu'il s'étoit aſſés couvert de lauriers, ſans vouloir les augmenter en ſe livrant à des eſpérances incertaines. L'Archiduc ſe rendit à Bruges dans la nuit même, & ſe retira tout de ſuite à Gand auprès de l'Infante, qui l'accueillit avec la même fermeté avec laquelle elle avoit reçu ſucceſſivement les nouvelles qui lui avoient annoncé qu'il étoit mort, pris, & en dernier lieu, bleſſé. Il y arriva accompagné du Duc d'Aumale & de quelques autres perſonnes de qualité. Preſque aucun des plus grands Seigneurs de Flandre n'eut de part à cette ſanglante affaire. Comme les Etats-Généraux étoient alors aſſemblés à Bruxelles, l'Archiduc avoit engagé la principale nobleſſe à y aſſiſter, afin d'accélérer par ſa préſence & ſon autorité, les meſures qu'on devoit y prendre pour le bien du pays.

L. XXII. An. 1600

Telle fut la fameuse bataille de Nieuport, autrement la bataille des Dunes, ou par les jeux ordinaires de la fortune, l'armée Catholique qui croyoit marcher à une victoire certaine, n'éprouva que la plus humiliante défaite.

L'Archiduc resta peu à Gand, & retourna aussitôt à Bruxelles pour y rassembler les débris de son armée. Après les avoir réunis au corps que commandoit Velasco, qui ne s'étoit point trouvé à l'action, il ordonna à cet Officier de se porter du côté de Nieuport. Velasco conduisit ses troupes à Dixmude, qui n'est éloignée de Nieuport que de trois heures de chemin. Il le fit avec tant de diligence, qu'il renforça la garnison de cette dernière ville, & la mit à l'abri de toute entreprise, avant même qu'on eut pu craindre de la perdre. Cependant Maurice avoit repris immédiatement après la bataille son premier dessein sur Nieuport, & songeoit déja à ouvrir la tranchée. Toutefois, considérant que son armée n'avoit pas laissé de faire des pertes, & craignant que son retour en Hollande ne devînt d'une difficulté extrême, s'il étoit obligé

dans la ſuite d'abandonner le ſiège qu'il alloit commencer, il changea d'autant L. XXII. plus aiſément d'avis, qu'il apprit l'ar- An. 1600 rivée de Velaſco, & le ravitaillement de la place. Il décampa d'auprès de Nieuport, & ſe rendit à Oſtende, où 18 Juillet. il fit venir ſa flotte. Outre les forts dont on a parlé, & que l'Archiduc avoit fait conſtruire pour réprimer les courſes de la garniſon de cette ville, on diſtinguoit encore le fort de Sainte-Catherine qui étoit bien fortifié, & dont la garniſon étoit conſidérable. Maurice entreprit de le ſoumettre avant de s'éloigner d'Oſtende, & il l'inveſtit; mais La Barlotte étant venu à ſon ſecours, & le Comte de Bergh ayant marché pour ſoutenir La Barlotte, Maurice fut bientôt contraint de ſe retirer. L'Archiduc ne laiſſa pas de faire dans cette occaſion une perte qui lui fut très ſenſible par la mort de La Barlotte (10), qui s'é-

(10) Claude La Barlotte, ou La Bourlotte étoit un ſoldat de fortune, né dans le Luxembourg ou dans la Lorraine, d'une famille très obſcure. Il avoit été Chirurgien à Paris. Ayant guéri le Comte Charles de Mansfeld d'un ulcère à la jambe, dans un des voyages qu'il fit en France à la tête des troupes

L. XXII. An. 1600

tant trop avancé, fut jetté sur le carreau d'un coup de feu. C'étoit un homme de main, & si hardi, qu'il est étonnant que son audace à braver les plus grands périls, ne l'eût pas plutôt conduit à cette fatale destinée. Enfin, Maurice ayant perdu toute espérance de faire la moindre conquête en Flandre, prit le parti de quitter cette Province; & après avoir rembarqué son armée, il rentra en Hollande, sans avoir remporté d'autre avantage de sa brillante victoire, que d'avoir donné

---

d'Espagne, il plut à ce Seigneur, qui se l'attacha. Mansfeld lui procura de l'emploi dans le service; & sa valeur audacieuse le conduisit aux premiers honneurs de la guerre. Grotius, qui prétend que le premier degré de son élévation fut un crime, par lequel il débarrassa le Comte de Mansfeld de sa femme, convient qu'il fut toujours au dessus des places qu'il obtint. Sa mort pleurée par l'Archiduc, fut agréable aux Espagnols & aux Italiens, envieux de sa gloire, & offensés de l'arrogance & de la présomption d'un homme si nouveau. S'il avoit engagé mal-à-propos l'Archiduc à livrer la bataille que ce Prince venoit de perdre, il avoit, en quelque sorte, réparé sa faute en conduisant du secours à Nieuport après ce malheur, & en faisant échouer la seconde entreprise du Prince Maurice sur cette ville.

un nouvel éclat à sa réputation.

Cependant les députés des Provinces obéissantes s'étoient rendus avec ceux des Provinces-unies à Berg-op-zoom, pour tenter quelque accommodement; mais leurs propositions mutuelles se trouvèrent si diamétralement opposées, qu'il fut impossible de les rapprocher; & les conférences étoient à peines commencées, qu'on fut contraint de les rompre. Les Ministres des Etats-Généraux y montrèrent la même horreur de la domination des nouveaux Souverains des Pays-Bas, qu'ils avoient auparavant de celle d'Espagne, & déclarèrent hautement que les Provinces-unies ne changeroient point de sentiments par rapport à la Religion, & n'abandonneroient jamais leurs prétentions à l'indépendance. Ils furent d'autant plus fermes, que la victoire remportée à Nieuport, & les heureux succès qui l'avoient précédée, avoient donné plus d'avantage à leur cause. Les Ministres des Archiducs se retirèrent très mécontents, & il ne fut plus question que de continuer la guerre. Les Provinces obéissantes s'y prêtèrent avec zèle, & sentant la nécessité de

L. XXII.
An. 1600

Août.

L. XXII. An. 1600

la pousser avec vigueur, puisqu'il étoit impossible de faire la paix, elles accordèrent à leurs maîtres les subsides les plus abondants.

1601.

L'Archiduc qui étoit revenu à Bruxelles avec l'Infante, commença l'année 1601 par ordonner de nombreuses levées en Allemagne & dans le pays Wallon. Il fut secondé dans ses préparatifs par le Conseil d'Espagne, qui fit passer d'Italie en Flandre trois régiments Italiens, & un quatrième d'Espagnols naturels. Les Provinces-unies n'omirent rien de leur côté pour entrer en campagne avec la plus puissante armée, & leur diligence à cet égard fut extrême. Elles prévinrent l'Archiduc, & aussitôt que la saison eut permis au Prince Maurice de rassembler ses troupes, il ne tarda pas à les faire agir. Les ayant réunies au fort de Schenck, il sembla menacer Bois-le-Duc; mais ce ne fut que pour couvrir ses desseins sur Rhinberg qu'il investit les premiers jours de Juin. Il commença par faire battre en ruine, de la rive droite du Rhin, le fort placé dans l'isle dont on a déja parlé, & qui se rendit presque sans résistance. S'étant ensuite attaché au corps de la

L. XXII.

An. 1601

16 Juin.

place, qu'il environna de bonnes lignes de circonvallation pour empêcher le ſecours, il ouvrit la tranchée. Il s'en falloit beaucoup que l'Archiduc fût alors en état de faire marcher ſes troupes. L'avis qu'il reçut du projet de Maurice lui cauſa d'autant plus de chagrin, qu'il lui étoit plus difficile d'en traverſer l'exécution. Il envoya ordre néanmoins au Comte Herman de Bergh, Gouverneur de la partie de la Gueldres qui ne s'étoit pas ſouſtraite à l'obéiſſance, de faire l'impoſſible pour introduire dans la place aſſiégée un renfort de troupes, & tout ce qui pourroit être plus néceſſaire à ſes beſoins. Mais ce qu'il crut de plus propre à forcer Maurice d'abandonner Rhinberg, ce fut une puiſſante diverſion ſur Oſtende. On ſait que la Province de Flandre deſiroit avec la plus grande ardeur qu'on pût enlever cette fortereſſe aux ennemis. Elle étoit prodigieuſement incommodée par ſa garniſon, dont elle étoit obligée d'eſſuyer les courſes, ou qui la forçoit de s'en racheter par des contributions exorbitantes. Auſſi cette Province qui venoit de fournir à l'Archiduc les ſubſides les plus conſidérables, l'avoit ſup-

L. XXII. An. 1601

plié avec les plus vives instances d'attaquer Ostende, & avoit promis de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour en faciliter la conquéte. L'Archiduc prit enfin ce parti, & s'étant rendu de Bruxelles à Bruges, il commença sur la fin de Juillet l'investissement d'Ostende.

Il pouvoit d'autant mieux s'attacher à cette entreprise, qu'il venoit d'être renforcé par les régiments qu'il attendoit d'Italie. Celui qui étoit composé d'Espagnols naturels, étoit commandé par le Mestre-de-Camp Jean de Bracamonté, que l'Archiduc fit venir au siège qu'il commençoit. Les trois autres régiments Italiens, l'un levé en Lombardie aux ordres du Comte Théodore Trivulce, & les deux autres qui étoient Napolitains, & dont le Marquis Della Bella, & Jean Thomas Spina étoient Colonels, furent envoyés sur-le-champ au Comte Herman de Bergh, afin de l'aider à secourir Rhinberg; mais leur marche & la diversion sur Ostende, n'empêchèrent pas la perte de cette place. Sur la nouvelle des mouvements du Comte de Bergh, Maurice avoit si bien assuré ses lignes, qu'il parut impossible

de les forcer. Louis Bernard d'Avila Gouverneur de Rhinberg, y étoit alors enfermé avec une garnison de douze cents hommes de pied, & de cent chevaux. Ce brave homme retarda autant qu'il le put, les progrès de l'ennemi & sur-tout l'approche du fossé, par les plus vigoureuses sorties. Après la perte du fossé, il soutint encore quelque temps la défense du rempart; mais Maurice ayant joint au feu de son canon celui de ses mines dont il faisoit chaque jour quelque fourneau, d'Avila qui n'avoit d'ailleurs aucun espoir d'être secouru, capitula le dernier de Juillet à des conditions honorables (11).

Nous allons décrire maintenant le fameux siège d'Ostende, ce siège surprenant, un des plus mémorables de notre siècle. Il dura plus de trois ans; & à l'instant même qu'il fut terminé, on doutoit encore de sa réussite. Les assiégés quoique rafraîchis sans cesse par mer, ne purent lasser le courage

(11) La garnison de Rhinberg, qui étoit de deux mille deux cents hommes au commencement du siège, étoit réduite à douze cents quand elle sortit de cette place. *De Thou.*

L. XXII.
An. 1601

& la patience des assiégeants qui poussèrent leur attaque sans relâche au milieu des plus grands obstacles. Il seroit difficile de rendre compte du nombre des batteries qu'ils établirent, des assauts qu'ils livrèrent, des mines qu'ils firent jouer. Celles-ci furent si fréquentes, que l'on travailla pour ainsi dire, beaucoup plus sous terre qu'à sa surface. On épuisa toutes les ressources de l'art; on inventa des machines inconnues; on vit en quelques sorte l'eau & la terre se partager entre les deux partis, seconder & détruire alternativement les ouvrages des Espagnols qui n'en avançoient aucun sur terre, que la mer en furie ne s'efforçât de le renverser. Ce siège ne leur coûta pas moins de sang que de fatigues. Leurs adversaires y perdirent beaucoup. Le carnage & l'acharnement y furent terribles des deux côtés. On y pensoit moins à se défendre des coups de l'ennemi, qu'à lui en porter. Enfin, les assiégés n'abandonnèrent le petit monceau de ruines où ils s'étoient concentrés, que lorsqu'ayant perdu pied-à-pied tout le terrein qu'ils occupoient, il vint à manquer à leur insurmontable défense.

Ostende est située sur le bord de la mer au milieu d'un marais & de divers canaux. Les deux plus grands l'entourent presque de tous les côtés, & dans les temps des hautes marées, cette ville semble engloutie sous les eaux. C'étoit autrefois une place ouverte, & une retraite de Pêcheurs (12); mais quand on se fut apperçu de l'importance de sa position, on l'environna d'un bon rempart bien revêtu,

(12) Ostende resta ouverte jusqu'en 1572, qu'elle fut enfermée d'une enceinte de pieux par les ordres du Duc d'Albe. Depuis la pacification de Gand, cette ville qui reconnoissoit les loix des Etats-Généraux fut agrandie & entourée de remparts. Elle étoit assez forte 7 ans après en 1583, pour que le Duc de Parme, qui l'avoit investie après la prise de Nieuport, n'osât en continuer le siège; & de peur d'y échouer, ait toujours refusé de l'entreprendre. Le Seigneur de la Motte ayant presque réussi à s'en emparer par surprise en 1585, les Hollandois en augmentèrent les fortifications, & firent raser plusieurs dunes qui la commandoient. Ils y ajoutèrent encore de nouvelles défenses, lorsque l'Archiduc Albert l'eut menacée d'une nouvelle attaque après la conquête de Calais, & ils ne cessèrent depuis de la rendre redoutable aux ennemis par tous les moyens qui leur furent possibles.

L. XXII. An. 1601

& successivement de tous les ouvrages qui pouvoient en faire une des meilleures forteresses de la Flandre. Ostende est divisée en deux parties, qu'on appelle la vieille ville & la nouvelle ville. La première est plus petite, & est baignée par la mer. L'autre qui est plus grande, est bâtie du côté de la campagne. Une forte jettée de pieux solidement assemblés, défend l'enceinte de la vieille ville des ravages de l'eau de la mer qui lui sert de fossé dans cette partie. Les canaux lui sont de la même utilité du côté de la campagne ; & comme ils sont capables de recevoir dans les hautes marées toute sorte de vaisseaux (13), & que même dans les plus basses, des vaisseaux ordinaires peuvent y passer, ce sont autant de ports d'où ces navires peuvent pénétrer jusqu'au centre de la ville. Aux fortifications

(13) Le port d'Ostende, où les plus grands navires pouvoient entrer au commencement du seizième siècle, n'est plus assez profond, depuis que l'art de naviguer, & celui de la construction des vaisseaux ont fait des progrés si étonnants. Nos vaisseaux de ligne d'une capacité beaucoup plus considérable, prennent trop d'eau pour y être reçus.

de ſon enceinte, on avoit ajouté un bon chemin couvert, bien flanqué, entouré d'un foſſé antérieur très profond, & auſſi redoutable que le corps de la place. Du reſte, elle eſt petite, & beaucoup moins recommadable par ſes édifices & ſa population, que par ſa poſition & ſa force. Les Provinces-unies très jalouſes de ſe la conſerver, avoient ſoin de la tenir toujours bien pourvue d'hommes, d'artillerie, de munitions de guerre & de bouche, & de tout ce qui pouvoit la mettre à portée de faire la plus forte réſiſtance en cas d'attaque. L. XXII. An. 1601.

Elle ſe trouvoit ainſi dans le meilleur état de défenſe, quand l'Archiduc l'inveſtit. Le Prince Maurice avoit abandonné en ſe retirant, le fort de Saint-Albert. L'Archiduc y établit ſon quartier-général. Ce fort étoit placé à l'occident entre les dunes & la mer, & avoit en face à l'orient de la ville le fort de Bredené, conſtruit tout auprès des dunes. Ce fut le quartier du Comte Frédéric de Bergh. Tout auſſitôt, on y ouvrit la tranchée, ainſi qu'au quartier de Saint-Albert, & on la pouſſa vivement. Outre ces deux forts, en partant de celui de Saint- 5 Juillet.

L. XXII. An. 1601

Albert, il y en avoit autour de la ville trois autres, qui servoient depuis quelque temps à contenir la garnison, savoir les forts de Sainte-Elisabeth, de Sainte-Claire & de Saint-Michel. Le quartier de l'Archiduc étoit le plus considérable. La plus grande partie des troupes Espagnoles, Italiennes & Wallonnes, campoient auprès. Bientôt les Mestres-de-Camp, Jérôme Monroy, Espagnol, & Nicolas de Catriz, Wallon, incommodèrent beaucoup les assiégés d'une batterie qu'ils établirent sur une colline de sable très voisine de la place. Pour mieux en assurer le succès, ils s'établirent dans ce poste, & y construisirent une redoute. Le Comte de Bergh qui s'étoit également emparé de la crête des dunes, avoit formé de son côté une seconde attaque, & serroit la ville avec autant de vivacité & d'avantage.

Charles Van-der-Noot étoit alors Gouverneur d'Ostende. C'étoit un Officier actif, & il n'omit rien de ce qui pouvoit le mettre en état de s'y défendre long-temps. Comme la partie foible des fortifications de la place étoit celle qui se trouvoit en face

du fort de Sainte-Claire, il la couvrit en dehors d'un ouvrage retranché. De leur côté, Monroy & Catriz poussoient leurs travaux, & élevoient une seconde redoute, quand le premier fut tué d'un coup de mousquet. L'Archiduc donna son régiment à Simon Antunés Portugais, brave homme, qui avoit vieilli dans le service. Celui-ci secondant Catriz, ils achevèrent la seconde redoute, & la joignirent à la première par une tranchée large & profonde. Cependant les Etats voulant avoir dans Ostende un Gouverneur d'une valeur éprouvée, & qui sût y faire respecter son autorité, y avoient envoyé le Colonel François de Vere. Il y entra à la tête de trois mille hommes d'infanterie, & d'un grand convoi de munitions de toute espèce, qu'il conduisoit avec lui. Il voulut d'abord signaler son arrivée par une sortie; mais ayant été repoussé avec perte, il s'attacha à continuer les fortifications qu'on avoit commencées en face du fort de Sainte-Claire, & il y fit construire trois redoutes que le soldat imagina d'appeller les Poulains. Il y mit les troupes & le canon né-

L. XXII.
An. 1601.
15 Juillet.

L. XXII. An. 1601

cessaires ; & après avoir visité exactement la partie de l'enceinte & du chemin couvert qui les avoisinoit, il ne songea qu'à la rendre plus capable de soutenir le fort du siège, qu'il prévoyoit devoir être porté dans cet endroit. Il ne se trompa point. L'Archiduc y forma en effet la principale attaque, & ordonna au Comte de Bergh de quitter le quartier de Bredené pour s'établir au fort de Sainte-Claire, & empêcher les ennemis de pousser plus loin leurs défenses avancées. Le Comte de Bergh opposa deux forts à ceux qu'on nommoit les Poulains, & leur donna le nom de Saint-Martin & de Sainte-Marie. Cet obstacle n'empêcha pas les assiégés d'entreprendre de nouveaux ouvrages au devant des premiers ; mais le Comte de Bergh les ayant attaqués vivement, & leur ayant tué beaucoup de monde, il les força de se retirer ; & après leur avoir enlevé le poste qu'ils vouloient mettre en état de défense, il y éleva un troisième fort, à qui il donna le nom de Sainte-Anne, parce qu'il s'en étoit rendu maître le jour de la Fête de cette Sainte.

L'attaque de Saint-Albert étoit tou-

jours poussée avec la même ardeur. Les assiégeants résolurent d'ajouter une digue entre les dunes & la mer, du côté de la vieille ville, aux ouvrages qu'ils avoient déja construits dans cette partie, & de fermer aux vaisseaux ennemis l'entrée du canal qui y est situé. Le sable de ce terrein ne pouvant leur servir, il fallut employer d'autres matériaux. On rassembla donc de longues fascines de vingt pieds, auxquelles une sorte de ressemblance fit donner le nom de saucisses. On les lia fortement les unes aux autres, & l'on en remplit les intervalles avec des briques. On en eut besoin d'une quantité considérable; mais en entassant les fascines les unes sur les autres jusqu'à la hauteur nécessaire, on parvint peu-à-peu à former la digue. La construction de cet ouvrage souffrit néanmoins de grandes difficultés, parce qu'il étoit continuellement battu par la mer. Dans le temps du reflux sur-tout, les vagues venoient s'y heurter avec tant d'impétuosité, qu'elles le renversèrent souvent, & en dissipèrent tout-à-fait les matériaux. Les travailleurs étoient d'ailleurs si exposés au feu du canon & de la

L. XXII.
An. 1601.

L. XXII. An. 1601

mousqueterie des assiégés, qu'il y en eut beaucoup de tués. Malgré ces obstacles, la digue fut achevée & fortifiée en tête d'une bonne redoute, qu'on munit d'une artillerie nombreuse, & qui ferma dans la suite l'entrée du canal. Les assiégés étoient de leur côté maîtres d'une digue, qui partant des dunes vers le fort de Saint-Albert, se réunissoit au principal bastion de la vieille ville, appellé le bastion de la mer. Elle servoit à garantir les fortifications de la violence des hautes marées. Mais voyant qu'elle favorisoit les assiégeants, en procurant un abri à leurs travailleurs, ils renoncèrent à l'avantage qu'ils en tiroient; & après avoir tâché d'y suppléer par les moyens qui leur parurent les plus propres, ils coupèrent la digue en plusieurs endroits, & la rendirent totalement inutile à leurs adversaires.

Quoique le Comte de Bergh fût passé à l'attaque de Sainte-Claire, on n'avoit pas abandonné celle de Bredené. On en avoit confié le commandement au Comte de Bucquoi, Mestre-de-Camp d'un régiment Wallon, qui par sa naissance, sa bravoure & son

expérience, étoit déja digne des premiers emplois. Il fut à peine chargé de cette attaque, qu'il y fit construire une petite redoute, & ensuite une seconde beaucoup plus grande, qui reçut le nom de Saint-Charles, d'où il foudroyoit les bâtiments ennemis qui entroient de son côté dans Ostende. Le canal qui étoit dans cette partie, se partageoit en deux bras, dont le premier tomboit dans le principal fossé d'Ostende, & le second dans le fossé du chemin couvert. Ce dernier bras étoit fort exposé au feu du canon de la grande redoute, & pour l'éviter, les vaisseaux furent contraints de se restreindre à la navigation du grand bras. Mais ce ne fut pas un avantage pour les assiégeants. La navigation y étoit plus facile, & les bâtiments qui s'y réfugioient, étoient trop éloignés du feu ennemi pour qu'ils en reçussent beaucoup de dommage. L'Archiduc, afin de les priver de cette ressource, résolut de pousser une seconde digue, qui partant de la redoute la plus grande, vînt gagner le bord du principal canal, & dont la tête armée d'un autre fort bien garni d'artillerie pût en défendre l'entrée, comme il avoit

fait à l'attaque de Saint-Albert.

L. XXII. An. 1601 Pendant que les Espagnols étoient occupés au siège d'Ostende, le Prince Maurice n'étoit pas resté tranquille spectateur de leur entreprise. Après avoir pris Rhinberg, il avoit investi Bois-le-Duc dans l'espérance de s'en rendre maître, & de faire lever le siège d'Ostende; mais ses travaux autour de cette ville importante, dont l'enceinte avoit une grande étendue, n'avancèrent que lentement. Elle avoit pour Gouverneur le Seigneur de Grobendonck, brave Officier, & un des plus estimés des troupes de Flandre. Bois-le-Duc, confié jusqu'alors à la garde de ses habitants fidèles Royalistes & bons Catholiques, s'étoit soutenu par ses propres forces; mais leur zèle ne suffisant plus dans une situation si critique, le Gouverneur en avoit instruit l'Archiduc, & lui avoit demandé du secours. Ce Prince fut d'abord embarrassé, & craignit de ne pouvoir continuer à la fois le siège d'Ostende, & délivrer Bois-le-Duc. Toutefois il ne désespéra point d'y réussir. Ne retenant auprès de lui que le nombre des troupes nécessaires pour défendre ses travaux, il dépê-

cha vers Bois-le-Duc le Comte de Bergh avec sept mille hommes de pied & quinze cents chevaux, & lui donna ordre de secourir la place à quelque prix que ce fût. Il fit consentir en même temps les Italiens mutinés dans Werth, à joindre le Comte avec un gros détachement. Ce Général ayant ainsi sous ses ordres une armée assez considérable, marcha à Helmont, petite ville éloignée de quatre lieues de Bois-le-Duc, & feignit de s'y retrancher. Il y fut à peine établi, qu'il commanda le Comte de Belgiojoso, Commissaire de la cavalerie, avec mille chevaux pour escorter un renfort de huit cents hommes de pied qu'il vouloit introduire dans la place. Le projet réussit: ces troupes étant parties de nuit, lorsque les ennemis s'y attendoient le moins, & ayant pris un chemin qu'ils gardoient mal, elles remplirent leur destination. L'infanterie se porta en avant. Sur-le-champ ayant attaqué vivement, & forcé un des postes des assiégeants, elle pénétra malgré leur résistance dans Bois-le-Duc, & l'assura assez contre les entreprises du Prince Maurice, pour le contraindre de lever le

N ij

L. XXII. An. 1601 27 Nov.

siège. On étoit alors au mois de Novembre, & la rigueur de l'hiver se faisant déja beaucoup sentir, ce Prince n'eut d'autre parti à prendre, que de se retirer.

L'Archiduc rappella alors toutes ses troupes au siège d'Ostende, qu'un événement imprévu pensa terminer. C'étoit sur la fin de Décembre. La mer en fureur soulevée par la plus violente tempête, endommagea tellement les défenses de la place, & sur-tout celles de la vieille ville, que les assiégés craignant de ne pouvoir soutenir l'assaut dont ils étoient menacés, parlèrent de capituler. On en vint jusqu'à se donner réciproquement des ôtages (14); mais un secours de troupes & de munitions de toute espèce qui arriva très-à-propos,

(14) Grotius ni de Thou ne parlent des ravages occasionnés par cette violente tempête. L'un & l'autre attribuent à la crainte d'être emporté d'assaut, l'espèce de capitulation que Vere, Commandant d'Ostende, dont la garnison étoit réduite de sept mille hommes à huit cents par les maladies, paroît avoir feint de conclure. Grotius insinue qu'il convint d'une surséance d'armes, & qu'il livra ses ôtages de bonne foi, sans en avoir rien communiqué au Conseil-de-Guerre; mais

empêcha les assiégés de conclure la capitulation qu'ils ne pouvoient consommer, dirent-ils alors, sans se couvrir d'infamie. Les heureuses espérances de l'Archiduc s'étant donc évanouies, il fut obligé de recommencer à battre la ville en ruine. On dirigea sur-tout le feu du canon contre la vieille ville qui avoit le plus souffert de la tempête. En peu de temps il se fit une si grande brèche, qu'on résolut de monter à l'assaut. Le Mestre-de-Camp Durango fut chargé d'attaquer le bastion de la mer, tandis que Gambaloïta, Mestre-de-Camp Milanois, & Chevalier de Malthe, se porteroit à la gauche avec l'infanterie Italienne contre un ouvrage voisin. Plusieurs Capitaines choisis entre les

L. XXII.
An. 1601.

que ses troupes, parmi lesquelles on comptoit les déserteurs du service d'Espagne qui avoient livré au Prince Maurice le fort de Saint-André, s'étant soulevées, il leur fit entendre qu'il n'avoit voulu qu'amuser ce Prince, pour donner le temps au secours qu'il attendoit, d'arriver. En effet, il ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il rompit tout accord. Cette supercherie ne fut point approuvée par les Etats, qui la trouvèrent malhonnête, inutile & dangereuse.

L. XXII. An. 1601

divers Officiers de l'armée reçurent ordre de les seconder, & l'on mêla aux troupes qu'ils commandoient des détachements d'infanterie de toutes les autres nations qui servoient au siège. C'étoit à la brune, dans le temps de la basse marée, que l'assaut devoit commencer. Afin d'en assurer encore plus le succès, le Comte de Bucquoi fut commandé pour passer le canal de Bredené, & devoit, s'il étoit possible, assaillir en même temps le rempart dans cette partie. Enfin l'Archiduc voulant partager l'attention des ennemis, fit prendre les armes au reste de ses troupes, & menacer de toutes parts la place assiégée. Augustin Mexia, Gouverneur du château d'Anvers, Capitaine expérimenté, & qui jouissoit d'une grande réputation de valeur, fut mis à la tête de l'entreprise.

1602. 7 Janvier.

Ces dispositions ayant été faites, les Espagnols s'avancent enfin pleins d'ardeur, & brûlent de se signaler. Ils font les plus grands efforts pour gagner le rempart. Quoique affoiblis sans cesse par la perte de ceux qui restent sur la place, & par la retraite des blessés, leur ardeur ne se ralentit

pas. Ils bravent le péril & la mort. La nuit survient. Son obscurité augmente l'horreur du combat ; mais il n'en devient que plus animé, & les assaillants redoublent de valeur. La résistance fut égale. La garnison nombreuse, & bien pourvue de tout ce qui pouvoit servir à une vigoureuse défense, se présente par-tout, & soutient l'attaque avec intrépidité. A la lueur des feux qu'elle allume, elle prend les postes qu'on lui a assignés, dirige sûrement ses coups, & se porte par-tout où le besoin l'exige. Comme elle s'étoit aisément apperçue qu'il n'y avoit qu'une véritable attaque, parce que la profondeur du canal de Bredené avoit été un obstacle insurmontable à celle dont le Comte de Bucquoi étoit chargé, elle y porte ses principales forces. Les Catholiques s'obstinent néanmoins, & l'action continue long-temps avec la plus grande vivacité ; mais les assiégés prennent à chaque instant l'avantage, & repoussent les assiégeants, qui perdirent six cents hommes, parmi lesquels Gambaloïta fut tué, & Durango grièvement blessé. La retraite fut difficile, & presque aussi coûteuse. La

L. XXII. An. 1602

garnison lâcha les écluses, & remplit avec tant de promptitude le canal que les Royalistes avoient à repasser, qu'il y en eut un grand nombre de noyés (15). Jean Bentivoglio, Chevalier de Malthe, mon frère qui arrivoit depuis peu d'Italie, après avoir fait plusieurs campagnes en Hongrie au service de l'Empereur, se trouva à ce sanglant assaut, & y mérita d'être récompensé d'une compagnie de lanciers.

L'année 1602 étoit commencée, & le froid étoit si rigoureux, qu'on désespéroit de pouvoir continuer le siège. On conseilla à l'Archiduc de le lever; mais ce Prince qui croyoit la réputation du Roi & la sienne propre intéressées à soutenir son entreprise, rejetta ce conseil. Il donna de nouveaux ordres au Comte de Bucquoi d'achever en toute diligence la digue qui devoit fermer l'entrée du canal de Bredené, & fit élever du côté de Saint-Albert une grande plateforme, d'où les assiégeants pussent

(15) Cet assaut coûta aux assiégeants environ huit cents hommes, suivant Grotius, & à peine cinquante aux assiégés.

commander la ville. Il partit ensuite pour Gand, & nomma Jean Rivas, Mestre-de-Camp Espagnol, dont l'expérience égaloit le courage, pour diriger les opérations du siège jusqu'à son retour. Comme les Etats menaçoient d'entrer de bonne heure en campagne avec les forces les plus redoutables, & faisoient d'immenses préparatifs, l'Archiduc s'étoit retiré à Gand pour y faire de son côté ceux qu'il croyoit nécessaires à déconcerter leurs projets.

L. XXII. An. 1602.

Quelque vive que fût la guerre, on ne s'en occupoit pas moins de la paix, & l'on travailloit de plusieurs côtés à renouer les négociations qui avoient été presque aussitôt rompues qu'entamées, entre le Roi d'Espagne les Archiducs, & la Reine d'Angleterre. On appercevoit dans les trois Cours de grandes dispositions à un accord prochain. La Reine d'Angleterre sur-tout, qui avançoit dans sa vieillesse, sembloit chaque jour la desirer avec plus d'ardeur; mais ayant été attaquée au mois de Mars d'une maladie très grave qui la conduisit au tombeau à l'âge de soixante & dix ans, après un règne de quarante-

3 Avril 1603.

N v

L. XXII. An. 1602.

cinq, elle ne put la conclure (16). Ainsi mourut Elisabeth, Reine d'Angleterre & d'Irlande, ennemie irreconciliable de l'Eglise, & qui par cette raison avoit fomenté si longtemps & si diversement les troubles de la Flandre. Elle étoit fille d'Henri VIII, & de cette Anne de Boullen, qui, après avoir enflammé le Roi d'un amour effréné, ne céda, moins par chasteté que par ambition, à la passion de ce Prince, que lorsqu'il l'eut épousée (17). Le mariage de Henri avec la Reine Catherine d'Aragon subsistoit encore, lorsqu'Anne devenue plutôt sa concubine que son épouse, accoucha d'Elisabeth. Mais

(16) Le Cardinal Bentivoglio fait ici un anachronisme. La Reine Elisabeth n'est point morte en 1602, mais le 3 Avril 1603. Comme ce fait ne tient point essentiellement au fil des évènements de cette Histoire, le Traducteur a cru devoir ne le point remettre à sa vraie place.

(17) Le célèbre M. Hume, *Histoire de la Maison Tudor*, *pag.* 112 *du second volume de la Traduction de cet ouvrage*, confirme à cet égard l'opinion du Cardinal Bentivoglio, qui n'est point celle d'un grand nombre d'Ecrivains.

An. 1602.

sa fécondité ne s'étant pas soutenue, cette Princesse, à qui le desir de donner un héritier à la Couronne, fit oublier les droits du Monarque & le respect qu'elle se devoit à elle-même, osa chercher au sein du désordre le plus coupable, ce qu'elle ne pouvoit obtenir dans une légitime union. Le Roi qui en fut instruit, entra dans une colère furieuse, & lui ayant donné des Juges qui la convainquirent d'adultère & d'inceste (18), il la fit décapiter publiquement. Cet événement ne changea rien dans la conduite de Henri, que cette femme également impie & impudique avoit en même temps soulevé contre l'Eglise & dégoûté de la Reine. Ce Prince loin de revenir à sa légitime épouse, se livrant au contraire avec plus de fureur à la violence de ses passions, se maria successivement à quatre autres femmes sans pouvoir trouver dans aucune de ces alliances la satisfaction qu'il desiroit. Son acharnement contre la religion s'accrut avec la même audace. Indigne désormais du titre au-

(18) Les Anglois ne conviennent pas que ces accusations très graves aient été prouvées.

L. XXII. An. 1602

guste de défenseur de la Foi, que son zèle contre Luther lui avoit mérité de la part du Saint-Siège, au commencement de la prétendue réforme, il combattit ses dogmes avec acharnement, persécuta cruellement ses vrais disciples, & bien-tôt on le vit imiter la perfidie & les excès de Julien l'Apostat.

Elevée dans les principes de l'hérésie, Elisabeth fut bien traitée du Roi Edouard VI son frère encore mineur, qui suivoit les loix de la réformation établie par son père; mais la Reine Marie ayant succédé à Edouard, & la religion Catholique étant remontée sur le Trône avec elle, Elisabeth courut de grands risques de perdre la vie. Quoiqu'elle feignît de professer la religion de sa sœur, elle n'en fut pas moins violemment soupçonnée d'intrigues & de conjurations contre cette Princesse, & elle vécut tout le temps de son régne en prison, ou reléguée à la campagne. Enfin le Sceptre passa des mains de Marie qui mourut sans enfants, dans celles d'Elisabeth. Comme l'Eglise Catholique avoit constamment condamné le mariage du Roi

d'Angleterre avec Anne de Boulen, la nouvelle Reine se mit à l'abri de ses anathèmes, en favorisant l'hérésie qui avoit approuvé cette union. Elle ne donna sa confiance qu'à des hérétiques, & chassa les Catholiques de tous les postes où ils avoient été élevés dans l'Etat. Les Prêtres & les Religieux devinrent particulièrement les victimes de sa haine & de ses persécutions. Pour mieux éteindre la vraie Foi dans le cœur de ses sujets, elle croyoit devoir les priver des Ministres qui la leur prêchoient. Elle ne les attaqua pas néanmoins pour cause de religion. Elle se couvrit de divers prétextes, & ce fut sur-tout celui des conjurations tramées contre elle, qu'elle avoit l'art d'employer avec plus d'apparence & de succès (19).

Cette Princesse ne se contenta pas de protéger l'hérésie au sein de ses propres Etats, pour assurer ses droits & affermir sa Puissance : elle entretint encore des liaisons étroites avec ceux des partisans des nouvelles opinions qui troubloient l'Ecosse, la France,

(19) M. Hume ne parle point avantageusement de sa bonne foi.

[redacted] tions de l'Europe demandèrent sa L. XXII. main (20), & quoiqu'elle eût conſ- An. 1602. tamment trompé leurs voeux, il ſembla qu'ils regardèrent tous comme un titre favorable à leurs prétentions l'infortune des rivaux qui les avoient précédés. Flattant leurs eſpérances avec une adreſſe incroyable, & donnant les plus belles couleurs à ſes refus, elle eut le bonheur de ſe concilier leur eſtime, & ſa réputation parut en quelque ſorte tirer du rélief du nombre de ceux qui prétendirent à l'honneur de l'épouſer. Elle ne ceſſa de feindre que dans le déclin de l'âge, & l'on connut enfin qu'uniquement avide de domination, & peu touchée du deſir de laiſſer de la poſtérité, elle ne voulut jamais partager ſon lit, que parce qu'elle ne vouloit point

(20) On compte au nombre de ceux qui prétendirent à l'avantage de l'épouſer, le Roi d'Eſpagne Philippe II; le Duc d'Anjou, depuis Henri III; Le Duc d'Alençon ſon frère; l'Archiduc Charles, frère de l'Empereur Maximilien II; le Roi de Suede Eric XIV; le Prince Jean Caſimir, frère de l'Electeur Palatin, très connu dans cette Hiſtoire, & même pluſieurs Anglois d'une illuſtre naiſſance.

partager ſon Trône. Elle eut pour ennemis les plus déclarés le Pape & le Roi d'Eſpagne, & vécut en paix avec les autres Souverains de l'Europe, qui tous ou preſque tous ſe plurent à l'honorer d'une manière diſtinguée. Ce fut une femme extraordinaire, d'un courage mâle, d'une application extrème aux ſoins du gouvernement, & très jalouſe de n'en pas laiſſer échapper les rènes de ſes mains. Elle fit de grandes dépenſes au dedans & au dehors de ſes Etats, & ſur-tout pour entretenir une marine puiſſante, qu'elle appelloit ordinairement ſes armées & ſes forteresſes. Cette Princeſſe jouit long-tems d'une ſanté inaltérable, & vécut plus qu'aucun des Rois ſes Prédéceſſeurs, dont un petit nombre porta plus long-temps la Couronne. Quoiqu'elle eût mortellement haï la Reine d'Ecoſſe, & qu'elle l'eût immolée à ſa haine autant qu'à ſon ambition, néanmoins elle fut ſenſible au plaiſir de laiſſer ſon Sceptre au Roi Jacques ſon fils, qui avoit embraſſé la nouvelle réforme, & de voir s'éteindre à jamais par la réunion des Couronnes d'Angleterre & d'Ecoſſe ſur une même tête ces

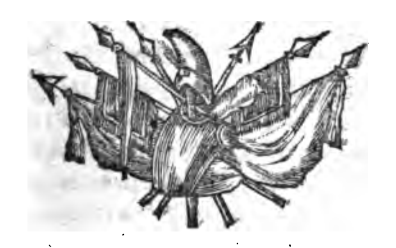
L. XXII. An. 1602.

divisions, sources déplorables de guerre & de calamités qui avoient désolé l'un & l'autre Royaume pendant une si longue suite de siècles (21).

---

(21) Les Historiens de toutes les Religions s'accordent sur le mérite éminent de cette Grande Reine; & si elle n'avoit pas abjuré & détruit, en quelque sorte, dans son Royaume la religion de ses pères; si les Catholiques n'avoient pas eu droit très souvent de se plaindre des maux qu'elle leur a faits; si elle ne s'étoit pas rendue coupable d'un attentat inoui par le supplice de l'infortunée Reine d'Ecosse, elle n'auroit reçu de la postérité que des éloges. A ces reproches également graves & légitimes près, on peut dire avec de Thou, qu'on vit briller dans cette femme célèbre des vertus qui auroient illustré un Grand Homme & un Grand Roi, & que ses défauts en petit nombre qui furent, ceux de son sexe méritent de l'indulgence. *Ingentes in ea femina & viro atque adeò Magno Rege dignæ virtutes fuerunt; & paucis, ut in muliebri sexu excusabiles defectus.* Grotius a remarqué qu'elle n'eut d'autre ambition que de conserver sa Couronne contre les entreprises de ceux qui lui contestoient le droit de la porter; qu'ayant pu étendre sa domination en France, où le malheur des temps lui avoit livré plusieurs bonnes places; sur l'Ecosse, gouvernée par un Roi enfant; dans les Pays-Bas, où les Provinces rébelles à l'Espagne l'appelloient avec les plus vives instances, elle se contenta de maintenir son

autorité dans son Royaume, & d'en cimenter la puissance par les loix d'une bonne administration intérieure, & par la paix. Le même Historien assure que le dégoût de la vie, si ordinaire en Angleterre, la conduisit au tombeau. S'étant imaginée que ses sujets méprisoient sa vieillesse, & que ses plus intimes confidents cherchoient d'avance à gagner la faveur de son héritier présomptif, en se dévouant à ses volontés, elle ne put résister aux impressions meurtrières du chagrin violent qu'elle en conçut.



LIVRE XXIII.

SOMMAIRE.

1602. *AVENEMENT du Roi Jacques I au Trône d'Angleterre. Continuation du siège d'Ostende. Projet d'envoyer des galères Espagnoles sur la côte de Flandre. On en donne le Commandement à Frédéric Spinola. Le Marquis Ambroise son frère leve huit mille hommes pour le service d'Espagne. Frédéric perd cinq galères. Le Prince Maurice entre en campagne. Il assiège Grave. Prise de Grave. Un corps d'Italiens se mutine à Hochstrate. Ambroise Spinola leve une nouvelle*
1603. *armée. Frédéric son frère est tué dans un combat sur mer. L'Archiduc se prépare à dompter les mutins. Ils traitent avec le Prince Maurice qui assiège Bois-le-Duc. Le siège est levé. Continuation de celui d'Ostende. Arrivée de Pompée Targoné, fameux Ingénieur. L'Archiduc offre la conduite du siège au Marquis Spinola, qui s'en charge. Il suit le même plan d'attaque. Passage du canal à l'at-*

taque de Saint-Albert. Les ouvrages 1604.
extérieurs sont emportés. Siège de l'Ecluse par le Prince Maurice. Velasco est envoyé au secours de cette place. Il est repoussé. Progrès de Maurice. L'Archiduc renforce son armée. Il charge Spinola de secourir l'Ecluse. Spinola attaque envain les assiégeants. L'Ecluse capitule. Précautions de l'Archiduc contre les entreprises de Maurice. Prise d'Ostende. Réflexions sur cette conquête. L'Archiduc & l'Infante entrent dans Ostende. Récompenses accordées à Spinola. Projet du Prince Maurice sur
Anvers. Il se porte inutilement dans 1605.
le pays de Vaës. Projet de Spinola d'attaquer la Frise. Ses premières dispositions. Il trompe le Prince Maurice. Sa marche. Prise d'Oldensel & de Linghen. Spinola retourne sur le Rhin. Prise de Vachtendonck. Action très vive, où le Prince Maurice est repoussé. Prise du château de Crakou. Spinola retourne en Espagne.
Ses projets & ses négociations. 1606.
Les Espagnols entrent en campagne avec deux armées. Plan de défense des Hollandois. Spinola ne peut passer l'Yssel. Prise de Lokem. Bucquoi

ne réussit pas mieux sur le Vahal. Spinola abandonne le dessein d'entrer en Hollande. Prise de Groll. Siège de Rhinberg. Premiers succès des Espagnols. Belle défense de la garnison. Continuation du siège. Prodiges de valeur. Prise de Rhinberg. Siège de Groll par le Prince Maurice. Secours de cette ville. Maurice leve le siège.

L. XXIII.

An. 1602.

JACQUES, Roi d'Ecosse, ayant succédé à la Reine d'Angleterre, se rendit promptement à Londres. Il y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Cet événement fut célébré à l'envi, & avec l'émulation naturelle aux deux peuples, par les Ecossois flattés de donner un Roi à l'Angleterre, & par les Anglois qui se glorifioient encore plus de l'enlever à l'Ecosse. Mais les Catholiques Romains en furent consternés. Le Roi qui avoit voulu se les attacher pendant les dernières années de la feue Reine, & qui leur avoit fait espérer qu'il les traiteroit plus favorablement par rapport à la Religion, détruisit bientôt tout leur espoir. Dès les premiers jours de son arrivée à Londres, ils virent clai-

rement qu'ils ne seroient pas moins persécutés sous son règne que sous le règne précédent (1). Pour lier ensemble autant qu'il pourroit les peuples des deux nations, Jacques réunit les deux Royaumes sous une dénomination commune, en prenant le titre du Roi de la Grande-Bretagne. S'empressant de se conformer aux maximes du gouvernement d'Elisabeth, & aux principes de la nouvelle réforme, il n'omit rien pour s'établir solidement sur les deux trônes. Ce Prince qui sentit combien il importoit au succès

(1) Il parut à Londres immédiatement après l'arrivée de Jacques I une confession de Foi de l'Eglise Anglicane, où l'on déclamoit avec indécence contre le Concile de Trente; on déclaroit que le Pape étoit l'Antechrist, & l'on attaquoit plusieurs des dogmes les plus respectables de l'Eglise Catholique. Cet ouvrage, qui selon de Thou ne pouvoit être attribué aux Ministres d'Elisabeth, ni à la nécessité des circonstances, & qui sembloit être l'ouvrage du Roi seul, découvrit que ce Prince, qui se piquoit d'avoir des connoissances, & sur-tout en Théologie, soutiendroit par une sorte de conviction, & par les principes d'une conscience erronée, la nouvelle religion de l'Etat, qu'Elisabeth avoit établie par des moyens très étrangers à la conscience.

L. XXIII. An. 1602.

de ses affaires domestiques de s'assurer des Puissances voisines, ne manqua pas de s'occuper principalement de cet objet. Il renouvella l'alliance contractée par Elisabeth avec le Roi de France, & avec les Provinces-unies. Aussi bien disposé que cette Princesse sembloit l'être un peu avant sa mort à un accommodement avec le Roi d'Espagne & les Archiducs, il suivit avec vivacité les ouvertures qu'on en avoit faites. Le Roi & les Archiducs entrèrent dans les mêmes sentiments. La négociation ayant fait chaque jour de nouveaux progrès, ces diverses Puissances s'envoyèrent réciproquement des ambassades solemnelles, & la bonne intelligence fut enfin rétablie entr'elles, autant que la diversité de leurs intérêts à l'égard de la Religion, & de plusieurs autres matières d'Etat pût le permettre. Ce traité ne fut néanmoins conclu que l'année suivante. Mais on a voulu en donner d'avance une connoissance sommaire, afin de ne pas trop distraire le lecteur, par le récit des affaires particulières des Pays-Bas.

Les Espagnols continuoient le siège d'Ostende avec vivacité. C'étoit sans contredit,

contredit, une entreprise de la plus grande difficulté; mais plus les obstacles que l'Archiduc y éprouvoit, paroissoient en éloigner le succès, plus ce Prince s'obstinoit à les surmonter & à répondre au zèle avec lequel la Province de Flandre lui fournissoit tous les secours qui dépendoient d'elle pour y réussir. Le Mestre-de-Camp Rivas, à qui l'Archiduc avoit laissé à la fin de l'année dernière la conduite du siège, avoit poussé vivement la construction de la grande plate-forme du quartier Saint-Albert, qui devoit dominer la vieille ville. On ne s'occúpoit pas moins des travaux de la digue de Bredené, afin de commander l'embouchure du canal, & d'empêcher l'entrée des secours qui arrivoient sans cesse par mer de ce côté. On employoit à former cette digue, ces fascines qu'on appelloit des saucisses, & qui furent depuis appellées saucissons, parce qu'on les fit plus grandes. La construction en étoit singulière. Sur la première de ces saucisses qu'on tenoit plus large que les autres qu'elle devoit soutenir, & qu'on incorporoit en quelque sorte avec le sable mouillé, & toutes les matières

L. XXIII. An. 1602

qui pouvoient se consolider, on en élevoit successivement une très grande quantité d'autres, jusqu'à ce qu'on eut donné à la digue la hauteur nécessaire. La largeur en étoit considérable. On pouvoit non-seulement y conduire deux canons de front, mais on y pratiquoit encore un parapet en état de couvrir le soldat, & on y avoit établi en plusieurs endroits des batteries. Ce travail se faisant sur un terrein sablonneux à portée du flux de la mer, fut très difficile, & il en coûta beaucoup de sang & de fatigues pour l'achever (2).

Pendant qu'on s'occupoit avec ar-

(2) Le siège d'Ostende ne produisit aucun évènement dans le cours de cette année. Les Espagnols se contentèrent de canonner cette ville ; & la garnison renouvellée & rafraîchie sans cesse par l'arrivée des convois, dont les navires remmenoient les malades & les blessés, se réduisit à répondre à leur feu. Elle célebra, au rapport de de Thou, d'une manière assez comique l'anniversaire du siège, le 6 Juillet. Ne pouvant joindre le son des cloches des Eglises, qui n'en avoient plus, à une décharge du canon, elle fit faire une sorte de charivari par les femmes & les enfants, qui témoignèrent leur joie, en frappant à coups redoublés par toute la ville sur des chaudrons.

deur de ces ouvrages, Frédéric Spinola croisoit au long de la côte de Flandre, avec une escadre de galères qu'il avoit amenée des côtes d'Espagne. Il avoit déja servi en Flandre sous le Duc de Parme, & quoiqu'il n'eût rempli aucun commandement particulier, néanmoins il avoit donné la plus heureuse opinion de ses talents, dans toutes les occasions où il avoit été employé. Cet Officier avoit appris d'habiles marins qu'en tenant dans ces parages une forte escadre de galères, on pouvoit nuire beaucoup à la navigation des Hollandois. Presque tous leurs navires sont des bateaux de pêcheurs ou des vaisseaux marchands, & il paroissoit aisé de les intercepter avec des bâtiments aussi légers que des galères. D'ailleurs, on pouvoit par ce moyen pénétrer facilement dans l'embouchure des rivières les plus voisines, débarquer des troupes sur les côtes, les dévaster, & s'établir peut-être en Zélande, en surprenant quelque bonne place. L'Ecluse offroit de grands avantages à cet égard. Son port & son canal sont très proches de la Zélande, & pouvoient donner une retraite sûre aux galères. Spinola, après avoir ré-

L. XXIII. An. 1602.

fléchi sur ce projet, & sur toutes les suites heureuses qu'il pouvoit avoir pour le Roi d'Espagne & pour les Archiducs, se rendit à Madrid, afin de le proposer & de solliciter le commandement de l'escadre. Il réussit à faire approuver son dessein, & on le chargea de l'exécution. Seulement, on crut que c'étoit assez pour lors, de lui confier six galères, sauf à en augmenter le nombre, si le succès répondoit aux espérances qu'il avoit données. Frédéric n'eut aucune peine à les conduire en Flandre, où elles arrivèrent heureusement. Le dommage qu'elles causèrent à la navigation des Hollandois, fut incroyable. Elles se tenoient ordinairement à l'ancre dans le canal de l'Ecluse, d'où sortant à l'improviste, elles tomboient rapidement sur les navires qu'elles pouvoient rencontrer, s'emparoient des uns, couloient les autres à fond, & incommodoient l'ennemi de toutes sortes de manières. Mais six galères ne suffisant pas à porter les troupes dont on avoit besoin pour faire des descentes sur les côtes, & y tenter quelque surprise, Frédéric retourna en Espagne, afin d'en obtenir un plus grand nombre.

Il y fut très bien accueilli. Le Roi ajouta huit autres galères aux six premières, & consentit en même-temps que le Marquis Ambroise Spinola son frère aîné & lui, levassent huit mille hommes de pied, dont ils formeroient deux régiments pour monter cette escadre. Frédéric partit aussitôt pour Gènes, afin d'y conférer avec le Marquis Ambroise Spinola, qui n'avoit point encore servi, quoiqu'il eut déja trente ans; mais qui avoit toujours souhaité avec ardeur de se distinguer dans la profession des armes, & de soutenir l'éclat de sa Maison, l'une des plus illustres de Gènes. Les deux frères étant passés à Milan, dont le Comte de Fuentes étoit Gouverneur, le Marquis y rassembla les huit mille hommes. Cette petite armée composée de gens d'élite, partit pour la Flandre au mois de Mai 1602. Elle étoit partagée en deux régiments. Le Marquis commandoit en personne le premier, dont Pompée Justiniano qui avoit long-temps servi dans les Pays-Bas, étoit Major. Lucio Dentici étoit à la tête du second régiment, & avoit pour Major, Augustin Arconato. Ces deux Officiers s'étoient distingués l'un

L. XXIII.
An. 1602

L. XXIII. An. 1602

& l'autre dans les guerres de Flandre. Le Marquis ayant pris le chemin de la Savoie, arriva heureusement dans le Luxembourg, suivi de sa petite armée. De-là, il se rendit à Gand, où se trouvoit alors l'Archiduc, pour y recevoir ses ordres. (3).

Frédéric Spinola, qui étoit retourné en Espagne un peu avant le départ de son frère, ne fut pas si heureux. Des huit galères qu'il devoit conduire en Flandre, il en perdit d'abord deux dans un combat qu'il fut obligé de soutenir contre des vaisseaux Hollandois qui l'attaquèrent à l'improviste, lorsqu'il sortoit du port de Sainte-

(3) Le corps de troupes que Spinola avoit amené en Flandre avoit été levé, en conséquence d'un traité que son frère & lui avoient conclu avec le Roi d'Espagne. Ils s'étoient engagés d'en avancer la dépense de leurs propres fonds, & de ceux que leur crédit leur avoit fait trouver dans les bourses de leurs parents & de leurs amis; & ils n'en devoient être remboursés que dans des termes convenus. Telle est l'origine de l'élévation du fameux Ambroise Spinola, d'une des quatre premières Maisons de la Noblesse de Genes, qui n'avoit mené jusqu'alors qu'une vie très privée, en faisant valoir ses immenses richesses.

Marie, & trois autres dans une occasion ſemblable en traverſant la Manche. Il n'en ſauva que trois, qu'il fit entrer dans le port de l'Ecluſe. Heureuſement, une grande partie des troupes qui montoient ces galères, ne tombèrent pas au pouvoir des ennemis, & vinrent le joindre à l'Ecluſe, ayant à leur tête Antoine Meneſés, Portugais, leur Meſtre-de-Camp. L. XXIII. An. 1602. 3 Octobr.

Le Marquis Spinola n'avoit pu arriver plus à propos pour l'Archiduc, qui avoit un beſoin preſſant de ce renfort. Le Prince Maurice étoit déja en mouvement à la tête de l'armée la plus puiſſante que les Provinces-unies euſſent ſoudoyée juſqu'alors (4). Il 21 Juin.

(4) Les Etats, immédiatement avant l'ouverture de la campagne, conclurent l'échange des priſonniers que les Eſpagnols avoient faits ſur eux, & qui étoient diſperſés dans les divers pays de la domination d'Eſpagne, & réduits à la plus grande miſère. On n'avoit échangé juſqu'alors de part & d'autre que les Officiers, ou bien les Officiers s'étoient rachetés eux-mêmes en payant rançon. Les Etats ne voulurent point de celle de l'Amiral d'Aragon, & n'en exigèrent pas d'autre que le retour de leurs ſoldats & de leurs matelots. Cette généreuſe réſolution

L. XXIII. An. 1602.

avoit établi sa place d'armes à Nimègue, où il avoit rassemblé ses troupes qui étoient au nombre de vingt-quatre mille hommes d'infanterie & de six mille chevaux, & il étoit abondamment fourni de munitions de guerre & de bouche, & d'artillerie. On crut qu'il avoit dessein de pénétrer en Brabant, de marcher au secours d'Ostende, & d'assiéger ensuite Nieuport. Cette expédition eut été facile, si l'Archiduc n'eut pas été renforcé par Ambroise Spinola. Mais quels que fussent les desseins de Maurice, l'Amiral d'Aragon avoit été détaché en avant avec six mille hommes de pied & quatre mille maîtres pour les découvrir, & pour s'y opposer. Spinola reçut ordre d'y réunir le corps qu'il commandoit. Ces troupes marchèrent aussitôt à Tillemont, & campèrent sous les murs de cette ville, située à-peu-près au cœur du Brabant, où elles attendirent l'ennemi. Il ne tarda

attacha de plus en plus les peuples des Provinces-Unies à leur domination, & les aliéna de celle d'Espagne, où les malheureux qui revinrent en Hollande, avoient été traités avec une dureté qu'ils ne laissèrent pas ignorer à leurs compatriotes.

pas à se montrer, & s'approcha jusqu'à une lieue de distance des Royalistes; mais Maurice les ayant trouvé plus forts qu'il ne le pensoit, ce Prince prit le parti de se retirer, & après avoir donné de l'ombrage à plusieurs places pour mieux cacher son projet, il investit tout-à-coup la ville de Grave.

L. XXIII. An. 1602.

18 Juillet.

Cette ville que la nature & l'art ont rendue très forte, est située en Brabant, sur la gauche de la Meuse. Le passage qu'elle commande sur cette rivière est d'une grande importance. Maurice distribua ses quartiers des deux côté du fleuve, & assura sur-tout ceux qu'il avoit sur la rive droite, où l'on pouvoit plus facilement l'attaquer. Antoine Gonzalès, Espagnol, étoit Gouverneur de la place assiégée, & y commandoit une garnison de quinze cents hommes de diverses nations, tous soldats d'élite, mais mal pourvus des munitions nécessaires pour une longue résistance. Néanmoins, le Gouverneur ne se laissa point intimider, & songea à se défendre courageusement. La garnison non moins remplie de bravoure, se disposa à le seconder avec vigueur, dans l'espérance

L. XXIII. An. 1602

d'être secourue. Il y avoit sur le bord de la Meuse opposé à la ville, une petite redoute qui servoit à garder le passage de la rivière. Le Prince Maurice commença par l'attaquer. On la battit avec fureur, & elle ne tint que peu de jours. Sur-le-champ, les Hollandois s'attachèrent au corps de la place. On ouvrit la tranchée de trois côtés différents. On établit autant de batteries, & l'on parvint promptement à déboucher dans le fossé. Mais si l'attaque étoit vive, la défense étoit opiniâtre. Le feu de la place, de fréquentes sorties, la valeur avec laquelle on s'opposa à la descente du fossé, retardèrent beaucoup les travaux des assiégeants.

Sur ces entrefaites, on tenoit conseil dans l'armée Catholique, pour déterminer si l'on marcheroit au secours de Grave, ou si l'on forceroit le Prince Maurice par une diversion d'abandonner son entreprise. Le secours étoit difficile, parce que l'armée manquoit de plusieurs choses nécessaires, qu'on ne pouvoit se procurer aussi promptement qu'il auroit fallu. Toutefois, comme il eut été beaucoup plus difficile d'attaquer quelque place

de la domination des Etats-Généraux, ce qu'on n'eût pu faire sans passer la Meuse, & sans former de grands magasins de vivres & de munitions de guerre, on résolut de tenter si on ne pourroit pas introduire quelque secours dans Grave. L'Amiral conduisit sans délai l'armée à Ruremonde, ville sur la Meuse, peu distante de la place assiégée, & d'où on pouvoit l'approvisionner plus aisément; mais les dispositions que l'on fit pour y parvenir, ne purent être l'ouvrage de peu de jours. Enfin, l'Amiral se rendit à Venlo, grosse ville assise sur la même rivière, dont la navigation facilitoit beaucoup l'arrivée des vivres au camp, & il s'approcha de l'ennemi. Mais ses lignes étoient si bien entendues & si avancées, que les Espagnols perdirent presqu'aussitôt l'espoir de les forcer. Leur Général ayant cependant découvert qu'un des quartiers du Prince Maurice n'étoit pas aussi fort que les autres, voulut en profiter pour introduire du secours dans la place. Jean Thomas Spina Mestre-de-Camp, Napolitain, reçut ordre d'attaquer ce quartier avec mille hommes d'infan-

L. XXIII. An. 1602

L. XXIII. An. 1602

terie, & de se jetter au travers de la circonvallation dans la place assiégée. Comme il étoit douteux qu'il réussît; on fit avancer Simon Antunés avec un corps de pareille force, pour favoriser sa retraite. Spinola fut chargé en même temps de faire une fausse attaque contre le quartier opposé à celui que devoit attaquer Spina, & on mit à ses ordres deux mille hommes d'infanterie. On espéroit que cette seconde attaque pourroit attirer une grande partie des ennemis, & affoiblir leur défense à la première; mais le succès ne répondit point au courage avec lequel on exécuta ces mouvements. La feinte de Spinola fut sans effet, & Spina rencontra une résistance si vive, qu'il fut contraint de battre la retraite. L'Amiral ayant échoué dans ce projet, abandonna celui de secourir Grave, & se retira. Les assiégés se soutinrent encore plusieurs jours, & tuèrent bien du monde aux assiégeants; mais désespérant désormais d'être délivrés, ils capitulèrent, & rendirent la place aux meilleurs conditions qu'ils purent obtenir.

20 Sept.

Peu avant la reddition de Grave, & lorsque l'armée Catholique se re-

tiroit, plusieurs des Italiens qui y servoient se mutinèrent. Ce désordre ayant fait chaque jour de nouveaux progrès, devint bientôt un des plus considérables & des plus funestes, dont la Flandre eut jusqu'alors éprouvé le malheur. Les mutins tentèrent d'abord de s'emparer de Dieſt; mais les portes leur en ayant été fermées, ils tombèrent rapidement sur Hochstrate, petite ville du Brabant, qui étoit défendue par un château, & qui étoit assez proche de Breda, pour qu'ils pussent en tirer du secours, si l'Archiduc vouloit employer la force afin de les faire rentrer dans le devoir. Ce fut en effet le parti que prit ce Prince. Il crut devoir essayer si la rigueur pourroit remédier à un mal que l'indulgence n'avoit fait qu'aigrir. Les mutins méritoient d'être punis d'autant plus sévèrement, que la licence croissant sans cesse parmi eux avec leur nombre qui étoit monté en très peu de temps à deux mille hommes de pied & mille chevaux, il n'y avoit aucune espèce de déprédation qu'ils ne se permissent, & qu'ils menaçoient encore le pays de plus grandes hosti-

L. XXIII. An. 1602

lités (5). Ils furent donc déclarés rébelles au Roi & traîtres à la patrie. Il ne s'agissoit plus que de les soumettre à main armée ; l'Archiduc l'entreprit en vain. Ils furent à peine instruits de son dessein, qu'ils fortifièrent la ville & le château d'Hochstrate. Les villes voisines de la dépendance des Etats s'empressèrent de les secourir, & de fomenter leur révolte.

An. 1603

Au commencement de l'année 1603, on se détermina en Espagne à ne rien omettre pour renforcer le plus qu'il seroit possible, l'armée de la Flandre. Comme il ne paroissoit plus douteux que le mariage de l'Archiduc & de

(5) Grotius remarque que les troupes que Spinola avoit amenées d'Italie, bien entretenues, bien payées, se contenoient dans la plus exacte discipline, malgré l'exemple des mutins. Il est incroyable que le Conseil d'Espagne, qui depuis près de trente ans avoit l'expérience, que les mutineries qui avoient si fréquemment éclaté dans ses armées, lui avoient été plus funestes que les armes de ses ennemis, n'ait pas toujours pris les mesures les plus efficaces pour les prévenir. Il falloit ou cesser de faire la guerre, ou payer exactement des soldats, qui ne sont jamais récompensés des risques qu'ils courent, par la solde qu'ils reçoivent.

l'Infante seroit stérile ; le soin de défendre les Pays-Bas qui devoient rentrer sous la domination de l'Espagne, regardoit plus particulièrement ce Royaume. Frédéric Spinola étoit convenu avec le Ministère dans son second voyage à la Cour, qu'afin d'agir avec plus de vigueur contre les Provinces-unies, son frère & lui, leveroient une armée de vingt mille hommes d'infanterie & de deux mille chevaux, qu'on fourniroit d'une bonne artillerie, pour être employée où on le jugeroit plus utile, & pour servir séparément sous leurs ordres. Le Marquis Ambroise Spinola alla donc trouver son frère à l'Ecluse, & ils y reçurent aussitôt les commissions nécessaires pour les nombreuses levées dont ils s'étoient chargés. Les Provinces soumises devoient leur en fournir ; mais comme c'étoit sur-tout en Allemagne & en Italie qu'elles pouvoient être faites avec plus de célérité & de succès, Ambroise partit sur la fin de Mars pour ces divers pays, laissant son frère continuer sa croisière sur la côte de Flandre, & infester la mer par ses courses.

Malheureusement, un combat fu-

L. XXIII. An. 1603 26 Mai.

neste que Frédéric livra peu après ; & qui lui coûta la vie, renversa tous ses projets. Comme il croisoit avec huit galères bien armées, il en rencontra deux qui appartenoient aux ennemis, & qui étoient escortées de trois vaisseaux de guerre. Le temps étoit parfaitement calme, & les vaisseaux ne pouvoient faire usage de leurs voiles. Connoissant tout son avantage, le Général Espagnol les attaqua de plusieurs côtés. Les vaisseaux soutenus par les deux galères combattirent avec vivacité, & la perte fut considérable de part & d'autre. Toutefois le calme favorisoit de plus en plus les Espagnols ; mais le vent s'étant levé tout-à-coup, rendit l'avantage aux navires Hollandois, qui manœuvrant alors avec facilité, & faisant un feu terrible sur les galères de Frédéric, le maltraitèrent beaucoup. Lui-même ayant été atteint d'un boulet au côté, il mourut presque sur-le-champ.

Cette action se donna sur la fin de Mai. Le Marquis Ambroise étoit alors en Italie, où il devoit lever deux régiments d'infanterie. Il s'étoit d'abord rendu en Allemagne, où il avoit laissé les ordres nécessaires pour qu'on lui

en formât autant, & il espéroit revenir en Flandre à la tête de ces troupes; mais la mort de Frédéric déconcerta tous ses desseins. Ambroise fut rappellé en Flandre, & quoiqu'à son retour le Roi l'eût revêtu des charges de son frère, & comblé de marques d'honneur & d'estime, il ne put procurer à l'Espagne les renforts de troupes qu'il s'étoit chargé de lever. Les galères devinrent même presque inutiles, parce que le Marquis fut chargé du siège d'Ostende, & elles tombèrent bientôt au pouvoir de l'ennemi qui s'empara de l'Ecluse.

L. XXIII. An. 1603

L'Archiduc qui avoit résolu de soumettre s'il le pouvoit, les mutins d'Hochstrate, avoit ordonné de nouvelles levées pour renforcer son armée. Le Duc d'Aumale lui fournit mille chevaux, dont la plupart étoient Lorrains. On leva en Allemagne un régiment d'infanterie de trois mille hommes; on recruta les régiments Wallons; deux nouveaux régiments arrivèrent d'Italie, l'un Espagnol commandé par Ignace Borgia, & le second Napolitain, sous les ordres de Lelio Brancacio, Chevalier de Malthe; enfin, l'Archiduc ayant rassemblé tout

L. XXIII. An. 1603

ce qui étoit en état de marcher, profita de la belle saison pour entrer en campagne, & détacha le Comte Fréderic de Bergh contre les mutins, avec un corps de sept mille fantassins & de trois mille maîtres.

Les mutins qui s'étoient bien retranchés dans Hochstrate, & qui étoient puissamment appuyés par les places voisines de la dépendance des Etats, redoutoient peu les menaces de l'Archiduc. Ils étoient alors plus de deux mille hommes d'infanterie, & plus de quinze cents de cavalerie. Il n'y avoit parmi eux que des soldats expérimentés de diverses nations, dont cependant la plupart étoient Italiens. Malgré leur nombre, le Comte de Bergh les serra de si près, que se défiant de leurs forces, ils eurent enfin recours au Prince Maurice, qui leur avoit offert plusieurs fois sa protection. Plus criminels encore que les mutins qui les avoient précédés, leur leur perfidie sera toujours en horreur, & l'on ne détestera jamais assez les conditions de l'accord qu'ils osèrent conclure avec le Général Hollandois. Ce Prince après les avoir pris sous la protection des Etats, leur promit

de les défendre contre les Espagnols. De leur côté, ils s'engagèrent à servir sous ses drapeaux le reste de la campagne, & dans le cas où ils s'accommoderoient avec l'Archiduc, de ne point porter les armes de quatre mois contre les Provinces-unies. La ville & le château d'Hochstrate ne les mettant point en sûreté, Maurice s'obligea de leur consigner une place de la domination des Etats. Il n'attendoit que la conclusion de ce traité pour leur envoyer un renfort qui les rendît respectables aux Espagnols. Il le fit partir aussitôt, & les mutins reprirent tellement la supériorité, que le Comte de Bergh, contraint d'abord de se tenir sur la défensive, fut enfin forcé de lever le siège.

L. XXIII. An. 1603

10 Juillet.

Sa retraite offrant au Prince Maurice une occasion favorable de faire quelque conquête, il voulut en profiter. Hochstrate est située fort près de Bois-le-Duc. Maurice qui depuis long-temps avoit de grands desseins sur cette place importante, s'en approcha tout-à-coup, & l'investit. Il distribua ses quartiers autour des murs de Bois-le-Duc, & ne craignit point d'en assigner un aux mutins en parti-

19 Août.

L. XXIII. An. 1603

culier. Cette nouvelle alarma beaucoup l'Archiduc. Quoiqu'occupé toujours du siège d'Ostende, il voulut à quelque prix que ce fut, sauver Bois-le-Duc. Les deux régiments de Borgia & de Brancacio venoient heureusement d'arriver d'Italie. Il les fit partir aussitôt pour joindre le Comte de Bergh. Le temps n'ayant pas permis à Maurice de s'emparer de tous les postes nécessaires au succès de son entreprise, il ne fut pas difficile au Comte de Bergh d'en saisir un à la proximité de Bois-le-Duc, d'où il put assurer sa communication avec la ville. Mais il voulut en vain y faire entrer une garnison capable de repousser l'ennemi. Les bourgeois obstinés à ne pas souffrir au dedans de leurs murs des troupes réglées, & à vouloir se défendre eux-mêmes, ne voulurent point absolument en recevoir. Maurice espérant que les Royalistes piqués de leur refus, pourroient tenter d'introduire par surprise des troupes dans Bois-le-Duc, & que cette entreprise occasionneroit quelque sédition dans la ville, dont il profiteroit, il se hâta en conséquence de perfectionner ses lignes, de les fortifier avec soin, & de

22 Août.

les rendre autant qu'il le pourroit, inattaquables. Quoique le Comte de Bergh se fût retranché avec autant de précautions, il n'avoit pas assez de confiance dans ses dispositions, pour n'être pas inquiet de la position dangereuse où Bois-le-Duc se trouvoit, & il en avertit l'Archiduc.

L. XXIII.

An. 1603

On crut que ce Prince pourroit vaincre l'opiniâtreté des Bourgeois, s'il s'y rendoit en personne. Il ne tarda pas à prendre sa résolution. Il partit sur-le-champ de Bruxelles, & conduisant un nouveau renfort au Comte de Bergh, il vint prendre son logement dans le camp où le Comte s'étoit retranché. Delà étant entré plusieurs fois dans la ville, il avoit tâché d'en apprivoiser en quelque sorte les habitants ; & il étoit toujours sorti sans rien entreprendre. Mais un jour que sur un prétexte feint, il les avoit engagés à livrer passage à un gros corps d'infanterie Wallonne, qu'il vouloit, disoit-il, opposer à l'ennemi de l'autre côté de la ville, il parvint à l'y faire rester. Il ne fut pas plutôt entré avec les troupes dont il se faisoit suivre, qu'ayant convoqué les Magistrats, il leur tint ce discours :

4 Septemb.

L. XXIII. An. 1603.

» Braves Citoyens, plus vous êtes » fidèles à l'Eglise & au Roi, plus » vous devez être jaloux de vous » conserver dans leur obéissance. Si » les rébelles tentent si souvent de » vous subjuguer ou par surprise ou » à force ouverte, ont-ils d'autre but » que de vous ravir votre liberté & » votre foi ? C'est en vain que vous » espérez éviter le péril qui vous me- » nace, par vos propres forces. L'at- » taque & la défense des places ap- » partiennent à des troupes endurcies » sous les armes, & non à des bour- » geois peu acccoutumés aux fatigues » du service. Il est nécessaire que vous » receviez une garnison, qui vous » aide à défendre votre patrie. Je » viens vous en prier. Votre fidélité » & votre zèle me sont trop connus » pour que je puisse douter que vous » refusiez un secours qui peut seul » vous empêcher de tomber au pou- » voir de l'ennemi ». Cette courte harangue étonna beaucoup les Magistrats; mais comme elle étoit soutenue par la force, la ville qui ne voulut ou ne put s'y opposer, parut se prêter de bonne grace aux desirs de l'Archiduc. Il y établit trois

mille hommes d'infanterie, & après l'avoir d'ailleurs bien approvisionnée de toutes sortes de munitions, il retourna à Bruxelles.

L. XXIII.
An. 1603.

Le Comte de Bergh resta seul pour faire tête au Prince Maurice. Pendant qu'ils étoient en quelque sorte en présence l'un de l'autre, leurs armées s'essayèrent ensemble, & livrèrent quelques escarmouches. Le Marquis Della Bella, Mestre-de-Camp, Napolitain, fut tué dans une de ces petites actions. Le Seigneur de Temple, Mestre-de-Camp-Général de l'armée Hollandoise, & Officier très estimé, y périt aussi. Mais Maurice voyant que son projet sur Bois-le-Duc étoit renversé par les précautions avec lesquelles l'Archiduc avoit pourvu à la sûreté de cette place avant son départ, fit cesser cette petite guerre en se retirant. On étoit à la fin d'Octobre, & le froid commençoit à se faire sentir. Ce Prince prit ses quartiers, d'hyver après avoir auparavant établi les mutins dans Grave. L'armée Espagnole suivit son exemple, & se sépara,

Cependant le siège d'Ostende avan-

L. XXIII. An. 1603

çoit lentement (6). Les secours continuels que les Hollandois faisoient entrer dans cette ville, en retardoient sur-tout les progrès, & l'on désespéroit chaque jour de plus en plus de sa réussite. Rivas qui étoit chargé d'en diriger les opérations, montroit du zèle & de l'habileté. Il avoit emporté d'emblée, au moment qu'on s'y attendoit le moins, les trois petits forts, appellés Poulains. Il les avoit bien munis d'artillerie, & delà il ruinoit les fortifications de la place dans cette partie. On continuoit d'élever la grande plate-forme du quartier Saint-Albert. Comme le terrein étoit sablonneux tout à l'entour, & qu'il étoit impossible d'y

(6) Suivant un calcul qu'on lit dans de Thou, & qui est peut-être un peu foible, du moins par rapport à la perte des assiégés, les Espagnols avoient tiré, depuis le commencement du siège jusqu'au mois de Mars de cette année, cent cinquante mille coups de canon; & les assiégés, cent mille. Les premiers avoient perdu dix-huit mille hommes, tant tués que morts de maladie; & les seconds, sept mille, parmi lesquels on comptoit des deux côtés presque tous les principaux Officiers.

ouvrir

ouvrir la tranchée, Rivas se mit à couvert par une sorte de galerie, formée d'une double file de gabions remplis de terre, qui conduisoient des Poulains à la plate-forme. Cet ouvrage auquel on travailloit depuis long-temps, fut enfin mis en état. On établit sur son sommet un grand nombre de canons de gros calibre. On en fortifia la base avec soin, & on ne négligea rien pour le garantir des entreprises de l'ennemi. La digue qu'on construisoit du côté de Bredené, faisoit aussi quelques progrès. On l'appelloit la digue de Bucquoi, parce que c'étoit le Comte de Bucquoi qui dirigeoit les travaux de cette construction. L'activité de cet Officier étoit infatigable, & il avoit à cœur de parvenir à gêner l'entrée du canal dans cette partie. Mais les assiégeants veilloient à tout, & faisoient partout la résistance la plus vigoureuse. Leur courage répondant au bon état de la place, qui étoit abondamment pourvue de toutes sortes de munitions, ils se signaloient presque tous les jours par des sorties ; & leurs adversaires ne faisoient rien sans qu'il leur en coûtât beaucoup de sang & de peines.

L. XXIII.
An. 1603

L. XXIII An. 1603

La grande plate-forme ainsi que la grande digue n'étoient presque composées que de fascines & de madriers. Les Hollandois dirigèrent contre ces ouvrages des batteries terribles, d'où ils lançoient des boulets remplis d'artifice afin d'y mettre le feu. Ils y réussirent. La digue & la plate-forme furent enfin enflammées, & tellement endommagées, qu'il fallut les reconstruire. Les Mestres-de-Camp. Durango & Zavaglios, Espagnols, plusieurs Capitaines & divers Officiers de tout grade, furent tués dans les différentes actions que les travaux de cette reconstruction occasionnèrent. Les ennemis n'y perdirent pas moins de gens de marque & de soldats.

Pompée Targoné, Romain, Ingénieur très estimé, venoit d'arriver en Flandre, attiré par la renommée de ce siège fameux. Il avoit le génie aussi actif que pénétrant, & il passoit pour un méchanicien fort inventif. Mais comme il n'avoit que de la théorie, sans expérience & sans aucune pratique des opérations de la guerre, on vit bientôt qu'un grand nombre de ses machines ne réussissoient point dans l'exécution, autant que les ap-

parences sembloient le promettre (7). Il commença par faire construire sur des barques solidement assemblées une tour de bois, capable de recevoir sur sa plate-forme une batterie de six pièces de gros canon, & de contenir le nombre de soldats nécessaire à leur service. Targoné comptoit faire conduire & fixer cette forteresse flottante, à l'embouchure du grand canal par où entroient les secours. Il ne doutoit pas qu'il ne vînt enfin à bout de couper cette communication aux ennemis ; mais il falloit auparavant que la digue fût poussée jusqu'auprès du canal, & qu'on en eût fortifié la tête par une bonne redoute. Afin de hâter ce travail, il inventa d'autres machines, à l'aide desquelles on

L. XXIII. An. 1603.

[7] Les machines de Targoné, toutes ingénieuses qu'elles pouvoient être, ne sembloient à ceux qui avoient l'expérience de la guerre que de vains colifichets. Le Comte de Bucquoi plaisantoit hautement de voir consumer tant d'argent & de travaux sur la foi d'un Méchanicien, novice dans l'art de la guerre, qui abusoit de son génie. *Hæc omnia risu à Bucoio excepta, cum hominem belli rudem ingenio suo abuti & pecuniam ac tempus inutiliter consumere diceret*, dit de Thou.

L. XXIII. An. 1603

mettoit plus aisément en œuvre la quantité immense de matériaux divers qui entroient dans la construction de la digue. Il les rassembloit sur des espèces de radeaux soutenus dans le milieu & sur les côtés par de petits tonneaux, qui se mettant à flot dans la haute marée, étoient conduits par de forts cabestans sur l'emplacement même où ils devoient être employés. On appelloit ces radeaux, des flottes. Mais le feu des ennemis étoit si terrible & si soutenu, les secousses de la mer si violentes, qu'on voyoit souvent détruire en très peu d'heures l'ouvrage de plusieurs jours. C'étoit un spectacle vraiment digne de compassion, que les pertes affreuses que coûtoient ces travaux, & on ne peut également s'empêcher de plaindre la stupide indifférence avec laquelle les pionniers, excités par l'appât du gain, s'exposoient pour y travailler, à une mort presque certaine.

Tel étoit l'état du siège d'Ostende, quand l'Archiduc conçut le dessein d'en confier la conduite au Marquis Spinola. C'étoit pour ainsi dire, l'élever au commandement, avant qu'il eût fait ses premières armes ; mais l'Ar-

chiduc espéroit que le travail & l'application suppléeroient en lui à l'expérience qui lui manquoit. Il avoit d'autant plus lieu de le croire, que Spinola avoit donné des preuves d'une capacité peu commune dans le petit nombre d'opérations militaires dont on l'avoit chargé. D'ailleurs son crédit pouvoit procurer aisément les fonds nécessaires à cette entreprise aussi dispendieuse que difficile. L'Archiduc lui en ayant donc fait la proposition, Spinola voulut, avant de l'accepter, consulter avec les Officiers les plus habiles, s'il y avoit possibilité de terminer heureusement le siège. Les avis furent partagés. C'étoit, selon quelques-uns, une maxime incontestable de la science de la guerre, qu'on ne devoit jamais attaquer une place dont on ne pouvoit empêcher le secours, & ils observoient qu'on ne pouvoit le couper aux ennemis, tant que le grand canal, par lequel il étoit si facile aux Hollandois de pénétrer dans la place, seroit ouvert. La grande digue destinée à le fermer avançoit peu, & paroissoit plutôt, disoient-ils, se détruire que faire des progrès; si l'on considéroit le dommage

L. XXIII. An. 1603

que la mer & le canon de l'ennemi lui causoient sans cesse. En supposant qu'on l'achevât, & qu'un fort construit à la tête de cet ouvrage, commandât l'embouchure du canal, ils n'en croyoient pas moins qu'on devoit renoncer au siège, & soutenoient que les vaisseaux des Etats continueroient d'en tenter le passage, & que pour quelques-uns qui seroient coulés à fond, il y en auroit un grand nombre qui s'échapperoient. Ils regardoient le château flottant de Targoné, comme une foible ressource, & assuroient qu'on verroit bien-tôt s'évanouir l'espoir que les personnes peu expérimentées en concevoient, lorsqu'il seroit exposé au canon de la place, aux attaques des bâtiments ennemis, & à la fureur d'une mer orageuse. Entreprendre de réduire Ostende à force ouverte, c'étoit également à leurs yeux une entreprise qui ne pouvoit réussir. Les coupures que les assiégés faisoient successivement derrière leurs remparts, y formoient des obstacles insurmontables; mais dût-on se flatter du succès, on ne pouvoit l'obtenir qu'avec des dépenses énormes, des peines infinies,

& au prix d'une grande quantité de sang. Et falloit-il ambitionner une conquête qui coûteroit si cher? L. XXIII. An. 1603

Mais toutes ces raisons furent fortement combattues. On y répondit qu'on ne devoit pas tellement perdre l'espérance d'empêcher le secours, qu'on en abandonnât le dessein; que le travail de la digne n'étoit pas aussi lent, qu'on ne pût se flatter de la conduire bien-tôt à sa perfection, & que si on se procuroit cet avantage, & si on construisoit sur la digue le fort projetté, il étoit indubitable que l'entrée du canal souffriroit les plus grandes difficultés. On avouoit que le succès de la machine de Targoné étoit incertain; mais on observoit que si elle réussissoit, le canal feroit exactement fermé, & que dans le cas où elle viendroit à périr, on auroit toujours le fort de la digue, qui supposé qu'il n'interceptât pas tout-à-fait les secours, les affoibliroit du moins assez pour être d'une grande utilité au succès du siège. On remarqua ensuite que les coupures que faisoient les assiégés, ne pourroient les couvrir long-temps dans une ville qui n'étoit pas d'une assez grande étendue pour

L. XXIII. An. 1603

qu'on pût en faire beaucoup de nouvelles. Le canon, le travail des mines, des tranchées, de la sappe, & mieux encore la bravoure des assiégeants, viendroient à bout de les leur enlever successivement, & ne leur laisseroit bientôt plus un pouce de terre pour se dérober aux coups de leurs vainqueurs. Enfin les partisans de la continuation du siège ajoutèrent que les avantages & la gloire de la conquête d'Ostende dédommageroient bien au delà de la perte du temps, des hommes & de l'argent qu'on y auroit sacrifiés. Cette contrariété de sentiments embarrassoit beaucoup Spinola. Toutefois l'espoir l'emporta sur la crainte, & il accepta le commandement du siège (8).

Octobre.

(8) L'élévation subite de Spinola excita vivement la jalousie de tous les Officiers Espagnols & Flamands beaucoup plus anciens que lui. Cependant quand on vit que ce Seigneur, qui disposoit des troupes & des finances, avoit d'ailleurs beaucoup de prudence & d'activité, on cessa d'envier sa fortune. Grotius ajoute, qu'ayant destitué ceux qui s'étoient enrichis jusqu'alors dans la gestion de la caisse militaire, il y mit tant d'ordre, que la confiance d'être payé empêcha les désertions, & étouffa sur-le-champ le germe des mutineries.

Après avoir fait donner son régiment à Pompée Justiniano qui en étoit Major, & laissé Louis Dentici à la tête du second régiment qu'il avoit amené d'Italie, il employa ses premiers soins à ramasser les matériaux nécessaires pour continuer la digue de Bredené, & pousser les travaux du quartier de Saint-Albert par où il se proposoit de forcer la place. Malheureusement tout le terrein d'alentour n'étoit qu'un sable pur. Il étoit d'ailleurs coupé de plusieurs canaux, inondé par la marée, & même arrosé par divers ruisseaux qui ne contribuoient pas à le rendre praticable. La difficulté du sol empêchant d'y faire des tranchées, il falloit y suppléer par différents matériaux qu'on rassembloit de toutes parts, & qu'on amenoit sur les radeaux que Targoné avoit inventés. On travailloit en même temps à la digue de Bredené : mais quels que fussent les progrès de cette construction, on se convainquit enfin qu'elle emporteroit trop de temps, & que le succès en seroit peut-être fort douteux. Spinola abandonnant le dessein de couper le secours, ne songea plus qu'à presser l'attaque par les

L. XXIII. An. 1603

moyens ordinaires. On a déja dit qu'un fort construit sur le petit canal qui étoit proche de l'attaque de Saint-Albert, en fermoit l'entrée aux vaisseaux ennemis. Ce canal n'étoit pas pour cela devenu inutile aux assiégés, & servoit toujours de fossé à la contrescarpe, qui forte par elle-même, étoit encore défendue par plusieurs ouvrages non moins redoutables. De quelque côté qu'on voulût tenter le passage, il falloit que les assiégeants s'exposassent à découvert au feu de l'ennemi, & il étoit impossible qu'ils ne fissent pas les plus grandes pertes. On avoit formé quatre attaques au quartier Saint-Albert. Les Allemands placés le plus près de la mer, étoient chargés de la première. Les Espagnols poussoient à leur droite la seconde. Ils avoient à côté d'eux les Italiens, à qui on avoit confié la troisième. Enfin les Wallons & les Francomtois joints ensemble, étoient attachés à la quatrième attaque, qui étoit la plus éloignée du rivage. Ces diverses nations remplies de la plus grande ardeur, avançoient à l'envi leurs travaux, & sembloient moins y mettre l'émulation qu'inspire le même servi-

ce, que la passion qui anime des ennemis.

On profita de ces dispositions pour leur faire passer le canal. C'étoit vis-à-vis des Wallons qu'il étoit plus étroit & moins profond. Ils le traversèrent les premiers, & furent suivis des troupes des autres nations; mais ils n'y parvinrent qu'après avoir été exposés pendant long-temps au feu le plus meurtrier. Comme il avoit fallu combler le canal avec les matériaux de toute nature, dont ils avoient fait des provisions immenses, & former au travers, des espèces de digues; la mousqueterie des ennemis, leur canon chargé de mitraille, & sur-tout des cartouches remplies d'artifice, dont on accabloit les assiégeants, rendirent cette opération très sanglante; & quoiqu'ils eussent eu la précaution de se couvrir de tout ce dont ils purent se faire une sorte de rempart de gabions pleins de terre fortement liés les uns aux autres, de grosses fascines qu'ils posoient devant eux comme une espèce de bouclier, enfin de tout ce que la prudence & le soin de leur sureté pouvoit employer en pareil cas, ils eurent un

L. XXIII. An. 1603.

nombre prodigieux de tués & de bleſſés. Pompée Targoné avoit inventé un grand char, à l'aide duquel on comptoit jetter, lorſque l'ennemi s'y attendroit le moins, un pont tiſſu de cordes & de toiles pour attaquer plus aiſément les remparts de la place. Cette machine étoit portée ſur quatre roues très hautes, & avoit en avant une pièce de bois ſemblable à un mât de vaiſſeau, deſtinée à baiſſer & à relever le pont. Mais ſa maſſe énorme étoit ſi embarraſſante & d'une manœuvre ſi difficile, qu'on s'apperçut même avant de s'en ſervir, qu'on n'en tireroit aucune utilité. On préparoit ces boulevards ambulants hors de la portée de l'artillerie ennemie; mais il falloit toujours les conduire au lieu où on devoit en faire uſage, & c'eſt alors que le feu de la place & les ſorties faiſoient les plus grands ravages. Il y avoit des occaſions où il ne ſe ſauvoit preſqu'aucun travailleur. Ceux qui les remplaçoient à force d'argent, éprouvoient un pareil ſort, & ſouvent même les ſoldats y périſſoient. Spinola étoit par-tout à toute heure, & s'expoſoit à toutes ſortes de dangers. Animant les uns de

la voix, récompenſant les autres, mettant lui-même la main à l'œuvre dans les poſtes les plus périlleux, il donnoit l'exemple à toute l'armée, & l'enflammoit de l'ardeur de l'imiter.

Toutes ces troupes ayant donc paſſé le canal, elles marchèrent avec le même courage aux ravelins & aux demi-lunes qui défendoient la contreſcarpe. L'avantage du poſte procura encore aux Wallons & aux Francomtois l'honneur des premiers ſuccès. Mais ce ne fut pas ſans une perte conſidérable. Beaucoup de gens de marque y furent tués, parmi leſquels on regretta particulièrement Catriz, Meſtre-de-Camp d'un régiment Wallon. C'étoit un guerrier auſſi brave qu'expérimenté (9). Spinola qui ſavoit qu'il n'étoit pas moins bon pour le conſeil que pour l'action, en faiſoit un cas ſingulier, & l'employoit avec diſtinction. Les ſoldats des autres nations, en partageant la gloire

(9) Si l'on en doit croire de Thou, l'attaque où Catriz fut tué, & où l'on emporta les ouvrages extérieurs, fut livrée vers le milieu de Mars 1604, & non avant l'hiver précédent, comme l'inſinue le Cardinal Bentivoglio.

L. XXIII. An. 1603

de leurs camarades, éprouvèrent les mêmes obstacles, qui ne leur coûtèrent pas moins à surmonter. Ils réussirent pourtant à chasser les ennemis de tous les ouvrages extérieurs de la place, & à les renfermer dans son enceinte. Elle étoit entourée d'un grand fossé, mais bien moins difficile à traverser que le canal. Les assiégeants espérèrent de s'en rendre bien-tôt les maîtres; mais l'hyver qui se faisoit déja sentir, retardoit leurs travaux, & la mer devenue chaque jour plus orageuse, y causoit sans cesse les dommages les plus funestes. La résistance des assiégés étoit d'ailleurs très vigoureuse. Ils opposoient batteries à batteries, mines à mines, de nouvelles défenses à celles qu'on venoit de leur enlever. Les assiégeants étoient à peine établis sur quelque ouvrage, qu'ils voyoient avec étonnement des coupures arrêter subitement leurs progrès. Il falloit gagner le terrein pied-à-pied avec des peines incroyables. Néanmoins les assiégeants s'étoient si fort avancés à l'entrée du printems, qu'ils étoient sur le point de s'établir dans le fossé.

1604. Les Provinces-unies commencèrent

enfin à craindre de perdre Ostende. Il se tenoit en Hollande de fréquents Conseils-de-guerre, où on délibéroit sur les mesures à prendre pour délivrer cette ville. Falloit-il aller attaquer l'ennemi, ou tenteroit-on quelque diversion considérable qui le forçât de lever le siège? Les difficultés du premier parti réunirent tous les avis sur le second, & on se détermina au siège de l'Ecluse. Cette place maritime n'étoit pas moins importante qu'Ostende, ou du moins, elle pouvoit être plus utile aux Etats-Généraux. Ils firent donc rassembler les vaisseaux nécessaires pour transporter de Flessingue à l'Ecluse les troupes dont on avoit besoin pour cette expédition, & le Prince Maurice partit au commencement d'Avril avec quinze mille hommes de pied & deux mille cinq cents chevaux pour l'investir. On a déja donné la description de cette place, à l'occasion du siège qu'en fit le Duc de Parme: on se contentera par conséquent d'en retracer ici une légère esquisse. L'Ecluse est située un peu plus au dedans des terres qu'Ostende; mais non moins à portée de jouir des avanta-

L. XXIII.
An. 1604.

L. XXIII. An. 1604

ges du voisinage de la mer. Le pays qui l'entoure, est si coupé de canaux, de rivières & de marais, qu'il est impraticable dans toutes les saisons de l'année, si ce n'est sur les digues. Les petits canaux de ce territoire inondé forment, en se réunissant, un canal très large, sur le bord duquel l'Ecluse est bâtie, & qui sert à cette ville d'un excellent port. Divers forts distribués sur les bords du canal en défendent le cours, & entr'autres on distingue le fort de Sainte-Anne qui est le plus proche de la place.

Maurice fut à peine entré dans le canal, que pour débarquer sûrement ses troupes, il tenta de s'emparer du fort de Sainte-Anne; mais il fut si bien défendu par le Mestre-de-Camp Justiniano, que Spinola avoit envoyé auprès de l'Ecluse pour observer le Prince Maurice, dont les mouvements lui donnoient beaucoup d'inquiétude sur Ostende, que le Général Hollandois ne pouvant s'en rendre maître, alla tenter son débarquement du côté opposé. Matthieu Serrano, Espagnol, Officier d'une réputation éclatante, étoit alors Gouverneur de l'Ecluse; mais il n'y avoit qu'une gar-

nison foible, & il manquoit d'ailleurs de vivres & de munitions. Serrano se hâta de donner avis de sa situation à l'Archiduc. Ce Prince en l'exhortant à ne pas perdre courage, lui envoya sur-le-champ trois cents hommes d'infanterie, & promit de le mettre dans peu en état de faire une bonne défense. L'Amiral d'Aragon étant retourné en Espagne, Velasco lui avoit succédé dans la place de Général de la cavalerie, & avoit laissé celle de Général de l'artillerie au Comte de Bucquoi. Albert le chargea du secours de l'Ecluse, & lui donna ordre de se poster à Dam, place très forte, située entre Bruges & l'Ecluse, & de ne rien négliger pour rompre les mesures de l'ennemi.

L. XXIII. An. 1604

Maurice avoit déja débarqué ses troupes, & s'étant emparé successivement de plusieurs postes, il s'approchoit de la place. Les canaux & les rivières qui coupent le territoire de l'Ecluse, y forment de petites isles qui donnoient beaucoup d'avantage à Maurice par la facilité qu'il avoit de s'y retrancher; mais d'un autre côté, elles lui étoient défavorables,

L. XXIII. An. 1604

parce qu'elles l'obligeoient d'embrasser trop de terrein avant de pouvoir établir ses quartiers. Le canal qui alloit de l'Ecluse à Dam, pouvoit surtout lui causer beaucoup d'obstacles. Velasco vint camper sur ses bords, & y jetta un pont qu'il fortifia d'une redoute. Malheureusement il n'avoit pas assez de troupes à ses ordres. L'ennemi l'ayant attaqué, il fut mis en deroute après un sanglant combat, & contraint de céder le passage. Il laissa quatre cents hommes sur la place, partie tués & partie blessés, & on lui fit plus de trois cents prisonniers. Le reste se sauva à Dam, où Velasco les suivit. La perte des ennemis fut très légère.

Ce succès rehaussa beaucoup le courage des Hollandois. Ils eurent bientôt occupé tous les postes où il leur importoit de s'établir, & Maurice avec son activité ordinaire se hâta de les réunir les uns aux autres par des ponts, & de les fortifier par des redoutes & des retranchements. Le Gouverneur de l'Ecluse ne cessoit de demander un secours d'hommes, de vivres & de munitions de guerre. Il

reçut en divers temps quinze cents fantaſſins (10), & l'on continua à lui faire eſpérer que dans peu, on lui procureroit un ſecours plus effectif. Mais avant qu'on eût exécuté ces promeſſes, Maurice avoit fait de ſi grands progrès, que la place étoit en danger de céder à ſes efforts. Il avoit pris d'aſſaut ou contraint de capituler tous les forts qui maîtriſoient le canal; & comme il étoit informé que la place manquoit de munitions de bouche, il s'étoit arrêté au projet de la laiſſer tomber en ſa puiſſance en lui coupant toute eſpèce de ſecours.

L. XXIII. An. 1604.

Cependant, l'Archiduc qui vouloit la délivrer, s'étoit rendu à Bruges, environ à moitié chemin d'Oſtende & de l'Ecluſe; mais ſon armée n'étoit pas aſſez forte pour continuer le ſiège de la première ville, & faire lever en même-temps celui de la ſeconde. Afin de la renforcer, il ne négligea

(10) Ce ſecours nuiſit par l'évènement, au lieu d'être utile. La place manquant de munitions de bouche, ce fut hâter ſa perte que d'y envoyer un plus grand nombre d'hommes. Ils en conſommèrent d'autant plus vîte ce qui reſtoit de vivres; & il fut impoſſible dans la ſuite de les ravitailler.

rien pour appaiser les mutins & les engager à le rejoindre. Il commença par les établir à Ruremonde jusqu'à ce qu'on les eut entiérement payés. Il leur assura en attendant, une somme par mois dont ils convinrent, & pour garant de sa parole, il leur donna en ôtage, le Duc d'Ossonne, Grand d'Espagne, qui servoit depuis l'année précédente en qualité de Volontaire dans l'armée de Flandre, le Comte de Fontenoy, un des plus grands Seigneurs des Pays-Bas, & le Marquis d'Avalos qui venoit de se démettre de son régiment d'infanterie Italienne. Pendant qu'il s'occupoit de ces arrangements, Justiniano tenta d'introduire dans l'Ecluse des munitions & des vivres; mais il ne put effectuer son projet. Maurice étoit trop bien retranché de toutes parts, pour que désormais on espérât de le forcer.

L. XXIII. An. 1604

Les succès du Marquis Spinola au siège d'Ostende étoient si brillants, que l'Archiduc qui concevoit chaque jour plus d'estime pour lui, voulut le charger de secourir l'Ecluse. Spinola étoit persuadé que l'armée Espagnole étoit trop foible pour cette entreprise: il jugeoit même que quand elle

feroit plus puiſſante, elle ne pourroit venir à bout de forcer les retranchements dont Maurice s'étoit couvert. Craignant encore plus de hazarder la réuſſite du ſiège d'Oſtende en affoibliſſant ſon armée, pour s'attacher vainement au ſecours de l'Ecluſe, il refuſa autant qu'il lui fut poſſible, ce dangereux emploi; mais l'Archiduc l'y ayant forcé en quelque ſorte, il n'y conſentit qu'à condition que les principaux Officiers de l'armée viendroient avec lui pour l'aider de leurs conſeils. Comme il ne prévoyoit qu'un mauvais ſuccès, il n'étoit pas fâché que leur préſence le mît à couvert de tout reproche. N'ayant donc laiſſé au ſiège d'Oſtende que les troupes abſolument néceſſaires pour en garder les travaux, il emmena le reſte de l'armée qu'il renforça de tout ce qu'il put raſſembler de ſoldats, parmi leſquels on vit accourir auſſitôt la plus grande partie des mutins. Il en forma un corps de ſix mille hommes de pied & de deux mille chevaux, garni d'un train d'artillerie de dix pièces de canon qui eſcortoit un grand convoi de vivres. Il étoit important de ſecourir au plutôt la ville aſſiégée.

Août.

L. XXIII. An. 1604

acquis aux Provinces-unies en trois mois, & avec auſſi peu de perte, une place d'une plus grande conſéquence pour elles, qu'Oſtende même qui, en ſuppoſant qu'elle tombât à la fin au pouvoir des Eſpagnols, leur auroit coûté plus de trois ans de travaux, des ſommes immenſes & des troupes innombrables. Le Prince trouva dans l'Ecluſe & dans les forts, une artillerie nombreuſe de toute eſpèce. Les galères que Frédéric Spinola y avoit amenées, & qu'il avoit équipées avec beaucoup de ſoin, furent auſſi le fruit de ſa conquête.

La perte de l'Ecluſe pénétra l'Archiduc de douleur ; & comme il avoit à craindre que les ennemis, fiers de leur avantage & de la ſupériorité de leurs forces qui n'étoient que très peu affoiblies, ne vinſſent au ſecours d'Oſtende (11) ; il fit approviſionner en

(11) La priſe de l'Ecluſe, loin d'avoir reculé la reddition d'Oſtende, ſemble l'avoir accélérée. Les Provinces-Unies, perſuadées que cette conquête, ainſi que celles de Rhinberg & de Grave qu'on avoit faites pendant ce ſiège, compenſoient avec avantage la perte d'Oſtende, que les retranchements intérieurs qu'on y avoit ſucceſſivement élevés

toute

toute diligence, & fortifier avec soin tous les postes par où Maurice pouvoit passer. Spinola qui avoit repris la conduite du siège d'Ostende, s'occupa principalement de mettre Dam & le fort de Blankemberg en bon état de défense. Dam est située dans l'intérieur des terres, & le fort de Blankemberg sur la mer, à distance égale d'Ostende & de l'Ecluse; & il falloit nécessairement que Maurice prît son chemin par l'une où l'autre de ces deux places. Mais comme c'étoit du côté de Blankemberg que le danger sembloit plus menaçant, Spinola y laissa un corps de troupes assez nombreux, pour rompre les desseins du Général Hollandois.

L. XXIII. An. 1604

Spinola songea alors à pousser les travaux du siège d'Ostende avec la dernière vivacité, & à réparer par cette conquête, la perte de l'Ecluse. Ses troupes étoient animées de la

---

avoient réduite à un petit monceau de sable couvert de ruines, ne se crurent plus intéressées à en conserver la possession, au funeste prix qu'elle leur avoit coûté jusqu'alors. Au lieu d'en renforcer la garnison, elles lui permirent de se rendre aux mêmes conditions que l'Ecluse.

L. XXIII. An. 1604

même ardeur que leur chef, & brûloient du desir de terminer glorieusement leur entreprise. Pendant le siège de l'Ecluse, chaque nation de l'armée Catholique, sans s'écarter du plan qu'on lui avoit tracé, avoit poussé vivement son attaque. Il avoit péri bien du monde. Melzi avoit été très griévement blessé à la jambe, & Justiniano avoit reçu au bras droit une blessure si considérable, qu'il fut contraint de le faire couper. Néanmoins les Catholiques s'étoient logés dans le fossé, & s'étoient emparés bientôt après, de la première enceinte. Toutes les coupures que les assiégés avoient faites derrière tous les bastions, ne firent que retarder les progrès des assiégeants; & quoiqu'ils substituassent à chaque ouvrage qu'ils perdoient, de nouvelles défenses qu'il falloit emporter, ils ne purent ni arrêter ni suspendre plus long-temps le succès de l'attaque. En effet, les Royalistes s'étant rendus maîtres de l'enceinte, avoient trouvé derrière, un nouveau corps de fortifications bien flanqué, environné de fossés, & qui paroissoit devoir retarder encore assez la prise de la place, pour que Mau-

rice qui venoit de terminer le siège de l'Ecluse, marchât au secours d'Ostende. Mais les Catholiques n'en furent que plus animés à redoubler d'efforts. C'étoit du côté de la vieille ville qu'on avoit fait plus de progrès. Si l'on s'en rendoit maître, on parvenoit à fermer tout-à-fait l'entrée du canal, & à couper le secours. Spinola fit donc renforcer à son retour, les batteries dans cette partie. On y livra de fréquents assauts, on multiplia les mines, & bientôt on en eut presque entiérement chassé la garnison. Les nouvelles fortifications furent attaquées avec la même ardeur, & avec tant d'avantage, qu'il ne fut plus possible aux assiégés de se couvrir des coups des assiégeants. Enfin, le terrein manquant aux premiers lorsqu'ils étoient plus abondamment pourvus de tout ce qu'ils pouvoient desirer pour se défendre, ils furent contraints de capituler vers la mi-Septembre, après avoir obtenu tous les honneurs de la guerre.

L. XXIII. An. 1604

20 Sept.

Le Prince Maurice fut tenté plusieurs fois de marcher au secours d'Ostende à la tête de son armée. Mais considérant qu'il falloit pénétrer

L. XXIII. An. 1604

dans le pays ennemi au travers de plusieurs places fortes; s'ouvrir des passages gardés soigneusement; attaquer des troupes bien résolues à les lui fermer, il craignit d'exposer à quelque malheur la fortune qui l'avoit accompagné dans l'entreprise de l'Ecluse, & il abandonna ce projet.

On vit avec surprise sortir d'Ostende, plus de quatre mille soldats vigoureux, & que l'abondance dont ils avoient joui pendant le siège, avoit maintenus dans la meilleure santé. Outre une artillerie très nombreuse, on trouva dans cette ville un amas prodigieux de vivres, de munitions de guerre, & de tout ce qui étoit nécessaire à la défense des places fortes les plus considérables. Tel fut le succès du siège d'Ostende, siège mémorable sans doute, par la nature de l'entreprise, mais beaucoup moins par les conséquences qui résultèrent de cette conquête pour les deux partis, que par la constance avec laquelle on s'opiniâtra à y sacrifier un si long espace de temps, des sommes immenses, & la vie d'un si grand nombre de braves gens. On regarde comme certain, que dans le cours de trois ans & plus

qu'a duré ce siège, qui sera éternellement fameux, il a coûté plus de cent mille hommes tués ou morts de maladie (12), tant aux assiégeants qu'aux assiégés.

L'Archiduc & l'Infante eurent la curiosité de venir voir les tristes ruines d'Ostende. Ils n'y trouvèrent en effet, qu'une masse informe de décombres, où l'on n'appercevoit pres-

---

(12) Ce calcul est à-peu-près conforme à celui de la perte qu'on avouoit de part & d'autre. Les Espagnols sont convenus qu'ils avoient sacrifié à ce siège fameux cinquante mille hommes. On lit dans Grotius qu'il en étoit péri davantage du côté des Hollandois. Néanmoins il paroit par les relations qui furent publiées des deux côtés, qu'en convenant de ses malheurs, on enfloit ceux de ses adversaires. On voit dans de Thou que, suivant les Hollandois, la perte des Espagnols étoit, trois mois avant la prise d'Ostende, de soixante-dix-sept mille hommes environ, & que les Espagnols portèrent celle de leurs ennemis à cent quarante mille. Quoi qu'il en soit, il est à présumer que les assiégeants ont eu plus d'hommes de tués ou de morts de maladie que les assiégés. Ostende qui a été défendue par neuf Commandants successifs, dont plusieurs ont été tués, pendant trois ans, deux mois & quinze jours, s'est rendue le 23 Août 1745 au Maréchal de Lowendal, après neuf jours de tranchée ouverte.

L. XXIII. An. 1604

qu'aucuns vestiges de la place assiégée. Ses fossés remplis, ses courtines rasées, ses bastions détruits, des redoutes, des demi-lunes, & diverses autres fortifications confusément renversées, & qu'on ne pouvoit plus reconnoître, laissoient à peine discerner les travaux de l'attaque, de ceux de la défense. Spinola exposa aux Archiducs toutes les particularités du siège, & les conduisit aux divers postes où s'étoient distinguées les troupes qui servoient sous lui. Il les mena de même sur les ouvrages des assiégés; sur ceux en particulier où l'on avoit éprouvé plus de résistance, & livré les actions les plus meurtrières; à l'endroit où l'ennemi avoit manqué de terrein pour élever de nouveaux retranchements, & où après avoir fait les derniers efforts, il avoit été contraint de se rendre; à la grande plate-forme; enfin à la digue, au canal du secours, & par-tout où les ruines leur permettoient encore de satisfaire leur curiosité. Mais ce ne fut pas sans être pénétrés de la plus vive compassion, que ce Prince & l'Infante qui fut touchée presque jusqu'aux larmes de cet affreux spectacle, parurent

considérer le théatre d'horreur où le fer, le feu, & tous les éléments déchaînés & conjurés ensemble avoient immolé tant de malheureuses victimes de leur fureur. L'Archiduc & l'Infante firent les plus grandes caresses à Spinola, & accordèrent aux principaux Officiers qui s'étoient le plus distingués sous lui, les louanges qui leur étoient dues. Les Officiers subalternes qui s'étoient exposés avec plus de bravoure au péril, furent de même comblés d'éloges, & tous jusqu'aux simples soldats, reçurent des témoignages de leur reconnoissance. Le Seigneur de Grison, Mestre-de-Camp d'un régiment Wallon, fut nommé Gouverneur d'Ostende, d'où les Archiducs après avoir donné les ordres nécessaires à la sûreté de cette place, retournèrent à Gand, & ensuite à Bruxelles. On étoit déja en automne. Les fatigues extraordinaires que les armées des deux partis avoient souffertes, demandoient qu'on leur accordât un repos qu'elles avoient si bien mérité. En conséquence, on les fit entrer de part & d'autre en quartier d'hiver.

L. XXIII.

An. 1604

Spinola crut devoir saisir les pre-

miers moments où la conquête d'Ostende venoit de porter sa gloire au plus haut dégré, pour aller se présenter au Roi d'Espagne, dont il espéroit recevoir des récompenses proportionnées à ses services. Les Archiducs s'opposèrent d'abord à ce voyage, & se rendirent à la fin à ses instances. Il arriva à Madrid au commencement de l'année 1605, & il y fut reçu par le Roi, & par toute la Cour avec les plus grands honneurs. Il eut de fréquentes conférences avec le Monarque sur les affaires de Flandre. Il insista en particulier sur la nécessité d'établir le théâtre de la guerre au cœur du pays ennemi, de faire passer le Rhin à l'armée, & de la faire marcher dans celles des Provinces qui sont situées au-delà de ce fleuve, où l'on pouvoit porter aux rébelles des coups plus sensibles. Après avoir peint les désordres affreux que les mutineries des troupes entraînoient après elles, il fit sentir qu'il n'y avoit pas d'autres moyens d'extirper la racine de ces maux funestes, que d'être fidèle à payer exactement le prêt du soldat. Enfin, il déploya tant de connoissances de tout ce qui concernoit la Flan-

L. XXIII. An. 1604

1605.

dre, & il fut si favorablement écouté, que l'on jugea que sa présence y étoit plus que jamais nécessaire. Le Roi le déclara lorsqu'il partit d'Espagne, Mestre-de-Camp général, & Commandant en chef de toutes ses armées dans les Pays-Bas, & lui donna des pouvoirs aussi étendus pour disposer de ses finances, qu'il en avoit par sa place sur toutes les parties du service militaire. Il le décora aussi de l'Ordre de la Toison d'Or. Spinola prit la route de Bruxelles, comblé de toutes sortes de marques de confiance & d'honneur, & pleinement satisfait des bontés du Roi. Il y fut à peine arrivé, qu'employant à contenter les mutins, une partie des fonds considérables qu'on lui avoit assignés, il les rappella au devoir. Quoiqu'il attendît deux régiments qui venoient de Naples, un troisième qui arrivoit de Milan, & un quatrième qu'on envoyoit d'Espagne par mer, il n'en ordonna pas moins de nombreuses levées en Allemagne & dans les pays voisins.

L. XXIII.
An. 1605

Les Provinces-unies instruites des grands préparatifs de guerre qu'on faisoit contr'elles, se hâterent d'opposer

L. XXIII. An. 1605.

à leurs ennemis, des forces auſſi redoutables. Leur armée entra la première en campagne, dans le deſſein d'exécuter l'entrepriſe la plus hardie & la plus importante, ſi elle eût réuſſi. Le Prince Maurice ayant raſſemblé en diligence au commencement de Mai quinze mille hommes de pied, & deux mille cinq cents chevaux, en fit embarquer la plus grande partie ſous le commandement du Comte Erneſt de Naſſau, à qui il donna ordre de remonter l'Eſcaut. Lui-même côtoya le bord de cette rivière avec le reſte de ſes troupes, & ils ſe réunirent ſous le fort de Lillo, ſitué à deux lieues d'Anvers ſur la droite du fleuve. Les Etats étant maîtres de Lillo, ainſi que d'un autre fort conſtruit ſur la rive oppoſée, Maurice ſe propoſoit de couper les digues auprès de ces forteresſes, & après avoir traverſé l'inondation qui devoit couvrir les environs, de ſe retrancher ſur le peu de terrein qui reſteroit à ſec, & par ce moyen d'aſſiéger & de prendre Anvers ſans avoir rien à craindre des Eſpagnols. Mais ſes mouvements n'avoient pas été ſi ſecrets que l'Archiduc & Spinola n'euſſent pénétré ſon deſſein. La

digue étoit bien gardée, & les forts qui la défendoient avoient été munis avec ſoin. A cette précaution, on avoit ajouté celle de faire marcher dans cette partie les régiments Eſpagnols d'Ignace Borgia & d'Alphonſe de Lune, & le régiment Francomtois du Seigneur de Balanſon. Comme la gauche de l'Eſcaut ſembloit la plus menacée, l'Archiduc & Spinola y avoient porté leurs principales forces. Maurice qui s'apperçut des difficultés qu'il auroit à vaincre, ne crut pas pourtant le ſuccès impoſſible, & il en riſqua l'eſſai. Il fit attaquer la digue voiſine de Calloo. Ses troupes firent les plus grands efforts pour s'en emparer; mais Borgia qui la défendoit, combattit avec tant de courage, qu'il les força de ſe retirer avec perte d'un grand nombre de morts, de bleſſés & de noyés dans le fleuve.

L. XXIII. An. 1605

Les eſpérances de Maurice s'étant évanouies, il rappella ſon armée ſous Lillo, & retourna en Zélande dans la réſolution de pénétrer en Flandre, & d'y ſoumettre quelque place dans le voiſinage de l'Ecluſe. L'Archiduc ſoupçonna ſon deſſein, & craignit ſurtout qu'il n'eut des projets ſur Hulſt,

L. XXIII. An. 1605

& le Sas de Gand. Spinola y courut aussitôt. Ayant jetté un pont sur l'Escaut, il se porta dans le pays de Vaës, dont Hulst occupe le centre, & il s'y prépara à bien recevoir l'ennemi. Maurice entra effectivement dans le canal le plus proche du Sas de Gand, & après avoir débarqué ses troupes, il s'établit dans les environs de cette place, & commença de s'y retrancher avec l'intention d'en faire le siège; mais Spinola qui l'avoit mise en bon état de défense, étoit tranquille sur son sort. Il s'en approcha cependant pour mieux l'assurer, avec une armée de treize mille hommes d'infanterie & de trois mille chevaux, bien pourvue de toute espèce de munitions. Il s'y retrancha à l'exemple de Maurice & assez près de lui, pour que les escarmouches devinssent fréquentes entre les divers partis qui sortoient des deux camps.

Spinola reçut dans le même temps, le renfort des trois régiments qu'il attendoit d'Italie. Celui qu'on lui envoyoit d'Espagne, n'arriva pas entier. Il venoit sur huit bâtiments Espagnols commandés par Pierre Sarmiento, lorsque cette petite escadre fut atta-

quée dans la Manche par un grand nombre de vaisseaux Hollandois, qui en épioient le passage. Le combat fut vif. Mais la valeur des Espagnols ne put empêcher que la plus grande partie des navires & des soldats qui les montoient, ne tombassent au pouvoir des ennemis (13). Sarmiento s'échappa avec le reste, & vint mouiller dans le port de Dunkerque. Mais les levées faites en Allemagne & dans les pays voisins s'étoient déja rendues en Flandre, & rien ne manquant plus au projet de guerre que Spinola avoit dressé en Espagne, de passer le Rhin & d'entrer en Frise, l'Archiduc ne voulut pas en différer plus long-temps l'exécution.

Spinola laissa donc en Flandre le Comte Frédéric de Bergh, avec des

(13) Les Etats voulant contenir l'audace des Espagnols, avoient ordonné aux Commandants de leurs vaisseaux de guerre de noyer tous les soldats de cette nation qui tomberoient entre leurs mains. Ceux qui furent pris dans cette occasion, éprouvèrent ce triste sort. Cette fâcheuse affaire se passa sous le canon de Douvres, dont le Commandant fit tirer sur les Hollandois en faveur des anciens ennemis de l'Angleterre.

L. XXIII. An. 1605

forces assez considérables pour faire échouer les entreprises du Prince Maurice, & il se rendit en toute diligence à Bruxelles & de-là à Mastreicht, pour y assembler son armée & y former ses magasins. Le Prince d'Avellino avoit amené de Naples les régiments qu'on en attendoit, & sur-le-champ, étoit retourné en Italie. On donna le commandement du premier régiment au Prince de Palestrine François Colonne, qui depuis peu étoit venu de Rome à l'armée, où l'on voyoit déja Matthieu Aquaviva, Prince de Caserte. Le second régiment avoit été mis aux ordres d'Alexandre Monti. Le Comte Gui de Saint-George, étoit Colonel du régiment qu'on avoit envoyé du Milanois. Christophe Comte d'Embden, se faisoit distinguer parmi les Colonels Allemands. Spinola avant de se rendre à Mastreicht, avoit déja fait partir le Comte de Bucquoi Général de l'Artillerie, pour commencer un fort sur la rive droite du Rhin où il avoit le plus à craindre d'être traversé dans ses opérations. Ce fut auprès de Keiserwert, petite ville de l'Electorat de Cologne, que Bucquoi jugea à pro-

pos de le conſtruire. Spinola ne tarda pas à le joindre; & l'on vit s'élever presque ſur-le-champ, un fort aſſez redoutable, flanqué de cinq baſtions, & un ſecond moins conſidérable vis-à-vis le premier ſur la rive oppoſée.

L. XXIII. An. 1605.

L'Archiduc & le Général Eſpagnol n'avoient fait tant de diligence, que pour mieux cacher leur réſolution de porter le théatre de la guerre au-delà du Rhin. Le premier n'avoit pas même découvert ſon deſſein aux principaux Officiers de l'armée, & avoit affecté au contraire, de propoſer dans le Conſeil-de-Guerre, des plans de campagne tout différents, & particuliérement les ſièges de l'Ecluſe, de Grave, de Berg-op-zoom & de Breda. Les avis avoient été très partagés ſur ces expéditions, & l'Archiduc qui avoit fait enſorte que les ennemis fuſſent inſtruits de l'objet de ſes délibérations, avoit détourné leur attention de deſſus les Provinces d'au-delà du Rhin. Ils y furent trompés. N'ayant pu en effet ſe perſuader par bien des raiſons que les Eſpagnols oſaſſent tenter une entrepriſe ſi hardie, ils ne furent plus à temps de ſecourir des places que Spinola attaqua & prit ſous leurs

yeux dans cette partie. Cependant sa
L. XXIII. marche subite vers le Rhin, leur fit
craindre qu'il ne voulût assiéger Rhin-
An. 1605 berg. On le crut dans l'armée Catho-
lique. Le Prince Maurice le soupçonna plus que personne, & y envoya en toute diligence un gros corps de troupes sous les ordres du Comte Ernest de Nassau, pour en augmenter les fortifications, & la mettre hors de danger.

Quoi qu'il en dût être, les forts construits sous Keiserswert, & qui devoient assurer le passage du Rhin aux Espagnols, étant finis, Spinola crut qu'il pouvoit alors dévoiler son projet. Il déclara dans le Conseil-de-Guerre, que le Roi & l'Archiduc avoient résolu de porter leurs armes au cœur du pays ennemi, & d'attaquer les rébelles jusques dans leurs foyers; que c'étoit pour cet effet qu'ils avoient formé une armée si formidable, qu'ils avoient apporté tant de soins pour se procurer les sommes nécessaires à son entretien, & qu'on s'étoit rendu maître du passage du Rhin; que le projet étoit de pénétrer en Frise, & d'assiéger d'abord Linghen; que l'Archiduc avoit voulu assurer le succès du siège par

le secret le plus profond ; qu'il seroit aisé de soumettre cette ville, d'autant que l'ennemi qui ne la croyoit point menacée, ne l'avoit point munie ; qu'il étoit à craindre à la vérité, que comme elle étoit éloignée, l'armée qui auroit une longue route à faire dans un pays neutre pour y arriver, n'éprouvât bien des difficultés à se procurer des vivres ; mais qu'on avoit pris la précaution d'en faire conduire à sa suite d'abondantes provisions, & qu'au moyen de la discipline exacte que les troupes observeroient dans les pays où elles passeroient, il y avoit lieu d'espérer que les habitants qui loin d'être vexés, seroient toujours payés argent comptant, s'empresseroient de leur fournir des subsistances ; que du reste, la conquête de Linghen étoit très importante ; que le Prince Maurice avoit fortifié cette place avec le plus grand soin ; qu'elle étoit une des portes de la Frise du côté de la frontière d'Allemagne, & qu'on ne pouvoit douter qu'en s'y établissant, on ne parvînt à se procurer des succès encore plus brillants.

L. XXIII. An. 1605

Ce projet obtint tous les suffrages dans le Conseil-de-Guerre, & fut en-

L. XXIII. An. 1605

ſuite reçu par l'armée avec les plus grands applaudiſſements. Elle étoit forte de ſeize mille hommes de pied & de trois mille chevaux. Comme elle devoit traverſer une très grande partie du Duché de Cleves & de la Weſtphalie, pays neutres, Spinola, pour raſſurer les villes où elle paſſeroit ſur les dommages que ſa marche pourroit occaſionner, chargea le Comte de Solre, un des plus grands Seigneurs de Flandre & des plus reſpectés, de traiter avec les Magiſtrats de ces villes, & de leur faire donner toutes les ſûretés convenables. Il laiſſa le Comte de Bucquoi avec ſix mille fantaſſins & cinq cents maîtres à la garde des forts pour conſerver le paſſage du Rhin, & aſſurer les derrières de l'armée, & après avoir traverſé

Juillet. le Duché de Cleves, il entra en Weſtphalie. Il marcha dans le plus grand ordre, & veilla avec tant d'exactitude à faire obſerver à ſon armée la meilleure diſcipline, que l'abondance ne ceſſa jamais de régner dans ſon camp (14). A la ſortie de l'Allema-

(14) Spinola montra dans cette marche, dit Grotius, combien il eſt facile de contenir

gne, il entra dans la Province d'Overissel, celle des Provinces-unies qui touche à la Frise. L. XXIII. An. 1605.

La première ville un peu considérable qui se présenta sur son passage, fut Oldensel, qui n'est éloignée que d'une petite journée de Linghen. On crut devoir s'en assurer à cause de la proximité. C'étoit d'ailleurs une mauvaise place que les ennemis qui ne craignoient point qu'on vînt l'attaquer, avoient négligé de fortifier. Spinola l'investit, fit ouvrir la tranchée de trois côtés, & sur-le-champ établit trois batteries avec tant de célérité, que la garnison encore plus foi-

---

une armée, si l'on joint la fermeté au zèle de la discipline. Ces troupes fameuses par leurs mutineries & les excès de leur licence, ne s'écartèrent pas un instant des ordres qui leur furent donnés par un Général exact, & aussi attentif à les faire payer, qu'à récompenser leurs belles actions. C'étoit un crime capital, non-seulement de se permettre le moindre pillage, mais même de s'éloigner de ses drapeaux. Les Prévôts de l'armée, suivis du Bourreau, ayant fait quelques exemples sur des soldats coupables de fautes, qui auroient paru légères en d'autres circonstances, il n'en fallut pas davantage pour empêcher de plus grands crimes.

L.XXIII. An. 1605

bles que découragée, capitula aux premiers coups de canon. Pendant cette petite expédition, Théodore Trivulce avoit reçu ordre de partir à la tête de presque toute la cavalerie dont il étoit Lieutenant-Général, pour s'emparer des postes les plus importants des environs de Linghen. Spinola ne tarda pas à le suivre, & ayant distribué ses quartiers autour de la place, il en commença le siège.

Cette ville est située à une distance à-peu-près égale des confins de la Frise & de ceux de l'Oost-Frise. Son territoire est considérable. Maurice à qui les Etats-Généraux en avoient fait don quelques années auparavant pour prix des services qu'il leur avoit rendus, l'avoit bien fortifiée. Il l'avoit entourée d'un bon rempart, de six bastions royaux, & d'un fossé large & profond ; mais cette forteresse surprise à l'improviste n'étoit pas aussi bien munie. L'investissement ayant été tout-à-fait formé, les Espagnols ne rencontrèrent presqu'aucune difficulté à ouvrir la tranchée, & à la conduire très près de la place. La garnison qui étoit à peine de six cents hommes de pied, n'avoit pour toute artillerie que

dix pièces de canon. Comme elle ne pouvoit faire que de foibles sorties, & que son feu répondoit mál à celui des assiégeants, ils parvinrent bientôt au fossé, & se disposèrent à battre en brèche. Le passage du fossé fut l'opération la plus difficile. Il étoit plus profond & plus large en face de l'attaque qu'ailleurs. Comme son niveau étoit plus bas que le terrein, on tenta vainement de le mettre à sec. Les Italiens & les Wallons bravèrent alors toutes sortes de dangers pour le combler. Quoiqu'ils perdissent beaucoup de monde, tués ou blessés, ils ne se rebutèrent point, & bientôt ils se frayèrent un chemin à force de terres & de fascines. Ils arrivèrent presqu'en même temps au pied du mur où le mineur fut attaché pour hâter l'assaut. Mais la garnison qui n'étoit pas en état de le soutenir, arbora le drapeau blanc, Spinola lui ayant accordé des conditions honorables, entra dans la place après huit jours de siège. Il donna ordre d'en augmenter les fortifications, & de construire des demi-lunes entre les bastions & un chemin couvert bien flanqué.

L. XXIII.
An. 1605.
18 Août.

L. XXIII. An. 1605

A la nouvelle des mouvements de Spinola, Maurice s'étoit hâté de quitter la Flandre, & avoit passé le Rhin pour s'opposer à ses entreprises. Il étoit resté à Deventer, capitale de l'Overissel, & il s'y occupoit des moyens de sauver Linghen; mais la conquête rapide de cette place ayant prévenu ses préparatifs, il se réduisit à conduire sept mille hommes de pied & deux mille chevaux à Covorden pour y mettre à couvert de toute entreprise un grand fort qui défendoit cette ville, s'il prenoit envie à Spinola de l'assiéger (15). Ce n'étoit pas son dessein. Les nouvelles fortifications de Linghen ayant été achevées, & cette forteresse ainsi qu'Oldensel ayant été munies autant qu'il étoit nécessaire à leur position, Spinola prit le parti de retourner sur le

(15) Les Hollandois ont cru que si Spinola eût porté ses armes jusqu'à Covorden & au fort de Bourtang qui couvroient la Frise & la Seigneurie de Groningue, il se fût aisément rendu maître de ces deux forteresses. Spinola fut, en quelque sorte, étonné de ses succès; & il semble qu'il ait craint que la fortune, qui l'avoit couronné de gloire, ne se repentît de ses bienfaits.

Rhin. Les deux forts qu'il avoit fait construire à Keiserswert, ville de l'Electorat de Cologne, ayant excité beaucoup de plaintes dans l'Empire, il revint les raser par ordre de l'Archiduc qui voulut appaiser le ressentiment de ceux qui les regardoient comme une atteinte donnée à la neutralité de l'Allemagne, & aussi-tôt il en bâtit deux autres à Roerort, ville du Comté de Meurs, qui étoit de la dépendance des Pays-Bas. L. XXIII. An. 1605.

Quelqu'utiles que dussent être ces forts, ils ne pouvoient occuper tout entier un Général comme Spinola. Pour employer le reste de la belle saison où la campagne étoit encore praticable, il détacha le Comte de Bucquoi, qu'il chargea d'aller assiéger Vachtendonck. On a déja vu que cette ville étoit située dans un terrein bas, & que l'art & la nature la rendoient une des plus fortes places de la Gueldres. Bucquoi commença ses travaux du côté où le terrein qui l'environne, est un peu plus élevé, & quoiqu'il ne parût pas vraisemblable que Maurice qui étoit trop habile pour se mettre entre deux feux, en tentât le secours au travers des deux

L. XXIII. An. 1605

armées de Spinola & de Bucquoi; ce dernier fortifia les postes par où il étoit plus à craindre que le Général Hollandois pût pénétrer jusqu'à lui. Sa petite armée n'étoit presque composée que des régiments de Justiniano, de Brancacio & de Saint-Georges. Néanmoins ces troupes animées, à l'exemple de leurs chefs, d'une émulation encore plus vive que si elles eussent voulu l'emporter sur quelque nation rivale, n'en poussèrent que plus rapidement leur attaque. Chaque Colonel étoit de tranchée un jour & une nuit entiers, & étoit relevé sans intervalle par un autre Colonel. La garnison étoit de treize cents fantassins. Elle avoit une artillerie nombreuse, & pouvoit par ses sorties & par le feu de son canon, retarder beaucoup les opérations des assiégeants. Le plus grand obstacle qu'ils eurent à surmonter, fut le passage d'un petit ruisseau, dont le lit touchoit presqu'au fossé. Ils le franchirent avec courage. Les assiégés voulurent envain l'empêcher. Leur résistance fut vaine, & en dépit de leurs efforts, les Royalistes parvinrent encore à gagner le bord du fossé. Ce

ne

ne fut pas néanmoins ſans peine. Il leur en coûta beaucoup pour le combler ; on étoit à la fin d'Octobre, & il étoit à craindre que les pluies ne vinſſent augmenter les difficultés du ſiège, vu la nature du terrein où l'on faiſoit les travaux ; mais l'ardeur des troupes prévint ce contre-temps, & quoiqu'on leur tuât bien du monde, & qu'on en bleſſât encore plus, elles chaſſèrent en peu de jours les Hollandois du foſſé, & s'y établirent. Sur-le-champ on attacha le mineur : la brèche étant devenue praticable, on livra l'aſſaut, & les Eſpagnols ſe logèrent ſur le rempart. La garniſon réduite à l'extrémité, capitula.

L. XXIII. An. 1605

27 Sept.

Pendant que le Comte de Bucquoi aſſiégeoit Vachtendonck, il y eut une action très vive entre l'armée de Spinola & celle du Prince Maurice. Le premier étoit campé auprès de Roerort, où il faiſoit conſtruire deux autres forts ſur le Rhin. Maurice étoit venu s'établir à très peu de diſtance ſur la même rive du fleuve. Ils s'obſervoient mutuellement, & l'un & l'autre épioient les occaſions de profiter de ſes avantages, & des fautes qui pourroient échapper à ſon adver-

L. XXIII. An. 1605

faire. Maurice voyant que la cavalerie Espagnole étoit éloignée du gros de l'armée dans des quartiers séparés, projetta de la surprendre, & s'il ne parvenoit pas à la ruiner comme il l'espéroit, de lui faire essuyer du moins un échec considérable. Elle étoit logée dans le village de Mulheim & dans le château de Broeck, le château à la gauche & le village à la droite de la Roer. Trivulce qui la commandoit & qui sentoit la difficulté de sa position, avoit donné partout les ordres les plus précis de se tenir exactement sur ses gardes. Mais il étoit mal obéi. Maurice qui le sut, se mit en marche de nuit avec trois mille hommes de pied & deux mille chevaux, & arriva sans bruit à la pointe du jour à la vue de l'ennemi. Sur-le-champ il fait avancer le Prince Henri son frère, qui étoit à la tête de sa cavalerie. Ce jeune Prince, le même qui à la mort de Maurice ayant succédé à ses emplois & à sa réputation, est devenu depuis un si grand Capitaine, n'avoit alors que vingt ans, & montroit déja une intelligence & une intrépidité au dessus de son âge. Il dissipa d'abord les premières gardes,

& mit en désordre une compagnie de cavalerie, commandée par François Arirazaval Espagnol, qui étoit cantonné dans plusieurs maisons assez proches du château de Broeck. Il fit ensuite ses dispositions pour passer la rivière & assaillir le principal quartier de Mulheim; mais Trivulce étoit déja à cheval, bien accompagné, & s'étant porté au devant du Prince Henri, il en soutint les efforts avec tant de bravoure, qu'il l'empêcha de passer la Roër. Velasco, Général en chef de la cavalerie, étoit alors auprès du Marquis Spinola pour l'aider dans le travail de la construction des forts, & par hasard ils venoient l'un & l'autre visiter les quartiers de la cavalerie, quand ils rencontrèrent en chemin un courier de Trivulce qui leur envoyoit demander du secours. Aussi-tôt Spinola retourna au camp pour le faire partir. Velasco au contraire court en toute diligence vers le lieu du combat. Il a le bonheur de rencontrer quatre compagnies de cavalerie, que Fabrice Santo-Mago Napolitain, conduisoit à Roerort pour garder les forts: il les fait revenir sur leurs pas, & les conduit à Mul-

L. XXIII.
An. 1605

L. XXIII. An. 1605

heim. Lorsqu'il y arriva, Trivulce étoit près de succomber à la supériorité des ennemis ; mais l'arrivée de Velasco ranima son courage, & l'action recommença avec une nouvelle vivacité. Velasco s'y distingua beaucoup par la sagesse de ses dispositions & par sa valeur. Cependant Spinola accouroit en personne à la tête de six cents hommes d'infanterie, & & devoit bien-tôt être suivi de deux mille autres. Pour intimider les ennemis en leur faisant accroire qu'il amenoit avec lui un corps de troupes plus considérable, il s'avisa d'un stratagème déja connu, & fit avancer un grand nombre de tambours qui battoient la générale. Cette ruse réussit. Maurice persuadé que les ennemis arrivoient en forces, songea à la retraite. Il ne put néanmoins l'exécuter avec assez de promptitude pour que Spinola ne pût le joindre & lui faire perdre bien du monde. L'armée Catholique fit alors une perte bien funeste par la mort de Trivulce (16)

(16) Les Espagnols perdirent Trivulce, brave Soldat & Grand Capitaine, dit Grotius : *Hostium Trivultius occubuit, Dux, miles juxta egregius.*

qui fut emporté d'un boulet de canon en suivant l'ennemi avec une ardeur infatigable. Elle regretta encore beaucoup le Capitaine Santo-Mago qui fut tué, & Nicolas Doria, Capitaine de Cavalerie, qui fut pris & dangereusement blessé. Le nombre des blessés & des morts y fut de trois cents. Du côté des Hollandois, il monta à plus de cinq cents. L'ennemi ayant disparu, & la tranquillité ayant été rétablie dans les différents quartiers de la cavalerie, Spinola & Velasco retournèrent à Roerort.

Il y avoit dans la partie du Comté de Meurs qui est sur la gauche du Rhin, un château nommé Crakou, où les ennemis tenoient une garnison, dont les courses désoloient le pays d'alentour. Il étoit peu éloigné de Vachtendonck. Spinola chargea le Comte de Bucquoi qui venoit de se rendre maître de cette place, d'assiéger le château. Bucquoi l'investit aussi-tôt. Ceux qui l'occupoient, attendirent pourtant que le canon eût été mis en batterie avant de capituler; mais comme ils ne pouvoient résister plus long-temps à cause de la foiblesse de la place, Bucquoi ne

voulut les recevoir qu'à discrétion. Il leur laissa néanmoins la vie quand ils furent sortis. Comme on étoit à la fin de Novembre, & que les pluies rendoient la campagne impraticable, Spinola prit le parti de mettre une bonne garnison dans les forts qu'il avoit achevés, & de faire entrer l'armée en quartier d'hyver. Maurice ne tarda pas alors à y envoyer la sienne.

L. XXIII. An. 1605

Spinola étant revenu à Bruxelles, travailla long-temps avec l'Archiduc à former un plan de campagne pour l'année suivante. Après être convenus de suivre toujours avec l'armée qu'ils avoient sur pied, leurs desseins sur les Provinces d'au delà du Rhin, & de passer l'Yssel afin de porter aux rébelles les coups les plus sensibles, ils résolurent encore de pénétrer en même temps au delà du Vahal avec une seconde armée, de s'emparer de quelque place considérable dans le Betuve, & de s'approcher autant qu'il seroit possible des frontières de la Hollande. Ce projet étoit magnifique. Spinola avoit bien prévu que les Etats-Généraux n'ometroient rien pour le faire échouer, & fermer aux Espagnols le

passage de leurs rivières. Quoi qu'il en dût être, il avoit la plus grande envie de tenter l'exécution de ses desseins. Voulant néanmoins obtenir l'agrément du Roi, & solliciter efficacement les secours nécessaires pour les faire réussir, il demanda à l'Archiduc la permission de retourner en Espagne. Ce Prince la lui ayant donnée, il partit dans les derniers jours de l'année 1605. L. XXIII. An. 1605

Spinola étant arrivé à Madrid dans les commencements de l'année suivante n'eut pas de peine à persuader le Roi de la sagesse du plan qu'il avoit concerté avec l'Archiduc. Il lui fut beaucoup plus difficile d'obtenir l'argent dont il avoit besoin pour le succès de son exécution. Il falloit que l'Espagne accordât trois cents mille écus par mois pour les frais que la campagne exigeroit, outre les subsides ordinaires des Provinces obéissantes. Cette somme étoit excessive, vu les dépenses énormes qu'entraînoit la multiplicité des diverses affaires d'une Monarchie aussi étendue (17). Ce- 1606.

(17) De Thou assure que Spinola emprunta encore à François Serra, noble Ge-

L. XXIII. An. 1606

pendant on s'occupa avec tant de soin des demandes de Spinola, qu'on parvint à lui donner des assignations sûres des deniers dont il avoit besoin, & en même temps une somme assez considérable d'argent comptant pour faire les levées, & former les magasins nécessaires. Toutes ces négociations les retinrent assez long-temps en Espagne. Il partit enfin après avoir reçu une nouvelle marque de la confiance & de l'estime du Roi qui l'honora d'une place dans son Conseil d'Etat (18). Ayant pris la route d'Italie, il fut contraint de s'y arrêter à cause d'une fièvre qui lui survint depuis son départ de Gènes où il avoit débarqué, & il ne put arriver à Bruxelles qu'au commencement de Juin. Il ne s'étoit rien passé de considérable dans les Pays-Bas pendant son absence.

nois, deux millions d'écus; les fonds que le Roi lui avoit assignés étant épuisés avant d'entrer en campagne.

(18) Spinola qui avoit la faveur du Roi d'Espagne, lorsqu'il venoit chaque année à sa Cour, dit Grotius, y étoit en butte à la jalousie des courtisans. *Ubi in Hispaniam venit ut mox ipsi quotannis, clàm procerum invidia, palàm Regis favor.*

Seulement le Seigneur du Terrail, Officier d'artillerie, qui étoit entré au service d'Espagne, & qui étoit fort expert dans l'art de surprendre les villes en attachant le pétard à leurs portes, avoit tenté de s'introduire par ce moyen dans plusieurs places des deux côtés du Rhin; mais aucune de ses entreprises n'avoit réussi.

L. XXIII.
An. 1606

Spinola étant de retour en Flandre, & l'armée ayant reçu les renforts qu'on attendoit d'Allemagne, ainsi que deux mille Espagnols venus d'Italie sous le commandement de Jean Bravo, leur Mestre-de-Camp, l'Archiduc ne différa pas plus long-temps l'exécution de ses desseins. Spinola rassembla aussi-tôt son armée, forte de douze mille hommes de pied & de deux mille de cavalerie, & résolut de se porter dans la partie d'au delà du Rhin, où il avoit pris l'année précédente Oldensel & Linghen. Il se flattoit de passer aisément l'Yssel, & de pénétrer dans le Veluve, pays ouvert & très voisin d'Utrecht. Comme cette grande ville étoit mal fortifiée, il ne doutoit pas qu'il ne s'en rendît maître aisément, & qu'il ne parvînt à s'y établir assez sûrement pour in-

L. XXIII. An. 1606

commoder beaucoup la Hollande, qui dans cette partie n'oppose aucun obstacle aux entreprises de ses ennemis. Le Comte de Bucquoi se préparoit en même temps à transporter une seconde armée qu'il commandoit au delà du Vahal dans le Betuve, & devoit s'y emparer de quelque forteresse importante. La prise de Nimégue, la ville la plus considérable de ce canton, pouvoit être sur-tout d'une conséquence infinie pour les Royalistes. Le Comte de Bucquoi avoit sous ses ordres dix mille hommes d'infanterie & douze cents chevaux, & étoit abondamment muni de toutes sortes de provisions. L'abondance régnoit également dans le camp de Spinola. Plus de trois mille charriots y portoient toutes sortes de munitions de guerre & de bouche, jusqu'à des moulins & des fours, & il ne lui manquoit rien de ce qui pouvoit être nécessaire au succès de son expédition.

A la vue de ces préparatifs extraordinaires, les Provinces-unies avoient été frappées des plus vives alarmes. Elles n'étoient pas en état de tenir la campagne avec des forces aussi redoutables, & elles avoient été obli-

gées de se réduire à fortifier les rivages des fleuves qui couvrent leurs frontières par-tout où il paroissoit plus facile aux Espagnols de le traverser, & à bien munir les places dont ils pouvoient se proposer l'attaque. Les précautions qu'elles prirent pour fermer le passage de leurs rivières, sont étonnantes. La partie du Vahal qui arrose le Betuve, fut bordée d'une chaîne de redoutes presqu'innombrables, & élevées sur les digues du fleuve. Toutes ces redoutes dont chacune contenoit un corps-de-garde, se lioient les unes aux autres par des sentinelles postés de distance en distance. Leurs défenseurs avoient ordre de se secourir mutuellement à la première alerte. De grandes barques armées, soutenues de barques plus petites, qui parcouroient la rivière, en rendoient en même temps le passage fort difficile. D'ailleurs les habitants des environs étoient toujours prêts à se porter où les circonstances l'exigeroient pour l'empêcher. Quoiqu'on eût ainsi fortifié un très long espace des bords du Vahal, on gardoit avec le même soin les rives de l'Yssel : & la chaîne des redoutes qu'on y avoit élevées,

L. XXIII.
An. 1606.

L. XXIII. An. 1606

embrassoit encore une plus grande étendue de terrein. Les Hollandois crurent d'après ces dispositions pouvoir être tranquilles sur les projets de l'Archiduc. Néanmoins pour n'avoir rien à se reprocher, Maurice se mit à la tête du corps d'armée le plus puissant qu'il lui fut possible de former, & se posta de manière à le faire marcher promptement si l'occasion le demandoit.

Spinola partit de Roerort au commencement de Juillet, & marcha vers l'Yssel. Quoiqu'il dût compter que la saison lui seroit favorable, il essuya les plus fâcheux contre-temps. Le climat de la Flandre qui est naturellement si humide, que le printemps, l'été & l'automne y ont la même température, le fut bien davantage cette année. Il tomba pendant le cours de l'été, & le reste de la belle saison, des pluies beaucoup plus abondantes qu'à l'ordinaire. Malheureusement l'armée avoit à traverser un pays très bas. Les pluies qui avoient commencé avant le départ des Espagnols, & qui ne cessèrent depuis de continuer, ayant rompu les chemins, il est inconcevable tout ce que le

ſoldat eut à ſouffrir dans ſa marche.
La conduite de l'artillerie cauſa le plus grand embarras, & un déſordre inexprimable ſe mit ſur-tout dans la multitude de charriots qui ſuivoient l'armée. Ces pluies continuelles devinrent encore plus funeſtes en rendant les gués des rivières, impraticables. Spinola & toute ſon armée en furent d'autant plus affligés, qu'ils apprirent en même temps tous les détails des diſpoſitions que faiſoit l'ennemi pour ſe mettre à l'abri de l'invaſion dont il étoit menacé, & fermer exactement les paſſages. Malgré ces obſtacles, Spinola s'approchoit de l'Yſſel, & dirigeoit ſa route vers Zutphen & Deventer. Maurice campoit de l'autre côté de cette rivière, à égale diſtance de l'une & de l'autre de ces deux villes, dans le deſſein de ſe porter par-tout où le beſoin l'appelleroit. Son adverſaire n'omit rien pour l'arrêter juſqu'à ce que le Comte de Solre eût gagné un certain endroit au deſſus de Zwol, où il devoit faire les plus grands efforts pour paſſer le fleuve & pénétrer dans le Veluve. En attendant l'effet de ſes ſoins, Spinola crut néceſſaire de ſe rendre maî-

L. XXIII.
An. 1606

L. XXIII. An. 1606

tre de Lokem, petite ville, mais d'une assez grande importance dans la position où il se trouvoit. Il la fit investir par le Mestre-de-Camp Borgia qui venoit d'être nommé Gouverneur du château d'Anvers, & lui donna trois mille hommes de pied & cinq cents chevaux. Cette place ne tint pas. Les Royalistes ayant gagné le fossé en deux jours, & mis du canon en batterie, elle se rendit le troisième.

23 Juillet.

Spinola se flattoit toujours de voir baisser les eaux de l'Yssel, & le Comte de Solre se frayer un passage. Mais son espérance fut trompée. Le fleuve étoit si considérablement grossi, & l'ennemi si bien préparé à le recevoir, qu'il abandonna son dessein.

Pendant que l'armée de Spinola se fatiguoit inutilement au delà du Rhin, le Comte de Bucquoi avoit traversé la Meuse à Mooch, & s'étoit campé auprès de ce village, qui est éloigné du Vahal de quatre lieues. Il avoit dessein de passer ce fleuve dans un endroit qui étoit à peu près à distance égale du fort de Schenck & de Nimègue. Dans cette vue, il s'étoit précautionné d'un nombre considérable de bateaux, qu'il faisoit conduire

sur des charriots, & dont il comptoit se servir pour y embarquer les troupes nécessaires à chasser l'ennemi du rivage opposé. Le Mestre-de-Camp Justiniano qui servoit dans son armée, fut chargé de cette expédition. Ayant marché à l'endroit indiqué à la tête de quatre mille hommes de pied avec deux pièces de canon, & les barques dont il avoit besoin pour le passage, il tenta de l'exécuter. Mais les ennemis n'étoient pas moins bien préparés sur le Vahal que sur l'Yssel contre les entreprises des Espagnols. Ce fleuve étoit d'ailleurs beaucoup plus rapide. Les pluies l'avoient également grossi, en sorte que les bateliers de Justiniano ne pouvoient y manœuvrer qu'avec des grandes difficultés. Son artillerie ne lui servit pas davantage; le feu de celle de l'ennemi étant très supérieur, tous ses efforts furent inutiles, & il fut contraint d'aller rejoindre le Comte de Bucquoi.

L. XXIII. An. 1606.

Instruit que Justiniano avoit échoué sur le Vahal, Spinola désespéra enfin du succès de son projet. Mais ne pouvant pénétrer au delà de ce fleuve & au delà de l'Yssel, comme il l'avoit espéré, il voulut du moins s'en dé-

L. XXIII. An. 1606

dommager par la conquête de quelque place importante dans le canton où il se trouvoit. Deventer & Zutphen étoient sans contredit celles qu'il eut été plus avantageux de soumettre ; mais leur situation sur la rivère, qui d'un côté les mettoit à l'abri de ses entreprises, & la bonté de leurs fortifications qui les défendoient de tous les autres côtés, lui firent craindre de n'avoïr ni assez de temps ni assez de troupes pour venir à bout de s'en rendre maître. De plus Maurice campoit avec son armée entre ces deux places, & étoit également à portée de tirer avantage de la proximité de l'une, & de secourir l'autre. Groll, autre ville de la domination des Etats, se trouvoit encore dans ces environs. Quoiqu'on ne puisse la comparer aux deux premières, elle pouvoit être d'une grande utilité aux Archiducs, tant par sa force, que parce qu'elle étoit dans une situation propre à couvrir les deux nouvelles conquêtes de Spinola ; savoir, Linghen & Oldensel. Il prit donc la résolution de l'attaquer, & après l'avoir proposé au Conseil-de-guerre, qui l'approuva, il se mit

en marche au commencement d'Août pour investir cette place.

L. XXIII. An. 1606. 3 Août.

Groll est située dans une plaine sur le bord du Berkel (19), petite rivière qui lui sert de défense dans la partie qu'elle arrose. Son enceinte du côté de la terre est flanquée de bons bastions, & fortifiée par des ouvrages avancés, entourés comme la place, d'un second fossé très profond. Spinola forma trois attaques, qu'il fit pousser par chacune des trois nations qui composoient son armée. Outre les troupes de ces nations, il avoit encore sous ses drapeaux les Irlandois, que leur attachement aux intérêts d'un Monarque Catholique, avoit attirés en Flandre du temps de la Reine Elisabeth, & en outre, beaucoup d'Anglois & d'Ecossois qui y étoient venus servir depuis, de l'aveu du successeur de cette Princesse, qui vouloit donner à l'Espagne des preuves de la bonne intelligence qu'il devoit entretenir avec elle. Aussitôt que les opérations du siège furent commencées, l'armée Espagnole les pressa avec

(19) Cette ville n'est pas située sur la Berkel, mais sur la petite rivière de Slinck.

une vivacité étonnante. Il ne fallut
L. XXIII. que trois jours pour avancer la tranchée
An. 1606 jusqu'au fossé de la demi-lune.
Chaque nation se distinguant à l'envi on tenta de le passer, & bientôt on y réussit à l'aide de certains ponts de Madriers couverts de toile, & soutenus par de petits tonneaux que l'Ingénieur Targoné avoit inventés. La demi-lune tint pourtant pendant plusieurs jours malgré cet avantage, & il ne laissa pas d'en coûter bien du sang & de la peine pour l'emporter. Les assiégés s'étant rendus maîtres de cet ouvrage, s'attachèrent aussitôt au corps de la place : leur artillerie étoit bien servie, & en ruina en peu de temps les fortifications. Les assiégés après s'être défendus avec bravoure, ne crurent pas devoir soutenir plus long-temps l'attaque sans témérité, &
14 Août. se rendirent le neuvième jour du siège.

Cette entreprise ayant fini beaucoup plus promptement qu'on ne s'y attendoit, Spinola voulut profiter de l'avantage de la saison qui lui permettoit encore de tenter quelqu'autre conquête. Rhinberg fixa son attention. Cette place avoit été prise & reprise

plusieurs fois (20) par les deux partis. Le Prince Maurice qui l'avoit soumise en dernier lieu, ayant cru que les mouvements des Espagnols vers le Rhin la menaçoient particulièrement, il en avoit considérablement augmenté les fortifications dans le cours de cette année & de la précédente. Le Conseil-de-Guerre approuva beaucoup le projet du siège de Rhinberg; mais comme les incommodités que l'armée avoit essuyées l'avoient beaucoup affoiblie, Spinola envoya ordre au Comte de Bucquoi de venir le renforcer. Tandis que cet Officier s'approchoit de Rhinberg par la gauche du Rhin, du côté qui regarde le Brabant, Spinola s'avançoit par la droite du côté de la Frise. Maurice fut à peine instruit de ce dessein, qu'il détacha en diligence le

(20) C'étoit le sixième siège que Rhinberg avoit soutenu depuis le commencement des troubles de la Flandre. Il avoit été assiégé en 1586 par le Duc de Parme, qui avoit échoué. Il avoit été pris en 1590 par le Comte de Mansfeld; en 1597, par le Prince Maurice; par Mendoza, en 1598; par le Prince Maurice en 1601; enfin il le fut cette année par Spinola.

L. XXIII. An. 1606

Comte Henri ſon frère avec deux mille hommes d'infanterie, & deux cents chevaux qui entrèrent dans la place, & qu'il fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour marcher au plutôt à ſon ſecours, avec toutes ſes forces. Cependant l'armée Eſpagnole étoit déja ſous Rhinberg, & s'étoit fortement retranchée autour de cette place.

Rhinberg eſt ſur la gauche du Rhin. Sa ſituation eſt une des plus avantageuſes qu'on puiſſe trouver ſur les bords de ce fleuve. On avoit entouré ſa première enceinte, dont les fortifications étoient mauvaiſes, d'une ſeconde enceinte, défendue par de bons ravelins, pluſieurs demi-lunes, & par divers autres boulevards qui étoient plus ou moins conſidérables ſelon le beſoin, mais qui étoient tous couronnés d'un foſſé profond, & d'un chemin couvert. Un grand nombre d'ouvrages avancés formoient encore, pour ainſi dire, une troiſième enceinte. Comme ils étoient d'une grande étendue, & qu'ils ſe ſoutenoient les uns les autres, ils obligeoient l'ennemi d'embraſſer un très grand front d'attaque, & l'éloignoient d'autant plus du corps de la place. Une petite iſle

peu éloignée du rivage sur lequel Rhinberg est construit, & dont presque tout le terrein étoit occupé par un fort de quatre bastions environné de diverses autres défenses, offroit encore un obstacle redoutable au succès du siège. Enfin, un fort semblable, mais dont les bastions étoient plus grands, & qu'on avoit couvert d'un retranchement très épais & de plusieurs travaux de différente nature, défendoit le bord du fleuve opposé à la ville. On commença par attaquer vivement ce dernier fort, pour se porter ensuite contre celui de l'isle; mais ce ne fut pas sans éprouver une résistance vigoureuse, qu'on l'enleva aux ennemis. Les assiégeants eurent d'abord à franchir le retranchement dont il étoit couvert, & quand ils s'en furent approchés, les assiégés firent sur eux une si furieuse sortie à pied & à cheval, qu'ils ne purent emporter ce retranchement aussi promptement qu'ils s'en étoient flattés. Ils furent contraints de revenir plusieurs fois à la charge. Enfin, ils s'en rendirent maîtres, & s'en servirent comme d'une tranchée, pour s'avancer à couvert jusqu'au pied du fort. L'attaque

L. XXIII. An. 1606

de cet ouvrage coûta encore plus. Les Meſtres-de-Camp Antunés, Eſpagnol, & Saint-George, Italien, s'y diſtinguèrent beaucoup. Toutefois, les Hollandois l'évacuèrent après l'avoir défendu pendant quelques jours avec une intrépidité étonnante, & ſe retirèrent dans le fort de l'iſle. Celui-ci étoit commandé par le premier. Profitant de cet avantage, les Royaliſtes pouſſèrent leurs travaux avec ardeur, & forcèrent ce ſecond fort de ſe rendre, après diverſes actions très ſanglantes de part & d'autre.

Les forts ayant été ſoumis, Velaſco Général de la cavalerie, établit ſon quartier ſur la rive droite du Rhin, & s'y retrancha avec d'autant plus de ſoin, que le Prince Maurice ſe trouvoit du même côté de ce fleuve, entre Veſel & Reés, & paroiſſoit déterminé à tenter bientôt en perſonne le ſecours de Rhinberg. Quoi qu'il en dût être, Spinola paſſa du côté de la ville, pour veiller à la conduite du ſiège. Ce Général en arrivant auprès de Rhinberg, avoit fait deſcendre le pont de bateaux conſtruit à Roerort, pour établir la communication de ſes quartiers. Maurice en jetta un ſem-

blable au dessous, dans le dessein de passer le fleuve, & de secourir plus aisément la place assiégée. Il fit à cet effet, tous les préparatifs nécessaires pour le succès de son entreprise. Ainsi, tout le fort du siège fut porté dans la partie où étoit Spinola, & l'on y ouvrit la tranchée. L. XXIII. An. 1606

La place étoit défendue par une garnison de quatre mille hommes d'infanterie, & de plus de trois cents de cavalerie. Une artillerie considérable & des magasins remplis de toute espèce de munitions, la mettoient en état de faire une longue résistance, & un grand nombre de Gentil-hommes François, qui étoient venus apprendre l'art de la guerre à l'école de Maurice, s'y étoient enfermés. Une garnison si nombreuse & si choisie, brûloit du desir de faire éclater sa bravoure. Chaque jour, de vigoureuses sorties troubloient les opérations du siège. Tombant de toutes parts sur les tranchées des Royalistes, les assiégés paroissoient moins défendre les murs de Rhinberg, qu'attaquer l'ennemi qui l'assiégeoit. Leur impétuosité renversoit tout; combloit les travaux des assiégeants, saisissoit tous les

L. XXIII. An. 1606

moyens d'arrêter leurs progrès, & se signaloit souvent par des succès. Ils firent sur-tout une sortie terrible contre l'attaque des Italiens ; mais les Mestres de-Camp Justiniano & Brancacio les repoussèrent. Le Comte de Bucquoi exposé à une sortie aussi vive, la soutint aussi courageusement avec les Allemands & les Wallons qu'il commandoit, & força l'ennemi de se retirer. Les Espagnols le reçurent de même, toutes les fois qu'il voulut se mesurer avec eux, & leur valeur ne se démentit jamais.

Spinola donnoit une attention extrême à tous les détails du siège ; il visitoit lui-même les différents quartiers ; il animoit le soldat, excitoit ses travailleurs, & pourvoyoit au dehors à la sûreté de son camp, sans se relâcher jamais de la plus exacte vigilance. Sa cavalerie alloit de toute part à la découverte avec un soin particulier. Le Chevalier Melzi qui avoit succédé à Trivulce, dans la place de Lieutenant-Général de la cavalerie, y mérita beaucoup de louanges, & entre tous les Capitaines qui furent à ses ordres, le Chevalier Bentivoglio mon frère, le seconda dignement avec sa

ſa compagnie de lanciers, à laquelle on joignit très ſouvent pluſieurs autres compagnies de cuiraſſiers & d'arquebuſiers. Le ſiège avançoit ainſi très rapidement. Les aſſiégeants qui battoient la place avec une artillerie de plus de trente pièces de canon, ne ceſſoient de faire un feu prodigieux. Déja les ouvrages extérieurs qui étoient les plus éloignés & les moins forts avoient été enlevés, & l'on travailloit à déboucher dans le ſecond foſſé. Les Eſpagnols qui ne doutoient pas que la place ne fût contrainte de ſe rendre auſſitôt qu'ils y ſeroient établis, l'attaquèrent pendant longtemps avec fureur; mais la réſiſtance des aſſiégés ne fut pas moins vigoureuſe. Leur artillerie fut ſervie avec vivacité: ils firent uſage des contremines, & accablèrent les aſſiégeants de feux d'artifice. Le courage s'enflamma de part & d'autre, & on s'approcha de plus près. On ſe battit corps à corps, l'épée & la pique à la main, avec le plus grand acharnement. Toute arme étoit bonne, pourvu qu'elle pût nuire à l'ennemi. Du reſte, l'attaque du foſſé coûta beaucoup de part & d'autre. On y perdit

L. XXIII. An. 1606

bien du monde, & le nombre des blessés fut encore plus considérable. Les chefs s'exposèrent comme les subalternes. Tous se distinguèrent. Ce fut particuliérement à ce siège, que Spinola, Velasco, Général de la cavalerie, Bucquoi, Commandant de l'artillerie, tous les Mestres-de-Camp remplirent l'idée qu'on avoit conçue de leurs talents & de leur bravoure. Le Duc d'Ossonne, un des plus grands Seigneurs d'Espagne, y brava tous les périls avec l'audace d'un simple soldat. Les Princes de Caserte & de Palestrine, s'y firent la même réputation de vaillance. Le Marquis Sigismond d'Est, le Marquis Ferdinand Bentivoglio mon neveu, ne quittèrent jamais le Général, & se précipitèrent par-tout sur ses pas au milieu des dangers où l'appelloient les soins du commandement & l'ardeur du succès. La garnison fit de même des prodiges de valeur, & ce furent ceux qui étoient plus distingués par les avantages de la naissance, & qui remplissoient les premières places du commandement qui donnèrent l'exemple.

Néanmoins, les défenseurs de Rhinberg virent bientôt qu'ils ne tien-

droient pas encore long-temps, si Maurice ne se hâtoit de les secourir. L. XXIII.
Il le leur faisoit espérer & il s'y pré- An. 1606
paroit. Mais l'armée Espagnole étoit si bien retranchée, que ce Prince qui l'avoit toujours vue échouer, lorsqu'elle avoit entrepris de forcer ses lignes dans des occasions semblables, craignoit beaucoup de ne pas mieux réussir, quoiqu'il eût sous ses ordres douze mille hommes d'infanterie, & près de trois mille de cavalerie. Il sembla pourtant vouloir tenter le secours, & il passa le Rhin. Ayant partagé son armée en plusieurs corps dont la cavalerie formoit les ailes, il marcha vers Alpen ville du Comté de Meurs, qui n'est éloignée de Rhinberg que de trois heures de chemin. Comme il envoya deux mille hommes de pied à Meurs, qui étoit plus éloignée de la place qu'on assiégeoit, on soupçonna qu'il vouloit cacher ses desseins, & qu'au lieu de se contenter d'établir garnison dans Alpen, ainsi qu'il sembloit vouloir le faire croire, il reviendroit sur ses pas donner l'alarme au quartier de Velasco par une fausse attaque, & tomberoit en même-temps avec le reste de ses forces sur les as-

L. XXIII. An. 1606

siégeants à la gauche du fleuve, de concert avec la garnison qui feroit sur eux la plus furieuse sortie. Spinola, que ses espions avoient averti de l'approche de Maurice, ayant rappellé auprès de lui, le Comte de Bucquoi & Velasco avec les troupes qui n'étoient pas nécessaires à la garde de son quartier, se tint prêt à tout événement de livrer bataille. Mais son assurance contint Maurice, qui n'osa avancer, & Spinola ayant perfectionné ses retranchements, son adversaire abandonna le projet du secours de Rhinberg. Cette inaction de l'armée Hollandoise anima autant les assiégeants, qu'elle découragea les assiégés. Les premiers continuèrent leur feu, avec un fracas épouvantable. Le fossé fut rempli. Les bastions battus & minés de toutes parts, n'offrant plus que des ruines, les Espagnols se logèrent dans plusieurs ouvrages, & les assiégés songèrent moins dès lors à se défendre, qu'à se procurer une capitulation avantageuse. Mais il y eut encore bien des actions très sanglantes, avant qu'ils s'y déterminassent, & une entr'autres où Torrès, Mestre-de-Camp, Wallon, vieux Ca-

pitaine très estimé, perdit la vie. Enfin, les assiégés n'ayant plus rien à se promettre des effets de leur valeur, capitulèrent. Spinola leur accorda les conditions les plus honorables, & ils évacuèrent la place au commencement d'Octobre. Ils sortirent au nombre de trois mille hommes de pied, non compris sept cent blessés, & de cent cinquante chevaux. Ce siège qui dura plus d'un mois, & où les Hollandois n'eurent que cinq cents hommes de tués, coûta davantage aux Catholiques, en morts & en blessés.

L. XXIII. An. 1606. 1. Octobr.

Il fut à peine terminé, qu'on vit germer dans l'armée quelques semences des anciennes mutineries, qui avoient été si fatales à l'Espagne. Spinola employant tour-à-tour la fermeté & la douceur, n'épargna rien pour les étouffer; mais tous ses soins y échouèrent. Deux mille mutins mêlés d'infanterie & de cavalerie attirés à l'ordinaire par les ennemis, se réfugièrent dans les environs de Breda, & s'y retranchèrent. Ce désordre causa dans les troupes du Roi une diminution d'autant plus considérable, que l'armée avoit été déja beaucoup affoiblie par les pertes que les diverses

L. XXIII. An. 1606

opérations de la campagne avoient occasionnées. Maurice crut devoir en profiter. Il rassembla ses forces avec la plus grande diligence, & les conduisit en Frise, dans le dessein de reprendre quelques-unes des places que les Etats avoient perdues, & dans l'espoir de les soumettre avant que les Espagnols pussent les secourir. Il s'attacha d'abord à Lokem, ville de peu de défense, dont il s'empara en trois jours. De-là, il investit Groll.

Octobre.

Cette résolution du Général Hollandois alarma beaucoup Spinola. Peu occupé de la perte de Lokem, il craignoit seulement de perdre Groll, & il auroit été très affligé de voir une place si importante, dont il ne venoit que de faire la conquête, rentrer si promptement au pouvoir de l'ennemi. Il voulut aussitôt courir à son secours; mais le Conseil-de-Guerre combattit ce projet. On lui représenta que la saison étoit trop avancée pour transporter de nouveau l'armée au-delà du Rhin. Ce qu'elle avoit souffert pendant l'été dans un terrein si humide, faisoit craindre qu'elle n'eût encore à essuyer de plus fâcheux contre-temps sur la fin de l'automne. D'ailleurs,

L. XXIII. An. 1606.

après les fatigues du long ſiège qu'elle venoit de terminer, elle avoit beſoin de repos. Elle étoit très affoiblie par les pertes qu'elle avoit faites. Une partie s'étoit mutinée, le reſte étoit mécontent, & l'on manquoit d'argent pour l'appaiſer. Dans ces circonſtances, il étoit très dangereux de la faire rentrer ſi vîte en campagne, & de lui faire traverſer des pays ennemis ou ſuſpects. Enfin, que pourroient des troupes fatiguées & réduites à un petit nombre contre les troupes des Etats, fraîches, nombreuſes, & déja retranchées autour de Groll? On ajoutoit que ſi par une attaque téméraire, l'armée Catholique venoit à eſſuyer un échec, elle ne pouvoit être ſecourue, & qu'ainſi l'y expoſer, c'étoit mettre dans un péril imminent les affaires du Roi, & les Etats de l'Archiduc.

Ce ſentiment fut cependant refuté par quelques membres du Conſeil-de-Guerre, qui regardoient la perte de Groll comme intéreſſante, non en elle-même, mais en ce qu'elle ſembloit devoir bientôt entraîner celle des villes d'Oldenſel & de Linghen, qui étant découvertes par la priſe de Groll, ne pouvoient manquer de tom-

L. XXIII. An. 1606

ber au pouvoir des ennemis. Ce malheur enlevant au Roi les forteresses qu'il possédoit au-delà du Rhin, la conquête de Rhinberg, dont le seul but avoit été d'assurer un passage sur ce fleuve, devenoit inutile. Loin de vouloir sacrifier des acquisitions qui avoient été le fruit de deux campagnes qui avoient coûté des travaux immenses, & où l'on avoit prodigué l'or & le sang, on soutint qu'il falloit faire les plus grands efforts pour les conserver. En donnant aux troupes quelques légères gratifications, on ne doutoit pas qu'on ne pût aisément enflammer leur ardeur, & les engager à braver les fatigues de cette nouvelle entreprise. Du reste, on observoit qu'il n'étoit pas possible que les retranchements des ennemis fussent entiérement conduits à leur perfection, & qu'ainsi en employant une diligence extrême, on devoit se flatter de trouver quelque endroit foible par où l'armée sauroit s'ouvrir un chemin. Les partisans de cet avis étoient persuadés que Maurice n'oseroit soutenir l'assaut; mais au surplus, ils ajoutèrent que quand même le succès du secours de Groll ne seroit pas

aussi certain qu'ils l'espéroient, il falloit toujours le tenter, & que si de grands Capitaines avoient souvent brusqué la fortune sans nécessité, on n'avoit plus à délibérer, quand cette loi suprême commandoit. La prudence pese toujours les suffrages, & ne les compte point. C'est ainsi que Spinola se conduisit dans cette occasion, & préféra le dernier avis, quoiqu'il fût celui du plus petit nombre. Il sentit qu'en perdant Groll, il perdroit ses conquêtes au-delà du Rhin; & pour ne pas voir s'évanouir en si peu de temps, des succès qui lui avoient procuré tant de gloire, il résolut de secourir cette ville.

L. XXIII.

An. 1606

L'Archiduc ayant approuvé cette résolution, l'armée marcha à Rhinberg, & après avoir passé le Rhin, elle s'approcha de l'ennemi. Elle étoit forte de huit mille hommes de pied au plus, & de douze cents chevaux; mais l'expérience y suppléoit au nombre, & la bravoure des troupes qui la composoient, étoit telle qu'à la première nouvelle de cette expédition, elles s'étoient hâtées de courir à leurs drapeaux. Le Comte Henri de Bergh défendoit Groll. Sa garnison

L. XXIII. An. 1606

étoit trop foible pour la place, & il ne cessoit de représenter le péril de sa situation, si on ne venoit au plutôt à son secours. Spinola fit tant de diligence, que vers le milieu de Novembre, il campoit déja en face de l'ennemi. Heureusement que Maurice, qui d'ailleurs n'avoit jamais soupçonné que le Général Espagnol osât braver les difficultés qui devoient le détourner d'entreprendre la délivrance de Groll, n'avoit pas eu assez de temps pour perfectionner ses retranchements. Spinola l'ayant joint, chercha aussitôt après son arrivée l'endroit où ce Prince étoit le plus foible, & y tourna toutes ses forces. Il espéroit qu'en combinant son attaque avec les sorties de la garnison, il pourroit incommoder beaucoup l'ennemi.

Telles furent ses dispositions. Il plaça à l'avant-garde le corps détaché qu'on appelloit l'escadron-volant avec deux pièces de canon. Ce détachement étoit de douze cents hommes d'élite de toutes les nations qui formoient l'armée. Il fut mis aux ordres du Mestre-de-Camp Antunés, vieil Officier, mais un des plus braves de ceux qui servoient en Flandre. Deux

divisions d'infanterie qui conduisoient de même chacune deux canons, suivoient l'escadron un peu en arrière. L'une étoit d'Espagnols, commandée par le Mestre-de-Camp Meneses, & l'autre d'Italiens, sous les ordres des Mestres-de-Camp Justiniano & Brancacio. Ces deux corps marchoient de front, mais en laissant entr'eux un intervalle convenable. Enfin, un quatrième corps bien plus nombreux, composé du reste de l'infanterie, fermoit l'ordre de bataille. Le Comte d'Embden, Mestre-de-Camp d'un régiment Allemand, & le Seigneur d'Achicourt qui commandoit un régiment Wallon, devoient les mener au combat. Une partie de la cavalerie divisée en escadrons, couvroit les flancs de l'infanterie. Le reste étoit en réserve sous les ordres du Chevalier Bentivoglio & de Luc Cairo, qui en étoient les deux plus anciens Capitaines. Velasco, Général de la cavalerie, & Melzi son Lieutenant-Général se mirent à la tête de celle qui se trouvoit à l'avant-garde, le premier à droite, le second à gauche; & comme la cavalerie ennemie étoit bien supérieure à celle des Royalistes, on

L. XXIII. An. 1606

appuya celle-ci de part & d'autre, d'une double & longue file de chariots soutenus de divers pelotons de mousquetaires, & de deux pièces de canon. Spinola, s'étant réservé la liberté de se porter par-tout où il seroit nécessaire, fit avancer l'armée dans ce bel ordre, & approcha de l'ennemi à petit pas.

Quoique les troupes montrassent la plus grande ardeur d'en venir aux mains, ce Général crut devoir leur adresser ce discours : « Camarades, » c'est moins pour secourir Groll que » je suis venu, que pour conserver » au-delà du Rhin toutes les conquê- » tes qui sont le monument de votre » gloire & le prix de vos travaux & » de votre sang. Il faut ou mourir » ou délivrer la place, dont la perte » entraîneroit celle des autres villes » que vous avez enlevées aux Etats » dans ce canton. Les Hollandois tout » supérieurs qu'ils sont en forces, n'o- » seront nous attendre. Nous leur » avons souvent appris que ce n'est » pas le nombre, mais le courage » qui enchaîne la victoire. Cepen- » dant, si cet ennemi toujours cou- » vert de ses digues & de ses rivie-

L. XXIII. An. 1606.

» res, qui n'a osé soutenir le combat
» à Rhinberg, avoit assez de confiance
» en cette occasion pour nous atten-
» dre en ses retranchements, Camara-
» des, que votre valeur ne se démente
» pas, je vous donnerai l'exemple,
» & comptez que je ne manquerai
» pas ensuite de solliciter auprès du
» Roi & des Archiducs, les récom-
» penses qui seront dues à vos ser-
» vices ». Mais toute son éloquence fut superflue. Soit que Maurice eût reçu des ordres des Etats, soit par des raisons particulières qu'il n'a pas manifestées, soit que ce grand Capitaine crût que les regles de la science de la guerre le lui défendoient, il ne voulut pas accepter le défi. Ses lignes n'étant pas assez fortes pour y attendre l'ennemi, il leva le siège, & s'étant d'abord retiré dans un poste avantageux, où il n'avoit rien à craindre, il s'éloigna bientôt tout-à-fait. Spinola ne s'arrêta à Groll qu'autant de temps qu'il en fallut pour bien munir cette ville, & après avoir mis ses troupes en quartier d'hiver, il revint auprès des Archiducs à Bruxelles. S'il ne put exécuter ses projets dans toute leur étendue, on doit convenir

10 Nov.

L. XXIII. An. 1606

qu'ils décéloient un homme dont les vues étoient supérieures, & qu'il fut arrêté par des obstacles qu'il ne pouvoit prévoir. Au reste, le siège de Rhinberg & le secours de Groll furent des exploits dignes d'être comparés aux plus brillants que les guerres de Flandre ont jamais produits.



LIVRE XXIV.

SOMMAIR[illegible]

DIVERS Papes [illegible]pent successivement de rétab[illegible]aix en Flandre. Négociations [illegible]nce de Paul V en France. Il fait proposer une double alliance entre les enfants de France & ceux d'Espagne. Ses vues sur les Pays-Bas. Il veut employer la médiation de la France. L'Espagne songe à la paix. Ses raisons. Philippe III s'y détermine. Difficulté d'en faire l'ouverture. On y emploie le Père Neyen, Franciscain. On l'envoie en Hollande. On y accepte ses premières propositions. On conclut une suspension d'armes. Difficultés sur la ratification de l'Espagne que les Etats-Généraux refusent. Verrekens obtient un délai pour faire venir une seconde ratification plus satisfaisante. Elle ne l'est pas pleinement. Dispositions de l'Empereur à l'égard de la paix de la Flandre. Dispositions du Roi de France, du Roi d'Angleterre, de divers autres 1607.

Princes, du Prince Maurice. Ses Manœuvres. Son discours aux Etats-Généraux pour faire rejetter la seconde ratific[illegible]n. Discours de Barnevelt en fav[illegible] de la ratification. Elle est acceptée. Portraits des Ambassadeurs d'Espagne. [illegible] des Espagnols.
1608. *depart des [illegible]urs. Difficultés sur la déclar[illegible] l'indépendance des Provinces-Unies. Les Etats ne veulent pas se désister du droit de naviguer aux Indes. On propose des moyens de conciliation. Représentation de la Compagnie des Indes de Hollande. Le Traité souffre diverses autres difficultés. Renouvellement de l'alliance entre la France & les Provinces-Unies. Les Espagnols desirent sa médiation. Le Traité de paix est rompu. On entame un Traité de trève. Le Président Jeannin en fait la proposition aux Etats & aux Ministres d'Espagne & aux Archiducs. Opposition de la Province de Zélande à la trève. Discours du Député de cette Province. Le Prince Maurice est du même sentiment. Discours du Président Jeannin en faveur de la trève. La Zélande y consent. Difficultés du côté de l'Espagne. Jeannin s'efforce*

de les lever. Les Archiducs tâchent de gagner la Cour de Madrid. L'Archiduc Albert y envoie son Confesseur. La négociation continue à Anvers. On y convient de toutes les conditions de la trève. Le Roi les approuve. Assemblée générale des Provinces-Unies à Berg-op-zoom. La trève est signée à Anvers le 9 Avril 1609. 1609.

TELLE étoit la situation des affaires de Flandre au commencement de l'année 1607. C'étoit la quarante-sixième de ces troubles funestes qui avoient enfanté la guerre longue & cruelle, où les malheureuses Provinces des Pays-Bas avoient éprouvé de si affreux désastres. Ce n'est pas qu'on n'eût tenté plusieurs fois, comme on l'a vu dans le cours de cette histoire, d'y faire renaître la tranquillité ; mais toutes les négociations avoient toujours été infructueuses. Le congrès de Cologne où l'on s'en étoit occupé avec plus de zèle & de chaleur, n'avoit donné que de vaines espérances. Grégoire XIII, persuadé que la guerre de Flandre causoit à l'Eglise les plus grands maux, & que la cessation des hostilités lui ren-

L. XXIV. An. 1607.

L.XXIV. An. 1607

droit ses premiers avantages, avoit envoyé un Nonce extraordinaire à ce congrès, où l'on s'étoit séparé sans rien conclure. Tous les successeurs de ce Pontife, animés du même esprit, avoient eu les mêmes vues. Clément VIII, en retablissant la bonne intelligence entre la France & l'Espagne, s'étoit proposé de concilier au nouvel Etat des Archiducs l'amitié & la protection de la France, dont les bons offices pouvoient contribuer beaucoup à rappeller la concorde dans les Pays-Bas. Le successeur de Clément VIII, Léon XI, qui pendant sa légation en France, avoit été le principal instrument du traité de Vervins, souhaitoit plus qu'aucun de ses prédécesseurs de procurer la paix à la Flandre; mais une mort précipitée l'avoit empêché d'effectuer ses desirs. Paul V avoit occupé le Saint-Siège immédiatement après lui. Ce Pontife qui gouvernoit alors l'Eglise depuis deux ans, étoit aussi recommandable par son zèle pour le bien de la Chrétienté, que par la pureté de ses mœurs & la bonté de son caractère. Il avoit obtenu le chapeau de Cardinal de Clément VIII, & auroit voulu à son

exemple assurer de plus en plus l'union des couronnes de France & d'Espagne, afin d'amener plus aisément celle des Provinces de Flandre. Ses Nonces en France & en Espagne étoient les Cardinaux, Maffée Barberin, & Jean Garcias Mellino. L'un & l'autre venoient d'être décorés de la pourpre romaine, & le premier est celui que nous voyons encore heureusement présider dans la Chaire de Saint Pierre qu'il a obtenue par ses éminentes qualités. Ces deux Prélats travailloient avec ardeur à remplir les vues du Pape.

Mais les négociations de Barberin rencontroient de grandes difficultés en France à cause de l'alliance intime que le Roi avoit contractée avec les Provinces-unies. Neanmoins le Nonce tâcha de gagner peu-à-peu l'esprit du Monarque, en lui représentant vivement combien il lui importoit d'abaisser l'orgueil des Flamands rébelles, dont les liaisons ouvertes avec les Huguenots avoient excité tant de troubles dans ses propres Etats. Il lui fit sentir aussi que le Calvinisme, que les uns & les autres avoient embrassé, étoit une secte aussi ennemie de l'au-

L. XXIV. An. 1607

torité des Rois, que de celle des souverains Pontifes, que les huguenots avoient laissé déja appercevoir le but de leur coupable politique, en exigeant qu'on leur donnât des places de sûreté, & qu'on ne pouvoit douter qu'ils ne voulussent fonder un nouvel Etat dans l'Etat même, & introduire en France le gouvernement de la Hollande. Ces raisons ne laissoient pas de faire beaucoup d'impression sur le Roi.

Barberin imagina encore un meilleur moyen de le déterminer. Ce Prélat qui vouloit remplir le desir extrème qu'avoit le Pape de réunir les deux Royaumes par les liens les plus étroits, jugea que rien n'y contribueroit davantage qu'une double alliance entre les enfants des deux Rois. A la vérité, ils étoient encore dans l'âge le plus tendre, mais ce n'étoit pas la première fois que par des raisons de bien public, on avoit formé des nœuds de mariage long-temps avant leur célébration. Le Pape approuva le dessein du Nonce. Le Seigneur de Villeroi étoit alors le premier Secrétaire d'Etat de France. C'étoit un Ministre consommé dans les affaires

les plus importantes de cette Couronne, & qui possédoit dans un haut degré la confiance du Roi. Barberin lui communiqua son idée, & l'ayant trouvé bien disposé, il en parla au Roi lui-même qui parut en recevoir favorablement la proposition (1). Le Saint-Père en fut d'autant plus flatté, que celle qui fut faite en Espagne par le Cardinal Mellino, n'y trouva pas plus d'opposition. Le Duc de Lerme qui étoit le favori & le Ministre tout puissant de Philippe III, se prêta volontiers à ce projet. Quoiqu'il n'eût pas alors l'effet qu'on s'en étoit promis, à cause de la foiblesse de l'âge des Princes qu'on vouloit unir, & de diverses causes, il réussit dans la suite. Le même Pape fut assez heureux pour engager les deux Cours à conclure

L. XXIV. An. 1607.

(1) S'il est vrai que le Roi ait semblé accueillir favorablement la proposition d'une double alliance avec l'Espagne que le Cardinal Barberin lui fit, ce Prince dissimuloit. Rien n'est mieux constaté par les Mémoires du temps, & sur-tout par ceux du Duc de Sulli, ami & confident d'Henri le Grand, que l'éloignement qu'il avoit de marier le Dauphin avec une Princesse d'Espagne, & la résolution qu'il avoit prise de lui faire épouser une Princesse de Savoie.

ces mariages quelques années après.

L.XXIV. An. 1607. Le Pontife & son Ministre avoient dans le même temps des vues encore plus étendues. Non contents d'établir l'union la plus étroite entre les deux Couronnes par une alliance mutuelle, ils se proposoient de faire le bonheur de la Flandre par un troisième mariage du second Infant d'Espagne avec la seconde fille de France. Il ne s'agissoit que d'assurer à ces Princes la succession de l'Infante Isabelle, dont la fécondité étoit désespérée, & de les faire élever à sa Cour comme ses héritiers présomptifs. Rien ne sembloit plus facile & plus avantageux en même temps aux affaires de l'Etat & de la Religion.

Cependant on avoit jetté en Flandre pendant l'hiver quelques propositions d'une suspension d'armes, & l'on souhaitoit beaucoup qu'elles pussent conduire à une paix durable, ou du moins à une longue trève. Le Roi de France avoit alors le plus puissant crédit sur les Etats-Généraux, & l'on ne doutoit pas que les propositions des Espagnols ne seroient pas même écoutées, si ce Prince n'offroit sa médiation. Les avances du Souverain

Pontife dispoſèrent très heureuſement le Monarque François à favoriſer la négociation qu'on avoit entamée. La jalouſie d'Etat l'en éloigna d'abord; mais ce fut à ſes ſoins qu'on en dut dans la ſuite les ſuccès, & ce fut lui principalement qui détermina à conclure la trève de douze ans.

Je fus deſtiné dans ce temps à la Nonciature de Bruxelles, où j'arrivai lorſqu'on y ſignoit la ſuſpenſion d'armes au commencement de Mai. Je fus à portée d'être parfaitement inſtruit des détails de la négociation. J'en fis même imprimer une relation à la ceſſation des hoſtilités, & c'eſt cette même relation, quoique très connue, que je crois devoir inſérer ſur la fin de l'hiſtoire des guerres de Flandre, depuis leur origine juſqu'à la trève de douze ans, parce qu'elle en eſt le complément.

Le Marquis Spinola ayant été mis à la tête des armées d'Eſpagne, avoit auſſi-tôt conçu les plus grands deſſeins, & il s'étoit propoſé, en tranſportant le théatre de la guerre au delà du Rhin, de pénétrer par cette route au cœur de la Hollande. C'étoit pour atteindre à ce but, que l'Eſpa-

L. XXIV.

An. 1607

gne avoit fait des efforts si extraordinaires dans les deux dernières campagnes ; mais quoique les succès de ses armes eussent été brillants, ils n'avoient pas rempli à beaucoup près les espérances dont le Roi s'étoit flatté. Il lui étoit désormais impossible de soutenir les dépenses énormes de ces entreprises. La disette d'argent avoit occasionné une nouvelle mutinerie parmi ses troupes. Ce fatal exemple qui pouvoit être suivi, étoit d'autant plus dangereux, qu'un seul de ces affreux désordres mettoit le trouble dans l'armée, & en enchaînoit pour ainsi dire toutes les forces. Ces réflexions fâcheuses, jointes à diverses autres considérations non moins importantes, accabloient Spinola d'une inquiétude mortelle, & il n'étoit pas moins frappé que les Ministres d'Espagne & de Flandre les plus en crédit & les plus expérimentés, des difficultés étranges, & des périls où l'on s'engageroit en continuant la guerre, & en s'obstinant à soumettre les rébelles par la force. Ils convenoient généralement qu'elle n'avoit réussi qu'à fortifier la puissance des ennemis, à les confirmer dans la résolution

lution de défendre la liberté qu'ils avoient usurpée, à resserrer les nœuds de leur union entr'eux, & des alliances qu'ils avoient contractées avec les Princes qui favorisoient leur révolte. Ils observoient que la nature s'étoit pour ainsi dire armée en leur faveur, qu'elle les avoit environnés de la mer, & d'un grand nombre de fleuves profonds, comme d'un rempart impénétrable, qu'elle leur avoit ménagé par-tout des positions inaccessibles, & que dans les endroits que la nature avoit pris moins de soin de défendre, l'art y avoit suppléé par des forteresses imprenables. Ils ne pouvoient se dissimuler que les Provinces-unies ne fussent formidables sur terre, & qu'après avoir porté à l'Espagne les coups les plus sensibles sur mer jusqu'au fond des Indes orientales, ils ne lui en préparassent encore de plus terribles. Convaincus qu'on ne pouvoit soutenir la guerre en Flandre qu'avec des armées nombreuses & des frais immenses, ils ne croyoient pas que le Roi pût suffire désormais à des dépenses si énormes. Ils remarquoient que les flottes ennemies fermoient l'Océan aux secours qu'il en-

L.XXVI.
An. 1607.

L. XXIV. An. 1607

voyoit en Flandre; qu'on ne pouvoit les conduire par terre que du consentement de plusieurs Souverains ombrageux ou jaloux, & que les troupes arrivoient plus affoiblies par les fatigues de la route, qu'elles n'auroient pu l'être par le fer & le feu des ennemis. D'ailleurs le désordre & la corruption avoient fait les progrès les plus fâcheux dans l'armée. Il n'y avoit pas d'espérance d'y pouvoir remédier tant que la guerre dureroit, puisque sa longueur en étoit la cause. La désobéissance & les dissensions avoient détruit la discipline. Le nombre des femmes perdues ou inutiles y surpassoit celui des soldats. On comptoit plus de mutineries que d'années depuis le commencement des troubles, & on craignoit que toutes ces mutineries particulières des diverses nations qui servoient le Roi, ne fussent suivies de la mutinerie générale de l'armée. Un événement aussi fâcheux menaçoit du danger le plus redoutable les affaires d'Espagne en Flandre, & la cause de la Religion Catholique en faveur de laquelle cette Couronne soutenoit depuis si long-temps la guerre la plus ruineuse.

Toutes ces considérations jointes à une longue expérience de l'inutilité de ses efforts pour soumettre les révoltés, sembloient devoir engager le Roi à faire avec eux un accommodement raisonnable. L'avenir pourroit ensuite procurer quelque circonstance favorable à l'Espagne pour faire valoir ses droits. Le Roi de France qui commençoit à vieillir, pouvoit manquer bientôt aux rébelles, & les priver par sa mort d'une protection qui leur avoit été si utile jusqu'alors. La minorité de son successeur ne pouvoit qu'altérer beaucoup la tranquillité de cette Monarchie, & diminuer sa puissance. Le Roi d'Angleterre mal affermi sur son Trône, & à qui ses nouveaux sujets sembloient mal affectionnés, parce qu'il étoit Ecossois, ne pourroit pas servir les Provinces-unies aussi efficacement qu'Elisabeth. Enfin l'Espagne profiteroit sur-tout des divisions intestines qui ne pouvoient manquer de s'élever parmi ces Provinces au sein de la paix. On observoit que leur haine contre cette Couronne étoit le lien le plus fort de l'union des rébelles. On espéroit que la tranquillité dont ils alloient jouir,

L. XXIV.

An. 1607.

L. XXIV. An. 1607

ralentiroit insensiblement cette forte antipathie, & peut-être que des troubles domestiques venant à faire desirer à l'un des partis l'appui de l'Espagne, le Roi & les Archiducs verroient naître ces moments décisifs, où des négociations adroites gagneroient quelques Provinces, & fourniroient le moyen de subjuguer par la force les plus opiniâtres.

Ce qui donnoit une nouvelle force à tous ces motifs, c'est que les Provinces soumises desiroient ardemment la paix. Elles soupiroient après ces jours de calme & de tranquillité où il leur seroit permis de respirer & de se remettre un peu des longs malheurs qu'elles avoient essuyés. Les mutineries ne cessoient de les désoler, & leur patience avoit été mise à de si rudes épreuves, qu'il étoit à craindre qu'elle ne se changeât en un désespoir qui leur feroit prendre les plus étranges résolutions.

Philippe III voyant que le Marquis Spinola avoit échoué dans ses projets, résolut alors de renouer à quelque prix que ce fût, une négociation avec les Etats. L'Archiduc n'y étoit pas moins décidé. Ce Prince étoit natu-

tellement ami du repos : d'ailleurs il n'étoit plus jeune, & l'expérience consommée qu'il avoit des affaires, lui faisoit sentir mieux que personne les conséquences fâcheuses qui pouvoient résulter de la continuation de la guerre ; mais il étoit difficile de trouver quelque ouverture honnête d'accommodement. Depuis long-temps les Etats avoient rejetté toutes les propositions qui leur avoient été faites à ce sujet. L'ivresse de leurs nouveaux succès les avoit rendus encore plus fiers, & ils étoient résolus de n'en écouter aucun, à moins que le Roi & les Archiducs ne consentissent de traiter avec eux d'égal à égal comme avec des peuples libres, & sur lesquels ils n'avoient plus de droits à prétendre. L'Archiduc avoit une repugnance extrême à leur accorder un préliminaire de cette conséquence, & le Roi n'en étoit pas moins éloigné. Traiter avec des sujets rébelles à une condition si humiliante, c'etoit déceler son impuissance de soutenir plus long-temps la guerre, & reconnoître leur indépendance pour prix de leur crime. Un si dangereux exemple pouvoit tenter la fidélité des Provinces soumises, &

L. XXIV.
An. 1607

L. XXIV. An. 1607.

nant que l'on traitoit avec les Provinces-unies, comme avec des Etats libres, sur lesquels le Roi & les Archiducs abandonnoient leurs justes prétentions, on ne reconnoissoit pas qu'elles fussent de droit indépendantes, mais l'on déclaroit simplement que l'on se comportoit avec elles, comme jouissant de fait de l'avantage qu'elles réclamoient; & que cette vérité évidente mettant à couvert les droits du Roi & des Archiducs, il n'y avoit aucun inconvénient à faire une déclaration qui ne pouvoit avoir qu'un sens si limité. La Cour de Madrid pensa de même, & aussi-tôt l'Archiduc dépêcha en Hollande le Père Neyen lui-même (3) pour entamer l'affaire, en lui prescrivant de faire ensorte qu'on donnât le moins d'atteinte qu'il seroit possible, à l'honneur & à la dignité de la Couronne

(3) Jean Neyen, Religieux de saint François, originaire de Zélande, dont le père avoit été attaché au fameux Prince d'Orange, avoit professé jusqu'à l'âge de vingt ans la religion Protestante dans laquelle il étoit né. Egalement adroit & intelligent, il étoit capable de remplir les vues de l'Archiduc. Il paroît néanmoins qu'on ne l'employa de pré-

d'Espagne ; mais en lui permettant, s'il y étoit forcé, de se conformer au plan tracé par les Provinces-unies. Le Franciscain partit sur la fin de Février. Arrivé à la Haie, il désespéra bientôt d'être écouté, s'il n'accordoit le préalable demandé par les Provinces-unies, & il se détermina à ne le plus refuser. Ayant obtenu audience des Etats-Généraux, il leur fit les propositions dont il étoit chargé. Après les avoir assurés que l'Archiduc Albert & l'Infante avoient toujours desiré avec ardeur d'éteindre en Flandre le feu des guerres civiles, & d'en faire oublier les malheurs par les douceurs de la paix, il leur déclara qu'ils offroient de faire un traité avec les Provinces-unies, & de leur accorder la déclaration d'indépendance qu'elles exigeoient ; il leur observa que ce préliminaire montroit la droiture des

L. XXIV.
An. 1607

férence dans le commencement de cette négociation, suivant la remarque de Grotius, que par la raison que son état le rendoit un homme sans conséquence, qui pouvoit essuyer des refus de la part de l'ennemi, ou un traitement moins honnête qu'un Ministre ordinaire, ou enfin être désavoué, sans être compromis, ni compromettre son Souverain.

L. XXIV. An. 1607.

intentions de ces Princes, dont la bonté ne leur permettoit pas de rejetter aucun moyen de rendre la tranquillité à leurs peuples ; & il finit en disant qu'ils espéroient que les Etats Généraux, guidés également par leur amour pour le bien public, se prêteroient à tout ce qui pourroit accélérer le succès d'un accommodement durable. Cette proposition ayant été examinée à plusieurs reprises en présence des Etats, elle fut enfin acceptée.

Ces premières démarches furent bientôt suivies d'une suspension d'armes pour huit mois, à commencer du mois de Mai. On convint en même temps d'entrer en négociation au mois de Septembre, & rien n'arrêtant plus le Père Neyen en Hollande, il revint à Bruxelles où les Archiducs firent expédier la déclaration qu'on avoit promise de leur part. Elle annonçoit qu'ils avoient conclu une suspension d'armes, tant sur mer que sur terre, avec les Provinces-unies, comme avec des Etats libres & affranchis de toute dépendance à leur égard. Le Père Neyen n'avoit pas eu peu de peine à obtenir que la suspension des hostilités s'étendît également sur la mer,

4 Mai.

Enfin on la publia par toutes les Provinces-unies à la satisfaction indicible de tous les peuples soumis à leur domination. Elles en firent part aux Princes leurs alliés, & particulièrement aux Rois de France & d'Angleterre, qui dépêchèrent aussi-tôt en Hollande des Ambassadeurs extraordinaires pour les complimenter.

L.XXIV. An. 1607

L'Archiduc avoit envoyé en Espagne le Père Neyen pour instruire le Roi de l'état des choses, & lui faire ratifier la déclaration qu'il avoit accordée aux Provinces-unies. Cette ratification que le Franciscain s'étoit engagé auprès des Etats-Généraux de leur fournir dans le terme de trois mois, ne se fit pas long-temps attendre; mais elle ne fut rédigée qu'en termes vagues, & il étoit fort incertain que les Etats-Généraux voulussent l'accepter dans cette forme. Néanmoins les Archiducs la firent porter en Hollande par le premier Secrétaire-d'Etat Louis Verrekens. On sait que les Provinces-unies sont au nombre de sept; savoir, le Duché de Gueldres, les Comtés de Hollande & de Zelande, les Seigneuries d'Utrecht, de Frise, d'Overissel & de Groningue.

L. XXIV. An. 1607

Les loix de leur gouvernement & leurs coutumes different peu entr'elles. Chacune a ses Etats particuliers en qui réside la souveraineté de leur propre territoire. Ces Etats sont composés de quelques-uns des principaux de la noblesse la plus qualifiée qui vit à la campagne, & des représentans des villes qui influent presque seules dans les opérations du gouvernement. Toutes ces Provinces confédérées forment le corps de l'union dont elles sont les divers membres. Le Conseil des Etats-Généraux où chacune d'elles envoye un nombre fixe de députés, est le dépositaire de sa puissance. Il est le centre, & pour ainsi dire, le principe de vie de l'Etat. Tous les autres Conseils de la nation également composés des députés de chaque Province, lui sont subordonnés. La Hollande & la Zelande situées, si l'on peut s'exprimer ainsi, au sein de la mer, & d'un grand nombre de vastes rivières, étoient bien moins exposées aux désastres de la guerre, que les cinq autres Provinces qui s'étendoient davantage dans l'intérieur des terres. Ces dernières avoient en conséquence montré toujours plus de

dispositions à la paix ; mais comme la première loi, la loi fondamentale de l'union, exige le concours des sept Provinces dans les résolutions qui concernent les intérêts communs, on ne parvient à les réunir qu'après de longues négociations. Il faut conférer avec chacune en particulier, & employer les moyens lents & ennuyeux de la persuasion, pour obtenir de tout un peuple également libre un consentement unanime. On examina donc avec la plus extrême défiance la ratification du Roi, & tels furent les défauts qu'on lui reprocha. On observa qu'elle n'étoit conçue qu'en termes vagues & généraux ; qu'elle ne renfermoit pas la clause essentielle touchant l'indépendance des Provinces-unies ; qu'au contraire les Archiducs y étoient qualifiés de Souverains de tous les Pays-Bas ; que Philippe l'avoit souscrite par ces mots : *Moi le Roi*, formule qu'il n'employoit qu'avec ses sujets ; qu'elle n'étoit dressée que sur du papier ordinaire & non en parchemin, comme on a coutume d'en user dans les affaires importantes ; enfin qu'elle n'étoit scellée que du petit sceau. Verrekens ayant été

L. XXIV. An. 1607.

[redacted] ensuite appellé dans l'assemblée des
L.XXIV. Etats, on lui exposa ces difficultés,
& on rejetta la ratification.

An. 1607 Le peuple est toujours extrême dans ses passions, mais sur-tout quand la fortune le favorise. Bas & rampant dans le malheur, il s'enivre de la prospérité, & rien ne peut alors contenir son arrogance & son audace. Comme on doit s'attendre à ces étranges alternatives, quand il faut traiter avec lui, la prudence ordonne de s'y plier. Verrekens prit le parti de dissimuler (4), & n'omit rien pour dissiper

---

(4) Verrekens rejetta les défauts de cette ratification sur l'ineptie ou la négligence des Commis du Ministre d'Espagne. Ce fut dans cette assemblée que le célèbre Barnevelt, quoique très bien intentionné pour la paix, semble avoir voulu porter une atteinte assez vive à la droiture & aux intentions des Archiducs, en reprochant les présents par lesquels le Père Neyen avoit eu dessein de gagner Aarsens, Greffier des Etats, qui les avoit acceptés, de concert avec le Prince Maurice, pour découvrir les projets de l'Espagne, & en lui présentant le diamant destiné à Madame Aarsens, & l'obligation de quinze mille livres à compte de cinquante mille écus signée d'Ambroise Spinola qu'on avoit donnés au Ministre Hollandois. Mais cette affaire, qui n'avoit probablement d'autre but que de

les soupçons des Hollandois. Après avoir assuré les Etats-Généraux, que le Roi n'auroit pas même envoyé sa ratification, s'il ne vouloit pas la donner dans la forme convenable, il ne leur demanda que le temps d'en faire venir une seconde d'Espagne, en leur promettant au nom de ses maîtres, de la leur présenter incessamment telle qu'ils la desiroient. Verrekens obtint effectivement ce délai, mais à condition que la nouvelle ratification ne se feroit pas attendre plus de sept semaines; qu'elle contiendroit mot à mot la même déclaration d'indépendance, que les Archiducs avoient accordée aux Provinces-unies, & qu'elle seroit dressée, ou en latin, ou en François, ou en Flamand, & souscrite du nom du Roi: & pour qu'il n'y eût pas à cet égard la plus légère difficulté, on lui en donna des

L. XXIV.
An. 1607.

montrer aux Espagnols qu'on étoit en garde en Hollande contre leurs artifices, n'eut point de suites. Du reste, les Archiducs vouloient sincèrement la paix; & il paroît par une lettre de M. de Villeroi au Président Jeannin, du 7 Juin 1707, qu'ils avoient eu l'idée de s'appuyer de la France pour la faire malgré les Espagnols, s'ils s'y opposoient.

modeles écrits dans chacune de ces
L. XXIV. trois langues.

An. 1607 On s'étoit prêté très difficilement en Espagne, à envoyer la première ratification. Cependant, le P. Neyen sur la connoissance qu'il avoit des dispositions du Conseil d'Espagne à traiter enfin avec les Provinces-unies, assura les Archiducs qu'on se détermineroit à accorder la seconde ratification dans les termes dictés par les Etats, puisqu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'en venir à un accommodement. Ces Princes renouvellèrent leurs instances à cet égard, & en effet, la seconde ratification arriva (5). Il s'en falloit encore beaucoup qu'elle ne pût occasionner de nouvelles difficultés. La déclaration d'indépendance & toutes les autres clauses qu'on avoit spé-

(5) Verrekens & Neyen, qui apportèrent à la Haie la seconde ratification, y arrivèrent le 14 Octobre. Les Hollandois ayant voulu avoir en leur possession l'original de la ratification du Roi d'Espagne, cet incident fit quelque difficulté. Neyen l'offrit néanmoins sous un récépissé; & après avoir fait deux voyages à Bruxelles pendant le cours du mois de Novembre, pour terminer cette discussion, il le donna simplement sans exiger aucune assurance.

cialement exigées, y étoient exactement couchées dans les termes prescrits; mais on y avoit ajouté cette clause, que dans le cas où la négociation se romproit, soit à l'égard de la Religion, soit par rapport à quelques autres des points contestés, la ratification seroit nulle, & que les choses resteroient dans leur premier état. D'ailleurs, elle étoit en langue Espagnole, & souscrite comme la première fois par ces mots : *Moi le Roi*. On croyoit néanmoins, que l'exemple de la France & de l'Angleterre, que ces dernières difficultés n'avoient point empêché de conclure la paix avec l'Espagne, ne serviroit pas peu à les faire lever en Hollande. Mais ce mot de Religion glissé dans la clause ajoutée, pouvoit exciter les inquiétudes des Etats, & leur faire craindre que le Conseil d'Espagne, ne songeât d'avance à donner atteinte aux droits de leur gouvernement contre les termes exprès de la déclaration du Roi. Neyen & Verrekens ne laissèrent pas de porter cette ratification en Hollande. Ils la remirent aux Etats-Généraux avec les plus vives protestations du zèle dont le Roi & les

L.XXIV. An. 1607

Archiducs étoient pénétrés pour le bien de l'humanité en général, & du desir sincère qu'ils avoient de voir la tranquillité rétablie dans les Pays-Bas en particulier. Mais les Etats qui avoient pris du temps pour se décider, après avoir bien examiné la ratification, firent aux Ministres d'Espagne une réponse aussi haute & aussi fière que la première fois. Ils se plaignirent qu'on ne s'étoit point conformé au modele qu'ils avoient donné ; que la clause qu'on y avoit ajoutée étoit d'autant plus intolérable, que le Roi & les Archiducs ne pouvoient se dissimuler que quand même ils ne parviendroient point à se réconcilier avec les Provinces-unies, elles sauroient bien maintenir leur liberté, & conserver leur indépendance ; ils ajoutèrent que néanmoins la ratification avoit été envoyée à chacune des Provinces, & que les Ministres d'Espagne seroient instruits dans sept semaines, de la résolution qu'elles auroient prises. Neyen & Verrekens n'eurent pas plutôt reçu cette réponse qu'ils retournèrent à Bruxelles, en attendant que les Etats leur donnassent connoissance du parti auquel l'union se seroit fixée.

5 Nov.

Cependant, non-seulement les Princes voisins, mais encore toutes les Puissances de l'Europe prenoient part à la négociation entamée avec la Hollande, & elle faisoit sur eux des impressions différentes, suivant la diversité de leurs desseins & de leurs intérêts. L'Empereur prétendoit qu'on ne pouvoit traiter de la paix dans les Pays-Bas sans sa participation, & que son consentement étoit nécessaire à l'affranchissement que les Provinces-unies qu'il regardoit comme faisant partie de l'Empire, vouloient s'assurer; mais il vit bientôt le peu d'effet que produiroient ses prétentions, & il n'insista pas davantage.

L. XXIV. An. 1607.

Le Roi de France s'occupa beaucoup plus de cette importante affaire. Lorsqu'il avoit envoyé une ambassade en Hollande à l'occasion de la suspension d'armes, son vrai but étoit d'entrer dans la négociation, & en donnant de l'ombrage aux Espagnols, de les engager à recourir à ses bons offices, & à le faire arbitre de leurs différends avec les Etats. Henri se trouvoit alors au comble de sa puissance, & dans la plus brillante prospérité. Son Royaume étoit tranquille,

L. XXIV. An. 1607

il le gouvernoit en paix avec une grande réputation de sagesse. Ce Prince considéroit les affaires des Pays-Bas sous divers points de vue. D'un côté, il eut souhaité la continuation de la guerre, afin que les Espagnols affoiblis par ce fléau, laissassent échapper de leurs mains la souveraineté de toutes ces Provinces. D'un autre côté, il se voyoit avancé en âge, ses fils étoient encore dans la plus tendre enfance, & s'il venoit à mourir, il étoit à craindre que leur minorité n'occasionnât des troubles, & que la proximité des armées d'Espagne ne servît beaucoup à les fomenter. Ces considérations lui faisoient desirer le rétablissement de la paix dans ces Provinces, & il ne lui étoit pas indifférent que les Espagnols n'eussent aucune armée en campagne dans son voisinage. D'ailleurs, il ne voyoit pas sans quelque appréhension, que les Provinces-unies déja si formidables sur mer, agrandissent trop leur pouvoir sur terre, parce que c'étoit d'elles que les Huguenots de son Royaume pouvoient recevoir de plus grands secours, s'ils venoient à se soulever. Combattu par ces raisons si opposées,

le Roi donna une attention très particulière aux affaires de Flandre, & comme il avoit le plus grand crédit sur les Etats-Généraux, il se flattoit qu'ils ne concluroient aucun traité avec les Espagnols, sans sa participation. Il dissimuloit néanmoins ses sentiments; mais quoiqu'il parût d'abord opposé au projet de paix entre l'Espagne & les Provinces-unies, & qu'il ne se fût pas encore déterminé sur le parti qui lui sembleroit le plus conforme à ses intérêts, toutefois il se proposoit d'obliger les Espagnols à lui abandonner la conduite de cette négociation. L'exécution de ce dessein exigeoit beaucoup d'art & de dextérité. Le Président Jeannin, Ministre consommé dans les affaires de la France (6), fut chargé de cette importante commission. Il étoit déja en Hollande,

L. XXIV.
An. 1607.

(6) Pierre Jeannin Président à Mortier, & depuis Premier Président du Parlement de Dijon, Ministre d'Etat, joignoit à la science des Loix & à celle de la politique des connoissances aussi étendues que variées. Cet habile négociateur, célèbre dans les fastes des règnes d'Henri IV & de Louis XIII, est universellement connu. Grotius remarque qu'il savoit si bien composer son extérieur & son langage, qu'on le croyoit plus ouvert, lorsqu'il dissi-

L. XXIV. An. 1607

où il s'étoit rendu en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, conjointement avec le Seigneur de Roissi, qui devoit y résider comme Ambassadeur ordinaire. Jeannin donnoit une attention particulière à ce qui se passoit à la Haie, & causoit les plus vives inquiétudes à l'Espagne & aux Archiducs, en s'immisçant dans la négociation. Ils comprirent clairement qu'ils seroient contraints d'implorer les bons offices de la France; & Neyen, à qui Henri lui-même s'étoit plaint lorsqu'il retournoit en Flandre, de ce qu'on ne lui avoit rien communiqué de cette affaire, les confirma dans cette opinion.

Le Roi d'Angleterre avoit presque les mêmes intérêts que la France, & se comportoit avec autant de dissimulation. Il étoit néanmoins bien plus frappé des raisons qui auroient pu faire souhaiter à cette Couronne la continuation de la guerre, que de cel-

---

muloit mieux ses sentiments. Son collègue s'appelloit Elie de la Place, sieur de Roissi. Il étoit fils de Pierre de la Place, Premier Président de la Cour-des-Aides de Paris, tué au massacre de la saint Barthelemi. Le Roi leur joignit M. de Buzenval, son Ambassadeur ordinaire en Hollande.

les qui lui inspiroient le desir de la paix. La situation de ses Etats, sa puissance sur mer, son projet de contribuer en tout ce qui dépendroit de lui au progrès de la Religion Protestante, le mettoit à l'abri de rien craindre de l'agrandissement des Provinces-unies. Flessingue, Ramekens, places importantes de la Zélande, & la Brille, l'une des meilleures clefs de la Hollande, qui étoient en son pouvoir comme gages de l'argent qu'Elisabeth avoit prêté aux Etats, lui répondoient de leur fidélité. Les Anglois & les Ecossois qui faisoient la principale force de leur armée, lui en étoient encore de plus sûrs garants. Il paroissoit d'ailleurs, que si les Espagnols étoient délivrés de cette guerre ruineuse, ils pourroient plus aisément l'inquiéter, sur-tout en Irlande, Province toute Catholique, qui leur étoit non moins affectionnée qu'aliénée des Anglois. On pouvoit donc croire que le Roi d'Angleterre ne verroit pas volontiers le retour de la concorde en Flandre; mais comme ce Prince aimoit beaucoup le repos & la chasse, & qu'il ne s'occupoit sérieusement que de l'étude & de la guerre qu'il

L. XXIV.
An. 1607.

faisoit à l'Eglise Romaine par ses écrits ;
L. XXIV. on jugea qu'il ne s'éloigneroit pas de
An. 1607 concourir au rétablissement de la paix. Du reste, l'état de ses finances ne lui permettant pas de secourir efficacement les Provinces-unies, il ne pouvoit guères influer dans leurs résolutions au sujet de la guerre. Elles avoient cependant un grand intérêt de se conserver en bonne intelligence avec lui, afin qu'il leur permît de lever des troupes dans ses Etats, & elles avoient reçu avec les plus grandes marques de respect & de confiance, les Ambassadeurs qu'il leur avoit envoyés au commencement de la négociation. Il paroît que Jacques ne vouloit, à l'exemple de Henri, prendre part au traité qu'on alloit conclure, qu'afin de forcer les Espagnols de recourir à sa médiation.

Le Roi de Dannemarck, l'Electeur Palatin, celui de Brandebourg, le Landgrave de Hesse, & plusieurs autres Princes Protestants d'Allemagne avoient aussi envoyé des Ambassadeurs en Hollande ; mais ces Princes n'avoient d'autre but, que de donner aux Etats dans une occasion aussi importante, des témoignages de leur amitié,

tié, & du zèle dont ils étoient animés pour leurs intérêts. Cependant, cette grande affaire excitoit en Hollande une fermentation extrême. Tout y étoit en mouvement, & l'on attendoit avec la plus vive impatience quelles résolutions les Provinces respectives prendroient sur la seconde ratification d'Espagne, & ce qu'il en résulteroit pour la continuation ou la rupture de la négociation.

Le Prince Maurice étoit sur-tout dans la plus étrange perplexité. A peine âgé de seize ans, il avoit obtenu de la pure faveur des Etats-Généraux après la mort de son pere, toutes les places militaires & civiles dont Guillaume étoit revêtu. Ses vertus & ses talents s'étant développés avec l'âge, il avoit mérité de plus en plus la confiance des Provinces-unies par ses entreprises & ses succès. Mais comme c'étoit sur-tout à la tête des armées qu'il avoit fondé son crédit dans la République, c'étoit en continuant de les commander qu'il comptoit le conserver plus sûrement, & trouver peut-être quelqu'une de ces conjonctures heureuses qui pouvoient le faire monter à la souveraineté. A quelque degré

L. XXIV. An. 1607

de grandeur qu'il aspirât, l'exemple de son père qui étoit parvenu presqu'au comble des desirs de l'ambition, autorisoit ses prétentions, & il sembloit que les services du fils joints à ceux du père, devoient augmenter plus que diminuer ses espérances. Au titre de Capitaine-Général des armées, Maurice joignit celui de Stathouder ou de Gouverneur des quatre Provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht & d'Overissel. Des Princes de sa Maison, sur lesquels il avoit en quelque sorte un pouvoir illimité, possédoient les autres grandes charges de l'Etat. Son frère Frédéric Henri avoit sous ses ordres toute la cavalerie. Les Comtes Ernest & Guillaume de Nassau, ses cousins, étoient Gouverneurs, celui-ci, des Seigneuries de Frise & de Groningue; & l'autre, du Duché de Gueldres, & il sembloit vrai de dire que toutes les parties de l'administration militaire & civile, se trouvoient entre ses mains, & qu'il en réunissoit toute l'autorité. D'ailleurs, ses alliances avec un grand nombre de Souverains, & les liaisons d'amitié qu'il entretenoit avec eux, fortifioient beaucoup la puissance qu'il

s'étoit acquise dans l'intérieur de l'Etat. Au contraire, combien la paix devoit-elle mettre de bornes à sa fortune présente, & renverser les projets de son ambition. Il avoit donc desiré avec ardeur, de rendre inutiles les premières ouvertures qu'on avoit faites d'un accommodement. Mais les Archiducs en accordant aux Provinces-unies les préliminaires qu'elles avoient exigés, avoient rendu eux-mêmes ses menées inutiles. La première ratification qu'on avoit envoyée d'Espagne, lui fournit heureusement l'occasion de les renouveller. Il n'avoit cessé depuis d'exciter les soupçons de la nation contre les Espagnols, & de ranimer la haine invétérée que les Hollandois avoient conçue contre leurs anciens maîtres.

La seconde ratification, quoique plus ample & plus conforme aux desirs des Etats, ne l'empêcha pas de continuer ses intrigues. Le temps où l'on devoit donner une réponse décisive à ce sujet, & l'admettre ou la refuser, approchant, il se tenoit de fréquentes conférences. Un jour que le Conseil-d'Etat étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire, Maurice saisit cette

L. XXIV. An. 1607

occasion, & l'on assure qu'il y tint le discours suivant.

« Les services que j'ai rendus à la » République à l'exemple de mon père, » illustres Députés, vous prouvent la » sincérité des vœux que je forme » pour sa prospérité. Enflammé du » desir de surpasser, s'il étoit possible, » son zèle pour l'Etat, je me flatte » que mes travaux peuvent ne le pas » céder à ceux qui vous le rendent » si cher. S'il est mort pour la dé- » fense de la patrie, j'ai mille fois » exposé ma vie pour la même cause. » Personne ne verroit donc avec plus » de joie nos fiers ennemis recon- » noître notre indépendance, si je ne » jugeois que leurs propositions ne » couvrent que des embûches habi- » lement dressées pour détruire plus » facilement notre liberté. J'ai craint » la négociation aussitôt qu'on en a » fait l'ouverture; je la crains plus » qu'auparavant, & jamais il ne fut » plus nécessaire de la rompre, & » de rejetter la seconde ratification, » ainsi que la première. Sans fouiller » dans les événements passés pour » trouver des monuments funestes » des artifices odieux que les Espa-

» gnols n'ont pas eu honte d'em-
» ployer en traitant avec leurs enne- L. XXIV.
» mis, & dont nous avons fait une An. 1607
» si triste expérience, l'affaire pré-
» sente nous en offre les preuves
» les moins équivoques. La Cour de
» Madrid, après nous avoir envoyé
» une première ratification illusoire,
» nous en envoye une seconde qui est
» presque aussi défectueuse, & rédi-
» gée en une langue qui nous est in-
» connue, & dont nous ignorons le
» sens & l'énergie. Le Roi l'a souf-
» crite de ces expressions qu'il n'em-
» ploye qu'avec ses sujets, & par la
» clause insidieuse qu'il y a insérée, il
» sembleroit faire dépendre les droits
» de notre précieuse liberté, de sa vo-
» lonté suprême, & comme d'un pur
» don de sa bonté.

» Eh! qu'avons-nous donc fait de-
» puis ces jours infortunés, où le Duc
» d'Albe, ce démon sorti de l'enfer
» pour tourmenter ces malheureuses
» Provinces, & où ses Successeurs
» marchant sur ses traces sanglantes,
» ont détruit nos privilèges, élevé de
» toutes parts les affreux trophées de
» la tyrannie, & introduit au sein de
» la patrie cette multitude d'étran-

L. XXIV. An. 1607

» gers cruels qui l'ont devastée le fer
» & la flamme à la main, si nous
» n'avons pas créé nous-mêmes les
» titres imprescriptibles de notre li-
» berté, & si nous ne l'avons pas à
» jamais scellée de notre sang ? Nous
» sommes libres, quelle que puisse-être
» la déclaration du Roi. Tout l'Uni-
» vers reconnoît notre indépendance.
» Si le Roi met des conditions dans
» l'aveu qu'il en fait, reconnoissons,
» illustres Députés, dans cette con-
» duite, la perfidie Espagnole. Bien
» loin de renoncer aux droits qu'on
» prétend avoir sur nous, on se les
» réserve par une clause adroite, &
» certainement on espère de trouver
» une occasion dans la suite pour les
» faire valoir. Ce ne sont pas les mo-
» tifs de la tranquillité publique qui
» ont engagé nos ennemis à nous par-
» ler de paix ; c'est le désespoir de
» soutenir plus long-temps la guerre
» qui les y force.

» Et c'est ici, sans doute, que doit
» éclater mon étonnement de ce que
» nous ne déchirons pas le voile qui
» nous cache nos avantages. Une pru-
» dence déplacée nous aveugleroit-
» elle, & nous arracheroit-elle les ar-

L. XXIV. An. 1607.

» mes des mains, quand nous ne
» pouvons plus que remporter des
» victoires? Une armée dont l'ordre
» est banni, sans discipline, sans su-
» bordination, affoiblie par les muti-
» neries successives des divers corps
» qui la composent; une armée prête
» à secouer le joug & à y déterminer
» par son exemple, des Provinces qui
» couvent en secret la haine de la
» domination Espagnole; une armée,
» enfin, qui doit inspirer au Roi d'Es-
» pagne plus de terreur que de con-
» fiance : telle est la ressource unique
» de nos ennemis. Nous avons, au
» contraire, des troupes florissantes,
» bien payées, & abondamment pour-
» vues de tout ce qui est nécessaire à
» leurs besoins. Des Puissances for-
» midables, la France, l'Angleterre,
» & la plus grande partie de l'Alle-
» magne protègent notre cause; une
» cause juste, pour laquelle un peu-
» ple nombreux & affectionné ne
» refuseroit pas de verser jusqu'à la
» dernière goutte de son sang. Ajou-
» tons encore à ces avantages, ceux
» que nous avons obtenus de notre
» marine. Les Espagnols peuvent-ils
» recevoir des coups plus terribles

L. XXIV. An. 1607

» que ceux que nous leur avons portés dans les Indes ? Ne doivent-ils pas redouter ceux que nous leur préparons en Amérique ? Les armements des riches compagnies de Négociants qui se sont formées, joints à nos flottes, ne les menacent-ils pas des plus funestes revers ? N'en doutons pas. Nous nous établirons dans leurs opulentes possessions ; nous troublerons la navigation de leurs flottes ; nous augmenterons nos richesses particulières ; le trésor de l'Etat augmentera avec elles ; la gloire de nos armes deviendra brillante, & notre République éternisera sa renommée par l'éclat de ses entreprises maritimes.

» Et certes, si quelque motif puissant fait desirer à l'Espagne de se réconcilier avec nous, c'est la crainte de perdre les Indes. Mais serions-nous assez aveugles, pour laisser échapper des avantages certains ? L'art de vaincre par excellence, c'est c'est l'art de profiter de la victoire. Si on manque l'occasion, le regret ne répare jamais la faute. Gardons-nous, braves Concitoyens, de mériter ce reproche. Envain, on veut

» nous séduire par de frivoles apparences de paix. Qui veut opprimer les nations, endort leur vigilance ; & quel piège plus dangereux que celui d'une paix trompeuse, toujours pire que la guerre la plus cruelle ! Voilà ce que nous avons à craindre. Nos soldats s'énerveront dans le repos, nos Alliés nous oublieront : ce qui est plus redoutable, nos ennemis tenteront de semer parmi nous la discorde & la haine ; & ces maux terribles nous auront perdus, que nous n'en aurons pas encore soupçonné l'existence. Ainsi, une paix insidieuse plus funeste que les désastres de la guerre, dissoudra l'union de notre République, & les fatales intrigues de l'Espagne tramant notre ruine dans les ténèbres du cabinet, elle l'opérera plus sûrement par ses artifices, que par la puissance de ses armées. Pardonnez, illustres Députés, cette longue harangue ; mais si je ne puis dissimuler que je réunis mes ressentiments particuliers au zèle du bien public qui m'anime, croyez néanmoins qu'ils se confondent dans la haine implacable que j'ai vouée

V v

L. XXIV. An. 1607

» aux ennemis de notre République ; » aux ennemis du monde entier, à » cette ambitieuse nation, qui pour » s'assurer la Monarchie universelle, » veut fonder sa puissance sur les dé» bris de notre liberté ».

Le sentiment d'un si grand homme, & les raisons dont il s'étoit servi pour l'appuyer, faisoit beaucoup d'impression sur les esprits. Jean Barnevelt (7)

(7) Jean Olden Barnevelt étoit né le 14 Septembre 1547 à Amersfort dans la Province d'Utrecht, d'une Famille très noble du Duché de Gueldres. Ce Grand Homme, après avoir plaidé en la Cour Provinciale de Hollande, prit les armes en faveur des Etats de cette Province en 1573, & fut employé au secours de Leide en 1574. Il devint pensionnaire de Roterdam en 1575; & enfin, Avocat-Général de Hollande en 1586. Quoiqu'il eût rendu, dans cette place & dans cinq Ambassades consécutives en France & en Angleterre, les services les plus signalés aux Provinces-Unies; qu'il eût été l'ame de leurs conseils pendant plus de trente-deux ans; qu'il se fût concilié l'estime & l'amitié d'Henri IV & d'Elisabeth, appréciateurs non suspects de son mérite, & qu'il fût l'objet de la vénération & de l'amour de tous les patriotes zélés, une intrigue d'Etat, nouée par l'ambition du Prince Maurice, couverte du masque de la religion divisée en Hollande entre les sectes des Arminiens & des Gomaristes, le

Avocat-Général de la Hollande, & l'un des Députés de cette Province à l'assemblée des Etats-Généraux, entreprit cependant de le combattre. Il avoit accueilli avec plus d'empressement que personne les propositions de paix, & c'étoit lui qui s'occupoit davantage d'en assurer le succès. Son crédit non-seulement en Hollande, qui est la première des Provinces de l'u-

L. XXIV.
An. 1607.

---

conduisit sur un échafaud, le 13 Mai 1619, âgé de 71 ans, après dix mois de prison. La postérité, qui n'a jamais cessé de célébrer ses talents, ses vertus & ses succès, a vengé sa mémoire de la flétrissure de son supplice. L'Europe entière lui rendit justice dans le temps de trouble où il périt; & depuis, les esprits s'étant bientôt calmés en Hollande, on y a consacré les monuments les plus flatteurs à sa gloire. Le plus jeune de ses deux fils avoit épousé la petite-fille & l'unique héritière du fameux Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde; & la seconde de ses deux filles, le fils de Lancelot de Brederode, qui après avoir donné les preuves le plus éclatantes de sa fermeté & de son courage dans la défense de Harlem, fut exécuté par les ordres du Duc d'Albe. Personne n'ignore que le célèbre Grotius, alors pensionnaire de Roterdam, partagea le malheur de Barnevelt, & fut condamné à une prison perpétuelle, d'où l'ingénieux stratagème de sa femme parvint à le tirer, après un an & demi de captivité.

L. XXIV. An. 1607

nion, mais dans toutes celles qui la composent, étoit monté à son comble. Il l'avoit mérité par son zèle & la capacité avec laquelle il avoit rempli les postes les plus importants de l'Etat. L'estime qu'il s'étoit conciliée, influoit si efficacement dans les délibérations publiques, qu'il attiroit presque tous les suffrages au parti qu'il embrassoit. La puissance du Prince lui faisoit ombrage, & il desiroit beaucoup de la voir diminuer, afin que la liberté de la nation solidement établie au dehors, ne fût point menacée au dedans. Maurice ayant cessé de parler, Barnevelt prit la parole, & s'exprima ainsi.

« La liberté dont nous jouissons » d'exposer avec franchise nos senti- » ments pour l'avantage commun, » respectables Députés, est le fruit » précieux des travaux qui ont illus- » tré le Prince d'Orange, & des ser- » vices brillants que le Prince Mau- » rice, digne fils d'un tel père, a » rendus à la République en marchant » sur ses traces. Et certes, si l'on doit » la réclamer, c'est dans l'importante » délibération qui nous occupe. J'a- » voue que le discours que nous ve-

» nons d'entendre, est rempli de rai- ———
» sons fortes, inspirées par la pru- L. XXIV.
» dence. Mais comme ce sont les af- An. 1607.
» faires les plus épineuses qu'on doit
» discuter avec plus de soin, me dé-
» saprouvera-t-on d'exposer aux con-
» sidérations qu'on nous y a présen-
» tées, les réflexions qui les balan-
» cent? Les résultats en seront diffé-
» rents; mais le but en est le même;
» celui que nous nous proposons
» tous: de faire & d'assurer le bonheur
» public. Je ne crois pas me tromper.
» L'opinion du Prince défenseur de
» la patrie, est fondée sur deux mo-
» tifs principaux. Il faut rompre la
» négociation, avons-nous entendu,
» parce que les Espagnols traitent
» avec nous de mauvaise foi, & parce
» que c'est la nécessité de leur situa-
» tion qui les force de nous recher-
» cher, afin de se ménager dans la
» suite, des occasions favorables de
» nous opprimer avec plus de succès.
» Qu'on me permette d'examiner ces
» imputations. On ne peut nier d'a-
» bord qu'elles ne concernent point
» les Archiducs qui nous ont accordé
» toutes nos demandes. Elles pour-
» roient regarder le Roi d'Espagne avec

LXXIV. An. 1607

» plus d'apparence de justice. Mais si » la première ratification qu'il nous a » envoyée a dû être rejettée, la se» conde me paroît mériter un accueil » différent. Les reproches qu'on lui » fait ne tombent que sur des circons» tances peu essentielles. C'est l'aveu » de notre indépendance & l'abdica» tion de tous droits sur nous, qui » importent véritablement à la Répu» blique. La seconde ratification rem» plit nos desirs à cet égard ; elle ren» ferme mot à mot celle des Archi» ducs, & si l'on en excepte l'idiome » dans lequel elle est conçue, quel» ques légers changements qu'on y a » faits, & la clause qu'on y a ajoutée, » elle est telle que nous l'avons de» mandée.

» Au surplus, ces défauts dont on » s'effraye si fort, pouvons-nous en » redouter les conséquences ? Un acte » rédigé en Espagnol est-il inintelligi» ble pour nous, à qui l'étendue de » notre commerce dans toutes les pla» ces de l'Europe, en a rendu toutes » les langues familières ? D'ailleurs, la » ratification qu'on nous présente est » entiérement dans la même *forme*, » est dictée dans la même langue, est

» souscrite des mêmes expressions » que celles dont les Rois de France » & d'Angleterre se contentèrent à la » paix de Vervins. Serons-nous plus » difficiles que ces Monarques ? Quant » à la clause dont on s'irrite, j'avoue » qu'elle devroit faire impression, si » en supposant qu'elle n'eût pas été » expressément insérée, elle n'étoit pas » nécessairement sous-entendue. Mais » n'est-il pas évident que le traité » qu'on projette, venant à n'avoir pas » lieu, chaque partie contractante » conserve ses droits réels ou pré- » tendus ?

» On veut nous faire craindre que » nos ennemis ne violent un jour une » paix solemnelle, & ne fassent revi- » vre leurs prétentions. Qu'en résul- » tera-t-il alors ? Dicteront-ils des » loix sans appel ? L'Univers entier » ne sera-t-il pas notre juge, & ne » réclamerons-nous pas le secours de » nos Alliés ? C'est la force qui est » l'arbitre suprême des querelles des » Souverains. Ce sont de puissantes » armées qui portent dans ces occur- » rences des arrêts terribles, & c'est » presque toujours la cause la plus » juste que la victoire couronne. Il

L. XXIV. An. 1607.

» nous importe peu que la perfidie
» des Espagnols se propose de violer
» la foi du traité que nous allons
» conclure, pourvû que leurs forces
» ne puissent maintenant nous oppri-
» mer. Voilà le danger qu'il faut pré-
» venir ; & si pour opérer cet heu-
» reux effet, il n'y a que l'un de ces
» deux moyens, ou de continuer la
» guerre dans l'espoir d'affoiblir cha-
» que jour leur puissance, ou de la
» terminer par une paix salutaire, &
» d'affermir inébranlablement au sein
» du repos la République que nous
» avons fondée, c'est en faveur de la
» paix qu'il faut opter.

» Le second motif de l'avis que
» j'ose combattre, ne me paroît pas
» davantage devoir nous détourner
» du choix que je vous propose. Je
» ne nie point que les affaires de l'Es-
» pagne ne soient dans la décadence
» la plus déplorable, & que les né-
» cessités où elle est réduite, ne soient
» urgentes. Mais n'est-ce pas toujours
» cette vaste Monarchie dont la puis-
» sance s'étend sur la terre & sur la
» mer ? Si une guerre longue & dis-
» pendieuse dans un pays éloigné, a
» épuisé ses finances ; si les mutineries

» successives de ses troupes lui ont
» fait éprouver de fâcheux inconvé-
» nients dans ces Provinces ; crai-
» gnons qu'en la forçant de rester
» armée, la nécessité ne lui suggè-
» re les moyens de remédier à ces
» désordres, & de trouver encore de
» nouvelles ressources ? Il faudra donc
» combattre de nouveau, & avec
» plus d'acharnement que jamais.

» Mais sommes-nous sûrs que la
» fortune nous favorise toujours ?
» Notre situation est-elle si avanta-
» geuse qu'elle n'offre pas des côtés
» foibles ? Considérons, à la bonne
» heure, l'état critique des affaires de
» l'Espagne ; mais n'oublions pas que
» les nôtres ont été plus désespérées.
» Elles peuvent encore changer. Les
» évènements de la guerre, si sujets
» aux révolutions, peuvent trahir nos
» espérances. D'ailleurs les secours de
» la France & de l'Angleterre si né-
» cessaires à nos succès, peuvent
» nous manquer lorsque nous en au-
» rons plus de besoin. Le Roi de
» France peut mourir. Il est âgé. Les
» troubles venant à renaître à sa mort
» au sein de son Royaume, son suc-
» cesseur, occupé de ses intérêts per-

L. XXIV. An. 1607

» sonnels, pourroit être contraint de
» nous abandonner. Le Monarque
» Anglois, à peine assis sur son trô-
» ne, y est encore chancelant. Il est
» Ecossois; mille autres considéra-
» tions importantes peuvent altérer
» ses dispositions pour nous : & com-
» bien ces revers funestes qui ne sont
» pas chimériques, changeroient-ils
» l'Etat des Espagnols & le nôtre ?

» Je ne sais si je m'abuse; mais il
» me semble que les lumières de la
» raison, & les loix d'une sage admi-
» nistration nous obligent de saisir
» l'heureuse occasion qui se présente,
» de terminer une guerre que nous
» ne pouvons pas nous promettre de
» faire toujours avec avantage. Ad-
» mettons la ratification, & tâchons
» de cimenter une paix durable : voilà
» mon avis. Jouir de ses biens, n'est
» pas toujours au pouvoir des hom-
» mes; mais nous dérober maintenant
» aux horreurs de la guerre, c'est ce
» dont nous sommes les maîtres. Pro-
» fitons de l'ardeur des Espagnols
» pour la paix, & assurons-nous les
» avantages, qu'avec le desir vif qu'ils
» laissent entrevoir de la faire, ils ne
» pourront nous refuser. C'est à se

» refugier dans le port que le navi-
» gateur aspire ; c'est de se délasser
» au sein de sa patrie que le voyageur
» souhaite ; le repos est le terme na-
» turel du mouvement ; la paix est
» de même la fin que le guerrier se
» propose en combattant l'ennemi.
» La paix est le bien suprême du
» genre humain.

» La guerre de Flandre, entre tou-
» tes celles qui ont tourmenté les
» malheureux mortels, seroit-elle la
» seule qui fût interminable ? Tou-
» jours environnés de dangers, d'in-
» quiétudes & d'alarmes, ne verrons-
» nous jamais renaître la tranquillité
» parmi nous ? Rappellons-la dans
» notre chère patrie ? Nous y verrons
» bientôt l'ordre s'y retablir, & l'har-
» monie régner dans toutes les par-
» ties du gouvernement. Sortant du
» sein des tempêtes, échappée à la
» fureur des armes, notre Républi-
» que brillera sur le théatre de l'Uni-
» vers. L'union de nos Provinces, la
» sagesse de leurs loix, le concert des
» Magistrats, fixeront les yeux sur un
» peuple qui par sa magnanimité aura
» su se procurer de si heureux avan-
» tages. Quel plus beau spectacle que

L. XXIII. An. 1607

» celui de cette liberté précieuse, qui » subsistant inviolablement dans cha» que Province, y circule, pour ainsi » dire, comme dans de grandes vei» nes, & y vivifie le corps entier » de l'Etat ! Des Ambassadeurs, en» voyés de toutes parts pour nous fé» liciter, seront témoins de notre » bonheur, l'envieront peut-être. » Nous payerons nos dettes étrangè» res ; nous liquiderons celles que » nous avons contractées dans l'inté» rieur de la nation, & le trésor com» mun s'enrichira, étant déchargé du » poids énorme de tant de dépenses. » Enfin le jour heureux où nous con» clurons la paix, sera l'époque véri» table de notre liberté, puisqu'elle » y cessera de nous être contestée ; » & dans la situation brillante où elle » nous affermira, pourrons-nous » craindre désormais la tyrannie du » superbe Espagnol ? »

Ce discours fut écouté d'autant plus attentivement, que les raisonnements en étoient plus forts & plus conformes aux règles de la prudence. Ils persuadèrent : & après quelques conseils qui furent tenus successivement, on se contenta de la seconde ratifica-

30 Déc.

tion. Ce ne fut pas ſans beaucoup de difficultés de la part de la Zélande, où le Prince Maurice avoit preſque l'autorité d'un Souverain. Il en étoit Gouverneur ; il y poſſédoit encore des domaines très étendus, & par toutes les prérogatives dont il y jouiſſoit, il en paroiſſoit moins le Gouverneur que le Roi. Les Etats firent part aux Archiducs de leur réſolution. Le terme de la ſuſpenſion d'armes étant expiré, on le prorogea, & l'on continua d'en uſer ainſi dans la ſuite, juſqu'à la concluſion du traité.

L. XXIV. An. 1607. 24 Déc.

Cette affaire ayant été terminée à la ſatisfaction mutuelle, la Flandre entière qui étoit dans l'attente du choix que les Archiducs alloient faire des Ambaſſadeurs qu'ils devoient envoyer en Hollande, ne tarda pas d'applaudir à leur diſcernement. Ils nommèrent pour remplir cette importante commiſſion, le Marquis Ambroiſe Spinola, Meſtre-de-Camp-Général de l'armée, & Jean Mancicidor, Eſpagnol, Secrétaire de la guerre, qui étoient particulièrement chargés des affaires d'Eſpagne dans les Pays-Bas. Ils leur joignirent Jean Richardot, Préſident de leur Conſeil privé, &

L. XXIV. An. 1607

Verrekens, que l'on regardoit comme leurs principaux Ministres. Le Père Neyen fut aussi employé dans cette négociation, avec d'autant plus de raison, qu'il avoit eu plus de part à tout ce qu'on avoit fait pour y parvenir. Les grands emplois que Spinola exerçoit alors, lui donnoient l'autorité la plus étendue : il commandoit l'armee en chef : il disposoit souverainement des finances du Roi : il étoit membre du Conseil d'Etat d'Espagne : il avoit presque seul le maniement des affaires de cette Monarchie en Flandre, & l'Archiduc l'honoroit d'une confiance sans réserve. Mais quoiqu'il fût rapidement monté au faîte des honneurs, on l'avoit toujours vu supérieur à tous ceux dont il avoit été comblé. Ministre éclairé & prudent, Capitaine savant & actif, également habile dans la science de la guerre & dans celle de la politique, il étoit encore doué de tant d'autres qualités excellentes, qu'on le regardoit comme un des plus grands hommes que l'Espagne eût alors à son service. Mancicidor, Secrétaire de la guerre, avoit aussi mérité l'estime publique. Sa longue expérience dans les

détails de ce département dont il avoit toujours été chargé depuis que l'Archiduc encore Cardinal, avoit été revêtu du gouvernement des Pays-Bas, lui avoit acquis la réputation la mieux fondée. Le crédit de Richardot auprès des Souverains de la Flandre, s'étoit également soutenu dans le degré le plus éminent. Placé successivement dans les postes les plus importants de l'Etat par le Duc de Parme, & par les Gouverneurs qui l'avoient remplacé, il avoit toujours justifié leur choix. L'Archiduc, à son avénement à la souveraineté, l'avoit employé dans les négociations de la paix avec la France & l'Angleterre. Verrekens qui avoit été son collègue à Vervins, & dans le traité conclu avec le Roi Jacques I, étoit depuis long-temps premier Secrétaire d'Etat, & il s'acquittoit des fonctions de cette place avec une sagesse & une intégrité peu communes. On n'ajoutera rien à ce qu'on a déja dit du Père Neyen.

Lorsque la nomination des Ambassadeurs, choisis pour traiter avec la Hollande, eut été rendue publique, & qu'on sut qu'ils devoient se ren-

L. XXIV. An. 1607

dre à la Haye, les Espagnols en furent indignés à un point qu'on exprimeroit difficilement. « Les affaires de » l'Espagne, s'écrioient-ils, ne sont » pas encore en une assez affreuse dé» cadence, pour que le Roi essuye » l'humiliation d'aller demander la » paix à des rébelles. Les sacrifices » coûteux & innombrables d'hommes » & d'argent qu'il a faits pour les ré» duire, devoient-ils avoir cette in» digne fin? Ce n'est pas la triste situa» tion de cette puissante Monarchie » qui la force à cette honteuse dé» marche. Ce sont des hommes capa» bles d'en soutenir la splendeur, qui » lui manquent en Flandre. L'Archi» duc, Prince plus pacifique que guer» rier, ne se dément point; & com» me il désespère de la fécondité de » l'Archiduchesse, il se réduit à traî» ner dans le repos le reste d'une » vie oisive. Mais peut-on ignorer » qu'un si vaste Empire ne sera jamais » sans ennemis, & que sa gloire exige » qu'il ait toujours des armées en » campagne pour faire respecter sa » puissance; & n'est-ce pas en Flandre, » n'est-ce pas dans ces Provinces opu» lentes, n'est-ce pas dans ces vastes

» plaines

» plaines si heureusement placées au milieu des ennemis les plus acharnés, & des nations les plus jalouses de l'Espagne, qu'on exercera leur valeur avec plus de succès? Si l'on ne pouvoit continuer la guerre à si grands frais, que n'en diminuoit-on l'appareil? Quand elle auroit duré éternellement, la puissance de cette Couronne n'auroit-elle pas toujours suffi à la soutenir?

L. XXIV.
An. 1607.

En vain les Espagnols firent éclater leur mécontentement dans les Pays-Bas, & même entendre leurs plaintes à la Cour de Madrid. Le Roi avec qui l'Archiduc avoit concerté ses démarches, n'eut garde de les écouter. Quoiqu'il semblât que ce Prince se compromît, en envoyant ses Ambassadeurs traiter en Hollande, néanmoins, lorsqu'on faisoit attention à la nature du gouvernement des Provinces-unies, on étoit obligé de convenir qu'il étoit impossible de négocier ailleurs avec elles. Les députés qu'elles avoient nommés pour suivre la négociation, étoient en si grand nombre; ils avoient des pouvoirs si limités, & ils étoient contraints si souvent de se

L. XXIV. An. 1607

déplacer, ou de dépêcher des couriers pour recevoir de nouveaux ordres, & obtenir le consentement de chaque Province en particulier, que le traité ne pouvoit se faire qu'en Hollande : & si depuis, l'on choisit Anvers pour le lieu où l'on devoit le conclure, ce fut, parce que les matières étoient entièrement préparées, & qu'il n'étoit plus question, pour ainsi dire, que de signer.

An. 1608

Les Ambassadeurs du Roi & des Archiducs partirent sur la fin de Janvier 1608. Aussi-tôt qu'ils furent arrivés sur le territoire des Provinces-unies, ils furent reçus par les Gouverneurs des places frontières avec les plus grands honneurs, & partout magnifiquement traités. Ils arrivèrent le premier Février à la Haye. A une demi-lieue de cette ville, ils trouvèrent le Prince Maurice, les autres Princes de sa Maison, & tout ce qu'il y avoit de gens de distinction qui étoient venus à leur rencontre (8). La

(8) Spinola & le Prince Maurice montèrent dans le même carrosse, & les autres Ministres d'Espagne dans ceux des Seigneurs qui accompagnoient ce Prince. Ces deux rivaux

Haye n'eſt point, à proprement parler, une ville. C'eſt un grand Bourg, mais ſi vaſte, ſi peuplé, ſi agréable, qu'il peut le diſputer à un grand nombre de très belles villes. Les Comtes de Hollande y avoient bâti une maiſon de plaiſance. C'eſt dans ce palais que ſe tiennent les Etats-Généraux & tous les Conſeils établis pour les beſoins du gouvernement. Les Etats-Généraux s'y aſſemblent preſque tous les jours. La Haye eſt donc le centre de toutes les opérations de l'union, & de tout ce qui peut la concerner. Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne y fixèrent leur ſéjour. Le choix que les Provinces-unies avoient fait des Miniſtres qui devoient s'y trouver en leur nom, avoit précédé l'arrivée des Eſpagnols. Chaque Province en avoit nommé un. La nobleſſe de la République avoit

reçurent, dans cette occaſion, le prix le plus flatteur de leurs travaux par les juſtes louanges qu'ils durent ſe donner mutuellement. *Magnum uterque virtutis ſuæ fructum percepere, verum experti hoſtis de hoſte judicium*, dit Grotius. Du reſte, Spinola fut un ſpectacle pour la Hollande par l'éclat de ſa dépenſe; & l'on accouroit de toutes les Provinces-Unies pour voir & admirer ſa magnificence.

L. XXIV. An. 1608

en outre député deux Seigneurs pour la représenter, & ses suffrages s'étoient réunis sur le Comte Guillaume de Nassau, le plus proche des parents du Prince Maurice, & sur le Seigneur de Brederode, Barnevelt étoit chargé des pouvoirs de la Province de Hollande, & c'étoit principalement sur lui que devoit rouler l'importante affaire du traité pour les Provinces de l'union (9).

La première séance fut employée à lire les pleins pouvoirs des Ministres respectifs, & aussitôt après on entra en matière, dans l'intention de conclure, s'il étoit possible, une paix perpétuelle. Les Provinces-unies proposérent d'abord pour préliminaires du traité, une reconnoissance solemnelle de leur indépendance, & une renonciation non moins expresse à toute espèce de droits & de prétentions sur elles dans la forme la plus étendue, au nom du Roi & des Ar-

(9) Grotius prétend que les Espagnols n'avoient offert la paix, qne pour obtenir la trève, où les conditions qu'ils s'attendoient de subir, leur sembloient moins humiliantes & moins odieuses.

chiducs, & en celui de leurs successeurs, avec l'obligation de quitter les armes, les titres & toutes les marques quelconques de leur ancienne souveraineté sur les peuples qui s'étoient soustraits à leur obéissance. Cette dernière clause révolta beaucoup les Ambassadeurs Espagnols, & ils s'en plaignirent vivement à ceux de France & d'Angleterre, qu'ils instruisoient de toutes leurs opérations. Alléguant l'usage ordinaire des Souverains de retenir les titres de leur domination sur les Etats qu'on leur avoit enlevés ou sur lesquels ils avoient eu des prétentions, ils citoient pour exemple celui des plus grands Monarques de l'Europe. Après avoir remarqué que le Roi Catholique prenoit les qualités de Roi de Jérusalem & de Duc de Bourgogne; le Roi de France, celle de Roi de Navarre, & que le Roi d'Angleterre s'intituloit Roi de France, ils reprochoient aux Provinces-unies de vouloir s'arroger le droit d'introduire dans le monde politique des loix inconnues. C'étoit selon eux la cause commune de tous les Princes qu'ils défendoient, & l'audace des

L. XXIV.
An. 1608

L. XXIV.
An. 1608

Hollandois, qui non contents de s'être procurés l'indépendance par leur révolte, osoient encore faire une pareille demande, les offensoit également. Il fallut cependant faire une réponse aux Etats; mais ils n'en donnèrent pas d'autre, si ce n'est que leurs pouvoirs n'étoient pas assez étendus pour admettre l'article proposé dans la forme sous laquelle on le présentoit, & qu'ils attendroient à cet égard les ordres de leurs maîtres. Quelques amères que fussent les plaintes des Ministres d'Espagne, les Ambassadeurs de France & d'Angleterre n'y voyoient que de l'artifice, & étoient persuadés qu'ils ne vouloient mettre ainsi au plus haut prix leur acquiescement à cet objet, qu'afin d'engager les Provinces-unies à céder sur quelqu'autre point plus important. En effet la réponse à la demande des Etats-Généraux arriva de Bruxelles; mais elle se réduisoit à passer l'article proposé dans toute l'étendue qu'on lui avoit donnée en Hollande à une condition; savoir, que les Provinces-unies, en reconnoissance d'un si grand bienfait, s'abstiendroient, dans la suite, de la navi

gation & du commerce des Indes (10).

L. XXIV. An. 1608

Cette réponse n'excita pas moins d'indignation dans les Provinces-unies, que la prétention des Etats avoit causé de mécontentement aux Espagnols, & les plaintes que leurs Ministres en firent à ceux des Médiateurs, furent aussi vives. Ils exposoient que le Roi & les Archiducs ne cédoient rien, que ce qui étoit irrévocablement échappé de leurs mains ; qu'en accédant aux desirs des Provinces-unies, ils n'abandonnoient que de vains titres sans réalité ; qu'au contraire en exigeant que les Provinces-unies cessassent de naviguer aux Indes, ils vouloient les priver de la plus riche branche de leur commerce ; mais ils protestoient que les Etats n'accorderoient jamais ce point. Les Hollandois, disoient-ils, avoient commen-

(10) L'Espagne avoit tant de richesses dans la fécondité de son territoire, qu'elle ne devoit guère envier le commerce des Indes aux Hollandois. En négligeant les trésors de son sol pour ceux des régions nouvellement découvertes, elle a peut-être mérité qu'on lui appliquât la fable du chien qui lâche sa proie, si ingénieusement écrite par La Fontaine.

L. XXIV. An. 1608

cé, & étoient résolus de continuer des voyages qui leur étoient très avantageux. Le droit de la nature & des gens le leur permettoit. Les Ministres des Provinces-unies ajoutoient qu'ils pourroient ne pas se refuser à quelque arrangement sur cet objet où les deux nations trouveroient leurs avantages mutuels; mais qu'on espéroit en vain qu'ils consentissent à se laisser exclure du trafic de ces opulentes contrées; que les trésors de ces mondes nouveaux étoient le patrimoine commun de tous les peuples; qu'il y restoit beaucoup plus de régions à découvrir, qu'on n'en avoit découvertes jusqu'alors; & qu'il n'y avoit d'autre différence dans le droit de ceux qui avoient pu ou pourroient s'en emparer dans la suite, que celle qui se trouveroit dans l'habileté avec laquelle ils sçauroient s'en assurer incommutablement la possession. La fermeté avec laquelle on se disputoit de part & d'autre ce point important, étoit égale, & jamais les Ambassadeurs du Roi Catholique ne voulurent rien changer à la réponse qu'ils avoient donnée.

Les Ambassadeurs des Etats propo-

sérent néanmoins trois partis à prendre sur ce grand objet. Le premier, que conformément aux stipulations de tous les traités de paix, le commerce fût également libre sur mer & sur terre aux deux nations (11): le second, que l'Espagne consentît à ne pas troubler la navigation des Hollandois aux Indes pendant sept ans, & qu'un an avant l'expiration de ce terme, on chercheroit quelque voie convenable de conciliation dans un nouveau traité : enfin le troisième parti qu'ils proposérent, étoit qu'aussitôt après la conclusion de la paix, les Provinces-unies s'abstiendroient de tout commerce avec les pays de la dépendance d'Espagne, situés en deçà du Tropique Septentrional, mais qu'elles pourroient continuer aux risques des événements, celui qu'elles avoient ouvert dans les contrées que cette Monarchie possédoit au delà. Le premier & le troisième moyen

(11) C'étoit ce qui pouvoit être utile à la prospérité des deux nations. La paix & la liberté du commerce devoient sur-tout être la ressource de l'Espagne, épuisée par le délire politique de Philippe II.

L. XXIV. An. 1608

d'arrangement déplurent aux Espagnols, celui-ci, parce qu'une paix sans cesse altérée par des hostilités, ne pouvoit être solide, & l'autre, parce que la liberté du commerce & de la navigation des Indes eût resté à leurs rivaux. Ils ne se seroient pas éloignés du second, pourvu qu'on fût convenu qu'à la fin des sept années, les Provinces-unies seroient excluses à jamais de la navigation des Indes; mais les Hollandois ne voulurent point consentir à cette limitation.

Ces difficultés pouvoient d'autant moins se lever, que la compagnie des Négociants qui s'étoit formée pour trafiquer aux Indes, ne manquoit pas de soutenir dans cette occasion ses intérêts particuliers avec la plus grande chaleur. La plupart d'entr'eux étoient des citoyens d'Amsterdam, auxquels s'étoient joints quelques Zelandois de Middelbourg, & ils avoient envoyé à la Haye un Député spécialement chargé d'instruire les Etats des profits immenses de ce commerce, & de toutes les importantes raisons qui devoient engager la République à ne pas l'abandonner. Ils représentoient qu'ils avoient déja

formé des établissements dans ces vastes régions; qu'ils y avoient contracté des alliances solides & utiles; qu'ils employoient actuellement cent cinquante vaisseaux à leur service, & plus de huit mille soldats ou matelots; qu'occuper ainsi une multitude de gens du peuple, souvent dangereuse au sein de la paix par son oisiveté & ses déréglements, c'étoit purger la nation d'un sang impur & disposé à une corruption prochaine; que leurs profits étoient très considérables, & ne tournoient pas moins à l'avantage commun de l'Etat; que Lisbonne avoit éprouvé les plus grandes pertes depuis les courses des Hollandois dans ces contrées éloignées; que les Comptoirs du Portugal s'y détruisoient; que ses navires ne s'y rendoient plus qu'en tremblant, & qu'on étoit contraint d'en assurer les retours avec des dépenses énormes, tandis qu'ils naviguoient auparavant sans frais, & sans avoir rien à redouter que les fureurs de la mer ou des vents. Tels étoient les motifs que la Compagnie des Indes faisoit valoir pour détourner les Etats de consentir aux demandes des Espagnols. Personne ne

L. XXIV. An. 1608.

L. XXIV.
An. 1608.

cédant de part & d'autre, la négociation sembloit suspendue. Les Espagnols dépêchèrent pourtant en Espagne le Père Neyen pour informer le Roi de cette discussion. Ils déclarèrent aux Etats, que comme leurs pouvoirs n'étoient pas assez étendus à cet égard, ils l'envoyoient prendre les ordres du Monarque, & ils fixèrent son retour à deux mois.

Outre ce grand obstacle qu'il s'agissoit d'applanir, il y avoit encore un grand nombre d'autres difficultés, dont on ne rapportera que les plus essentielles, pour ne pas entrer dans des détails trop minutieux. Celle qui concernoit la Religion, étoit la plus épineuse. Le Roi d'Espagne & les Archiducs desiroient avec ardeur le rétablissement de l'exercice public du culte de l'Eglise Catholique Romaine dans les Provinces-unies. Ils y étoient excités par le zèle & la piété qui les animoient; & d'ailleurs, comme ils sentoient qu'ils seroient obligés de se relâcher sur bien des choses pour conclure le traité de paix, ils vouloient justifier leur facilité par ces louables motifs. Il paroissoit même que les loix d'une saine politique prescrivoient aux

Etats de donner aux Catholiques, qui étoient encore en grand nombre dans les sept Provinces, la satisfaction qu'ils demandoient. Mais la haine invétérée que les hérétiques avoient conçue contre l'Eglise Romaine, pouvoit les éloigner de toutes les propositions qui leur seroient faites en faveur de la Religion, d'autant qu'ils soupçonneroient peut-être que les Espagnols n'avoient pas d'autre but que de s'attacher les Catholiques par leurs demandes à cet égard.

L. XXIV.
An. 1608.

Un second point très intéressant pour les Etats étoit encore relatif au commerce. Les Provinces-unies souhaitoient qu'on n'en restreignît point la liberté. Au contraire l'Espagne qui prétendoit leur interdire le commerce & la navigation des Indes, n'en vouloit pas moins obtenir l'exemption des droits que payoient en Zélande les marchandises qui devoient nécessairement passer le long des côtes de cette Province pour entrer à Anvers, & dont l'énormité avoit considérablement diminué le trafic de cette grande ville.

L'échange que l'on proposoit mutuellement des diverses villes ou au-

L. XXIV. An. 1608

tres lieux que les deux puissances possédoient dans l'étendue de leur domination respective, n'occasionnoit pas moins de contestations entre leurs Ministres ; & ils étoient également occupés de tout ce qui regardoit le réglement des limites, les contributions dont les sujets du Roi & ceux des Etats étoient convenus de part & d'autre pour se redimer des vexations des troupes ; la restitution des biens confisqués pendant la guerre, & quelques autres affaires : mais on procédoit lentement, parce qu'il survenoit sans cesse de nouvelles difficultés qui aggravoient les premières, & qu'on ne prenoit jamais de résolutions sur aucune. On discuta longtemps l'article de l'échange des villes & des cantons qui étoient à la bienséance réciproque des deux partis. Les Provinces-unies possédoient en Flandre l'Ecluse & l'Isle de Cadsand. Cette isle qui est petite, pouvoit néanmoins servir beaucoup à favoriser un débarquement sur les terres de la domination Espagnole, & elle renferme plusieurs forts dans son enceinte. Elle couvre encore la ville de l'Ecluse, que sa situation rend sans contredit

une des plus fortes places des Pays-Bas. Les Etats avoient de plus en leur pouvoir dans le Brabant, Breda, Berg-op-zoom, Gertruidemberg, trois villes egalement fortes par la nature & par l'art, & en outre quelques autres petites places capables de défense. Les Archiducs de leur côté s'étoient emparés de Linghen, de Groll, d'Oldensel, villes de Frise au-delà du Rhin. La première de ces places étoit une forteresse très redoutable, les deux autres étoient aussi de quelque importance. Ces Princes auroient voulu échanger ces trois villes contre ce que les Etats possédoient en Flandre & dans le Brabant. Comme il étoit évident que les possessions des Hollandois étoient d'un plus grand prix que celles qu'on proposoit de leur rendre, il y avoit lieu de croire que pour égaler l'échange, les Souverains de la Flandre céderoient volontiers tout ce que l'Espagne avoit conservé en Gueldres, ou du moins la plus grande partie ; mais cet échange qui fut long-temps débattu, ne put s'effectuer. Les deux partis ne s'accordèrent point sur cet objet. Des longueurs & des discussions sans nombre retardèrent de

L.XXIV. An. 1608.

même la conclusion des divers autres points qu'on avoit agités.

Le terme fixé pour le retour du P. Neyen étoit expiré, & non-seulement on ne le voyoit point paroître, mais l'on n'en avoit aucune nouvelle. Ce retard & ce silence surprenants donnoient beaucoup d'ombrage aux Provinces-unies, & leurs Ministres s'en plaignirent hautement. Ce fut à-peu-près dans ce temps que le Roi de France conclut un nouveau traité d'alliance avec ces Provinces (12). Ce Prince avoit toujours suivi avec une attention particulière le cours de la négociation entamée alors en Hollande. Comme il avoit toujours pour but de forcer l'Espagne à recourir à lui pour en assurer le succès, il se rendit, par le traité d'alliance qu'il renouvella avec les Etats-Généraux, garant de la paix qu'ils étoient sur le point de faire avec cette Couronne, & il s'obligeoit en cas qu'elle n'en observât pas fidelement les conditions, de mar-

(12) Ce traité, daté du 23 Janvier 1608, ne fut signé que le 25 à cause des tergiversations des Ambassadeurs d'Angleterre, qui se déterminèrent enfin à y accéder.

cher à leur fecours avec dix mille hommes d'infanterie qu'il entretiendroit de fes propres deniers. Les Etats-Généraux promirent de leur côté de lui en fournir cinq mille, fi les Efpagnols lui déclaroient la guerre. Les Ambaffadeurs d'Efpagne & des Archiducs réfidents en France firent de vives repréfentations au Roi fur ce traité; mais Henri juftifia fa conduite de diverfes manières, & prétendit encore que ces Princes devoient être contents de fon étroite alliance avec les Etats-Généraux, parce qu'elle ne pouvoit que hâter beaucoup l'heureux ouvrage de la paix.

L. XXIV. An. 1608.

On étoit auffi convaincu en Efpagne que ces réponfes étoient peu fincères, qu'on y avoit peu compté jufqu'alors de faire la paix fans le fecours de la France. Le Monarque Efpagnol envoya à Paris, quoique fous un prétexte tout différent, Pierre de Tolède Marquis de Villa-Franca, un des plus grands Seigneurs d'Efpagne, à l'effet d'engager le Roi Très-Chrétien à l'aider de fes bons offices. Les difpofitions de Henri ne pouvoient être plus favorables. Les raifons qui

lui faisoient desirer la réconciliation
L. XXIV. des Provinces-unies avec l'Espagne,
An. 1608. prenoient de plus en plus une nouvelle force dans son esprit, & après avoir eu quelques conférences avec le Président Jeannin qu'il venoit de rappeller de Hollande, il l'avoit aussitôt renvoyé à la Haie, afin d'y hâter cet heureux ouvrage. Mais Jeannin avoit trouvé la paix presque désespérée à son retour. Les difficultés loin de s'applanir, avoient augmenté de part & d'autre pendant son absence, & les esprits sembloient plus aigris que jamais. Les Hollandois sur-tout étoient révoltés de la lenteur des Espagnols, & en particulier du délai du Franciscain, & du silence obstiné que les Ministres d'Espagne qui étoient à la Haie, gardoient sur sa négociation à la Cour de Madrid.

Enfin, les Ministres des Etats voulurent savoir exactement les dernières résolutions de l'Espagne, par rapport au commerce des Indes, ou rompre, si l'on continuoit à leur en faire un mystère. Ils s'expliquèrent à ce sujet d'une manière si précise vis-à-vis des Ambassadeurs de cette Couronne,

qu'ils en obtinrent une réponse (13). Elle se réduisoit à dire, que le Roi désiroit avec ardeur de conclure la paix, qu'il étoit prêt de faire la rénonciation à tous ses droits sur les Provinces-unies dans la forme qu'ils exigeoient, mais qu'il persistoit à demander qu'en dédommagement de ces sacrifices si avantageux pour elles, elles s'abstinssent du commerce & de la navigation des Indes, & permissent dans toute l'étendue de leur domination, l'exercice de la Religion Catholique. Spinola & ses collègues, ajoutèrent que le Père Neyen qui revenoit d'Espagne, n'apportoit pas de réponse plus favorable aux questions sur lesquelles ils étoient divisés, & qu'ils étoient chargés d'en instruire les Etats. Il n'en fallut pas davantage pour faire évanouir dans un instant toutes les espérances de paix. Les Provinces fermement résolues de ne point abandonner le commerce des Indes, & de ne point souffrir l'exercice public du Culte Romain au sein de leurs Etats, formèrent sur-le-champ leur délibération, & fi-

L. XXIV.
An. 1608

(13) Cette réponse fut donnée dans l'Assemblée des Etats-Généraux, le 20 Août.

rent notifier par écrit aux Espagnols, qu'ils rompoient toute négociation avec eux.

Le traité de paix ayant échoué, il restoit à tenter si le projet d'une longue trève pourroit obtenir un plus heureux succès. Le Roi d'Angleterre avoit paru jusqu'alors plus contraire que favorable à la paix. Ce Prince qui vouloit inquiéter les Espagnols, continuoit de procéder dans cette affaire avec les mêmes détours, à l'exemple du Roi de France; & presque dans le même-temps, il avoit renouvellé son alliance avec les Provinces-unies. Quoique son crédit sur elles fût bien moins puissant que celui du Monarque François, néanmoins il en avoit assez pour apporter beaucoup d'obstacle au traité d'une longue trève. Déja même, ce Prince s'étoit plaint aux Ambassadeurs d'Espagne & des Archiducs qui résidoient auprès de lui, que Philippe III eut donné des marques particulières de considération au Roi de France, en dépêchant à Paris le Marquis de Villa-Franca, & qu'il eut négligé de le traiter avec la même distinction. Ces considérations déterminèrent le Roi d'Espagne à lui envoyer

Dom Ferdinand Giron, Seigneur d'une des plus grandes Maisons de Castille, & l'un des principaux Officiers de son armée en Flandre. Cette attention fut bien reçue du Roi d'Angleterre, & il promit d'employer ses bons offices, pour conduire à un heureux terme la négociation projettée avec les Hollandois. Cette promesse étoit d'autant plus sincère que ce Prince aimant naturellement la paix, avoit encore pour la desirer, toutes les raisons qu'on a déja exposées. Les Ambassadeurs de France & d'Angleterre furent donc chargés de proposer une longue trève, avant que les Ministres d'Espagne & ceux des Archiducs se retirassent de Hollande (14).

L. XXIV. An. 1608

Le Président Jeannin en fit l'ouverture au nom des deux Rois dans l'as- 27 Août

(14) Le Roi qui fut offensé de ce que les Etats avoient commencé à traiter avec les Espagnols sans lui en avoir fait part, ne se forma pas d'abord le plan de conduite qu'il tint depuis dans cette importante occurrence. Mais quand il eut fait sonder la disposition des esprits en Hollande par ses Ambassadeurs, il se rendit bientôt l'arbitre de la négociation, en se faisant demander par les Etats de renouveller le traité d'alliance qui subsistoit entr'eux, & d'y ajouter un traité de garantie

L. XXIV. An. 1608

semblée des Etats-Généraux. Après leur avoir fait observer que les puissants Monarques au nom desquels il parloit, avoient toujours soutenu la cause des Provinces-unies par leurs conseils & par leurs armes, il leur représenta que la guerre ne devoit avoir d'autre but que celui de conduire à la paix; que c'étoit pour les amener à cette fin salutaire que les Rois alliés leur avoient offert leurs secours, & qu'ils n'avoient vu qu'avec douleur la rupture de la négociation qui devoit procurer la pacification de la Flandre. Il ajouta que toujours convaincus que les Provinces-unies devoient préférer l'heureux retour de la tranquillité, si elles l'obtenoient à des conditions honorables, aux hazards d'une guerre difficile & périlleuse, ces Princes avoient

de la trève qu'ils alloient conclure, & de ligue au moins défensive, si le projet de trève échouoit. On dut, en effet, à ses soins & à sa fermeté le traité de trève; & quand il eut menacé ceux qui s'y opposoient en Hollande, de retirer sa protection aux Etats, s'ils ne la concluoient, & le Roi d'Espagne, de prendre hautement le parti des Hollandois, s'il refusoit de s'y prêter, les deux partis se rapprochèrent, entrèrent dans les vues du Roi, & la trève fut bientôt signée.

donné ordre à leurs Ambassadeurs de proposer une longue trève au défaut de la paix ; qu'ils ne les exhortoient cependant à se prêter à cette nouvelle négociation qu'autant qu'elle seroit précédée d'une déclaration où le Roi d'Espagne & les Archiducs conviendroient de traiter avec les Provinces-unies, comme avec des Etats libres sur lesquels ils ne réclamoient aucun droit, & que la liberté du commerce leur seroit conservée ; que les deux Rois pensoient qu'elles devoient se contenter d'une trève qui les confirmeroit dans la possession de si grands avantages, & qui pourroit leur en procurer dans la suite de plus considérables. Jeannin leur fit sentir que ce seroit probablement de la part des Espagnols que l'exécution de ce projet rencontreroit plus de difficultés ; mais il remarqua que dans la malheureuse supposition qu'il fallût continuer la guerre par la faute de leurs ennemis, on ne pourroit en imputer le blâme aux Provinces-unies, & finit par les assurer que les deux Rois ne s'en croiroient que plus obligés de les soutenir & de défendre leur cause.

Les Députés des Provinces-unies ne

L. XXIV. An. 1608

pouvant prendre un parti ſans leur aveu, demandèrent du temps pour les conſulter. En attendant, les Médiateurs propoſèrent la trève aux Ambaſſadeurs du Roi Catholique & des Archiducs. Ceux-ci ayant perdu toute eſpérance de paix, deſiroient beaucoup qu'on pût y ſubſtituer quelqu'autre arrangement convenable, & quoiqu'ils craigniſſent que la trève ne rencontrât beaucoup d'oppoſition de la part du Miniſtère d'Eſpagne quant à la forme d'en traiter, ils en reçurent la propoſition avec plaiſir. Ils promirent même d'employer leurs ſoins à reſoudre les difficultés qui pourroient arrêter le ſuccès de cette négociation, & les Médiateurs, le Préſident Jeannin ſur-tout, dont le crédit & l'habileté pouvoient le plus contribuer à la faire réuſſir, leur ayant aſſuré qu'ils y alloient employer tous leurs efforts, ils partirent de la Haie où ils avoient fait un ſéjour de huit mois, & revinrent à Bruxelles.

Le Préſident Jeannin, ſur qui roula dès-lors tout le ſoin de la négociation, n'omit rien pour engager les Provinces-unies à conclure la trève dans la forme qu'il avoit propoſée à l'aſſemblée

blée des Etats-Généraux. Elles y sembloient assez heureusement disposées. Quelques-uns de leurs Députés desiroient néanmoins, que préalablement à toute convention, le Roi d'Espagne & les Archiducs donnassent la même rénonciation à leurs droits de Souveraineté sur elles, dont on étoit convenu en traitant de la paix. Mais les plus sages & les plus modérés d'entre les principaux membres du Gouvernement, sentant toute la différence qu'on devoit mettre entre la paix & une trève, regardoient cette prétention comme injuste. Au contraire, la Zélande qui formoit des difficultés sans nombre, insistoit beaucoup sur celle-ci. C'étoit l'effet des insinuations du Prince Maurice, dont l'autorité étoit montée au plus haut dégré dans cette Province, & des intrigues de Maldère, Ministre presque aveuglément asservi aux volontés de ce Prince, & à qui la Zélande avoit confié ses pouvoirs pour traiter de la trève. Maldère étoit un des Officiers de la Maison du feu Prince d'Orange, & son zèle étoit d'autant plus vif dans cette occasion, que les intérêts de son fils s'unissoient avec ceux de la Province dont il étoit

L. XXIV.
An. 1608

LXXIV. le représentant, & dont la guerre avoit prodigieusement augmenté le commerce & l'opulence. Elle fournissoit encore les meilleurs matelots qu'on employoit à la navigation des Indes, & après la Hollande, c'étoit elle sans contredit qui tenoit le premier rang entre les Provinces-unies. La ville d'Amsterdam entroit dans ses vues par les mêmes motifs; mais on ne doutoit point que le reste de la Hollande ne surmontât l'opposition de cette ville, & que cette Province entière ne se joignît aux cinq autres Provinces de l'union.

An. 1608

La Zélande restoit toujours inflexible, Maldère n'épargnoit rien pour jetter des nuages sur les expressions dont le Roi & les Archiducs devoient se servir dans la déclaration d'indépendance qu'on leur demandoit avant d'entamer la négociation. Un jour même qu'on en discutoit la formule, il s'écria avec emportement: « Sommes-nous libres, ou sommes-nous encore soumis au joug de nos cruels tyrans? Si nous l'avons secoué entièrement, pourquoi souffrir la moindre équivoque dans la déclaration de notre liberté? Les Espa-

» gnols qui n'ont pu nous impoſer leurs » chaînes, ſeront-ils les maîtres de » nous aſſigner à leur gré telle eſ- » pèce d'indépendance qu'ils jugeront » à propos ? Faudra-t-il en chercher » les titres dans le ſens attaché à » leurs expreſſions ? Sous prétexte » qu'il ne s'agit plus à préſent que » d'une trève, eſpèrent-ils conſerver » leurs prétentions ? Mais cette trève » ſi deſirée, pourroit ſe rapprocher » d'une paix ſolide, & il ſeroit aiſé » en la prolongeant, de lui en donner » inſenſiblement le caractère & les ef- » fets. Nous devons donc par conſé- » quent exiger du Roi d'Eſpagne & » des Archiducs, une renonciation à » tous leurs droits auſſi expreſſe & » conçue dans la même forme que » celle qu'ils nous ont offerte lorſque » l'on traitoit de la paix. L'Univers en- » tier reconnoît notre liberté. Elle eſt » reſpectée par-tout où eſt parvenue » la renommée de nos triomphes. Que » les Eſpagnols lui rendent un hom- » mage auſſi éclatant, ou rompons » avec eux. La néceſſité qui les force » à nous rechercher, les contraindra » à s'aſſujettir aux termes précis que » nous leurs preſcrirons ; & ſi ſans

L. XXIV.
An. 1608

L. XXIV. An. 1608.

» nous prévaloir de leurs malheurs
» nous abandonnons l'espoir fondé
» des avantages aussi faciles que glo-
» rieux que nous devions attendre du
» succès de nos armes, du moins,
» qu'il nous cèdent ceux que nous
» pouvions nous promettre de la né-
» gociation ».

C'est ainsi que Maldère s'efforçoit de faire naître des difficultés sur la forme dans laquelle la reconnoissance de la liberté des Etats devoit être dressée. Maurice dont il étoit l'organe (15) n'omettoit rien d'ailleurs de ce qui pouvoit faire échouer le projet d'une longue trève, & prépa-

(15) Maurice agissoit lui-même ouvertement; & l'on voit dans Grotius une lettre qu'il écrivit aux villes de Hollande, en réponse à un Mémoire en faveur de la trève, présenté le 13 Octobre par le Président Jeannin à l'Assemblée des Etats-Généraux. Il y marque l'opposition la plus forte au traité que l'on projettoit; & il ne tint pas à lui de faire rompre les négociations avec éclat. On parvint pourtant à le gagner par le motif de l'intérêt. Il cessa de refuser son consentement à la trève, lorsque les Etats-Généraux eurent pris la résolution, rapportée dans l'Histoire métallique des Pays-Bas, *pag. 42 du second Volume*, par laquelle ils assuroient au Prince Maurice, à la Princesse douai-

rer à la nouvelle négociation, le sort infortuné qu'avoit eu celle de la paix. Ses partisans répandoient par-tout des écrits anonymes, & tâchoient d'affoiblir la confiance que méritoient les Ambassadeurs des deux Rois. Ils assuroient qu'on ne devoit pas craindre que ces Princes, quoiqu'ils conseillassent d'accepter la trève, oubliassent assez leurs intérêts pour refuser leurs secours aux Provinces, dans le cas où l'on reprendroit les armes contre leur avis. Ce parti même disoient-ils, étoit le seul à prendre. Les Espagnols n'observeroient la trève qu'autant qu'elle seroit nécessaire à leur situation. Les peuples des Provinces-unies, trompés par l'apparence insidieuse de la tranquillité qui régneroit alors, perdroient le courage & la fermeté qui les

L. XXIV.
An. 1608

rière d'Orange, au Prince Frédéric-Henri son frère, au Comte Guillaume de Nassau-Diest, Gouverneur de Frise, son cousin, des pensions assez fortes pour les dédommager des avantages qu'ils pouvoient se promettre pendant la guerre. Il semble qu'un Grand Homme, tel que Maurice, devoit se prêter gratuitement à la trève, si elle étoit avantageuse aux Provinces-Unies, ou ne pas vendre son suffrage s'il la croyoit pernicieuse, & s'il en craignoit les inconvenients & les suites.

L. XXIV. An. 1608

distinguoient, se prêteroient difficilement dans la suite à fournir les sommes nécessaires aux succès de la guerre, & les efforts qui maintenant coûtoient si peu à leur générosité, leur seroient désagréables & onéreux. L'Espagne ne sembloit que trop persuadée qu'elle parviendroit alors à jetter des semences funestes de discorde entre les Provinces, dont elle pourroit profiter. Ils finissoient par faire observer, qu'en supposant que les Espagnols fussent fidèles à la trève, il n'en seroit pas moins indispensable de bien garnir les frontières de l'Etat à tout événement, & que la défiance qui subsisteroit toujours, forçant les Provinces-unies à une dépense presqu'aussi considérable pendant la trève que pendant la guerre, il valoit mieux ne pas interrompre le cours de leurs prospérités, & profiter des circonstances avantageuses où elles se trouvoient.

Cette disposition des esprits menaçoit d'une division éclatante (16). Déja

(16) Les partisans du Prince *Maurice* répandirent dans des libelles multipliés les accusations les plus odieuses contre *Barnevelt*, & ne craignirent pas de lui imputer de s'être vendu à l'Espagne. On le menaça même de

les Députés de la Zélande déclaroient ouvertement qu'elle se sépareroit du reste des Provinces, si au mépris des loix de leur union, on concluoit la trève contre leur avis. Il étoit temps ou jamais, de prévenir ce malheur. Jeannin le sentit très bien. Ce grand Ministre, jugeant que c'étoit le moment de déployer les ressources de son puissant génie, & le crédit que sa sagesse & son expérience lui avoient acquis, saisit l'occasion un jour que les débats étoient plus vifs sur cette matière, & l'on dit qu'il tint aux Députés le discours suivant : L. XXIV. An. 1608

« Le Roi mon Maître n'eut jamais » cru, illustres Députés, qu'une divi» sion aussi marquée dans les senti» ments, eut si long-temps altéré vo» tre union. Devois-je m'attendre moi» même que mes bons offices vous » devinssent suspects ? Je ne parle ici » que pour moi, & je laisse aux Am» bassadeurs d'Angleterre le soin de » justifier leurs démarches, ou de vous » porter leurs plaintes. Mais je ne puis

le tuer. Barnevelt irrité se retira de l'Assemblée des Etats-Généraux, & n'y revint qu'après que les Etats l'eussent fait prier par une députation d'y reprendre sa place.

L. XXIV.
An. 1608

» m'empêcher de vous obſerver, que
» ſoupçonner ma médiation, c'eſt
» m'offenſer moins que le Roi, dont
» je ne fais qu'exécuter les volontés.
» Votre défiance eſt le comble de l'ou-
» trage pour un Monarque qui inti-
» mement attaché à vos intérêts, en
» a embraſſé la défenſe avec le même
» zèle que les ſiens propres; qui, à
» peine aſſis ſur le trône, & ayant à
» peine ſurmonté les obſtacles que ſes
» ennemis étrangers & domeſtiques
» ſuſcitoient à la tranquillité de ſon
» régne, a volé à votre ſecours, vous
» a puiſſamment aidé de ſes conſeils,
» de ſes troupes & de ſes finances,
» & n'a pas peu contribué par l'éclat
» de ſon nom à la gloire de votre
» République. En prenant votre dé-
» fenſe, le Roi mon Maître a cru à
» la vérité, devoir ſa protection à la
» juſtice de votre cauſe; mais vous
» n'en êtes pas moins redevables à ſes
» bienfaits de la liberté qui fait votre
» bonheur; & s'il n'a pu la fonder
» inébranlablement ſur la baſe d'une
» paix ſolide, pourquoi lui enlever la
» ſatisfaction de l'affermir par une
» trêve durable preſqu'auſſi avanta-
» geuſe que la paix?

» Mais les avantages de cet accord » sont-ils aussi certains que j'ose vous » le promettre? Le prouver, c'est le » moyen d'imposer silence à ceux qui » s'y opposent; ou si l'évidence ne » leur ferme pas la bouche, ils mon- » treront du moins, que la passion » cachée sous le voile du bien public, » leur a dicté les discours qu'ils ré- » pandent. Il s'agit de conclure une » trève de plusieurs années, & de » procurer à votre République une » reconnoissance sans équivoque de » son indépendance. Quelques poli- » tiques délicats d'entre vos Députés, » trouvent la formule qui vous est of- » ferte par le Roi d'Espagne, très am- » biguë & trop générale. Ils la vou- » droient conforme à cette même ré- » nonciation absolue, à laquelle ce » Prince s'étoit prêté en faveur de la » paix. Je ne puis approuver leurs » prétentions, & il doit vous suffire » que l'on convienne de traiter avec » vous comme avec des Etats libres, » & sur lesquels on ne réclame au- » cun droit.

» Sans égard, même à la différence » essentielle qu'il y a entre une paix » & une trève, la nouvelle déclara-

L. XXIV. An. 1608

» tion d'indépendance que vous rejet-
» tez, me paroît plus favorable à votre
» liberté que la première. Car enfin,
» n'avez-vous pas hautement publié
» que la nécessité seule vous a armés
» contre votre Souverain, & que
» cette raison suprême qui ne connoît
» aucune loi, vous a fait rompre les
» liens sacrés qui vous attachoient à
» sa Couronne? Si vous avez élevé
» l'édifice de votre liberté sur ce fon-
» dement inébranlable, qu'avez-vous
» besoin de la rénonciation de l'Es-
» pagne & des Archiducs à tous leurs
» droits sur vous? Un pareil acte en
» supposeroit encore l'existence ac-
» tuelle, & ne concevez-vous pas,
» qu'en acceptant celui par lequel ils
» s'en dépouilleroient, vous en re-
» connoîtriez plutôt les titres qu'ils
» ne les abandonneroient? Vous sa-
» vez qu'un Souverain ne préjudicie
» jamais à ses Successeurs, & que le
» domaine des Monarchies est inalié-
» nable. Contentez-vous donc de jouir
» réellement de la liberté. Les Cours
« de Madrid & de Bruxelles, en
» avouant votre indépendance en ter-
» mes généraux, l'établissent bien plus
» sûrement. Ils la supposent en con-

» cluant la trève, & il seroit à craindre qu'elle ne devînt problématique par les précautions que vous voudriez prendre pour lui donner plus de force & d'authenticité.

» Je conviendrai pour un instant, si on le veut, que vos adversaires pourront ne se croire pas assez étroitement obligés par la nouvelle formule qu'ils vous offrent en faisant une trève; mais s'ils vouloient la violer, croyez-vous qu'avant de la rompre ils vous appellent à un tribunal pour y discuter vos droits. Les querelles des Souverains ne se décident qu'en pleine campagne. C'est la force qui en est le Juge. Méprisez donc les minutieuses interprétations des termes dans lesquels on reconnoîtra votre liberté. Ce qui vous importe, c'est que vos peuples en jouissent, que les Princes vos amis la reconnoissent, & que si malheureusement il faut en soumettre la discussion au sort des armes, vos Concitoyens y courent avec joie, & que vos alliés s'empressent de seconder leurs efforts.

» Mais je ne le vois que trop. La prospérité énivre ceux même que

L. XXIV. An. 1608.

» Gouvernement & soulager vos peu-
» ples. A la faveur de la paix, votre
» commerce aux Indes deviendra de
» plus en plus florissant, & vous effa-
» cerez à jamais cette tache odieuse de
» perfidie & de révolte dont vous
» flétrissoient jusqu'à présent les ju-
» gements divers des nations sur vo-
» tre conduite. Si vos Provinces pour
» s'affranchir des malheurs de l'escla-
» vage, ont supporté sans peine les
» dépenses énormes qu'entraîne la
» guerre, combien plus volontiers,
» ne contribueront-elles pas aux be-
» soins beaucoup moins considérables
» de l'Etat, pour s'assurer les dou-
» ceurs de la paix & de la liberté?

» Du reste, reposez-vous sur la vi-
» gilance de la sage administration qui
» vous gouverne. La prudence qui di-
» rigeoit sa conduite pendant la guer-
» re, ne se démentira point pendant
» la trève; elle s'occupera sur-tout de
» resserrer les liens de la concorde
» entre les Provinces, & influera es-
» sentiellement autant par ses soins,
» ses conseils & son activité, que par
» l'exemple de son zèle & de ses ver-
» tus sur le bonheur public. Ainsi,
» l'harmonie du dedans vous laissera

» sans crainte sur les périls dont vous
» pourriez être menacés au dehors. L.XXIV.
» Ainsi la trève changeant de nature An. 1608.
» & votre tranquillité prenant une
» consistance durable, le Roi mon
» Maître goûtera la satisfaction qu'il
» s'est proposée de voir se renouveler
» ler parmi vous le spectacle consolant
» lant qu'offre à ses yeux son Royaume,
» me, où la paix a succedé à la guerre;
» le repos aux troubles; les douceurs,
» la sûreté, le bonheur d'une paix
» inaltérable aux dévastations, aux
» incendies, à toutes les fureurs du
» démon des armes ».

Ce discours prononcé avec une dignité imposante, parut sortir en quelque sorte de la bouche du Roi de France, & il sembla que l'air du visage, & le son de la voix de son Ministre exprimassent, pour ainsi dire, toute la majesté du Souverain. Jeannin fit ensuite distribuer des Mémoires étendus, où il développoit les raisons présentées dans sa harangue, afin d'en instruire la nation, & de la disposer en faveur de la trève. Pour dissiper toute inquiétude sur la fidélité des Espagnols à l'observer, il en offrit la garantie aux Etats au nom du Roi, ainsi

L. XXIV. An. 1608.

qu'il l'avoit fait lorsqu'on traitoit de la paix : il en vint même jusqu'à menacer les Provinces-unies de la part de son maître, de leur retirer sa protection si elles refusoient un accord si utile, & s'obstinoient à vouloir continuer la guerre sans nécessité. Les Ministres d'Angleterre à son exemple tinrent la même conduite. La Zélande résistant encore, les six autres Provinces y envoyèrent des Députés, afin de la ramener au sentiment commun. Elle ne put refuser plus long-temps son consentement à la trève, mais elle ne l'accorda qu'avec une difficulté extrême.

Malgré ce succès, on n'en étoit encore qu'aux préliminaires, & la discussion des conditions de la trève laissoit encore aux Ambassadeurs, chargés de la médiation, de plus grandes difficultés à surmonter. Jeannin n'avoit pas cessé d'entretenir une correspondance régulière avec le Président Richardot, & c'étoient eux principalement qui conduisoient toute la négociation. Quelle que fût leur habileté, il paroissoit néanmoins très difficile de déterminer le Roi d'Espagne à se prêter au projet des Médiateurs. La trève

lui eût été très agréable, pourvu qu'on l'eût conclue dans la forme ordinaire L. XXIV. en laissant les choses de part & d'autre An. 1608 sur le pied de la possession actuelle. Mais reconnoître l'indépendance des Provinces-unies, & leur permettre expressément de naviguer aux Indes, par un traité de trève, c'est à quoi il ne pouvoit se résoudre. Cependant il falloit rompre ou convenir de ces deux points. Jeannin étoit déja venu à bout de persuader les Archiducs, qui voyoient de plus près combien ils pourroient difficilement soutenir une guerre ruineuse, & les dangers auxquels elle exposeroit leurs Etats. Cet habile homme avoit fait observer aux Ambassadeurs Catholiques, que la déclaration d'indépendance que donneroient leurs maîtres à la République de Hollande, ne pouvoit nuire à leurs prétentions, & que cette déclaration d'ailleurs n'auroit de force, qu'autant que dureroit la trève. Le Roi mon maître, ajoutoit plaisamment Jeannin, donneroit toujours volontiers dans des circonstances semblables, une déclaration de cette espèce. En vain les Hollandois voudroient-ils s'en prévaloir, si lorsqu'ils

LXXIV. An. 1608

recommenceroient la guerre, leurs armes étoient de moins bonne trempe, & leur artillerie plus mal servie que la sienne.

C'est ainsi que Jeannin tâchoit de rapprocher les deux partis avec autant d'art que de prudence. Les Archiducs qu'il avoit gagnés, s'efforçoient de persuader au Roi d'Espagne qu'ils n'accordoient rien de plus par la déclaration qu'on leur demandoit, que ce qu'ils n'avoient pas refusé en convenant d'une suspension d'armes, & qu'on ne pourroit jamais en tirer avantage. Ils observoient que les Ministres des Médiateurs le jugeoient ainsi, & que c'étoit même l'avis de plusieurs Membres du gouvernement dans les Provinces rébelles, lesquels ne s'opposoient à la trève, que parce qu'ils sentoient bien le peu d'utilité de cette déclaration. Quant à ce qui concernoit la navigation des Indes, les Archiducs promettoient de traiter ce point d'une manière qui ne portât que très peu de préjudice aux intérêts de l'Espagne.

Ces raisons étoient pressantes; mais on eût voulu à la Cour de Madrid obtenir, en compensation des condi-

tions auxquelles on se prêteroit, l'exercice de la Religion Romaine, & il paroissoit impossible d'amener les Provinces-unies à ce point. Toutefois le Roi souhaitoit vivement la trève, & ne desiroit pas moins de voir cesser les dépenses énormes & infructueuses de la guerre de Flandre. Le Duc de Lerme qui étoit monté alors au plus haut degré de puissance auprès de lui, & qui avoit mérité sa confiance par les talents qui distinguent l'homme d'Etat pendant la paix, ne manquoit pas d'appuyer ce sentiment. C'étoit ce Ministre qui voulant éteindre une guerre qui eût fourni des occasions à plusieurs Généraux de se rendre nécessaires, & de partager son crédit à la Cour de Philippe III, avoit contribué plus que personne à la résolution qu'on avoit prise de négocier avec les Provinces-unies. Il n'avoit rien rien négligé ensuite pour conduire ce projet à un heureux terme.

Il falloit enfin terminer une négociation qui duroit depuis deux ans. Les Médiateurs rebutés menaçoient de l'abandonnner si on ne se hâtoit de conclure. L'Archiduc envoya son Confesseur en Espagne. C'étoit le Père

L.XXIV. An. 1608 Ignace Brizuela, Espagnol, d'une haute naissance, qui joignoit à de grandes vertus & à beaucoup de piété, une longue expérience des affaires de Flandre. Il étoit chargé sur-tout de dissiper les scrupules qui engageoient le Roi d'Espagne à ne pas se relâcher sur l'exercice public de la Religion Catholique dans tous les pays de la domination des Provinces-unies. Il devoit représenter que la continuation de la guerre entraîneroit après elle des malheurs encore plus funestes, & qu'il étoit à craindre qu'au lieu de rétablir le vrai culte dans les Provinces rébelles, on ne s'exposât à en causer la perte dans celles qu'on avoit ramenées à l'obéissance.

1609. Malgré ces délais, les Ministres de France & d'Angleterre ne laissoient pas d'avancer la négociation. Comme il étoit d'une lenteur fastidieuse de traiter par lettres, ils proposerent aux Ministres du Roi Catholique, qui étoient déja venus en Hollande, de s'aboucher avec eux à Anvers, afin de terminer les discussions qui pourroient encore retarder la conclusion de la trève. Les Archiducs ayant approuvé cette ouverture, les Ministres

reſpectifs ſe rendirent en cette ville au commencement de Février. On étoit toujours diviſé ſur ce qui regardoit le commerce des Indes. Les Médiateurs avoient toujours aſſuré les Provinces-unies qu'il leur ſeroit permis de le continuer pendant la trève, & les Etats-Généraux demandoient que cet article fût rédigé de la manière la plus claire & la plus préciſe dans le traité. Les Miniſtres Catholiques prétendoient au contraire, que s'il étoit impoſſible de faire la trève ſans accorder la liberté de la navigation des Indes, on ſe ſervît du moins d'une circonlocution qui renfermant cette grace implicitement, ne contînt pas expreſſément la dénomination des Indes. Ils exigeoient en outre que les Provinces-unies s'abſtinſſent de trafiquer dans la partie de cette grande région, qui étoit du domaine particulier de la Couronne d'Eſpagne. Cette conteſtation fut enfin terminée après de longs débats, à la ſatisfaction mutuelle. On parvint à dreſſer l'article de la manière que l'avoient propoſé les Miniſtres Catholiques; mais il étoit ſi obſcur, que le Préſident Richardot a avoué lui-même depuis, qu'il ne

L. XXIV.

An. 1609.

L. XXIV.
An. 1609.

parce que la mer qui baigne cette Province, étoit continuellement infestée par les Armateurs Hollandois, & il étoit nécessaire que le commerce refluât dans les ports de Hollande & de Zélande.

Tels furent les points principaux dont on convint dans l'assemblée d'Anvers, entre les Médiateurs & les Ministres d'Espagne. Ces derniers avoient procédé avec beaucoup de lenteur, pour donner au Confesseur de l'Archiduc le temps de négocier à la Cour de Madrid. Il s'en acquitta si bien, que le Roi envoya ses dernières résolutions, telles qu'on *l'espéroit*. Ce ne fut cependant qu'après de longs & fréquents conseils, & après avoir pris l'avis d'un grand nombre d'Ecclésiastiques également recommandables par leur piété & par leur doctrine, sur ce qui concernoit la Religion. Le Confesseur de l'Archiduc quitta aussi-tôt l'Espagne, & tout étant désormais disposé pour la signature de l'accord, les Médiateurs revinrent à Anvers.

Ces Ministres qui étoient retournés en Hollande pour instruire les Etats-Généraux de ce qui avoit été arrêté dans

dans cette ville, proposérent aux Archiducs de ramener avec eux les Ambassadeurs des Provinces-unies, qui avoient ci-devant été nommés pour traiter de la paix. Ces Princes y consentirent, & renvoyèrent en même temps à Anvers leurs Ambassadeurs, parmi lesquels se trouva le Père Neyen. Jamais les Etats ne s'étoient occupés d'une affaire plus importante, depuis qu'ils s'étoient soustraits à l'obéissance de l'Espagne. Ils crurent ne devoir la terminer, que par le consentement général de toute l'union qui n'étoit convoquée, que dans les occasions de la plus extrème conséquence, & ils eurent soin de faire députer le plus grand nombre de Représentants qu'il étoit possible de réunir dans cette occurrence. On assigna pour le lieu de l'assemblée, la ville de Berg-op-zoom, qui n'est éloignée d'Anvers que de quelques lieues. Il s'y trouva à ce qu'on assure, plus de huit cents Députés, qui tous ensemble ne formèrent cependant que sept suffrages pour les sept Provinces-unies.

L. XXIV. An. 1609

Les Ambassadeurs respectifs s'assembloient tous les jours à l'Hôtel-de-Ville d'Anvers avec les Médiateurs.

LXXIV. An. 1609

On y dressoit les articles qu'on envoyoit d'un côté à Bruxelles, & de l'autre à Berg-op-zo-om, & aussitôt après qu'on les en avoit rapportés, on les arrêtoit définitivement. Cette manière de traiter étoit expéditive, & tout y fut promptement résolu. Enfin la trève fut signée le 9 Avril, pour douze ans. Les articles en étoient au nombre de trente-huit. Dans le premier, les Archiducs déclarèrent qu'ils faisoient la trève avec les Provinces-unies, comme avec des Etats libres, sur lesquels *ils* ne réclamoient aucun droit, & ils s'obligeoient d'obtenir du Roi *la ratification* de cet article, ainsi que des autres conventions de la trève, dans un temps préfix, & suivant la forme qu'elle fut donnée par la suite. Les autres articles principaux étoient relatifs aux différents points importans dont on a parlé ci-dessus. Le surplus ne contenoit que diverses dispositions concernant les intérêts de quelques particuliers, auxquels il étoit juste d'avoir égard. Ainsi se termina cette négociation fameuse, qui depuis si long-temps faisoit l'attente de l'Europe. Il sembla en effet que la trève

rendît la tranquillité à toutes les nations qui habitoient cette partie du monde, & qu'après avoir donné pendant un si grand nombre d'années le spectacle le plus atroce de rivalité, de haine & de fureur, & après avoir prodigué leur sang sous les funestes drapeaux du carnage & de la mort, elles commencèrent à jouir dans cette heureuse circonstance du bonheur précieux qui est le fruit de la tranquillité & de la concorde (18).

L. XXIV. An. 1609

(18) Ce fut la trève d'Anvers, qui assura l'établissement de la République des Provinces-Unies. Aussitôt qu'elle eut été reconnue par le Roi d'Espagne comme un Etat libre & indépendant de son Empire, toute l'Europe s'empressa d'applaudir au triomphe qu'elle venoit de remporter sur son ancien Maître; & ses Ambassadeurs obtinrent, de cette époque, dans toutes les Cours les prérogatives qui sont dûes aux Ministres des Puissances qui y résident. On peut dire que depuis ce temps la République de Hollande a traité de pair avec tous les Souverains de l'Univers, & avec d'autant plus de raison, qu'elle étoit dès-lors dans toute sa vigueur, & que ses forces étoient aussi respectables qu'elles l'ont jamais été dans la suite des révolutions qu'elle a éprouvées jusqu'à nos jours. L'Espagne en fit l'expérience à l'expiration de la trève jusqu'à la paix de Munster. La République de Hollande se mesura avec cette

Couronne, du moins à armes égales; & probablement elle eût poussé beaucoup plus loin ses succès, si la jalousie que lui inspirèrent les victoires d'un Allié trop puissant, n'eût suspendu le cours de ses conquêtes. Quel qu'ait pu être d'abord le motif de son inaction pendant les dernières années qui ont précédé le traité de Westphalie, son amitié sembla devenir nécessaire à l'Espagne dans cette conjoncture; & l'on vit cette Puissance altière, qui avoit regardé si long-temps les Hollandois comme des esclaves révoltés, dignes à peine de porter les fers dont elle vouloit les charger, implorer, pour ainsi dire, leur protection; & pour s'en faire un rempart contre la France, leur accorder avec empressement, en se reconciliant avec eux, tous les avantages qu'ils desiroient.

La trève d'Anvers ayant été conclue, comme on vient de le voir, elle fut exactement observée. Les évènements qu'occasionnèrent les prétentions diverses des concurrents à la succession de Cleves & de Juliers, & depuis l'entreprise de l'Electeur Palatin sur la Couronne de Boheme, auxquels l'Espagne & les Provinces-Unies s'intéressèrent respectivement, n'eurent aucune influence essentielle sur la tranquillité des Pays-Bas. Elle se maintint jusqu'à la fin de la trève, qui fut prolongée pendant quelques mois, & n'expira que le 3 Août 1621. L'Archiduc Albert, qui étoit mort le 13 de Juillet précédent, ne fut point témoin du renouvellement de la guerre, qui se fit avec plus de vivacité qu'avant la trève. Les armées d'Espagne se mirent aussitôt en mouvement, & menacèrent les Etats-Généraux de revers funestes. L'im-

portante forteresse de Juliers, où les Etats Généraux avoient établi garnison, sous le prétexte de la garder aux véritables héritiers du Duché de ce nom, fut emportée par Spinola le 22 Janvier 1622. Ce Général attaqua ensuite Berg-op-zoom. Mais ce siège fameux, qui coûta bien du temps, des hommes & de l'argent, fut levé le 2 d'Octobre de la même année. Les succès se balancèrent en 1623 & en 1624. La conquête de Breda par les Espagnols, toujours commandés par Spinola, terminée le 5 Juillet 1625, après un siège de onze mois, fut compensée par la perte qu'ils firent d'Oldensel & de Groll, qui se rendirent au nouveau Prince d'Orange Frédéric-Henri, dans le cours des années 1626 & 1627. Le Prince Maurice son frère étoit décédé le 23 Avril 1625; Frédéric-Henri, héritier de ses talents pour la guerre, ainsi que de ses titres & de ses biens, soumit encore Bois-le-Duc en 1629, tandis que la surprise de Vesel, dont ses adversaires avoient fait leur place d'armes sur le Rhin, contraignoit leurs troupes d'abandonner l'invasion qu'elles avoient tentée dans les Provinces d'Utrecht & d'Overissel.

Bois-le-Duc, dont on attribua la perte à la jalousie des Espagnols, qui avoient retiré de Flandre Spinola l'hiver précédent, ayant été pris, il sembla que les efforts mutuels des deux Puissances rivales, eussent épuisé leurs forces. La guerre languit jusqu'en 1632, que les Provinces-Unies redoublant d'activité, enlevèrent à leurs ennemis Venlo le 4 Juin, Ruremonde quelques jours après, Mastreicht le 22 Août, & Limbourg le 8 de Septembre. Ces brillants succès ayant alarmé les

Provinces obéïssantes ; elles forcèrent, en quelque sorte, l'Archiduchesse à faire des propositions de paix aux Etats-Généraux. Discutées dans un Congrès assemblé à Mastreicht, & transféré à la Haie, qui dura un an, elles n'eurent néanmoins d'autre effet que d'irriter le Roi d'Espagne, & de préparer une conjuration de la haute Noblesse de Flandre, où il fut question d'associer le reste des Pays-Bas à la République de Hollande. Ces troubles, qui éclatèrent à la fin de 1633 & au commencement de 1634, pensèrent être funestes aux principaux Seigneurs des Pays-Bas Catholiques, qui s'expatrièrent, ou furent emprisonnés par les Espagnols. On les traita comme s'ils eussent été complices du Comte de Bergh, qui, mécontent de l'Espagne, & n'ayant pas employé les troupes, dont il étoit Général, comme il l'auroit *pu*, pour arrêter les progrès du Prince d'Orange, s'étoit sauvé du châtiment qu'elle lui destinoit, en se refugiant en Hollande. Peut-être que le Marquis d'Aytone, qui avoit la principale antorité dans le Gouvernement des Pays-Bas jusqu'à l'arrivée de l'Infant Dom Ferdinand, frère de Philippe IV, eût poussé plus loin la vengeance de la Cour de Madrid, si la crainte d'un soulevement général ne l'eût engagée à le prévenir par une amnistie.

Cependant l'Archiduchesse Isabelle, Souveraine des Pays-Bas, étoit morte à Bruxelles la nuit du premier au deux de Décembre de l'année 1633, dans laquelle il n'y eut d'autres faits d'armes de quelque considération que la prise de Rhinberg par les Hollandois. Toutes les entreprises des deux partis échouèrent l'année suivante. Le Marquis d'Aytone

leva le siège de Mastreicht, & le Prince d'Orange celui de Breda. La présence du nouveau Gouverneur sembla ranimer le courage & les espérances des Espagnols en 1635. Quoique la France leur eût déclaré la guerre, & se fût unie à la République de Hollande dans le projet de partager le reste des dix-sept Provinces, ils n'en furent point intimidés. Ils surprirent le fort de Schenck le 26 de Juillet, & soumirent Limbourg sur la fin de l'automne. Le fort fut repris le 29 Avril 1636, après un siège de huit mois ; & le reste de l'année fut consumé en négociations infructueuses. La guerre continua en 1637. Les Espagnols obligèrent Venlo & Ruremonde de rentrer sous leur domination ; & les Etats firent assiéger Breda, qui se rendit le 7 d'Octobre. Ces derniers n'essuyèrent que des revers pendant l'année 1638. Ils manquèrent une entreprise sur Anvers ; & ils furent battus par l'Infant, le 21 de Juin. Gueldres, qu'ils attaquèrent sur la fin de l'été, fut secourue ; & leurs retranchements autour de cette place furent forcés, avec une perte considérable. Leur politique prenant ombrage des triomphes de la France, leurs efforts se ralentirent depuis l'année 1639 jusqu'à la paix. Leurs armées entrèrent en campagne tous les étés ; mais elles n'eurent de succès qui méritent d'être remarqués, que la conquête de la petite ville de Gennep en 1641, celle du Sas-de-Gand en 1644, & celle de Hulst en 1645. Dans cet intervalle de temps l'Infant mourut le 9 de Novembre 1641, & fut remplacé dans le Gouvernement des Pays-Bas par l'Archiduc Léopold, frère de l'Empereur Ferdinand III. La mort

du Prince d'Orange, survenue le 14 de Mars 1647, prévint également la conclusion du du traité de Munster.

La paix enrre l'Espagne & les Provinces-Unies, à laquelle elles sembloient avoir préludé depuis quelques années, fut enfin signée le 31 de Janvier 1648. Elle fut d'autant plus facile à faire alors, que la révolution de Portugal ayant enlevé à l'Espagne en 1640 la Souveraineté des possessions Portugaises dans les grandes Indes, & celle du Brésil, cette Couronne n'étoit plus arrêtée par la considération du commerce de ces riches contrées, dont les Compagnies Hollandoises des Indes Orientales & Occidentales s'étoient emparées. L'Espagne & la République de Hollande n'avoient pas cessé de combattre avec acharnement sur mer dans toutes les parties du monde, jusqu'à cette révolution. Mais l'Espagne avoit presque toujours succombé. Les Portugais, réunis sous un Roi de leur nation, terminèrent cette longue querelle, en se soustrayant à l'empire des Espagnols, qui n'eurent plus d'intérêt à s'opposer au succès Hollandois dans ces régions éloignées. Le traité conclu à Munster confirma à perpétuité les dispositions du traité de trève de 1609, laissa la République de Hollande en possession de ses conquêtes dans les Pays-Bas Catholiques, & de celles qu'elle avoit faites sur les bords du Rhin dans la Basse-Allemagne, & changea tellement les sentiments mutuels des parties contractantes, que le pouvoir de la France effrayoit chaque jour plus vivement, qu'il fut la base de la plus étroite correspondance entr'elles, & de l'union intime & constante de leurs intérêts, de leurs armes & de tous les efforts de leur puissance.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce quatrième Volume.

A

N

ERRATA.

Pag. 69. *lig.* 7. Ses bastions : *lisez* ses bestiaux.
86. 6. Flanquées de redoutes & d'autres lignes : *lisez*, flanquées de redoutes & entourées d'autres lignes.
102. 2. *de la note* : combattoit : *lisez* combattit.
306. 19 de la note, *& paucis* : lisez *& pauci.*
375. 29, des places : *lisez*, les places.
395. 4, de le traverser : *lisez*, de les traverser.
495. 6, le mettoit : *lisez*, le mettoient
458. 9, joignit : *lisez* joignoit.

